NOUVEAUX

ÉLÉMENS

DE

PHYSIOLOGIE.

Sous Presse :

NOSOGRAPHIE CHIRURGICALE,

PAR LE MÊME AUTEUR.

38377 A

NOUVEAUX ÉLÉMENS DE PHYSIOLOGIE,

PAR ANTHELME RICHERAND,

Chirurgien en chef-adj[t]. de l'Hôpital Saint-Louis, Chirurgien Major dans la Garde de Paris, Professeur d'Anatomie, de Physiologie, de Chirurgie, et Membre de la Société de l'École de Médecine de Paris.

TROISIÈME ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

Γνωθι σεαυτον.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ CRAPART, CAILLE ET RAVIER, Libraires, rue Pavée-Saint-André, n°. 12.

AN XII.—1804.


ECOLE DE MEDECINE DE PARIS

AU CITOYEN

A. F. FOURCROY,

De l'Institut national de France, Conseiller d'État, Professeur de Chimie à l'École de Médecine, au Muséum d'Histoire naturelle, et à l'École polytechnique; de la Société médicale d'émulation, des Sociétés Philomatique, d'Agriculture et d'Histoire naturelle, etc.; Membre de plusieurs Académies et Sociétés savantes étrangères,

Pour les progrès que lui doivent les Sciences physiques.

A. RICHERAND.

AVERTISSEMENT.

En mettant au jour cette troisième Édition de son ouvrage, l'auteur en a revu avec soin toutes les parties, y a reconnu plusieurs imperfections dont l'indulgence du public avoit bien voulu ne pas s'apercevoir, et l'a corrigé pour le rendre plus digne du succès qu'il a obtenu. Les augmentations qu'il y a faites, ne consistent pas en vains discours, en hypothèses frivoles : l'ordre général et le fond des idées restent les mêmes; il a seulement ajouté à la masse des faits, fortifié de preuves nouvelles les opinions qu'il a émises, donné au tout une disposition plus méthodique, et développé les choses qu'une extrême concision pouvoit rendre obscures.

Dans la foule des jugemens opposés que la critique, plus souvent injuste qu'éclairée, a portés de cet ouvrage, il en est un qui mérite d'être réfuté, parce qu'il procède d'idées fausses que l'on s'est formées sur la nature d'un livre élémentaire. L'auteur, a-t-on dit, eût dû se

contenter d'exposer l'état actuel de la science, sans y joindre ses propres travaux, sans y mêler des idées nouvelles qui doivent avoir reçu l'approbation des savans avant d'entrer dans un Traité destiné à devenir classique. On peut répondre à ce reproche, que la Physiologie moderne étant, en quelque sorte, une science nouvelle et recréée, on doit, lorsqu'on la traite dans toute son étendue, rencontrer plusieurs lacunes à remplir, plusieurs points de doctrine dans lesquels il faut substituer, à des erreurs démontrées, des vérités qu'il importe de découvrir. Quand Lavoisier publioit ses Élémens de Chimie, il exposoit, dans un ordre méthodique, des vérités que lui-même avoit découvertes ; il les remplissoit d'idées neuves, non point de celles qui doivent cette apparence au développement minutieux de choses déjà connues, ou bien au défaut général d'érudition, trop commun aujourd'hui. L'un de ses plus illustres collaborateurs, le savant auquel est dédié cet Ouvrage, en exposant l'état de la science, a fait aussi l'histoire de ses découvertes et de ses travaux ; et d'excellens esprits regardent comme cause principale des étonnans progrès de la

chimie, l'avantage qu'a cette science de posséder des livres élémentaires écrits par les plus savans chimistes.

Plus d'un lecteur sera frappé de l'identité qui existe dans la direction que suivent aujourd'hui tous ceux qui cultivent la science de l'homme, de cette analogie de vues et de principes qu'on observe dans leurs écrits, heureuse conformité qui prouve la certitude de leurs résultats et la bonté de leur méthode. Il en est des Physiologistes de l'époque actuelle comme de plusieurs hommes qui, placés au sommet d'une même montagne, verroient tous la même étendue de pays se déployer à leurs regards, et qui, rendant compte de leurs observations, auroient nécessairement, dans leurs récits, plusieurs points de contact et de similitude.

Tous, cependant, ne marchent point d'un pas égal vers le but commun de leurs travaux; plusieurs s'égarent dans la route longue et difficile qui y conduit. Ceux-ci s'efforcent d'introduire dans la science de l'homme les arguties de la philosophie scolastique, et dénaturent, par de misérables subtilités, la doctrine dont ils feignent d'embrasser la défense; ceux-

là rêvent des découvertes que l'ignorance crédule reçoit avec la plus déplorable facilité ; d'autres enfin............. Mais contentons-nous de voir, dans cette émulation générale qui porte les esprits vers l'étude de la Physiologie, l'intérêt que le sujet inspire, et son inépuisable fécondité.

PRÉFACE (1).

CES Nouveaux Élémens de Physiologie, où se trouve sommairement exposée la doctrine que je professe, depuis plusieurs années, dans des cours publics, sont faits sur le modèle de la petite Physiologie du grand et immortel Haller (*Primæ Lineæ Physiologiæ*). Loin de moi, toutefois, la prétention d'avoir égalé un ouvrage qui, comme l'observe un homme d'un rare talent (2), changea, lorsqu'il parut, la face de la science, et réunit tous les suffrages. Si ces Nouveaux Élémens méritent de lui être préférés, la gloire n'en est point à leur auteur, mais au temps où il écrit, riche d'une multitude de données et de

(1) Mise à la tête de l'édition publiée en l'an 9.

(2) Lorsque Haller publia celui de ses ouvrages qu'il estimoit le plus, ses *Premières Lignes de Physiologie*, il s'éleva dans les écoles un grand murmure; on étoit accoutumé à trouver, dans les écrits de ce genre, de longs raisonnemens presque toujours dénués de preuves, des opinions extraordinaires ou des fictions brillantes. Dans celui-ci, l'on fut étonné de ne voir que des faits nombreux, des détails précis, des conséquences rapides, etc.

VICQ-D'AZYR.

résultats que lui fournissent les sciences physiques perfectionnées, et qui font, pour ainsi dire, de la Physiologie, une science toute nouvelle.

Il n'est pas difficile de reconnoître que le plan d'après lequel j'ai travaillé, diffère essentiellement de celui qu'ont adopté plusieurs médecins estimables, et que les Traités de Physiologie, dont la publication est la plus récente, ne ressemblent à celui-ci que par leur titre. En réunissant un grand nombre de faits, en ajoutant à ceux déjà connus les fruits de mes observations et de mes propres expériences, en les enchaînant par une méthode qui joint l'exactitude à la simplicité, je me suis proposé de tenir un juste milieu entre les livres élémentaires d'une concision trop voisine de la sécheresse et de l'obscurité, et ces ouvrages dont les auteurs, entrant dans tous les détails, épuisant en quelque sorte leur sujet, semblent n'avoir écrit que pour ceux qui ont le temps ou la volonté de les approfondir.

S'il se trouve des personnes qui disent

que l'entreprise que j'ai tentée est bien au-dessus de ce que comporte mon âge, je leur répondrai, au risque de paroître soutenir un paradoxe, que les jeunes gens sont peut-être les plus propres à la rédaction des ouvrages élémentaires, parce qu'ils ont mieux présentes à la mémoire les difficultés que l'étude leur a opposées, la marche qu'ils ont suivie pour les surmonter, et qu'une expérience récente les éclaire sur les défauts et les avantages des méthodes (1); de manière que celui qui auroit acquis, dans le moindre espace de temps, la plus grande somme de connoissances solides, seroit celui qui, à quelques égards, dirigeroit le mieux ses successeurs dans les routes épineuses de l'instruction et du savoir.

Pour ce qui concerne l'esprit dans le-

---

(1) « Pour exposer la vérité dans l'ordre le plus parfait, il » faut remarquer celui dans lequel elle a pu naturellement être » trouvée; car la meilleure manière d'instruire les autres, c'est » de les conduire par la route qu'on a dû tenir pour s'instruire » soi-même. Par ce moyen, on ne paroîtroit pas tant démon- » trer des vérités déjà découvertes, que faire chercher et trou- » ver des vérités nouvelles. »

CONDILLAC.

quel sont rédigés ces Nouveaux Élémens, j'ai constamment sacrifié l'élégance à la clarté ; bien convaincu que cette dernière qualité fait le premier mérite d'un livre élémentaire. En outre, je pense avoir observé partout le même ordre dans la succession des objets, et appliqué à la science de l'homme vivant, le principe de la liaison naturelle des idées; principe si bien développé par Condillac, dans son Traité sur l'art d'écrire, et auquel ce philosophe a fait voir que l'on pouvoit rapporter toutes les règles de cet art. Malgré la sévérité que je me suis imposée, j'ai cru, à l'exemple des anciens, de Bordeu et de plusieurs autres médecins et Physiologistes non moins célèbres parmi les modernes, pouvoir employer au besoin des expressions métaphoriques, parce que, comme le dit très-bien une femme qui, de nos jours, fait le plus grand honneur à son sexe, si la concision ne consiste pas dans l'art de diminuer le nombre des mots, elle consiste moins encore dans la privation des images. La concision qu'il faut envier, c'est celle de

Tacite, celle qui est à la fois éloquente et énergique; et bien loin que les images nuisent à cette briéveté de style, justement admirée, les expressions figurées sont celles qui retracent le plus de pensées avec le moins de termes (1).

Ceux qui s'obstinent à ne voir dans la Physiologie que le roman, et non l'histoire de l'économie animale, me reprocheront sans doute de n'avoir rien dit d'un grand nombre d'hypothèses absurdes ou ingénieuses, proposées sur les usages des organes; d'avoir omis, en traitant de ceux de la rate, par exemple, de rapporter l'opinion qui établit, dans ce viscère, le siége du rire et de la gaîté; le sentiment des auteurs qui ont prétendu qu'elle sert de contre-poids au foie, et maintient l'équilibre des deux hypocondres; et même celui des anciens, qui la regardoient comme l'organe secréteur de l'atrabile, etc. Rappeler de pareilles erreurs, pour les réfuter avec prolixité, ne seroit-ce point perdre un temps pré-

(1) *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales ;* par madame de Staël-Holstein. Tom. 2.

cieux en discussions stériles, et posséder, comme le disoit Bacon, l'art de faire naître mille questions d'une seule, par des réponses toujours moins satisfaisantes? J'ai négligé à dessein cet étalage inutile, sûr que les bons ouvrages se distinguent autant par certaines choses qui ne s'y rencontrent pas, que par celles qui s'y trouvent.

Plusieurs auteurs, en traitant de la science de l'homme, se sont permis de fréquentes excursions dans le vaste champ des sciences accessoires, et ont transporté, sans nécessité, dans leurs ouvrages, des livres entiers sur l'air, les sons, la lumière et autres objets qui sont du ressort de la physique générale et de la chimie. Haller lui-même n'est pas tout à fait exempt du reproche d'avoir appauvri la Physiologie de ces richesses étrangères. Je n'ai donné sur ces matières que les notions générales absolument indispensables à l'intelligence de mon sujet, et qui avoient avec lui une connexion trop immédiate et trop nécessaire pour qu'on pût les en séparer.

Un des plus grands défauts des Traités de Physiologie, ce sont les répétitions continuelles, les éternelles redites dans lesquelles sont tombés leurs auteurs; vice qui tient beaucoup, sans doute, à la difficulté qu'il y a de poser des lignes de démarcations bien précises, en parlant d'actions qui dépendent les unes des autres, s'enchaînent réciproquement et se confondent, comme le font celles qui s'exécutent dans l'économie animale.

« En composant un ouvrage, on doit » éviter les longueurs, parce qu'elles » lassent l'esprit; les digressions, parce » qu'elles le distraient; les divisions et les » sous-divisions très-fréquentes, parce » qu'elles l'embarrassent; et les répéti- » tions, parce qu'elles le fatiguent: une » chose dite une seule fois, et où elle doit » l'être, est plus claire que répétée ail- » leurs plusieurs fois (1). » Si l'on observe ces préceptes, qu'on ne sauroit trop méditer, on s'expose, il est vrai, à être re-

---

(1) Condillac. *Essai sur l'origine des connoissances humaines*. Seconde partie, sect. 2, chap. 4.

gardé comme un auteur superficiel par ceux qui lisent superficiellement, et prononcent d'après un seul chapitre; mais on est amplement dédommagé par le témoignage de ceux qui veulent connoître tout un ouvrage, avant de porter un jugement définitif.

Après avoir fait connoître l'esprit dans lequel est écrit ce livre, j'acheverai l'exposé des motifs qui ont déterminé sa publication, si j'ajoute à l'utilité que peuvent en retirer la science et ceux qui veulent l'acquérir, la raison, non moins puissante, de la satisfaction que l'étude procure à celui qui partage son temps entre sa culture et l'exercice pénible de notre art. Dans ces momens trop courts, dérobés à l'enseignement et à la pratique, seul avec sa pensée, dans le silence de l'étude et dans le calme de la méditation, il contemple, d'un œil de pitié, ceux qui traînent, au milieu des plus basses intrigues, une existence méprisée, et se console des tracasseries sans nombre que lui suscitent l'ignorance orgueilleuse et la jalouse médiocrité.

PROLÉGOMÈNES.

La Physiologie (1) est la *science de la vie*. On appelle du nom de vie, une *collection de phénomènes qui se succèdent pendant un temps limité dans les corps organisés*. La combustion n'est aussi qu'un composé de phénomènes; l'oxigène se fixe dans le corps qui brûle, le calorique s'en dégage, l'affinité est la cause de ces phénomènes chimiques, comme l'attraction est celle des phénomènes astronomiques; comme la sensibilité et la contractilité dont les corps organisés et vivans jouissent, sont les causes premières de tous les phénomènes que ces corps présentent, phénomènes dont la réunion, l'ensemble et la succession constituent la vie.

Les idées fausses que l'on s'est formées de la vie, les définitions vagues qu'on en a données, tiennent à ce que, ne voulant point la considérer comme un simple résultat, les Physiologistes l'ont perpétuellement confondue avec les propriétés vitales. Celles-ci sont causes, celle-là n'est qu'un effet plus ou moins composé; et de même que le ressort d'une montre, ou plutôt l'élasticité dont ce ressort jouit, détermine par le seul jeu des rouages, le mouvement des aiguilles, et tous les phénomènes que l'ins-

(1) L'anatomie n'est que la *science de l'organisation*.

trument peut offrir ; de même les propriétés vitales, par le moyen des organes, produisent tous les effets dont la vie se compose. Ces effets sont plus ou moins nombreux, suivant que les organes le sont plus ou moins ; leur succession est aussi d'autant plus rapide, la vie d'autant plus active, que les propriétés vitales jouissent d'une plus grande énergie, absolument comme les mouvemens de la montre deviennent plus compliqués, plus forts, et s'accélèrent par la tension du ressort et la multiplicité des rouages. La sensibilité et la contractilité rentrent au nombre des causes premières, dont l'observation prouve l'existence et détermine les lois, mais dont l'essence ou la nature intime nous échappe (1), et se dérobera probablement toujours à nos recherches.

§. Ier. *Des Êtres naturels.*

Deux classes d'êtres se partagent le vaste domaine de la nature : les uns, *inorganiques*, ne jouissant que des propriétés communes à la matière ; les autres, *organisés et vivans*, obéissant à des lois

(1) De cette ignorance dans laquelle nous sommes sur la nature des propriétés vitales, on auroit tort de conclure que la Physiologie est une science incertaine ; sa certitude est, sous ce rapport, égale à celle de toutes les autres parties de la physique ; le chimiste qui explique toutes les combinaisons par l'*affinité*, l'astronome qui trouve dans l'*attraction* la cause régulatrice de l'univers, ignorent absolument la nature de ces propriétés.

particulières, quoique soumis aux lois générales qui régissent l'univers. Chacune de ces deux grandes divisions se sépare naturellement en deux ordres : les corps inorganiques se présentent à nous sous la forme de *substances élémentaires* simples ou indécomposées, ou bien sous celle de *substances mixtes*, composées et décomposables; de même, les êtres organisés et vivans existent de deux manières bien différentes, et se distinguent en *végétaux* et en *animaux*.

Le premier aperçu général qu'il nous importe de saisir dans cette sorte de contemplation générale de la nature, c'est la dépendance mutuelle de ces êtres, dont l'ensemble co-ordonné la constitue, dépendance qui rend leur existence réciproquement nécessaire; ainsi, le végétal vit essentiellement aux dépens des corps bruts ou inorganiques, en altère la substance inerte qui ne peut servir à la nourriture des animaux, si elle n'a éprouvé l'influence de la vie végétale.

§. II. *Des Élémens des corps.*

Une seconde considération non moins importante, c'est la conversion de tous ces êtres si différens les uns des autres, leur réductibilité à un petit nombre de principes simples que l'on nomme *élémens*. L'ancienne doctrine d'Aristote sur les quatre élémens, régnoit encore dans les écoles avec quelques modifications que les chimistes lui avoient fait

subir, lorsque les pneumatiques (1) démontrèrent dans leurs belles expériences que trois au moins de ces principes prétendus des corps, l'air, l'eau et la terre, loin d'être des substances simples, étoient évidemment formés par l'assemblage et la combinaison de plusieurs autres; qu'ainsi, l'air atmosphérique, au lieu d'offrir un fluide homogène, présentoit une foule de substances gazeuses bien différentes, et que dans son état de pureté la plus parfaite, on y rencontroit au moins deux principes bien distincts, l'oxigène et l'azote : que l'eau étoit un composé d'oxigène et d'hydrogène, que la terre contenoit de l'argile, de la chaux, de la silice, etc.

Nous avons donc vu de nos jours le nombre des élémens ou des substances simples s'accroître de plusieurs corps auxquels on refusoit ce titre, dans le temps où, égarés par les principes d'une métaphysique erronée, les physiciens s'étoient créé un petit nombre d'êtres hypothétiques, et

(1) C'est ainsi que l'on désigne l'école des chimistes modernes, parce que sa naissance date de la découverte de la nature de l'air et des fluides élastiques. Reconnoissons, à la gloire de la métaphysique, que les vieilles erreurs sur les élémens des corps, n'ont été détruites qu'au moment où les chimistes ont été bien convaincus de cette vérité, que toute idée nous vient par les sens, et que nous ne devons rien admettre au-delà de ce qu'ils nous démontrent dans nos expériences.

dont rien ne leur prouvoit l'existence. Tout annonce que le nombre des substances indécomposables par nos moyens d'analyse, borné aujourd'hui à quarante-quatre (1), pourra augmenter ou diminuer, soit que dans des substances simples on trouve divers principes, soit que les composés présentent quelques élémens qui ont échappé jusqu'ici aux recherches des chimistes. Quels que soient les succès de leurs travaux, dont il est également impossible de prévoir les résultats et d'assigner le terme, plusieurs faits portent à croire qu'il nous sera toujours refusé d'arriver à la connoissance des vrais élémens des corps, et que ceux que la foiblesse de nos moyens de décomposition ou d'analyse nous oblige de regarder comme tels, sont fréquemment des substances composées, et se comportent à leur manière.

Ceci posé sur les élémens ou principes constitutifs des corps, voyons comment la combinaison de ces élémens donne naissance à tous les êtres, et quelles différences générales existent entre les grandes classes qui les partagent.

---

(1) Lumière, calorique, électrique, oxigène, azote, hydrogène, soufre, phosphore, carbone, les radicaux muriatique, boracique et fluorique, silice, alumine, zircone, glucine, yttria, magnésie, chaux, barite, potasse, soude, strontiane, arsenic, tungstène, molybdène, chrôme, titane, urane, cobalt, nikel, manganèse, bismuth, antimoine, tellure, mercure, zinc, étain, plomb, fer, cuivre, argent, or, platine.

§. III. *Différences entre les corps organisés et les corps inorganiques.*

On s'est beaucoup occupé, dans ces derniers temps, des différences qui existent entre les corps organisés et les corps inorganiques; on a vu que ces derniers étoient bien différens de ceux qui ont la vie en partage, par l'homogénéité de leur substance, par l'indépendance parfaite de leurs molécules, dont chacune, comme l'a dit Kant, a en elle-même la raison de sa manière d'être, par leur inaltérabilité dépendante de la simplicité de leur composition, et par le défaut de ces forces particulières qui dérobent les corps organisés et vivans à l'empire absolu des lois physiques. La multiplicité, la volatilité de leurs élémens, la co-existence nécessaire des liquides et des solides, la nutrition et le développement par intussusception, tandis que l'accroissement des corps bruts ne s'opère que par juxta-position, l'origine par génération, la fin par une véritable mort; tels sont les principaux caractères qui distinguent les êtres organisés des substances inorganiques. Nous allons entrer dans le détail de ces caractères, apprécier toutes ces différences, car ce n'est qu'en comparant que nous pouvons connoître; et plus le parallèle établi entre les uns et les autres sera exact, plus les connoissances qu'il peut nous fournir, seront étendues et précises. Plusieurs auteurs modernes

ont prouvé qu'on ne peut parvenir à se former une idée nette de la vie, qu'en comparant les corps qui en jouissent, avec ceux chez lesquels elle n'a jamais existé ou n'existe plus. Ce parallèle, je l'espère, sera fécond en résultats intéressans, et fournira plus d'une vue utile et immédiatement applicable à la connoissance de l'homme.

La première différence remarquable entre les corps organisés et les corps inorganiques, se tire de l'homogénéité de ceux-ci et de la composition de ceux-là; brisez un bloc de marbre, chaque morceau sera parfaitement semblable aux autres pour sa nature, il n'y aura entr'eux que des différences de volume, de figure; pulvérisez les fragmens, chaque grain contiendra des molécules de carbonate de chaux, qui seront les mêmes pour tous. La division d'un végétal ou d'un animal présente, au contraire, des parties hétérogènes ou dissemblables. Ici, ce sont des muscles, là des os, plus loin des artères, des fleurs, des feuilles, de l'écorce, de la moëlle, etc. Pour que ces êtres vivent ou existent à leur manière, des solides et des liquides doivent entrer à la fois dans leur composition; la co-existence de ces deux élémens est nécessaire, et leurs corps offrent toujours une masse liquide plus ou moins considérable, incessamment agitée par le mouvement des parties solides et animées. L'eau qui pénètre les substances minérales, n'en fait point une partie nécessaire; et l'on ne peut donner, pour preuve de l'existence des liquides

dans cette classe de corps, l'eau de cristallisation intimement combinée et vraiment solidifiée avec les matières cristallines.

Ces corps, homogènes, et formés de parties similaires ou semblables entr'elles, décomposés dans leurs derniers élémens, présentent une grande simplicité dans leur nature intime; parmi eux se trouvent tous les corps indécomposés : les composés minéraux sont souvent binaires, comme la plupart des matières salines, quelquefois ternaires, mais rarement quaternaires, tandis que le végétal le plus simple renferme au moins trois principes constituans, l'oxigène, l'hydrogène et le carbone, et qu'aucun être, doué de l'animalité, n'en offre moins de quatre, l'oxigène, l'hydrogène, le carbone et l'azote. Pour le degré de la composition, la nature paroît s'élever par gradations, du règne minéral au règne végétal, et de celui-ci aux animaux. La nature complexe de ces derniers, la multiplicité de leurs élémens donnent la raison de leur altérabilité. Les minéraux sont inaltérables par eux-mêmes, si aucune cause extérieure n'agit sur eux. Doués de la force d'inertie, ils persistent sans changement dans leur premier état. Celui des corps organisés varie sans cesse. Leur intérieur offre un laboratoire actif, dans lequel un grand nombre d'instrumens transforme sans cesse en leur propre substance des molécules alibiles, en les dépouillant de celles qui leur appartiennent. Outre cette altérabilité vivante, les végétaux et les animaux privés

de la vie se décomposent par un mouvement fermentatif qui naît dans l'intérieur de leur substance, dont il change la nature d'une manière d'autant plus prompte et plus nécessaire, que leur composition est plus avancée, leurs principes constituans plus nombreux et plus volatiles.

Toutes les parties d'un corps vivant, soit végétal, soit animal, tendent et concourent à un but commun, la conservation de l'individu et de l'espèce: chacun de leurs organes, quoique doué d'une action particulière, agit pour remplir cet objet; et de cette série d'actions concurrentes et harmoniques résulte la vie générale, ou la vie proprement dite. Au contraire, chaque partie d'une masse brute ou inorganique est indépendante des autres parties, auxquelles elle n'est unie que par la force ou l'affinité d'aggrégation; lorsqu'elle en est séparée, elle existe avec toutes ses propriétés caractéristiques, et ne diffère que par son volume, de la masse à laquelle elle a cessé d'appartenir.

Dans les végétaux et dans les animaux, tous les individus de la même espèce paroissent avoir été travaillés d'après le même modèle; leurs parties sont égales en nombre, et semblables par la figure; leur diversité ne tient qu'à des nuances légères et fugitives. Les formes qu'affectent les êtres organisés, sont donc invariablement déterminées, et quand la nature s'en éloigne, elle ne se livre jamais à des aberrations aussi complètes que dans la figuration des minéraux; les filons de nos mines n'ont

jamais, comme les feuilles d'un végétal et les membres d'un animal, une manière d'être qui soit la même; souvent des cristaux originaires d'une même substance prennent des formes très-différentes, toutes également nettes et exécutées avec une égale précision. La chaux carbonatée (*carbonate de chaux*), par exemple, prend, suivant les circonstances, la forme d'un rhomboïde, celle d'un prisme hexaèdre régulier, celle d'un solide terminé par douze triangles scalènes, celle d'un autre dodécaèdre, dont les faces sont des pentagones, etc. (1).

Une cause intérieure, puissante, semble disposer les parties constituantes du corps des animaux et des végétaux, d'après un plan déterminé, et de telle manière que leur surface présente des contours plus ou moins arrondis. Les minéraux tiennent souvent leur forme des corps extérieurs; et lorsqu'une force particulière la leur assigne, comme cela a lieu pour les cristaux, leur surface est applatie et anguleuse. Quand la cristallisation est troublée, et que les molécules des cristaux se précipitent tumultueusement les unes sur les autres, la forme géométrique de ceux-ci se trouve altérée : l'effet de ces perturbations est d'arrondir les parties qui eussent été terminées par des angles, si leur cristallisation lente et paisible eût produit une aggré-

(1) Lisez Haüy, Traité de Minéralogie. Paris, an 9, 4 vol. *in*-8°., et un vol. *in*-4°. de planches, tom. I, pag. 13.

gation régulière; et, comme le cit. Haüy l'observe, ces contours, ces arrondissemens si fréquens dans les végétaux et dans les plantes, où ils contribuent à l'élégance des formes, indiquent dans les minéraux un défaut de perfection. La véritable beauté, relativement à ces êtres, est caractérisée par la ligne droite, et c'est avec raison que Romé de Lisle (1) a dit de cette espèce de ligne, qu'elle étoit particulièrement affectée au règne minéral.

Parmi toutes les différences qui distinguent les deux grandes divisions des corps de la nature, la plus tranchée, la plus facile à saisir, se tire du mode d'accroissement et de nutrition. Les corps bruts ne croissent que par juxta-position, c'est-à-dire, par l'addition de nouvelles couches à leur surface, tandis qu'il y a intussusception ou pénétration intime de l'être organique par la substance qu'il s'assimile, en vertu des forces dont il est animé. Dans les animaux et dans les plantes, la nutrition est l'effet d'un mécanisme intérieur; leur accroissement est un développement du dedans au dehors. Dans les minéraux, au contraire, l'accroissement ne peut mériter le nom de développement, il se fait à l'extérieur par l'application de nouvelles couches; c'est le même être qui passe à d'autres dimensions, tandis que le corps organisé se renouvelle à mesure qu'il s'accroît.

Les corps organisés naissent par un germe qui,

---

(1) Cristallographie, tom. I, pag. 94.

d'abord, a fait partie d'un autre être, et qui s'en détache pour se développer et s'accroître. Ils se produisent sous forme d'aggrégats : les corps inorganiques n'ont point de germe ; ils se forment de parties détachées ; ils ne naissent point, mais plusieurs molécules se réunissent pour former des masses plus ou moins volumineuses et diversement figurées.

Les corps organisés seuls sont sujets à la mort, tous ont une durée limitée par leur nature particulière, et cette durée n'est point, comme celle des minéraux, en raison des masses et des densités ; car, si l'homme n'a pas la durée du chêne, bien plus dense que lui, il vit bien plus longtemps que le papillon éphémère, dont le nom seul indique la courte existence, quoique cet insecte soit plus mou ; il vit plus que les grands quadrupèdes, quoiqu'il ait moins de volume.

Enfin, les corps inorganiques diffèrent essentiellement de ceux qui ont l'organisation en partage, par le défaut de ces forces ou propriétés particulières à la nature vivante et animée, forces qui balancent l'empire des lois de la nature universelle, comme nous l'expliquerons après avoir traité des différences qui existent entre les deux portions du règne organisé, les végétaux et les animaux.

§. IV. *Différences entre les végétaux et les animaux.*

Celles-ci sont bien moins nombreuses, moins décidées, et par là plus difficiles à établir. Il y a, en effet, très-peu de différence entre un zoophyte et un végétal ; et la distance est plus grande, pour leur économie intérieure entre l'homme, qui occupe la partie la plus élevée de l'échelle animale, et le polype, qui est placé au dernier échelon, qu'entre le même animal et une plante. Il existe entre les corps organisés et les corps inorganiques une lacune immense que ne peuvent remplir, ni les pierres figurées, ni les litophytes, ni les cristaux dans lesquels quelques naturalistes ont cru voir une ébauche de l'organisation, tandis qu'à l'extrémité de la chaîne animale se trouvent des êtres, fixés comme la plante au lieu qui les vit naître, sensibles et contractiles comme la sensitive et quelques autres végétaux, se reproduisant comme eux par bouture. On peut néanmoins trouver un certain nombre de différences assez tranchées pour assigner aux végétaux des caractères qui ne conviennent pas aux individus des deux autres règnes.

Leur nature, plus composée que celle des minéraux, l'est moins que celle des animaux ; la proportion des solides aux liquides est plus grande que dans ces derniers : aussi conservent-ils, longtemps après leur mort, la même forme et leur pre-

mier volume, en devenant néanmoins plus légers. Les solides font à peu près, dans l'homme, le sixième de la masse totale du corps : aussi son cadavre, décomposé par la putréfaction, se réduit à une quantité peu considérable de terreau et à un squelette léger, quand la terre et l'air l'ont privé de tous ses sucs. Un arbre, au contraire, a, en parties solides, plus des trois quarts de sa substance; il ne vit plus depuis plusieurs siècles, et cependant, employé dans nos constructions, il conserve sa forme et sa grosseur, quoique, par la dessication, il perde un peu de son poids.

Leurs principes constituans, moins nombreux, sont également moins diffusibles. En effet, l'azote, dont la prédominance caractérise les substances animales, est un produit gazeux et volatile, tandis que le carbone, qui fait la base du végétal, est un élément fixe et solide. Cette circonstance, jointe à la moindre quantité des liquides, explique la longue durée de l'existence cadavérique des végétaux.

Mais de tous les caractères, à l'aide desquels on a cherché à établir entre les végétaux et les animaux une ligne de démarcation bien précise, il en est un qui suffit pour différencier ces deux grandes classes d'êtres naturels, caractère auquel on n'a point attaché assez d'importance.

Le zoophyte qui, fixé à sa demeure rocailleuse, ne peut changer de place et n'exécute que des mouvemens partiels, analogues à ceux qu'exercent plusieurs plantes, qui, d'ailleurs, ne jouit point de

cette unité sensitive si remarquable dans l'homme et dans les animaux, dont l'organisation ressemble le plus à la sienne, le zoophyte, dont le nom indique un animal-plante, se distingue éminemment de tous les individus du règne végétal, par l'existence d'une cavité dans laquelle s'opère la digestion alimentaire, cavité à la surface intérieure de laquelle se fait une absorption, une imbibition plus active que celle qui s'exerce à la surface extérieure. Depuis cet animal informe jusqu'à l'homme, la *nutrition* s'opère *par deux surfaces*, et surtout par la surface intérieure, tandis que, dans le végétal, la nutrition, ou plutôt l'absorption des principes nutritifs ne se fait qu'à l'extérieur.

Tout animal peut être réduit par la pensée à un tube nutritif ouvert par ses extrémités (1); toute l'existence du polype paroît réduite à l'acte nutritif, comme toute sa substance employée à la formation d'un sac alimentaire dont les parois molles, très-sensibles et contractiles, travaillent à s'approprier par une sorte d'imbibition les substances qui y sont attirées. Depuis les vers jusqu'à l'homme, le canal alimentaire forme un long canal ouvert par ses

(1) Lacépède, Histoire naturelle des poissons, tom. I. On objectera contre ce principe, l'exemple de quelques zoophytes, tels que les éponges, etc. Mais ces corps appartiennent-ils réellement au règne animal, et ne suffiroit-il pas, pour les en exclure, du défaut de sac alimentaire, caractère essentiel de l'animalité?

deux extrémités, n'ayant d'abord, en longueur, que l'étendue du corps de l'animal, ne décrivant, par conséquent, aucune courbure en se portant de la tête vers la queue, et se continuant, vers la bouche et vers l'anus, avec l'enveloppe extérieure du corps, mais bientôt se contournant sur lui-même, et acquérant une longueur bien supérieure à celle du corps auquel il appartient. C'est dans l'épaisseur des parois de ce tube animé, entre la membrane muqueuse qui revêt son intérieur, et la peau avec laquelle cette membrane se continue, que se trouvent tous les organes qui servent au transport et à l'élaboration des humeurs, les muscles, les nerfs, en un mot tout ce qui sert à l'entretien et à la conservation de la vie. A mesure qu'on s'élève des animaux à sang blanc à ceux à sang rouge et froid, de ceux-ci aux animaux à sang chaud, et de ces derniers à l'homme, on voit les organes contenus dans l'épaisseur des parois du canal se multiplier; si l'on suit au contraire une marche descendante, on voit cette structure devenir de plus en plus simple, jusqu'à ce que l'on arrive au polype, réduit à la partie essentielle de l'animalité. La simplicité de son organisation fait qu'on peut le retourner à volonté, le renverser sur lui-même, et faire que la surface externe du sac devienne sa surface interne; les phénomènes nutritifs qui forment à eux seuls la vie entière de l'animal, continuent d'avoir lieu, la surface extérieure étant très-analogue à l'interne, au contraire

de l'homme et du plus grand nombre des animaux, chez lesquels la peau et les membranes muqueuses, quoiqu'attenantes les unes aux autres, quoique liées par d'étroites sympathies, sont loin d'offrir une structure parfaitement semblable, et de se prêter à l'exercice des mêmes fonctions.

Les animaux et l'homme portent donc en eux-mêmes le fond de leur subsistance, et l'absorption, par une surface inférieure, forme leur plus remarquable caractère. C'est à tort qu'on a rapporté à Boerhaave l'idée de comparer le système digestif de l'animal au sol dans lequel les végétaux puisent les sucs nécessaires à leur existence, et ses vaisseaux chyleux à de véritables racines intérieures. Je trouve la même idée bien exprimée dans l'ouvrage véritable ou pseudonyme d'Hippocrate sur les humeurs. *Quemadmodùm terrae arboribus,ità animalibus ventriculus.*

Le tube digestif, cette partie essentielle de tout animal, en est aussi la plus vivace, c'est-à-dire, celle dont l'existence et l'action sont le plus indépendantes du concours des autres organes, et à laquelle les propriétés vitales semblent adhérer, si l'on peut ainsi dire, avec plus de force. Haller (1), qui a fait tant et de si belles recherches sur la faculté contractile des organes musculaires, les examinant sous le double rapport de leur irritabilité plus ou moins vive et plus ou moins durable, re-

(1) Opera minora, 3 vol. *in*-4°.

garde le cœur comme celui dans lequel ces deux conditions se trouvent réunies au degré le plus élevé. Il place au second rang les intestins, l'estomac, la vessie, la matrice et le diaphragme, puis tous les muscles soumis à l'empire de la volonté. J'avois d'abord admis, avec tous les auteurs, cette classification des parties contractiles; mais plus de cent expériences sur les animaux vivans m'ont prouvé que les intestins étoient toujours la dernière partie dans laquelle on peut reconnoître des traces de vie. Quel que soit le genre de mort qu'on leur ait fait subir, des mouvemens péristaltiques, ondulatoires, agitent encore ce tuyau, et déjà le cœur n'offre aucun battement, et le reste du corps n'est plus qu'une masse inanimée. Le cit. Jurine avoit déjà observé, sur le *monocle-puce*, que de toutes les parties de ce petit animal à sang blanc, les intestins jouissoient de la prérogative de mourir les derniers.

Si le tube intestinal est l'*ultimum moriens*, s'il est le dernier organe dans lequel la vie s'éteigne et subsiste, c'est sur lui qu'on doit porter de préférence les stimulans capables de la rappeler dans les cas d'asphyxie. Je pense qu'après l'insufflation d'un air pur dans les poumons, le moyen qui doit alors obtenir la préférence, est l'injection de clystères âcres et irritans, poussés avec force. Les gros intestins sont liés avec le diaphragme par les nœuds d'une étroite sympathie, comme le prouvent les phénomènes de l'excrétion des matières fécales;

leur irritation est le moyen le plus sûr d'en procurer l'abaissement; et cette irritation est d'autant plus facile, que le conduit alimentaire est la dernière partie que la vie abandonne.

§. V. *De la Vie.*

Après avoir posé entre les corps inorganiques et les êtres organisés et vivans, entre les végétaux et les animaux, des lignes de démarcation bien tranchées, essayons de nous élever à l'idée de la vie; et, pour nous en former des notions exactes, analysons-la en quelque manière, en l'étudiant dans tous les êtres de la nature qui en jouissent. Dans cette étude, dont il est permis de fixer d'avance les résultats, nous verrons la vie se composer d'abord d'un petit nombre de phénomènes, simple comme les appareils auxquels elle est confiée; mais bientôt s'étendre, à mesure que ses organes ou ses instrumens se multiplient, et que les machines organiques deviennent plus compliquées; les propriétés qui la caractérisent et annoncent sa présence, d'abord obscures, devenir de plus en plus apparentes, croître en nombre comme en développement et en énergie; le champ de l'existence s'agrandir à mesure que des êtres dégradés nous remonterons à l'homme, qui de tous est le plus parfait; et remarquez que par ce terme de perfection, nous voulons seulement dire que les êtres vivans auxquels nous l'appliquons, possé-

dant plus de moyens, offrent aussi des résultats plus nombreux et multiplient davantage les actes de leur existence; car, dans cette merveilleuse ordonnance de l'univers, chaque être est parfait en lui-même, chaque être est construit de la manière la plus favorable au but qu'il doit remplir, et tout est également admirable dans la nature vivante et animée, depuis la moindre végétation, jusqu'à la conception la plus sublime.

Que nous offre cette plante qui naît, croît, et meurt chaque année? Un être dont l'existence est bornée aux phénomènes nutritifs et reproducteurs, une machine formée par l'assemblage d'un grand nombre de vaisseaux droits ou contournés, filières capillaires à travers lesquelles se filtrent la séve et les divers sucs propres au végétal, montant généralement des racines où leurs matériaux sont absorbés, au sommet où les feuilles évaporent le résidu de la nutrition, et transpirent ce que la plante n'a pu s'assimiler. Deux propriétés président à l'exécution de ce petit nombre de fonctions, une sensibilité latente, obscure, en vertu de laquelle chaque vaisseau, chaque partie de la plante est émue à sa manière par les liquides avec lesquels elle est en contact; une contractilité aussi peu apparente, quoique les résultats en prouvent incontestablement l'existence, contractilité en vertu de laquelle les vaisseaux sensibles à l'impression des liqueurs, se resserrent ou se dilatent, pour en effectuer le transport et l'élaboration. Les or-

ganes destinés à la reproduction, animent un moment ce spectacle; plus sensibles, plus irritables, on les voit manifestement agir; les étamines des organes mâles se courbent, s'approchent de l'organe femelle ou du pistil, secouent sur le stigmate leur poussière fécondante, puis se redressent, s'éloignent et meurent avec la fleur à laquelle succède la semence ou le fruit. Il est impossible de concevoir la vie, sans un appareil composé de solides et de fluides, et sans admettre dans les premiers la faculté de ressentir l'impression que ces derniers occasionnent sur eux, et celle d'agir ou de se contracter en vertu de cette impression.

Ce végétal, coupé en plusieurs parties, que l'on met en terre avec les précautions convenables, renaît de *bouture* et se multiplie, ce qui prouve que ces parties sont assez peu dépendantes les unes des autres; que chacune d'elles contient l'ensemble des organes nécessaires à la vie, et peut exister isolée. Les diverses portions d'un végétal peuvent vivre séparément, ce qui prouve que la vie, ses organes et ses propriétés moins nombreuses, sont répandus d'une manière plus égale, plus uniforme, que dans les animaux semblables à l'homme, et que ses phénomènes sont dans une dépendance moins rigoureuse et moins nécessaire. J'ai été témoin d'un fait bien curieux, et qui vient à l'appui de ce que j'avance (1). Une vigne, adossée au mur

(1) La vie végétale comparée, dans ses moyens et dans ses

oriental d'une forge, jetoit dans l'intérieur quelques-uns de ses rameaux. Ces branches, qui pénétroient par des soupiraux assez étroits, se couvroient de feuilles au milieu du froid des hivers

résultats, à la vie des animaux, répandroit le plus grand jour sur plusieurs phénomènes qu'il nous est encore difficile de concevoir et d'expliquer. La médecine des végétaux, qui profiteroit également de ces recherches, est presque entièrement chirurgicale. Lorsque, pour rendre la végétation plus fructueuse, le jardinier retranche une branche gourmande; lorsque les paysans de Cevennes, comme l'a observé le C. Chaptal, brûlent l'intérieur de leurs châtaigniers, pour arrêter les progrès de la carie qui les ronge; lorsqu'on applique le cautère actuel sur les ulcères vraiment baveux et sordides de plusieurs arbres, etc.; c'est sur les organes de la vie intérieure ou assimilatrice, à laquelle les végétaux sont bornés, que la chirurgie s'exerce; tandis qu'au contraire, dans l'homme et dans les animaux, c'est surtout aux dérangemens des organes extérieurs qu'elle porte remède. Je terminerai cette note par une observation sur les plaies des végétaux. Comme celles du corps humain, elles sont bien moins dangereuses, lorsque leur surface est lisse, que dans les cas où leurs bords sont mâchés, déchirés et contus. Les arbres abattus avec la scie, fournissent difficilement des rejetons, qui pullulent toujours mieux quand on s'est servi de la coignée. La scie déchire le tissu végétal, et fait éprouver aux fibres un tiraillement qui, s'étendant vers les racines, en altère plus ou moins l'organisation. La surface inégale d'un arbre abattu de cette manière, retient l'humidité, aussi nuisible au tronçon, dont elle cause la pourriture, qu'une trop grande quantité de pus, qui baigne habituellement la surface d'une plaie, éteint l'inflammation des bourgeons charnus, et s'oppose à la cicatrisation.

les plus rudes; et cette végétation précoce, mais partielle, parcouroit toutes ses périodes, et donnoit déjà des fleurs, lorsque la portion restée au dehors, suivant l'ordre accoutumé des saisons, commençoit à bourgeonner dans les premiers jours du printemps.

Si nous passons du végétal au polype qui forme le dernier anneau de la chaîne animale, nous trouvons un sac de substance molle, sensible et contractile dans toutes ses parties, une vie et une organisation au moins aussi simple que celle de la plante. Les vaisseaux, qui charrient les liquides, les fibres contractiles, les trachées qui donnent accès à l'air atmosphérique, ne se voient plus d'une manière distincte dans cette substance presque homogène. Aucun organe n'est spécialement destiné à la reproduction de l'espèce. Des humidités suintent à la surface intérieure du sac, ramollissent et digèrent les alimens qui s'y trouvent; toute la masse s'en imbibe et s'en nourrit, après quoi le sac se contracte de lui-même et vomit le résidu de sa digestion. L'indépendance mutuelle des parties est absolue et parfaite; coupez l'animal en plusieurs morceaux, il renaît autant de fois qu'il est coupé, et chacune des parties en lesquelles cette section le partage, forme un nouveau polype organisé et vivant comme celui dont il a été séparé. Ces animaux *gemmipares* jouissent, à un degré plus éminent que les végétaux, de la faculté de sentir et de celle de se mouvoir; leur substance se

dilate, s'alonge et s'épanouit, ou bien se resserre et se contracte suivant le genre d'impressions qu'ils éprouvent. Néanmoins ces mouvemens spontanés ne supposent pas plus que ceux de la sensitive, l'existence de la réflexion et de la volonté : semblables à ceux d'un muscle détaché de la cuisse d'une grenouille, et soumis aux excitans galvaniques, ils résultent d'une impression qui ne s'étend pas au-delà de la partie qui l'éprouve, et dans laquelle la sensibilité et la contractilité se trouvent confondues.

De ce premier degré de l'échelle animale montons de suite jusqu'aux vers : ce n'est plus une simple pulpe animée et façonnée en sac alimentaire; des paquets de fibres contractiles ou musculaires, un vaisseau divisé par plusieurs étranglemens en une série de vésicules qui se vident les unes dans les autres, en se contractant par un mouvement qui se dirige de la tête ou de l'extrémité vers laquelle est placée l'entrée du canal alimentaire ou la bouche, vers la queue, à laquelle répond l'anus; vaisseau duquel partent probablement des ramifications latérales, une moëlle épinière également noueuse, ou formée par une suite de ganglions, des stigmates et des trachées analogues à l'organe respiratoire des plantes, et même dans quelques-unes des branchies; tout démontre une organisation plus avancée et plus parfaite; la sensibilité et la contractilité sont mieux prononcées, les mouvemens ne sont plus absolument automatiques, il en est

qui paroissent supposer dans l'animal des déterminations volontaires. On peut bien encore partager le ver en plusieurs morceaux, chacun d'eux redeviendra un ver entier, la tête et la queue repullulant aux deux extrémités de chaque tronçon; mais cette division a un terme, au-delà duquel les parties coupées ne se régénèrent pas complétement; elle ne peut donc être poussée aussi loin que dans les polypes. La substance du ver étant formée d'élémens plus dissemblables, il peut arriver qu'une portion trop petite ne contienne plus tout ce qu'il faut pour constituer l'animal.

Les crustacés, et parmi eux l'écrevisse, nous présentent un appareil d'organisation plus compliquée. Ici, l'on trouve des muscles prononcés, un squelette extérieur articulé, et dont les différentes pièces sont mobiles les unes sur les autres, des nerfs bien distincts, une moëlle épinière avec des renflemens, mais surtout un cerveau et un cœur. Ces deux organes, quoiqu'imparfaits, placent l'animal dans un ordre bien supérieur à celui des vers. Le premier devient le siége d'une sorte d'intelligence, et l'écrevisse obéit à des déterminations évidemment réfléchies, lorsqu'attirée par l'odeur, elle poursuit une proie éloignée, ou fuit un danger que ses yeux lui font apercevoir. Des viscères accompagnent le tube intestinal et y versent diverses liqueurs qui concourent à la digestion alimentaire. La sensibilité et la contractilité présentent chacune deux nuances; en effet, les parties

de l'animal obéissent aux stimulus intérieurs, ressentent l'impression des fluides et se contractent pour les mouvoir ; d'autre part, par le moyen de ses nerfs et de ses muscles locomoteurs, l'écrevisse se met en rapport avec les objets qui l'environnent. Les phénomènes de la vie s'enchaînent d'une manière rigoureuse et nécessaire, il n'est plus possible de partager l'animal en deux parties égales, dont chacune puisse continuer à jouir de la vie ; on ne peut retrancher impunément que certaines parties de son corps, en laissant intacts les foyers centraux de la vitalité : ainsi, que l'on emporte une patte, à l'endroit d'où elle est arrachée, on observe bientôt un petit bourgeon qui pullule, grossit, se développe, et qui, d'abord mou, se revêt d'une enveloppe calcaire, semblable à celle qui recouvre le reste du corps. Cette régénération partielle s'observe fréquemment.

Si des animaux à sang blanc nous nous élevons à ceux à sang rouge et froid, tels que les poissons et les reptiles, nous voyons cette puissance reproductrice devenir de plus en plus bornée, la vie plus dépendante de l'organisation. En effet, si l'on retranche une partie du corps d'un poisson, la queue d'un serpent ou la patte d'une grenouille, les parties coupées ou ne se réparent point du tout, ou ne se reproduisent qu'incomplétement; tous ces animaux entretiennent avec les milieux dans lesquels ils vivent, des relations plus nécessaires; des branchies dans les uns, des poumons dans les autres, s'a-

joutent au cœur, aussi essentiels que lui. Cependant, l'action de ces principaux organes n'est point aussi fréquente, autant répétée, d'une nécessité aussi absolue pour l'entretien de la vie. Le serpent passe de longs hivers, engourdi par le froid, renfermé dans des souterrains où il manque d'air, ne respirant point, n'exécutant aucun mouvement, et frappé d'une mort apparente. Ces animaux, comme tous les reptiles, peuvent ne respirer qu'à de longs intervalles, et suspendre pour quelque temps l'entrée de l'air, sans compromettre leur existence. Ici, les propriétés vitales sont bien tranchées, et ne diffèrent de ce qu'elles sont dans les animaux plus parfaits et dans l'homme, que par des nuances peu importantes; le cœur et les vaisseaux du poisson sentent et agissent au dedans de lui, sans qu'il s'en aperçoive. En outre, il a des sens, des nerfs et un cerveau, au moyen desquels il est averti de ce qui peut l'intéresser, des muscles et des parties dures, par le jeu desquelles il se déplace, et se met, avec ce qui l'environne, dans les rapports convenables à son mode particulier d'existence.

Nous arrivons, enfin, aux animaux à sang rouge et chaud, à la tête desquels sont les mammifères et l'homme. Chez eux tout se ressemble, à quelques légères différences près, dans les organes les moins essentiels. Il n'est aucun qui n'ait une colonne vertébrale, quatre membres, un cerveau qui remplit exactement la cavité du crâne, une moëlle de l'épine, et des nerfs de deux sortes; cinq sens, et

des muscles dont les uns obéissent à l'empire de la volonté, tandis que les autres en sont pleinement indépendans ; joignez à cela un long tube digestif, contourné sur lui-même, pourvu, à son entrée, d'agens salivaires et masticatoires, des vaisseaux et des glandes lymphatiques, des artères et des veines sanguines, un cœur à deux oreillettes et deux ventricules, un poumon lobulaire, qui doit être occupé sans cesse à imprégner le sang qui le traverse de la partie vitale de l'atmosphère, faute de quoi, la vie se suspend ou s'éteint. Aucun de leurs organes ne vit qu'autant qu'il participe au mouvement général, qu'autant que le cœur étend jusqu'à lui son influence vivifiante ; tous meurent sans retour, quand ils sont tout-à-fait séparés du corps de l'animal, et rien ne les remplace, quoi qu'aient dit plusieurs Physiologistes sur les régénérations prétendues des nerfs et de quelques autres parties.

Tout ce qui est de quelque importance pour la vie se ressemble donc dans ces animaux : et comme les organes les plus précieux sont, à l'intérieur, cachés dans des cavités profondes, un Naturaliste célèbre a eu raison de dire que tous étoient les mêmes au dedans ; que les différences étoient extérieures et résidoient pour la plupart dans leur enveloppe et dans leurs extrémités.

Le corps humain, formé par un assemblage de liquides et de solides, contient des premiers environ les cinq sixièmes de son poids. Cette pro-

portion des liquides aux solides, vous paroîtra d'abord excessive, mais réfléchissez à l'extrême diminution, au prodigieux amincissement d'un organe desséché: le muscle grand fessier, par exemple, est réduit, par la dessication, à l'épaisseur d'une feuille de papier. Ces liquides qui forment le plus grand poids dans la masse du corps, préexistent aux solides; car l'embryon, d'abord, gélatineux, peut être considéré comme un corps liquide; d'ailleurs, c'est à l'aide d'un liquide (le chyle), que tous les organes se nourrissent, et réparent incessamment leurs pertes. Les solides nés des liquides, reprennent leur premier état, lorsqu'ayant fait assez longtemps partie de l'individu, ils sont décomposés par le mouvement nutritif. A n'en juger que par ce simple aperçu, on voit que la liquidité est essentielle à la matière vivante, puisque le solide naît toujours d'un liquide, et retourne inévitablement à cet état primitif. La solidité n'est donc qu'un état passager, un véritable accident de la matière organisée et vivante, beau sujet, d'où les partisans de la médecine humorale peuvent tirer des difficultés fort embarrassantes pour les solidistes. L'eau forme la masse principale, le véhicule commun de tous les liquides animaux; des sels y sont toujours dissous, et l'on y trouve la matière animale elle-même dans une sorte de fusion, et dans trois états différens, formant tantôt de la *gélatine*, d'autres fois de l'*albumine*, et enfin, de la *fibrine*. La première de ces substances solidifiée, forme la

base de tous les organes blancs appelés par les anciens, spermatiques, tels que les tendons, les aponévroses, le tissu cellulaire, les membranes; l'albumine se trouve en abondance dans presque toutes les humeurs; enfin, la fibrine contenue dans le sang, est l'élément réparateur d'un système d'organes qui, sous le rapport de la masse, tient le premier rang parmi ceux dont l'assemblage constitue le corps de l'homme, je veux dire, le système musculaire. Les chimistes soupçonnent, non sans raison, que la matière animale passe successivement par les divers états de gélatine, d'albumine et de fibrine; que ces états différens dépendent de l'animalisation progressive de la substance animale, qui d'abord gélatineuse, ne contenant point d'azote, et passant à l'acide par la fermentation, se combine plus intimement avec l'oxigène, et s'azotise pour devenir albumine putréfiable, et se convertit enfin en fibrine par une suraddition des mêmes principes.

Les parties solides forment divers systêmes ou appareils, à chacun desquels est confié l'exercice d'une fonction plus ou moins importante. En bornant la dénomination d'appareil ou de systême organique aux ensembles de parties qui concourent aux mêmes usages, nous en admettons dix, savoir: l'appareil *digestif*, essentiellement formé par le canal qui s'étend de la bouche à l'anus; le systême *absorbant* ou lymphatique, qui consiste dans les vaisseaux et dans les glandes de ce nom; le systême *circulatoire*, qui résulte de l'assemblage des

veines, du cœur, des artères et des vaisseaux capillaires; le système *respiratoire* ou pulmonaire; le système glanduleux ou *secrétoire;* le système *sensitif*, qui comprend les organes des sens, le cerveau, la moëlle de l'épine et les nerfs; le système *musculaire* ou moteur, dans lequel on doit ranger non seulement les muscles, mais encore leurs tendons et leurs aponévroses; le système *osseux*, qui comprend également les dépendances des os, comme les cartilages, les ligamens et les capsules synoviales; le système *vocal* et le système *sexuel*, ou reproducteur, différent dans les deux sexes. Dans la composition de chacun de ces appareils ou systêmes organiques entrent plusieurs tissus simples, plusieurs parties similaires, comme le disoient les anciens, tissus qui dans l'homme peuvent être réduits au *tissu cellulaire*, au *tissu fibreux*, au *tissu nerveux*, au *tissu musculaire*, *et* à la *substance cornée* qui fait la base de l'épiderme, des ongles et des poils.

Ces tissus primitifs ou simples, diversement modifiés et combinés en quantités différentes, et dans des proportions variées, constituent la substance de tous nos organes. Leur nombre est bien plus considérable, suivant Bichat, dont cette analyse de l'organisation humaine est la plus belle idée. Ce Physiologiste admettoit dans l'économie animale jusqu'à vingt-un tissus généraux ou générateurs; mais il est évident que cette analyse est poussée trop loin; que le tissu épidermoïque et le

pileux ont exactement la même nature, des propriétés analogues, et sont soumis à un mode semblable de nutrition; que le tissu cellulaire est la base commune aux tissus osseux, cartilagineux, muqueux, séreux, synovial, dermoïde, etc.

Avouons toutefois que, de cette considération isolée de chaque tissu organique, il a su tirer des vues nouvelles, des rapprochemens ingénieux, des résultats utiles, et que l'anatomie générale dans laquelle ces recherches sont consignées, est son plus beau titre à la gloire. Rien ne manqueroit à cette gloire, si, dans ce livre, et surtout dans ses autres ouvrages, il avoit rendu à ses devanciers, ainsi qu'à ses contemporains, toute la justice qu'ils avoient droit d'en attendre.

Dans le grand nombre des organes, soit isolés, soit disposés par systêmes, qui entrent dans l'organisation humaine, il en est quelques-uns dont l'action est tellement indispensable à la vie, qu'avec elle celle-ci cesse à l'instant. Ces rouages principaux au mouvement desquels est lié celui de tous les rouages secondaires, sont en aussi grand nombre dans l'homme que dans les autres animaux à sang chaud. Tous ne peuvent exister qu'autant que le cœur envoie au cerveau une certaine quantité de sang vivifié par le contact de l'air atmosphérique dans le tissu pulmonaire. Toute blessure grave du cerveau ou du cœur, toute interruption durable dans l'abord du sang artériel au premier de ces viscères, entraînent inévitablement la mort.

L'oxidation du sang et sa distribution dans tous les organes, est donc le phénomène principal sur lequel la vie repose dans l'homme comme dans tous les êtres les plus parfaits.

§. VI. *Des Propriétés vitales; sensibilité et contractilité.*

Deux sortes d'organes bien différens par leurs usages et par la nature de leurs propriétés, entrent dans la composition du corps de l'homme; ce sont comme deux machines vivantes et réunies, l'une, formée par l'assemblage des sens, des nerfs, du cerveau, des muscles et des os, sert à établir ses relations avec les objets du dehors; l'autre, destinée à la vie intérieure, consiste dans le tube digestif, les appareils absorbant, circulatoire, respiratoire et secrétoire. Les organes de la génération dans l'un et dans l'autre sexe, forment une classe à part, laquelle pour la nature des propriétés vitales, tient en même temps des deux autres.

Par le moyen des sens et des nerfs, qui, de ces organes, se rendent au cerveau, nous pouvons *apercevoir* ou sentir l'impression que les choses extérieures produisent sur nous; le cerveau, siége véritable de cette sensibilité relative, qui seroit à bon droit nommée *perceptibilité*, *perceptive power* (Pott), excité par ces impressions, peut irradier dans les muscles le principe du mouvement et déterminer l'exercice de leur *contractilité*. Cette

propriété, soumise à l'empire de la volonté, se manifeste par le raccourcissement subit d'un organe musculaire qui se gonfle, se durcit, et détermine le mouvement des pièces du squelette auxquelles il s'attache. Les nerfs et le cerveau sont essentiellement les organes de ces deux propriétés; la section des premiers entraîne la perte du sentiment et celle du mouvement volontaire dans les parties auxquelles ils se distribuent; mais il est une autre espèce de sensibilité tout-à-fait indépendante de la présence des nerfs, et qui règne dans tous les organes, quoique la substance de tous ne reçoive pas de filets nerveux. On pourroit même dire que les nerfs cérébraux ne sont pas du tout essentiels à la vie de nutrition; les os, les artères, les cartilages, et plusieurs autres tissus dans lesquels on n'en voit pénétrer aucun, se nourrissent aussi bien que les organes dans lesquels ils existent en abondance: les muscles eux-mêmes s'entretiennent dans leur économie naturelle, malgré la section de leurs nerfs. Seulement privés de ces moyens de communication avec le cerveau, ils ne peuvent plus en recevoir le principe des contractions volontaires; au lieu de ce raccourcissement soudain, énergique et durable que la volonté y détermine, ils ne sont plus susceptibles que de ces tremblottemens fibrillaires que l'on connoît sous le nom de *palpitations*.

L'anatomiste qui étudie les nerfs sous le rapport de leur terminaison, les voit tous partir du cer-

veau et de la moëlle de l'épine, pour aller se rendre, après un trajet plus ou moins long, aux organes des mouvemens et des sensations : qu'armé de son scalpel, il dissèque un de nos membres, la cuisse, par exemple, il verra les cordons se séparer en un grand nombre de filets, dont la plupart se perdent dans l'épaisseur des muscles, tandis que les autres, après avoir rampé quelque temps dans le tissu cellulaire qui unit la peau à l'aponévrose, se terminent à la face interne du derme, en forment le tissu et s'épanouissent en houppes ou papilles sensibles à sa surface. Les os, les cartilages, les ligamens, les artères et les veines; toutes les parties dont l'action n'est point soumise à l'empire de la volonté, n'en reçoivent aucun. Cependant toutes ces parties qui, dans leur état naturel, ne transmettent au cerveau aucune impression perceptible, qu'on peut, après les avoir isolées, lier et couper impunément sans que l'animal témoigne de la douleur, et sur l'action desquelles la volonté n'a aucun empire, jouissent néanmoins d'une sensibilité et d'une contractilité en vertu desquelles elles sentent et agissent à leur manière, reconnoissent dans les fluides qui les arrosent ce qui convient à leur nutrition, et séparent cette partie recrémentitielle qui a affecté convenablement leur mode particulier de sensibilité.

En bornant nos regards à la considération d'un seul de nos membres, nous y reconnoissons donc facilement deux manières de sentir, comme deux

sortes de mouvemens; une sensibilité en vertu de laquelle certaines parties transmettent au cerveau les impressions qu'elles ressentent, impressions dont nous acquérons la conscience ; une autre sensibilité dont jouissent tous les organes sans exception, mais à laquelle certains sont bornés, et qui suffit à l'exercice des fonctions assimilatrices, à l'aide desquelles ils se développent et se réparent: deux espèces de contractilité appropriées aux deux différences de la sensibilité, l'une en vertu de laquelle les muscles soumis à la volonté, exercent les contractions qu'elle détermine, l'autre qui, soustraite à l'empire de cette faculté de l'ame, se manifeste par des actions dont nous ne sommes pas plus avertis que des impressions qui en sont les causes déterminantes.

Ces deux grandes modifications de la sensibilité et de la contractilité, une fois bien distinguées, il n'est pas difficile de voir d'où proviennent les éternelles disputes de Haller et de ses sectateurs sur les parties irritables et sensibles du corps des animaux et de l'homme. Tous les organes auxquels ce savant Physiologiste a refusé ces deux propriétés, comme les os, les tendons, les membranes, les cartilages, le tissu cellulaire, etc., etc., ne jouissent que de cette sensibilité latente, et de cette obscure contractilité communes à tous les êtres vivans, et sans lesquelles il est impossible de concevoir l'existence de la vie : ils sont complétement, dans l'état sain, privés de la faculté de renvoyer au cerveau des

impressions perceptibles, et d'en recevoir le principe d'un mouvement manifeste et sensible. On a également beaucoup disputé pour savoir si la sensibilité et la contractilité tenoient à l'existence des nerfs, si ces parties en étoient les instrumens nécessaires, si leur désorganisation entraînoit la perte de ces deux propriétés vitales dans les parties qui les reçoivent; on peut répondre oui, pour la sensibilité percevante, et le mouvement volontaire qui lui est entièrement subordonné, mais que l'existence des nerfs n'est pas du tout nécessaire pour l'exercice de la sensibilité et de la contractilité indispensables à l'assimilation nutritive.

En considérant la vie dans la longue série des êtres qui en jouissent, nous avons vu que ceux chez lesquels elle est le plus bornée, ou mieux, chez lesquels elle se compose d'un plus petit nombre d'actes et de phénomènes, les végétaux, par exemple, et les animaux, tels que les polypes, qui n'ont ni cerveau, ni systême nerveux distinct, sont à la fois sensibles et irritables dans toutes leurs parties. Tous les corps vivans, tous les organes qui entrent dans leur composition, sont imprégnés, qu'on nous permette cette expression, de ces deux facultés nécessairement co-existantes, et qui se décèlent par les mouvemens intérieurs et nutritifs, obscurs, appréciables seulement par leurs effets; elles paroissent réduites au degré absolument indispensable pour que les sucs qui arrosent toutes les parties d'un être vivant, déterminent l'action

en vertu de laquelle ces parties doivent se les approprier. On conçoit qu'il n'en est aucune qui puisse se passer de ces deux propriétés de sentir et d'exécuter des mouvemens, propriétés généralement diffuses dans toute la matière organisée et vivante, mais qui, répandues partout, n'ont cependant point d'organe ou d'instrument particulier. Sans ces deux facultés, comment les diverses parties agiroient-elles sur le sang ou sur les sucs qui en tiennent la place, pour en retirer les matériaux qui servent à la nutrition et aux diverses secrétions? Aussi sont-elles communes à tout ce qui a vie, aux animaux et aux végétaux, à l'homme qui veille et à celui qui dort d'un profond sommeil, au fœtus et à l'enfant qui a vu la lumière, aux organes des fonctions assimilatrices, et à ceux qui nous mettent en rapport avec les êtres qui nous environnent. Toutes deux obscures, inséparables, elles président à la circulation du sang, à la progression des humeurs, en un mot, à tous les phénomènes nutritifs.

Si la sensibilité de cette espèce est toujours *latente* ou cachée, il n'en est pas de même de la contractilité qui peut être sensible ou insensible. L'os qui s'approprie le phosphate de chaux auquel il doit sa solidité, exerce cette action sans que nous en soyons avertis, si ce n'est par son résultat; mais le cœur, qui ressent la présence du sang qui y aborde, sans que nous ayons la conscience de cette sensation, exerce des mouvemens facilement

apercevables, quoiqu'il ne soit en notre pouvoir, ni de les suspendre, ni de les accélérer.

Des propriétés vitales, à un aussi foible degré, n'eussent pu suffire à l'existence de l'homme et des êtres qui lui ressemblent, obligés comme lui d'entretenir des rapports multipliés avec tout ce qui les entoure; aussi jouissent-ils d'une sensibilité bien supérieure, au moyen de laquelle les impressions qui affectent certains de leurs organes, sont perçues, jugées, comparées, etc. Ce mode de sensibilité seroit mieux nommé *perceptibilité*, ou faculté de se rendre compte des émotions qu'on éprouve. Elle exige un centre auquel les impressions se rapportent; aussi n'existe-t-elle que dans les animaux qui, comme l'homme, ont un cerveau ou quelque chose qui en tient la place; tandis que les zoophytes et les végétaux privés de cet organe central, sont également dépourvus de cette faculté. Les polypes, et plusieurs plantes telles que la sensitive, exécutent cependant des mouvemens spontanés, qui paroissent indiquer l'existence de la volonté, et par conséquent de la perceptibilité; mais, comme nous l'avons déjà dit, ces mouvemens résultent d'une impression qui ne s'étend pas au-delà de la partie qui l'éprouve, et dans laquelle la sensibilité et la contractilité se trouvent confondues.

La sensibilité, en quelque sorte latente de certaines parties du corps, ne peut pas être entièrement assimilée à celle des végétaux, puisque ces organes, dont le sentiment est ordinairement si

obtus, manifestent dans leurs maladies une sensibilité *percevante*, qui s'annonce par de vives douleurs; qu'il suffit même de changer le stimulant auquel ils sont accoutumés, pour déterminer ce phénomène. Ainsi l'estomac, sur les parois duquel les alimens ne produisent, dans l'état ordinaire, aucune impression *perceptible*, renvoie des sensations très-distinctes, et devient le siége de douleurs atroces, lorsqu'on y a mêlé quelques grains d'une substance vénéneuse. De la même manière, nous ne nous apercevons des impressions qu'exercent sur les parois de la vessie ou du rectum les urines ou les matières fécales accumulées, qu'au moment où elles sont devenues, par leur séjour, assez irritantes pour ébranler, à un certain degré, ces poches irritables et sensibles, et transformer leur sensibilité obscure en sensibilité bien apparente. Ne pourroit-on pas soupçonner que si, dans l'état sain, nous n'avons pas la conscience des impressions qu'exercent sur nos organes les sucs qui y abordent, c'est qu'accoutumés aux sensations qu'ils font naître presque sans interruption, nous n'en avons eu qu'une perception confuse, qui a fini par disparoître? Et ne peut-on pas, sous ce point de vue, comparer tous ces organes à ceux dans lesquels résident les sens de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût et du toucher, qui ne peuvent plus être excités par des stimulans auxquels ils ont été longtemps soumis, et dont ils ont contracté l'habitude?

Nous avons reconnu qu'il existoit deux grandes modifications de la sensibilité et de la contractilité; que la *sensibilité* se divisoit en *sensibilité percevante* et en *sensibilité latente*; que la *contractilité* étoit tantôt *volontaire*, d'autres fois *involontaire*, et que cette dernière pouvoit être *apercevable* ou *insensible*.

SENSIBILITÉ
- *Percevante. c. a. d.* Avec conscience des impressions, ou *perceptibilité* : elle nécessite un appareil particulier.
- *Latente.* Sans conscience des impressions ou sensibilité générale et commune à tout ce qui a vie : elle n'a point d'organe spécial, et se trouve universellement répandue dans toutes les parties vivantes, végétales et animales.

CONTRACTILITÉ
- *Volontaire et sensible*, subordonnée à la *perceptibilité*.
- *Involontaire et insensible*, correspondant à la sensibilité latente.
- *Involontaire et sensible*.

Cette dernière modification de la contractilité paroît avoir sa cause dans l'organisation particulière du système des nerfs grands sympathiques. C'est de ces nerfs que le cœur, le tube digestif, etc.,

paroissent tenir la propriété d'offrir des contractions sensibles, effets de l'application directe d'un stimulus, et auxquelles la volonté ne prend aucune part, comme nous le dirons en parlant de ces nerfs.

Rien dans le corps vivant n'est absolument insensible; mais dans chaque organe la sensibilité est tellement modifiée, qu'elle ne répond point aux mêmes stimulus. Ainsi l'œil est insensible aux sons comme l'oreille à la lumière. Une dissolution de tartrite antimonié de potasse ne produit aucune impression désagréable sur la conjonctive: portée dans l'estomac, elle provoque des mouvemens convulsifs; tandis qu'un acide que ce dernier supporte, irrite la membrane qui unit les paupières au globe de l'œil, et occasionne une violente ophthalmie. C'est par la même raison que les purgatifs traversent l'estomac sans produire leur effet sur ce viscère, et vont solliciter l'action du tube intestinal; que les cantharides affectent spécialement la vessie; le mercure, les glandes salivaires. Chaque partie sent, se meut, et vit à sa manière; dans chacune, les propriétés vitales se nuancent et se modifient de telle sorte, qu'elles peuvent être considérées comme autant de membres séparés d'une même famille, travaillant à un but commun, tendant au même résultat, concourant aux mêmes travaux, *consentientia omnia* (Hipp.).

La faculté de se rendre compte de ses sensations et celle de se mouvoir à volonté, communes à

l'homme et à tous les animaux qui ont un centre nerveux distinct, sont essentiellement liées l'une à l'autre. Supposez en effet un être vivant revêtu d'organes locomoteurs et privé de sensations, entouré de corps qui menacent à chaque instant sa frêle existence, n'ayant aucun moyen de distinguer ceux qui lui sont nuisibles, il courra infailliblement à sa perte. Si la perceptibilité pouvoit au contraire exister indépendamment du mouvement, quel sort affreux seroit celui de ces êtres sensibles, semblables aux fabuleuses Hamadryades qui, placées inamoviblement dans les arbres de nos forêts, supportoient, sans pouvoir les éviter, tous les coups portés à leur champêtre demeure! Les songes nous placent quelquefois dans une situation qui donne la juste idée de cet état. Un péril certain menace notre existence; un énorme rocher semble se détacher, rouler et se précipiter sur notre frêle machine; un monstre effroyable paroît nous poursuivre, et pour nous engloutir, ouvre une gueule immense. Nous voulons échapper à ce danger imaginaire, le fuir ou le repousser, et cependant une force invincible, un pouvoir inconnu, une main puissante paralyse nos efforts, nous retient, et nous enchaîne immobiles dans la même place. Cette situation est horrible, désespérante, et l'on se réveille accablé de la peine qu'on en a ressentie.

De même qu'il n'est aucune partie qui ne sente d'une façon qui lui est propre, de même il n'en est point qui n'agisse, ne se meuve, ne se con-

tracte à sa manière; et les parties qu'on a trouvées sans mouvement analogue à l'irritabilité musculaire, n'ont persisté dans cet état d'immobilité, que par le défaut d'excitant convenable à leur nature particulière. Ainsi le professeur Dumas a produit des frémissemens marqués dans le mésentère d'une grenouille et dans celui d'un chat, en les touchant, après les avoir préliminairement imbibés d'alcool ou d'acide muriatique.

L'observation suivante (1) prouve quelle valeur il faut accorder aux nombreuses expériences, à la faveur desquelles Haller et ses disciples ont voulu refuser au plus grand nombre de nos organes les propriétés de sentir et de se contracter. J'assistois à l'extirpation d'un testicule, pratiquée par le professeur Boyer, pour un hydro-sarcocèle. La tumeur, isolée par la dissection de la tunique vaginale, me fut confiée pendant la section du cordon des vaisseaux spermatiques. Cette poche remplie d'eau se remuoit dans ma main : ses contractions

(1) Les contractions de la tunique érythroïde, formée par l'épanouissement du muscle crémaster, ont sans doute servi à rendre beaucoup plus apparent le phénomène dont il est parlé dans cette observation. Cet effet a dû être surtout marqué au moment de la section du cordon spermatique. Ce sont les contractions du même muscle qui froncent la peau du scrotum frappé par le froid, et remontent alors les testicules vers les anneaux des muscles du bas-ventre. La contractilité de la peau des bourses n'a qu'une foible part dans cette action.

oscillatoires, et les ondulations du liquide, étoient visibles, et furent aperçues par plusieurs aides présens à l'opération. Ce fait me semble prouver, bien mieux encore que toutes les expériences faites sur les animaux vivans (expériences dont, pour le dire en passant, les résultats ne doivent point être appliqués à l'économie de l'homme, avec la confiance qu'on leur accorde), ce qu'on doit penser des prétentions de Haller et de ses sectateurs sur l'insensibilité et la non irritabilité des membranes séreuses et des autres organes d'une structure analogue.

Nous ne parlerons point ici de la porosité, de la divisibilité, de l'élasticité, et des autres propriétés que les corps vivans partagent avec les substances inanimées. Ces propriétés ne s'exercent jamais dans toute leur étendue, dans toute leur pureté, si l'on peut se servir de ce terme; leurs résultats sont toujours altérés par l'influence des forces vitales, lesquelles modifient constamment les effets qui semblent dépendre le plus immédiatement d'une cause physique, mécanique, chimique, ou de tout autre agent de cette espèce. Il n'en est pas de même de l'*extensibilité* réellement vitale, bien manifeste dans certains organes, tels que la verge, le clitoris; tous se gonflent, se dilatent par l'afflux des humeurs, quand ils sont irrités; mais cet effet ne dépend point d'une propriété spéciale et distincte de la sensibilité et de la contractilité. Ces parties se dilatent, leur tissu s'étend par l'exer-

cice de ces deux propriétés, qui donneroient lieu au même phénomène dans toutes les parties, si toutes avoient la même structure.

Il en est de même de la caloricité, ou de cette puissance inhérente à tous les êtres vivans, de persister dans le même degré de chaleur sous les températures les plus variables; propriété en vertu de laquelle le corps humain, chaud de 30 à 34 degrés, conserve la même température sous le climat glacé des régions polaires, comme au milieu de l'atmosphère embrasée de la zone torride. C'est par l'exercice de la sensibilité et de la contractilité, c'est par les fonctions auxquelles ces forces vitales président, que le corps résiste à l'influence également destructive du froid et du chaud excessifs (1).

La sensibilité présente une foule de différences dont les principales dépendent de l'âge, du sexe, du régime, du climat, de l'état de sommeil ou de veille, de santé ou de maladie, du développement relatif des systèmes lymphatique, cellulaire ou graisseux, et des proportions qui existent entre le système nerveux et le système musculaire.

1°. Le principe de la sensibilité et de la contractilité se comporte à la manière d'un fluide qui naît d'une source quelconque, se consume, se répare, s'épuise, se distribue également, ou se concentre sur certains organes.

---

(1) *Voyez* l'Histoire de la chaleur animale.

2°. Comme la contractilité, la sensibilité est très-grande au moment de la naissance, et paroît diminuer plus ou moins rapidement jusqu'à la mort.

3°. La vivacité, la fréquence des impressions l'usent de bonne heure; elle se répare en quelque sorte, c'est-à-dire, revient à sa délicatesse première, lorsque les organes sensibles restent longtemps en repos. C'est ainsi qu'un gourmand dont le goût seroit blasé, en recouvreroit toute la finesse, si, pendant plusieurs mois, aux ragoûts épicés, aux liqueurs fortes, il substituoit le pain sec et l'eau pure. De la même manière, la contractilité se consume dans les muscles trop longtemps exercés, et se répare pendant le repos que le sommeil procure.

4°. Veut-on un exemple de la manière dont la sensibilité se concentre sur un organe, et semble abandonner tous les autres? Quand l'excitement vénérien est au dernier degré, ceux qui l'éprouvent, reçoivent sans douleur des coups, des piqûres. On maltraite durement les animaux domestiques, dans cet état, sans qu'ils paroissent s'en apercevoir. Si l'on mutile le crapaud en coupant ses pattes de derrière au moment où, tenant sa femelle étroitement embrassée, il arrose de sa semence prolifique les œufs qui se détachent et sortent par l'anus; on ne le voit point lâcher prise, il semble étranger à toute autre sensation, tout comme un homme fortement occupé d'une idée, absorbé par

la réflexion, ne peut en être distrait, quelque moyen qu'on emploie. Lorsque, par l'effet du satyriasis, l'exaltation des propriétés vitales est extrême dans la verge, on a vu, au rapport d'Aëtius, les malades se couper eux-mêmes les deux testicules, sans éprouver les douleurs qu'entraîne après soi une opération aussi cruelle (1). C'est par cette loi de la sensibilité que s'explique l'observation d'Hippocrate : deux parties ne peuvent pas être douloureuses en même temps. De deux douleurs qui naissent à la fois, la plus violente obscurcit la plus légère : *Ambo partes non possunt dolere simul. Duobus doloribus, simul orientibus, vehementior obscurat alterum* (Hipp.). Dans une personne qui a plusieurs engorgemens scrophuleux considérables, on voit les parties malades s'enflammer, devenir douloureuses, et s'abcéder successivement, rarement ensemble, pour peu que le cas soit grave et la souffrance un peu vive. Le germe d'une maladie ou d'une douleur plus légère peut rester quelquefois assoupi par une douleur plus forte. Un carrosse, dans lequel j'étois, versa par la maladresse du cocher, les glaces furent brisées et j'eus les deux poignets foulés. Le poignet droit qui avoit éprouvé le tiraillement le plus con-

(1) *Novimus quosdam audaciores, qui sibi ipsis, ferro testes resecuerunt.*

Ætii. Tetrab. 3, Sermo. 3, pag. 699.

sidérable, se gonfla le premier; je combattis ce gonflement par les remèdes appropriés : lorsqu'au bout d'une semaine la tuméfaction et la douleur avoient presque complétement disparu, et que la main droite commençoit à reprendre sa flexibilité et sa souplesse, le poignet gauche se gonfla et devint à son tour douloureux. Les deux maladies, si elles méritent ce nom, se succédèrent, et parcoururent séparément leurs périodes.

La perfection d'un sens ne s'achète jamais qu'aux dépens des autres; les aveugles donnant plus d'attention aux ébranlemens ressentis par l'ouïe et le toucher, étonnent souvent par la finesse de ces deux organes; de façon que, comme on l'a dit, les hommes qui, pour donner quelques agrémens à la voix, ont osé mutiler leurs semblables, en les privant de l'organe destiné à la reproduction de l'espèce, auroient pu imaginer de leur crever les yeux, pour les rendre plus sensibles aux douces impressions de l'harmonie.

5°. Dans le sommeil parfait, l'exercice de la sensibilité percevante et celui de la contractilité volontaire est entièrement suspendu. Dans cet état, un voile plus ou moins épais, suivant que le sommeil est plus ou moins profond, semble jeté sur les extrémités sentantes. On sait comment l'ouïe devient dure, l'odorat et le goût obtus, comment la vue s'obscurcit, un nuage se répandant sur les yeux au moment où l'on s'endort. *Vir quidam exquisitissimâ sensibilitate praeditus, semi*

consopitus coïbat : huic, ut si velamento levi glans obductus fuisset, sensus voluptatis referebatur.

La sensibilité est plus vive et plus facile à émouvoir chez les habitans des pays chauds, que chez ceux des contrées septentrionales. Quelle prodigieuse différence existe, sous ce rapport, entre le paysan Russe et le Français des provinces méridionales! Les voyageurs nous racontent qu'au voisinage des poles, il est des peuplades dont les individus ont si peu de sensibilité, qu'ils supportent sans douleur les plus profondes blessures. C'est ainsi que Dixon et Vancouver attestent que les habitans des côtes du nord de l'Amérique s'enfoncent dans la plante des pieds des fragmens de verre et des clous aigus, sans éprouver aucune sensation désagréable. Au contraire, la piqûre la plus légère, par exemple, une épine enfoncée dans le pied de l'Africain robuste, est fréquemment suivie d'accidens convulsifs et de tétanos. La seule impression de l'air suffit pour les déterminer chez les négrillons des colonies, dont le plus grand nombre meurt, peu de jours après la naissance, du serrement convulsif des mâchoires.

Montesquieu (1) a très-bien saisi cette différence

(1) Ce philosophe a emprunté du père de la médecine, l'une de ses opinions les plus brillantes et les plus paradoxales. Selon lui, les pays chauds sont la patrie du despotisme, et les

qui existe pour le degré de sensibilité entre les peuples du midi et les peuples du nord, desquels il dit énergiquement : *ce n'est qu'en les écorchant qu'on les chatouille.* Or, comme l'imagination est toujours en raison directe de la sensibilité physique, tous les arts dont la culture et le perfectionnement tiennent à l'exercice de cette faculté de l'ame, fleuriront difficilement près des glaces polaires, à moins que des causes morales et physiques, heureusement ménagées, ne détruisent ou au moins n'affoiblissent la puissante influence du climat.

7°. La sensibilité est plus grande dans l'enfance et chez les femmes, dont les nerfs sont aussi plus gros et plus mous, relativement aux autres parties

pays froids celle de la liberté : cette erreur se trouve victorieusement réfutée dans le profond et philosophique ouvrage du C. Volney, sur l'Egypte et sur la Syrie (1). Il y fait voir que ce que Montesquieu dit des contrées septentrionales, s'applique mieux aux pays de montagne, tandis que les pays de plaine sont plus favorables à l'établissement de la tyrannie. Hippocrate avoit dit (2) des Asiatiques, que s'ils étoient moins belliqueux que les Européens, cela tenoit bien au climat, mais aussi à la forme de leurs gouvernemens tous despotiques et soumis à la volonté arbitraire des rois ; or, ajoute-t-il, les hommes qui ne jouissent point de leurs droits naturels, mais dont les affections sont dirigées par des maîtres, ne peuvent avoir la passion hardie des combats, etc.

(1) Voyage en Egypte et en Syrie, tom. 2, p. 306 et suiv.

(2) *De aere, locis et aquis.*

du corps. En général, le principe de la sensibilité paroît se consumer à mesure qu'il fournit au développement des actes de la vie, et l'impressionnabilité par les objets extérieurs, diminuer graduellement avec l'âge, de manière qu'il arrive une époque de la vieillesse décrépite à laquelle la mort paroît une suite nécessaire du complet épuisement de ce principe.

8°. Ainsi que nous l'avons dit en faisant l'histoire de la mort, fréquemment la sensibilité s'exalte et s'avive à ses approches, comme si sa quantité devoit s'épuiser totalement avant la fin de l'existence, ou que les organes fissent un dernier effort pour ressaisir la vie.

9°. Le développement du système cellulaire et graisseux diminue l'énergie de la sensibilité, les extrémités des nerfs mieux recouvertes, ne s'appliquant pas aussi immédiatement aux objets, les impressions ressenties sont plus obscures : le tissu adipeux est aux nerfs ce que seroit à des cordes vibrantes la laine dont on les auroit enveloppées, pour fixer leur mobilité, empêcher leurs frémissemens, éteindre leurs vibrations.

Les femmes, décidément vaporeuses, sont remarquables par une maigreur extrême; les personnes très-sensibles ont rarement de l'embonpoint. Le cochon, dont les nerfs sont recouverts et protégés par un lard épais, est le moins sensible de tous les quadrupèdes. On diminue la susceptibilité nerveuse, on émousse la sensibilité en comprimant

ses organes. L'application d'un bandage roulé, fortement serré sur le corps et sur les membres, calme les accès convulsifs d'une femme vaporeuse. J'ai souvent diminué la douleur dans le pansement des plaies qui sont dans cet état de dépravation, connu sous le nom de pourriture d'hôpital, en faisant serrer fortement par les mains d'un aide le membre au-dessus de la blessure.

10°. Il existe, entre la force des muscles et la sensibilité des nerfs, entre l'énergie sensible et la force de contraction, une opposition constante, de manière que les athlètes les plus vigoureux, et dont les muscles sont capables des efforts les plus prodigieux, des contractions les plus puissantes, sont peu impressionnables et entrent difficilement en action, ainsi que nous l'avons expliqué, en faisant l'histoire des tempéramens musculaire et nerveux que cette opposition caractérise. C'est pour cela que l'homme est plus sensible que les quadrupèdes, quoique ses nerfs soient plus petits que chez eux, où ils semblent occupés à mouvoir les masses musculaires, et remplir plutôt l'office de nerfs moteurs que de nerfs sensitifs.

Il n'est pas de fibre musculaire, si déliée qu'on la suppose, dans laquelle on ne soit forcé d'admettre l'existence d'un petit filament nerveux, duquel elle tient vraisemblablement la puissance de se contracter. La contractilité au moins volontaire ne semble pas inhérente à la fibre musculaire et indépendante des nerfs, par l'entremise desquels

la volonté détermine l'action des muscles : et si ces derniers organes isolés se contractent par l'application directe d'un stimulant extérieur, ne doit-on pas soupçonner que celui-ci agit sur la portion nerveuse qui reste dans le muscle après son isolement, et qui se lie intimement à son tissu fibrillaire? Les animaux qui n'ont pas de système nerveux distinct, sont à la fois sensibles et contractiles dans toutes leurs parties; les deux propriétés se confondent dans les organes, ainsi que dans les phénomènes de la vie, et ne peuvent être conçues séparément que par une pure abstraction de l'esprit qui considère successivement l'impression produite sur ces êtres, et le mouvement de leur substance, suite immédiate de cette impression.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur les lois et les phénomènes des propriétés vitales, de peur d'être obligé, dans l'histoire des fonctions auxquelles elles président, à des répétitions au moins inutiles; terminons ce qui leur est relatif, par l'exposé des deux traits les plus importans de leur histoire, je veux dire, les sympathies et les habitudes.

§. VII. *Des Sympathies.*

Il existe entre toutes les parties du corps vivant des rapports intimes; toutes se correspondent et entretiennent un commerce réciproque de sentimens et d'affections. Ces liens, qui unissent ensemble tous les organes, en établissant un merveil-

leux accord, une harmonie parfaite entre toutes les actions qui s'exécutent dans l'économie animale, sont connus sous le nom de *sympathies :* on ignore encore la nature de ce phénomène ; on ne sait point pourquoi, lorsqu'une partie est irritée, une autre partie, très-éloignée, ressent cette irritation, ou même se contracte. On n'est pas non plus d'accord sur les instrumens des sympathies, c'est-à-dire, sur les organes qui lient ensemble deux parties, dont l'une sent ou agit, lorsque l'autre est affectée.

Vhytt a parfaitement démontré que les nerfs ne pouvoient point en être regardés comme les instrumens exclusifs, puisque plusieurs muscles d'un membre, qui reçoivent leurs filets du même nerf, ne sympathisent point ensemble, tandis qu'il y a une liaison étroite et manifeste entre deux parties dont les nerfs n'ont aucune connexion immédiate ; puisque chaque filet nerveux ayant de ses deux extrémités, l'une au cerveau et l'autre à la partie dans laquelle il se termine, reste étranger à ceux du même tronc, et ne communique point avec eux.

On peut distinguer diverses espèces de sympathies. 1°. Deux organes qui exécutent des fonctions semblables, les reins, par exemple, se suppléent réciproquement. Lorsque la matrice renferme le produit de la conception, elle fait participer les mamelles à l'état qu'elle éprouve, y détermine l'abord des humeurs nécessaires à la se-

crétion qui doit s'établir, etc. 2°. La continuité des membranes est un moyen puissant de sympathie. La présence des vers dans le conduit intestinal, détermine un prurit incommode autour des narines. Dans les affections calculeuses de la vessie, les malades éprouvent une plus ou moins forte démangeaison à l'extrémité du gland. 3°. L'irritation d'une partie détermine la secrétion d'une liqueur. C'est ainsi que la présence des alimens dans la bouche, occasionnant sur l'extrémité buccale du conduit de Stenon, une irritation qui se propage le long de ce conduit jusqu'aux parotides, réveille ces glandes, et active leur secrétion. 4°. Si l'on irrite la membrane pituitaire, le diaphragme qui n'a avec elle aucune connexion organique immédiate, nerveuse, vasculaire, membraneuse ou autre, se contracte, et nous éternuons. Cette sympathie n'est-elle point du nombre de celles que Haller faisoit dépendre de la réaction du *sensorium commune*? L'impression que le tabac produit sur les nerfs olfactifs, est-elle trop vive; la sensation incommode est transmise à l'organe cérébral, qui détermine vers le diaphragme une quantité suffisante du principe moteur, pour que ce muscle resserrant subitement les diamètres de la poitrine, en chasse avec force une masse d'air propre à détacher de la membrane pituitaire, les corps qui l'affectent d'une manière désagréable. 5°. Le principe de vie ne semble-t-il pas diriger à son gré les phénomènes sympathiques? Le rectum, irrité par la présence

des excrémens, se contracte. Qui détermine l'action auxiliaire et simultanée du diaphragme et des muscles abdominaux? cette relation tient-elle à des communications organiques? Mais alors, pourquoi la sympathie n'est-elle pas réciproque? par quelle raison le rectum ne se contracte-t-il point, quand on irrite le diaphragme? 6°. L'habitude réitérée des mêmes mouvemens peut-elle expliquer l'harmonie qu'on observe dans l'action des organes symmétriques? pourquoi, lorsque nous dirigeons la vue sur un objet placé latéralement, le muscle droit externe de l'œil placé de ce côté, agit-il en même temps que le droit interne de l'autre œil? On voit bien l'indispensable utilité de ce phénomène, pour le parallélisme des axes visuels; mais peut-on en assigner la cause? pourquoi est-il si difficile de faire exécuter des mouvemens de circonduction en sens contraire, aux deux membres situés dans la même division latérale du corps? 7°. Dire, avec Rega, qu'il y a des sympathies d'*action* ou de *contractilité* (*consensus actionum*), des sympathies de *sensibilité* (*consensus passionum*), etc., est-ce donner une juste idée des innombrables variétés de ce phénomène, et de ses fréquentes anomalies?

Toutes ces difficultés font que l'on excuse Vhytt d'avoir regardé l'ame comme l'unique cause des sympathies : ce qui n'étoit qu'un aveu modeste de l'impossibilité dans laquelle on est de les expliquer. Il n'est pas permis de regarder les sympathies

comme des actes anomaux, des aberrations des propriétés vitales. L'ordre naturel de la sensibilité et de l'irritabilité est-il interverti dans l'érection sympathique du clitoris et du mamelon, dans le gonflement des mamelles que détermine la replétion de la matrice?

C'est par le moyen des sympathies que tous les organes concourent au même but et se prêtent de mutuels secours. C'est par elles qu'on explique pourquoi une affection locale, d'abord topique ou bornée, se propage et s'étend à tous les systêmes; car c'est ainsi que s'établit tout appareil morbifique: c'est toujours de l'affection isolée d'un organe ou d'un systême d'organes, que naissent, par voie d'*association*, les maladies qu'on nomme générales. En effet, les affections qui nous paroissent les plus composées par le nombre, par la variété et la dissemblance de leurs symptomes, ne se composent que d'un seul ou d'un petit nombre d'élémens primitifs et essentiels; tout le reste n'est qu'accessoire et dépendant des sympathies nombreuses qu'entretient l'organe affecté avec les autres organes de l'économie. Ainsi l'estomac ne peut point être le siége d'une irritation saburrale, que des douleurs de toute espèce, mais surtout de la tête et des membres avec chaleur brûlante, nausées, perte d'appétit, anxiétés, etc., ne s'y joignent, et ne constituent bientôt une maladie qui paroît occuper la totalité du systême.

Pour suivre cet exemple, l'estomac, surchargé

de sucs dépravés, se contracte spontanément, pour s'en débarrasser; le trouble général que leur présence suscite, semble dirigé vers la même fin, comme si l'organe malade appeloit tous les autres à son aide pour concourir à sa délivrance.

Ces *synergies*, ou ensembles de mouvemens dirigés vers un même but, et naissant des lois sympathiques, constituent toutes les maladies appelées générales, et même la plupart de celles qu'on nomme locales. C'est par leur moyen, c'est à la faveur de ces sortes d'insurrections organiques, qu'on nous permette ce terme qui exprime parfaitement notre idée, que la nature lutte avec avantage et se débarrasse du principe morbifique ou de la cause de la maladie; et l'art de les faire naître et de les diriger, fournit matière aux plus beaux canons de la médecine-pratique. J'ai dit de les diriger et de les faire naître; car, tantôt il faut en accroître, d'autres fois en diminuer l'intensité et la force, dans certaines occasions les exciter, lorsque la nature, accablée sous le poids du mal, est presque impuissante pour réagir: ce dernier cas constitue les maladies du plus fâcheux caractère, les plus promptement et les plus sûrement mortelles, en y joignant celles où les efforts de la nature, quoique remarquables par une certaine énergie, sont désunis, sans accord, ont entr'eux une incohérence qui les inutilise, affections dont Selle a le premier bien déterminé le caractère, en substituant à l'expression de malignes, sous la-

quelle on avoit coutume de les désigner, sans y attacher aucun sens précis, celle d'*ataxiques*, qui peint bien le défaut d'ordre et la succession irrégulière de leurs symptomes (1).

La connoissance des sympathies est de la plus grande utilité dans la pratique de la médecine (2). Lorsqu'on veut détourner l'irritation fixée sur un organe malade, c'est sur celui qui a avec lui les connexions sympathiques, les mieux démontrées par l'observation et l'expérience, qu'il est utile d'appliquer les médicamens révulsifs.

Ce seroit peut-être ici le lieu d'examiner la nature de ces rapports cachés qui rapprochent les hommes, et des disconvenances qui les éloignent; les causes de ces impulsions secrètes qui poussent deux êtres l'un vers l'autre, et les forcent de céder à un penchant irrésistible; de rechercher la raison de l'antipathie, et d'établir, en un mot, la théorie entière des sentimens et des affections morales.

---

(1) *Symptomata nervosa, nec inter se, neque causis manifestis respondentia.* Ordo tert. atactæ, C. G. Selle. Rudimenta pyretologiæ methodicæ.

(2) On peut puiser cette connoissance dans les ouvrages des anciens, et surtout d'Hipocrate, qui paroît avoir senti toute l'importance de cette matière. Parmi les modernes, Vanhelmont, Baglivi, Rega, Vhytt, Hunter et Barthez, ont recueilli sur ce sujet un grand nombre de faits tirés des expériences sur les animaux, et surtout de l'observation des maladies.

Une telle entreprise, outre qu'elle est bien au-dessus de nos forces, n'appartient pas directement à notre sujet : elle exigeroit un temps considérable; et qui voudroit la tenter, courroit de grands risques de s'égarer à tout pas dans le vaste champ des conjectures.

§. VIII. *De l'Habitude.*

Il est plus aisé de sentir la valeur de cette expression que de la définir. On peut néanmoins dire que l'habitude consiste dans la répétition réitérée de certains actes, de certains mouvemens auxquels tout le corps, ou seulement quelques-unes de ses parties participent. L'effet le plus remarquable de l'habitude est d'affoiblir à la longue la sensibilité des organes. C'est ainsi qu'une algalie, introduite et laissée à demeure dans le canal de l'urètre, cause, le premier jour, d'assez vives douleurs; le second jour, sa présence est supportable; le troisième, elle n'est qu'incommode; le quatrième, le malade s'en aperçoit à peine. L'usage du tabac augmente d'abord l'abondance des mucosités nasales; mais, continué pendant un certain temps, il cesse d'affecter la membrane pituitaire; et la secrétion souffriroit une notable diminution, si chaque jour on augmentoit la quantité de cette poudre irritante. La présence d'une canule dans le conduit nasal, après l'opération de la fistule lacrymale, augmente d'abord la secrétion muqueuse qui s'opère dans ce canal; mais, à mesure qu'il s'accoutume au corps

étranger, la secrétion revient à son état naturel, etc.

Ce n'est que par nos sensations que nous sommes avertis de notre existence. Toute la vie, pour nous prêter au langage systématique et figuré d'un auteur moderne, consiste dans l'action des stimulans sur les forces vitales (*Tota vita, quanta est, consistit in stimulo et vi vitali.* Brown.). Un besoin continuel d'émotions toujours renouvelées, tourmente tous les êtres sensibles : toutes leurs actions tendent à se procurer des sensations agréables ou désagréables; car, au défaut d'autres sentimens, la douleur est quelquefois une jouissance. Ceux qui ont épuisé toutes les manières de jouir, ont goûté de toutes les voluptés, se trouvent conduits au suicide par le dégoût de la vie; peut-on vivre, alors qu'on n'est plus capable de sentir?

L'habitude de souffrir nous rend à la longue insensibles à la douleur; mais tout se compense ici bas, et si l'habitude allège nos maux, en émoussant la sensibilité, elle tarit également la source de nos plus douces jouissances. Le plaisir et la douleur, ces deux extrêmes des sensations, se rapprochent en quelque manière, et deviennent indifférens à celui qui en a contracté l'habitude. De-là naît l'inconstance, ou plutôt ce desir insatiable de varier les objets de nos penchans, ce besoin impérieux d'émotions nouvelles, qui fait que nous goûtons avec tiédeur les biens que nous avons poursuivis avec le plus d'ardeur et d'opiniâtreté, et qui nous

porte à abandonner les attraits dont nous étions captifs.

Veut-on un exemple frappant de la puissante influence de l'habitude sur l'action des organes : on le trouve dans ce criminel, qui, au rapport de Sanctorius, tomba malade au sortir d'un cachot infect, et ne guérit que lorsqu'il fut replongé dans l'air impur auquel il étoit depuis longtemps habitué. Ce roi de Pont, si terrible aux Romains, dont il balança longtemps la fortune, Mithridate, tourmenté par la crainte de tomber vivant au pouvoir de ses ennemis, ne put se donner la mort, en prenant à grandes doses les poisons les plus actifs, parce qu'il s'étoit depuis longtemps accoutumé à leur usage (1). L'on n'a donc pas été trop loin, en disant de l'habitude, qu'elle étoit une seconde nature dont il faut respecter les lois.

Les parties sexuelles de la femme, à raison de leur vive sensibilité, sont soumises d'une manière très-marquée, à l'empire tout-puissant de l'habitude. La matrice, qui s'est débarrassée prématurément du produit de la conception, conserve une sorte de penchant à réitérer le même acte, lorsqu'elle est arrivée à la même époque. Aussi doit-

(1) Dans quelques cas très-rares, l'habitude produit un effet absolument contraire. Cullen dit avoir vu des personnes tellement habituées à se faire vomir, que leur estomac n'avoit besoin, pour entrer en convulsion, que d'un vingtième de grain de tartre émétique.

on redoubler de précautions pour prévenir l'avortement chez les femmes qui y sont sujètes, lorsqu'elles sont dans le mois où cet accident est déjà survenu.

La mort ne peut-elle point être donnée comme une conséquence naturelle des lois de la sensibilité? La vie, dépendante de l'excitation continuelle du *solide vif*, par les liquides qui l'arrosent, cesse, parce que, accoutumées aux impressions que ces liquides produisent sur elles, les parties contractiles et sensibles finissent par ne plus les ressentir. Leur action, graduellement éteinte, se réveilleroit peut-être, si les puissances stimulantes augmentoient d'énergie.

La connoissance du pouvoir de l'habitude éclaire singulièrement dans l'application des remèdes, qui ne coopèrent pour la plupart à la guérison des maladies, qu'en modifiant la sensibilité. Une plaie, dans laquelle la charpie entretenoit le degré d'inflammation nécessaire à la formation de la cicatrice, devient insensible à ce topique; les chairs boursouflent et se ramollissent; le mal suit une marche rétrograde; on doit alors saupoudrer la charpie avec quelque poudre irritante, ou bien imbiber les plumaceaux d'une liqueur active. On peut sans crainte forcer les doses d'un médicament dont on a longtemps continué l'usage. C'est ainsi que, dans le traitement d'une maladie vénérienne par les préparations mercurielles, on augmente graduellement les quantités. C'est d'après la même

considération, que Frédéric Hoffmann conseilloit, dans le traitement des maladies chroniques, de suspendre par intervalles l'usage des remèdes, et de les reprendre ensuite, de peur que le système qui en contracteroit l'habitude, ne finît par y devenir insensible. Le même motif doit porter à varier les médicamens, à employer successivement tous ceux auxquels on assigne à peu près les mêmes vertus; car chacun d'eux émeut la sensibilité à sa manière. Le système nerveux peut être comparé à une terre riche de différens sucs, et qui, pour déployer toute sa fécondité, a besoin que le cultivateur lui confie les germes d'une végétation diversifiée.

Il est bien remarquable que l'habitude, ou la répétition réitérée des mêmes actes, qui émousse constamment, dans tous les cas, et pour tous les organes, la sensibilité physique, perfectionne le sens intellectuel, rend plus promptes et plus faciles, soit les opérations de l'entendement, soit les actions qui en sont la suite. *L'habitude émousse le sentiment et perfectionne le jugement.* Quelques auteurs ont donc commis une erreur insigne lorsque, distinguant les organes qui servent aux fonctions assimilatrices, de ceux qui sont employés à entretenir nos rapports avec les objets qui nous environnent, ils ont voulu établir que la sensibilité de ceux-ci devient plus exquise, tandis que celle des premiers s'émousse par l'effet de l'habitude.

Mais un peintre qui juge plus sainement que le vulgaire, des beautés d'un tableau, le *voit-il* mieux

que le vulgaire? Assurément non; car il peut, avec une vue bien moins perçante ou plus débile, analyser mieux par l'habitude qu'il en a contractée, juger plus promptement et plus sûrement des détails et de l'ensemble, de même que l'oreille exercée du musicien saisit dans un morceau, de l'exécution la plus rapide, l'expression et la valeur de tous les tons, de toutes les notes. On a été induit en erreur, parce que l'on a oublié, qu'à proprement parler, ce ne sont point les yeux qui voient et les oreilles qui entendent; que les impressions produites par la lumière et par les sons sur ces organes, ne sont que la cause occasionnelle de la sensation ou de la perception dont le cerveau est exclusivement chargé. Lequel a l'ouïe plus fine, de ce sauvage du Canada, qui entend le bruit que font les pas de ses ennemis à des distances qui nous étonnent, ou de cet artiste qui n'entend pas une personne qui parle à cinquante pas de lui, mais qui dirige avec sagacité toutes les opérations d'un grand orchestre et démêle habilement l'effet de chaque partition?

Réduisez à un régime frugal et pythagorique l'un de nos modernes Apicius; son palais, épuisé de sensibilité par les mets les plus sapides, par les liqueurs fortes et les ragoûts les plus recherchés, ne trouvera au pain sec aucune saveur : qu'il persiste quelque temps, s'il le peut, dans son usage, bientôt cet aliment lui paroîtra savoureux comme à ceux qui en font leur principale nourriture, et

ne lui associent que des substances qui n'ont pas de saveur trop tranchée. Quoiqu'avec le sens de l'odorat, celui du goût ne nous fournisse que les idées les plus directement liées à notre conversation, celles qui tiennent de plus près aux besoins de l'animalité ; quoique nous ne conservions que difficilement la mémoire des choses qui affectent ces sens, et que, pour nous les rappeler, il faille souvent que l'impression se répète ; le gourmand les avoit si soigneusement analysées, qu'il étoit parvenu à distinguer les différences de saveur les plus légères, celles qui échappent, toutes ces sensations perdues pour nous, mangeurs vulgaires, comme disoit M. de Montesquieu.

Les mouvemens que la volonté dirige, acquièrent, par la netteté des déterminations, la même prestesse, la même facilité, la même promptitude; et ce danseur qui nous étonne par sa légéreté, a réfléchi, plus qu'on ne pense, sur le mécanisme des pas singulièrement compliqués dont un ballet se compose.

La sensibilité morbifique est également soumise à la puissance de l'habitude. J'ai toujours observé que les écoulemens blennorrhagiques sont d'autant moins douloureux, que l'individu en a éprouvé un plus grand nombre ; il n'est pas jusqu'aux maladies qui ne deviennent moins graves, quand on en a contracté l'habitude, comme l'avoit très-bien observé le vieillard de Cos.

Il reste donc bien établi, et démonstrativement

prouvé, même en thèse générale, que l'habitude, ou la fréquente réitération des mêmes actes, en émoussant constamment la sensibilité physique, perfectionne l'intelligence.

§. IX. *Du Principe vital.*

Le mot de *principe vital, force vitale*, etc., n'exprime point un être existant par lui-même, et indépendamment des actions par lesquelles il se manifeste ; il ne faut l'employer que comme une formule abrégée, dont on se sert pour désigner l'ensemble des forces qui animent les corps vivans et les distinguent de la matière inerte. Ainsi, lorsque, dans cette section, nous ferons usage de ces termes, ou de tout autre équivalent, ce sera comme si nous disions : l'ensemble des propriétés et des lois qui régissent l'économie animale. Cette explication est devenue indispensable, depuis que plusieurs écrivains, réalisant le produit d'une simple abstraction, ont parlé du principe vital comme de quelque chose de bien distinct du corps, comme d'un être parfaitement séparable, auquel ils ont supposé des manières de voir et de sentir, et même prêté des intentions raisonnées.

Dès les temps de l'antiquité la plus reculée, frappés des nombreuses différences que présentent les corps organisés et vivans, comparés aux corps inorganiques, quelques philosophes admirent dans les premiers un principe d'actions particulières ;

une force qui maintient l'harmonie de leurs fonctions, et les dirige toutes vers un but commun, la conservation des individus et des espèces. Cette doctrine, simple et lumineuse, s'est conservée jusqu'à nous, modifiée néanmoins à mesure qu'elle a traversé les siècles; et personne, aujourd'hui, ne conteste l'existence d'un principe de vie qui soumet les êtres qui en jouissent, à un ordre de lois différentes de celles auxquelles obéissent les êtres inanimés; force à laquelle on pourroit assigner, comme principaux caractères, de soustraire les corps qu'elle anime, à l'empire absolu des affinités chimiques, auxquelles ils auroient tant de tendance à céder, en vertu de la multiplicité de leurs élémens; et de maintenir leur température à un degré presque égal, quelle que soit d'ailleurs celle de l'atmosphère. Son essence n'est point de conserver l'aggrégation des molécules constitutives, mais d'attirer d'autres molécules qui, s'assimilant aux organes qu'elle vivifie, remplacent celles qu'entraînent les pertes journalières, et sont employées à les nourrir et à les accroître.

Tous les phènomènes que présente l'observation du corps humain vivant, pourroient être donnés en preuve du principe qui l'anime. L'altération des alimens par les organes digestifs; l'absorption qu'opèrent les vaisseaux chyleux, de leur partie nutritive; la circulation de ces sucs nourriciers dans le système sanguin; les changemens qu'ils éprouvent en traversant les poumons et les glandes

secrétoires ; l'impressionnabilité par les objets extérieurs ; le pouvoir de s'en rapprocher ou de les fuir ; en un mot, toutes les fonctions qui s'exercent dans l'économie animale, en accusent hautement l'existence : mais on a coutume d'en tirer une preuve encore plus directe des deux propriétés dont sont doués les organes auxquels ces fonctions sont confiées. Ces propriétés sont la *sensibilité*, ou la faculté qu'ont ces organes de sentir ; l'aptitude qu'ils possèdent à éprouver, par le contact d'un corps étranger, une impression plus ou moins profonde, qui change l'ordre de leurs mouvemens, les accélère ou les ralentit, les suspend ou les détermine ; et la *contractilité*, puissance au moyen de laquelle les parties, irritées par la présence d'un stimulus, se resserrent, agissent et exécutent des mouvemens. Nous avons examiné ces deux propriétés, et nous avons vu que chacune d'elles offre, au moins, deux grandes modifications ; que la dernière en présente trois, qui sont, la contractilité volontaire, la contractilité involontaire et insensible, appelée par Sthal, mouvement tonique ; et, enfin, la contractilité involontaire et sensible, comme celle du cœur et des intestins.

S'il est utile d'analyser pour connoître, il est également avantageux de ne point trop multiplier les causes, en se méprenant sur la nature des effets ; et si, d'un côté, la multitude des phénomènes qui se passent dans les êtres vivans, porte à admettre

un grand nombre de causes qui les déterminent, l'harmonie constante qui règne entre toutes les actions, leurs liens mutuels, leurs réciproques dépendances, n'attestent-elles point l'existence d'un agent unique qui préside à tous ces phénomènes, leur commande et les dirige?

L'hypothèse du principe vital, est à la physique des corps animés, ce qu'est l'attraction à l'astronomie. Pour calculer les révolutions des astres, cette dernière science est obligée d'admettre une force qui les attire constamment vers le soleil, et ne leur permet de s'en éloigner, qu'à une distance déterminée, en décrivant les ellipses plus ou moins étendues autour de ce foyer commun qui les éclaire et répand dans tous, avec la chaleur et la lumière, les germes précieux de la vie et de la fécondité. Nous allons parler de cette force à laquelle toutes les forces qui animent chaque organe, se réunissent, et dans laquelle toutes les puissances vitales se confondent, en avertissant, pour la seconde fois, de ne prendre ce terme qu'au sens métaphorique et figuré. Sans cette précaution, on seroit infailliblement conduit à tous les faux raisonnemens dans lesquels sont tombés ceux qui lui ont accordé une existence réelle et séparée.

La force vitale soutient une lutte perpétuelle avec les forces auxquelles obéissent les corps inanimés. Les lois de la nature individuelle sont, comme le disoit l'antiquité, dans une lutte constante avec celles de la nature universelle; et la vie

qui n'est que ce combat prolongé, tout entier à l'avantage des forces vitales, dans l'état de santé, mais dont l'issue est souvent incertaine dans la maladie, cesse à l'instant où les corps qui en ont joui, rentrent dans la classe des corps inorganiques. Cette opposition constante des lois vitales aux lois physiques, mécaniques et chimiques, ne soustrait point les corps vivans à l'empire de ces dernières. Il se passe dans les machines animées des effets bien évidemment chimiques, physiques et mécaniques; seulement ces effets sont toujours influencés, modifiés, altérés par les forces de la vie.

Pourquoi, lorsque nous sommes debout, les humeurs ne se portent-elles pas toutes vers les parties inférieures, en obéissant aux lois de la gravitation qui entraîne tous les corps vers le centre de la terre? La force vitale s'oppose bien évidemment à l'accomplissement de ce phénomène statohydraulique, et neutralise la tendance des humeurs avec d'autant plus d'avantage que l'individu est plus robuste et plus vigoureux. Si c'est une personne affoiblie par une maladie antécédente, la propension ne sera qu'imparfaitement réprimée; les pieds, au bout d'un certain temps, s'engorgent; et ce gonflement œdémateux ne peut être attribué qu'à la diminution d'énergie dans les forces vitales qui président à la distribution des humeurs, etc.

Un bateleur se renverse, le sang ne se porte point entièrement vers la tête, quoiqu'elle soit dé-

venue la partie la plus déclive : la tendance naturelle des humeurs vers les parties les plus basses n'est cependant pas tout à fait détruite, mais seulement diminuée ; car s'il conserve longtemps la même position, la lutte des lois hydrauliques et vitales devient inégale, les premières l'emportent, et le cerveau devient le siége d'une congestion bien funeste.

L'expérience suivante prouve d'une manière incontestable ce que nous venons de dire touchant la force de résistance, qui, dans le corps humain vivant, balance d'une manière plus ou moins avantageuse l'empire des lois physiques. J'appliquai des sachets, pleins d'un sable très-chaud, le long de la jambe et du pied d'un homme à qui l'artère poplitée anévrismatique venoit d'être liée par deux ligatures placées dans le creux du jarret. Non seulement le froid ne s'empara pas du membre, comme il arrive lorsqu'on intercepte le cours du sang ; mais cette extrémité ainsi recouverte acquit un degré de chaleur bien supérieur à la température ordinaire du corps. Le même appareil appliqué sur la jambe saine, ne put y introduire cet excès de calorique, sans doute parce que ce membre jouissant de la vie dans toute sa plénitude, la puissance vitale s'opposoit à cet effet.

Le principe de vie semble agir avec d'autant plus d'énergie, que la sphère de son activité est plus bornée, ce qui a fait dire à Pline que c'étoit principalement dans les plus petites choses que la na-

ture avoit déployé toute sa force et toute sa puissance (1).

La circulation est plus rapide, le pouls plus fréquent, les déterminations plus promptes chez les hommes d'une petite stature. Le grand Alexandre étoit petit de corps; jamais homme d'une taille colossale n'offrit une grande activité dans l'imagination; aucun d'eux n'a brûlé du feu du génie. Lents dans leurs actions, modérés dans leurs desirs, ils obéissent sans murmure à la volonté qui les dirige, et semblent façonnés pour l'esclavage: observation qu'avoit faite sans doute cet empereur de Rome, qui remplaça la garde prétorienne par des soldats Germains, d'une taille bien plus élevée, mais moins turbulens, moins enclins à la sédition que les peuples de l'Italie. Pour juger sainement de la remarquable différence qu'apporte dans le caractère l'inégalité de la stature, comparez les extrêmes, opposez à un colosse un homme d'une très-petite taille: en admettant que celui-ci, malgré l'exiguité de ses dimensions, jouit cependant d'une santé robuste; on peut conjecturer qu'il est babillard, remuant, sans cesse en haleine, changeant à tout moment de lieu: on diroit qu'il cherche à regagner sur le temps ce qu'il a de moins dans l'espace. La raison plausible de cette différence dans l'activité

(1) *Nusquàm magis quàm in minimis tota est natura.* Hist. nat. Lib. 11. cap. 2.

vitale, suivant la différence de stature, se déduit de la grosseur relative des organes les plus importans à la vie. Le cœur, les viscères de la digestion, etc., ont à peu près le même volume chez tous les hommes; chez tous, les grandes cavités ont presque la même étendue, et c'est à la longueur plus ou moins considérable des membres inférieurs que doit être principalement attribuée la différence dans la stature. On conçoit aisément alors que les viscères digestifs fournissant une aussi grande quantité de sucs nourriciers à une moindre masse, que le cœur imprimant le même degré d'impulsion au sang qui doit parcourir un moindre trajet, toutes les fonctions s'exécuteront avec plus de rapidité et d'énergie.

J'ai, avec bien d'autres, observé constamment que tout le corps acquiert un surcroît de vigueur après l'amputation d'un membre. Souvent, après avoir retranché une portion du corps, l'on voit s'effectuer un changement manifeste dans le tempérament des individus; des êtres foibles, même avant la maladie qui amène la nécessité de l'opération, devenir robustes; des affections chroniques par débilité, telles que le scrophule, le carreau, se dissiper; les engorgemens glandulaires se résoudre, ce qui indique une augmentation bien remarquable dans l'action de tous les organes (1).

(1) Le développement extraordinaire d'un organe ne se fait jamais qu'aux dépens des parties voisines, dont il s'appropri*e*

Les parties les plus éloignées du centre circulatoire sont en général moins vivantes que celles qui en sont plus rapprochées. Les plaies des jambes et des pieds sont les plus sujètes à devenir ulcéreuses, parce que, indépendamment de la circulation des humeurs que le moindre affoiblissement y rend plus difficile, la vie y règne à un trop foible degré, pour que les plaies parcourent rapidement leurs périodes et tendent à une prompte cicatrisation. Les orteils se gèlent les premiers quand nous restons trop longtemps exposés à un froid rigoureux; c'est aussi par eux que commence la gangrène, qui s'empare quelquefois des membres après la ligature de leurs vaisseaux.

Ainsi, quoiqu'on puisse dire que le principe de

les sucs. Aristote observe que les extrémités inférieures sont presque toujours sèches et grêles chez ceux dont le tempérament est ardent, ou qui exercent beaucoup les parties génitales. Hippocrate rapporte dans son ouvrage (*De aere, locis et aquis*, Foës. fol. 293.), que les femmes scythes se brûloient la mamelle droite, afin que le bras de ce côté acquît plus de volume, plus d'embonpoint et plus de force. Galien parle des athlètes qui, de son temps, condamnoient les organes sexuels à l'inaction la plus complète, afin que, flétris, ridés, atrophiés en quelque sorte par ce repos absolu, ils ne détournassent point les sucs nourriciers employés tout entiers au profit des organes musculaires. Un jeune homme qui a remporté plusieurs fois le prix de la course, dans les fêtes publiques, s'abstient des plaisirs de l'amour, plusieurs mois avant d'entrer dans la lice, bien sûr de la victoire, lorsqu'il s'est imposé cette privation.

la vie n'est retranché dans aucune partie de notre être, qu'aucune n'est son siége exclusif, qu'il anime chaque molécule vivante, chaque organe, chaque système d'organes; qu'il les pénètre de propriétés différentes et leur assigne, en quelque sorte, des caractères spécifiques, il faut néanmoins convenir qu'il est des parties plus vivantes dans le corps vivant, desquelles toutes les autres paroissent tenir le mouvement et la vie. Nous avons déjà vu que ces organes centraux, ces foyers de vitalité, à l'existence desquels celle du corps entier est étroitement liée, sont d'autant moins nombreux que les animaux s'éloignent moins de l'homme, tandis que leur nombre augmente, que la vie se répand d'une manière plus égale, que ses phénomènes sont dans une dépendance moins rigoureuse et moins nécessaire, à mesure que l'on descend dans l'échelle des êtres, en passant des animaux à sang rouge et chaud, aux animaux à sang rouge et froid, de ceux-ci aux mollusques, aux crustacés, aux vers et aux insectes, puis au polype qui forme le dernier anneau de la chaîne animale, et enfin aux végétaux, dont plusieurs, comme les zoophytes qui leur ressemblent à tant d'égards, jouissent de la propriété singulière de se reproduire par bouture, ce qui suppose que chaque partie contient l'ensemble des organes nécessaires à la vie, et peut exister isolée.

Le principe vital a été confondu par quelques-uns, d'autres l'ont distingué de l'ame rationnelle;

de cette émanation divine, à laquelle l'homme doit, autant qu'à la perfection de son organisme, sa supériorité sur les autres animaux. Quel lien unit le principe matériel qui reçoit les impressions et les transmet, à l'intelligence qui les sent, les perçoit, les examine, les compare, les juge et les raisonne? Si l'homme étoit un, dit Hippocrate, si son principe matériel composoit à lui seul tout son être, le plaisir et la douleur seroient pour lui comme n'existant pas, il n'auroit pas de sensations; car, comment pourroit-il se rendre compte des impressions produites? *Si unus esset homo, non doleret, quia non sciret unde doleret.* Ici finit le domaine de la Physiologie, et commence l'empire de la Métaphysique : craignons de nous engager dans ses routes obscures; le flambeau de l'observation n'y jetteroit que de pâles lueurs, trop foibles pour en dissiper les épaisses ténèbres.

La force vitale n'est autre chose que la *nature médicatrice*, plus puissante que le médecin, dans la guérison d'un grand nombre de maladies, et dont tout l'art de ce dernier consiste, le plus souvent, à réveiller l'action ou à diriger l'exercice. Une épine est enfoncée dans une partie sensible; une douleur vive s'y fait sentir; les humeurs affluent de toutes parts; la partie devient rouge, gonflée; toutes les propriétés vitales sont exagérées, la sensibilité plus exquise, la contractilité plus grande, la température plus élevée : ce surcroît de vie introduit dans la partie lésée, cet appareil qui

se déploie autour du corps nuisible, ces moyens qui se développent pour en amener l'expulsion, n'indiquent-ils point l'existence d'un principe conservateur, veillant sans cesse à l'harmonie des fonctions, et luttant sans relâche contre les puissances qui tendent à en interrompre l'exercice, et à anéantir le mouvement vital?

Théorie de l'inflammation. L'inflammation peut, ce me semble, être définie : *l'augmentation de toutes les propriétés vitales, dans la partie qui en est le siége.* La sensibilité y devient plus vive, la motilité plus grande ; et de cet accroissement de la sensibilité et du mouvement naissent tous les symptomes qui dénotent l'état inflammatoire : ainsi la douleur, la tuméfaction, la rougeur, la chaleur, le changement de secrétions, indiquent dans la partie enflammée, une vie plus énergique et plus active.

Ceux qui ont combattu la définition que j'ai donnée de l'inflammation, ont visiblement confondu les fonctions des organes avec leurs propriétés. Il est bien vrai que, dans l'inflammation de l'œil, il y a cécité ; mais la cause en est dans l'opacité des parties transparentes, que les rayons lumineux doivent traverser pour arriver jusqu'à la rétine. La fonction visuelle est empêchée par un obstacle mécanique ; mais la sensibilité de l'organe est tellement augmentée, que la plus foible lumière, en arrivant au fond de l'œil, à travers son miroir obscurci par l'engorgement des vaisseaux,

y produit une douleur intolérable. Aussi, tous les auteurs recommandent-ils aux malades affectés d'ophthalmie la plus profonde obscurité : de même, lorsqu'un muscle est enflammé, le jeu de la fibre, son raccourcissement est empêché par l'engorgement du tissu cellulaire, qui en forme les gaînes et en remplit les interstices. L'obstacle à la contraction ou à l'exercice de la contractilité est mécanique et comparable à celui qui, dans un poumon enflammé, s'oppose à l'admission de l'air et au passage du sang, des cavités droites du cœur dans les cavités gauches de cet organe. Revoquera-t-on en doute l'augmentation des propriétés vitales dans la péripneumonie ? Je pense donc que la définition ci-dessus est préférable à celle que Bichat a établie dans son Anatomie générale, ouvrage dont la publication est postérieure à la première édition de la Physiologie, et dans lequel il fait consister l'inflammation dans l'augmentation de ces propriétés vitales qu'il nomme insensibles.

Toutes les parties du corps humain, à l'exception de l'épiderme et de ses productions diverses, comme les ongles, les cheveux et les poils, paroissent susceptibles de l'état inflammatoire : on pourroit joindre aux parties épidermoïques certains tendons secs et grêles, comme ceux des fléchisseurs des doigts, qui, piqués, déchirés, irrités de mille manières, ne font ressentir aucune douleur, restent intacts au milieu d'un panaris qui entraîne dans sa fonte suppuratoire toutes les parties

molles environnantes, et s'exfolient, au lieu de se couvrir de bourgeons charnus, toutes les fois qu'ils éprouvent le contact de l'air. Dans toutes ces parties l'organisation est si peu décidée, la vie si foible et tellement languissante, qu'elles restent insensibles à l'impression de toutes les causes qui tendent à en augmenter l'activité.

Le degré de sensibilité d'une partie, le nombre et la grosseur des nerfs et des vaisseaux qui s'y distribuent, donnent la mesure de son aptitude plus ou moins grande à s'enflammer; ainsi les os et les cartilages contractent très-difficilement l'état inflammatoire. Lorsqu'une de ces parties est mise à découvert, le premier effet de l'irritation qu'elle endure, est le ramollissement de sa substance: un os mis à nu devient cartilagineux, se ramollit par l'absorption du phosphate de chaux qui remplit les mailles de son tissu; et ce n'est qu'après cette sorte de carnification, que des bourgeons charnus s'en élèvent, comme il est facile de s'en assurer, en observant l'extrémité des os sciés dans l'amputation des membres. Cette lenteur avec laquelle l'inflammation se développe dans les parties dures, explique pourquoi ce n'est guère que du 12e au 15e jour d'une fracture, qu'il est utile pour la réunion de maintenir dans une juxta-position exacte les surfaces cassées, sans que l'on doive, cependant, attendre cette époque pour appliquer l'appareil contentif, toujours indispensable dans les premiers temps de la maladie, pour prévenir les douleurs

et les déchiremens que ne manqueroient pas de produire les fragmens déplacés.

Le sang afflue de tous côtés vers la partie irritée et douloureuse, qui se tuméfie et devient plus rouge par la présence de ce liquide. Sa tuméfaction n'auroit pas de bornes, si, en même temps que les artères augmentent d'action et de calibre pour déterminer cette affluence, les vaisseaux veineux et lymphatiques n'acquéroient une énergie proportionnelle, et ne devenoient capables de débarrasser la partie, des humeurs qui l'engorgent, et que l'irritation appelle sans cesse. La faculté irritable et contractile s'est donc accrue avec la sensibilité, la circulation est plus rapide dans la partie enflammée, les pulsations des vaisseaux capillaires sont manifestes; elle est aussi plus chaude, parce que, dans un temps donné, il passe à travers son tissu une plus grande proportion de sang artériel, qui laisse dégager une quantité plus considérable de calorique; et que les effets continués de la respiration pulmonaire, y sont plus marqués que dans tout autre organe.

Il n'entre pas dans notre intention de traiter des variétés que l'inflammation peut offrir, variétés principalement décidées par la structure de l'organe qu'elle affecte, par la véhémence et la vélocité de ses symptomes, et par les produits auxquels elle peut donner naissance.

Le gonflement d'une partie enflammée ne s'effectue-t-il point par le même mécanisme que celui

des parties susceptibles d'érection, comme les corps caverneux de la verge et du clitoris, le mamelon, l'iris, etc.? Dans l'érection de la verge, il y a, comme dans l'inflammation, irritation, afflux d'humeurs dans la partie, accroissement de sensibilité et de contractilité : ce n'est point cependant l'état inflammatoire. La nature a tellement disposé l'organisation de ces parties, qu'elles peuvent éprouver sans dommage ces augmentations instantanées d'énergie vitale, nécessaires à l'exercice des fonctions dont sont chargés les organes auxquels elles appartiennent. Comme l'inflammation, ces engorgemens se résolvent, quand la cause irritante a cessé d'agir. Ainsi la pupille se dilate, parce que l'iris revient sur lui-même, lorsque l'œil n'est plus exposé aux rayons d'une vive lumière. La verge retombe dans son état naturel de mollesse et de flaccidité, lorsqu'aucune irritation n'y appelle les humeurs, dont le séjour, pendant tout le temps que l'érection dure, s'explique facilement par la continuité de l'irritation qui les y appelle sans cesse, sans qu'il soit besoin de recourir à des explications mécaniques, pour rendre raison de ce phénomène. Lorsque l'irritation qui produit la turgescence vitale de la verge ou de l'iris, est portée trop loin, ou s'exerce trop longtemps, l'engorgement naturel devient morbifique. On sait que le priapisme entraîne fréquemment à sa suite l'inflammation gangréneuse du pénis; et que l'action longtemps continuée de la lumière sur le globe

de l'œil, amène l'inflammation générale de cet organe.

Les considérations précédentes sur l'inflammation, prouvent que les phénomènes de cette maladie sont utiles à étudier, même sous le point de vue physiologique; les mouvemens vitaux qui, dans certains organes, se passent d'une manière tellement obscure, qu'ils sont imperceptibles, acquérant par l'état inflammatoire un tel caractère de promptitude et d'intensité, qu'il devient bien plus facile de les observer et de les reconnoître. Vue d'une manière générale et abstraite, envisagée seulement sous le rapport de son objet, l'inflammation peut être donnée comme un moyen qu'emploie la nature pour repousser l'atteinte des agens nuisibles, auxquels elle ne peut opposer, lorsqu'ils sont introduits dans le corps, ou appliqués à sa surface, qu'un développement plus marqué des forces qui l'animent.

Pendant l'hiver rigoureux de 1793, le chimiste Pelletier, répétant la fameuse expérience de la congélation du mercure, obtint un culot solide dans la boule d'un baromètre, qu'il avoit tenue longtemps plongée au milieu d'un bain de glace, continuellement arrosée par l'acide nitrique. Lorsque la solidification du métal fut parfaite, il tira le culot de la boule, et le mit sur sa main. La chaleur de la partie, jointe à celle de l'atmosphère, fit promptement repasser le mercure à l'état liquide: dans le même instant il éprouva dans la partie un froid

tellement insupportable, qu'il fut obligé de jeter le culot avec précipitation. Bientôt, à l'endroit refroidi et douloureux, se manifesta une inflammation phlegmoneuse, dont on obtint la résolution. Le mercure solidifié est un des corps les plus froids de la nature : combien, dans le cas rapporté, la soustraction du calorique dut-elle être rapide, et combien fut profonde l'impression ressentie par la paume de la main, doublement tourmentée par cet effet physique, et par la réaction vitale dont le résultat fut l'inflammation?

Des faits analogues, soigneusement médités, devroient engager les sectateurs de Brown à adopter, pour les effets du froid, la distinction que leur maître a établie de la foiblesse, en directe et en indirecte; ils n'auroient pas de peine à se convaincre que, dans son application médicale, cet état négatif de la chaleur, directement débilitant, peut néanmoins, par la réaction qu'il occasionne, être regardé comme un fortifiant indirect.

§. X. *Du Systême des grands nerfs sympathiques.*

Les grands nerfs sympathiques doivent être regardés comme le lien destiné à unir les organes que la force assimilatrice anime, et par l'action desquels l'homme s'accroît, se développe, et répare sans cesse les pertes continuelles qu'entraîne le mouvement vital. Ils forment un systême nerveux,

bien distinct du système des nerfs cérébraux; et de même que ceux-ci sont les instrumens des fonctions par lesquelles nous nous mettons en rapport avec les objets du dehors, les grands sympathiques donnent le mouvement et la vie aux organes des fonctions intérieures, assimilatrices ou nutritives.

Le système nerveux des animaux invertébrés, flottant dans les grandes cavités avec les viscères qu'elles renferment, n'est-il pas entièrement réduit aux grands sympathiques? Il se distribue principalement aux organes de la vie intérieure, dont l'activité semble croître dans ces animaux, à proportion de l'affoiblissement des sens extérieurs et de la faculté locomotive. Si les grands sympathiques existent dans tous les animaux qui ont un système nerveux distinct, ne contiennent-ils point spécialement le principe de cette vie végétative, essentielle à l'existence de tout être organisé, et à laquelle appartiennent les phénomènes de la digestion, de l'absorption, de la circulation, des secrétions et de la nutrition? Enfin, n'est-il pas vraisemblable que chez l'homme, le système des nerfs grands sympathiques joue le plus grand rôle dans la production d'un grand nombre de maladies, et que c'est à ses nombreux ganglions que se rapportent les impressions affectives, tandis que le cerveau est exclusivement le siége de l'intelligence et de la pensée (1)?

(1) Ces idées sur les usages des grands nerfs sympathiques, se trouvent dans mon Essai sur la connexion de la vie avec

On n'hésitera point à résoudre ces questions par l'affirmative, si l'on fait attention à l'origine, à la distribution, à la structure particulière de ces nerfs, à la vive sensibilité dont jouissent leurs rameaux, ainsi qu'aux désordres que leur lésion occasionne.

Etendus le long de la colonne vertébrale, depuis la base du crâne jusques vers la partie inférieure du sacrum, ces grands nerfs, en quelque sorte parasites, ne proviennent point des rameaux que leur fournissent la cinquième et la sixième paires cérébrales de chaque côté; ils vivent et s'alimentent, pour ainsi dire, aux dépens de tous les nerfs de la moëlle de l'épine, dont ils reçoivent des rameaux, de manière qu'il n'en est aucun dont l'on puisse dire que les grands sympathiques en naissent exclusivement. Les ganglions nombreux, qui se trouvent répandus le long de leur trajet, les partagent en autant de petits systêmes particuliers, desquels émanent les nerfs des organes qui en sont les plus rapprochés. Parmi ces renflemens, regardés par plusieurs Physiologistes comme autant de petits cerveaux dans lesquels se fait l'élaboration du fluide qu'ils admettent dans les nerfs, aucun n'est plus important que le ganglion semi-lunaire placé derrière les viscères qui remplissent l'épigastre, et

la circulation. Leur publication est, par conséquent, antérieure à tout ce que l'on a écrit d'analogue, ou de semblable à ce sujet. *Voyez* les Mémoires de la Société médicale pour l'an 7.

duquel émanent les nerfs qui se répandent dans la plupart des viscères de l'abdomen. C'est dans la région qu'occupe ce ganglion, auquel se réunissent les nerfs grands sympathiques, et qui peut être regardé comme le centre du système formé par leur ensemble, que se rapportent toutes les sensations agréables : on y ressent, dans la tristesse, une constriction, que le vulgaire attribue au cœur. C'est de là que, dans les affections tristes de l'ame, semblent partir ces irradiations pénibles qui portent le trouble et le désordre dans l'exercice de toutes les fonctions (1).

Les filets nombreux des nerfs grands sympathiques sont plus déliés ; ils n'offrent ni la couleur blanchâtre, ni la même consistance que les filets des nerfs cérébraux. Aussi leur préparation est-elle moins facile ; les fibrilles nerveuses sont moins distinctes, les cordons rougeâtres, plus humides, plus abreuvés de sucs, paroissent aussi formés d'une substance plus homogène ; les enveloppes membraneuses en constituent une moindre portion. Ils sont également doués d'une sensibilité bien plus vive et bien plus délicate. On sait combien sont dangereuses les blessures du mésentère, duplica-

(1) *Voyez*, sur le centre épigastrique, Vanhelmont, qui en parle sous le nom d'*archée* ; Buffon, Bordeu, Barthez et Lacaze, qui le désignent par le nom de *centre phrénique*, parce qu'ils attribuent au diaphragme ce qui appartient aux ganglions nerveux, placés au-devant de ses piliers.

ture membraneuse, insensible par elle-même, mais qui contient en telle quantité les nerfs qui vont se distribuer au tube intestinal, qu'il est difficile qu'un instrument, quelque acéré qu'on le suppose, la traverse sans léser quelques-uns de leurs filets. La douleur que produit l'affection des grands sympathiques est d'une nature toute particulière; elle va directement à éteindre l'action vitale : on sait que la pression des testicules qui reçoivent le sentiment de ces nerfs, brise tout à coup les forces de l'homme le plus robuste. Personne n'ignore que les malades qui meurent d'une hernie étranglée, d'un volvulus, ou de toute autre affection de ce genre, périssent au milieu des angoisses les plus cruelles, se sentant le cœur défaillir, et tourmentés par de continuels vomissemens. Les coliques intestinales et néphrétiques présentent des douleurs absolument semblables : celle que cause l'injection de la tunique vaginale dans l'hydrocèle, a le même caractère. L'on n'est même fondé à espérer le succès de cette méthode, que dans les cas où le malade a senti la douleur se propager le long du cordon, suivant le trajet des nerfs spermatiques, lesquels procèdent, comme l'on sait, des plexus rénaux. J'ai, dans trois occasions, et seulement par le genre des douleurs auxquelles étoient en proie les malades, pronostiqué la pénétration dans des plaies au bas-ventre; et l'événement a trois fois confirmé mon pronostic. Dans toutes ces lésions des grands sympathiques, le pouls est fréquent, vif et serré; une

sueur froide mouille le visage; les traits de la figure se décomposent; tous les symptomes sont alarmans et rapidement funestes.

Le système des nerfs grands sympathiques a non seulement pour usage d'établir une connexion plus intime, une liaison plus étroite entre tous les organes qui remplissent les fonctions assimilatrices; il soustrait encore ces actions importantes à l'empire de la volonté, faculté de l'ame si mobile et tellement variable, que la vie courroit à chaque instant de grands dangers, s'il étoit en notre pouvoir d'arrêter ou de suspendre l'exercice des fonctions auxquelles l'existence est essentiellement liée.

Que l'on parcoure, en effet, les organes auxquels les fonctions assimilatrices sont confiées, et qui reçoivent leurs nerfs des grands sympathiques, leur action, dans le plus grand nombre, est pleinement indépendante de l'empire de la volonté (1). Le

(1) Toutes les parties qui reçoivent leurs nerfs des ganglions, en sont également indépendantes. Le professeur Chaussier pense que les filets supérieurs des grands sympathiques, montent le long de la carotide interne, et vont se rendre aux ganglions sphéno-palatins et lenticulaires. Le C. Ribes croit même avoir constaté par la dissection, que quelques filamens très-longs, mais très-déliés, suivent le trajet des branches de la carotide cérébrale, et vont se rendre comme elles à la base du cerveau, au-delà de laquelle on ne peut les suivre. J'ai moi-même souvent remarqué dans mes dissections, ces filamens autour des rameaux de la carotide interne; mais je les avois toujours regardés comme de nature cellulaire.

cœur, l'estomac, le tube intestinal, etc., ne lui obéissent point, semblent jouir d'une existence plus isolée, plus indépendante, agissent et se reposent sans notre participation. Quelques-uns de ces organes, comme la vessie, le rectum, les muscles inspirateurs, qui ne reçoivent point exclusivement leurs nerfs des grands sympathiques, sont soumis à la volonté et reçoivent du cerveau le principe de leurs mouvemens; les premiers, par les filets que les paires sacrées envoient aux plexus hypogastriques; le diaphragme, par les nerfs qu'il reçoit des cinquième et sixième paires cervicales.

Les grands sympathiques ne donnent donc au diaphragme, au rectum et à la vessie que des nerfs sensitifs. Ce qui étoit bien nécessaire; car si, comme le cœur et le tube intestinal, ces organes eussent reçu leurs nerfs moteurs des grands sympathiques, leur action eût été indépendante de la volonté, comme celle de toutes les parties auxquelles ces nerfs donnent le mouvement. La vessie et le rectum, placés à l'une des extrémités de l'appareil digestif, et destinés à servir de réservoir au résidu excrémentitiel de nos alimens solides et liquides, se fussent vidés continuellement, et à mesure que les matières, qui séjournent quelque temps dans leurs cavités, seroient parvenues dans leur intérieur.

D'un autre côté, si le diaphragme eût reçu ses nerfs moteurs des grands sympathiques, la respiration eût cessé d'être une fonction volontaire, dont nous pouvons à notre gré accélérer, ralentir ou

même suspendre entièrement l'exercice. Pour prouver que l'acte respiratoire est soumis à l'empire de la volonté, on peut non seulemeut invoquer le secours de l'analogie et citer l'exemple des reptiles, comme les lézards, les grenouilles, les serpens, les salamandres et les crapauds, animaux à sang froid, chez lesquels cette fonction est bien manifestement volontaire; mais encore celui de ces esclaves qui, au rapport de Galien, se donnoient la mort lorsqu'on les forçoit de paroître en présence de leurs bourreaux ou de leurs juges. Selon ce Physiologiste et beaucoup d'autres, c'étoit en avalant leur langue qu'ils se faisoient périr par suffocation; mais il suffit de connoître les attaches des muscles de cette partie, et les mouvemens qu'ils peuvent permettre, pour voir combien une telle opinion est peu fondée. L'action cérébrale n'eût plus alors été indispensablement nécessaire à l'entretien de la vie; et dans un animal privé du cerveau, la respiration auroit continué, et la circulation n'eût pas été interrompue. La mort de ce viscère n'eût point entraîné subitement celle des autres parties, comme elle le fait en arrêtant la respiration, par suite la circulation, et les autres fonctions qui en dépendent.

Les nerfs qui, venant de la moëlle de l'épine, donnent au diaphragme la faculté de se contracter, puissance que ce muscle perd tout à coup si l'on lie ces nerfs, me semblent les liens principaux qui unissent les fonctions intérieures assimilatrices ou

nutritives, à celles qui entretiennent les rapports de l'individu avec les objets du dehors. Sans ce moyen d'union, la chaîne des phénomènes vitaux eût été moins étroite, et leur dépendance moins nécessaire. Sans la nécessité dans laquelle est le diaphragme de recevoir du cerveau, par les nerfs phréniques, le principe qui détermine ses contractions, les *acéphales*, qui viennent au monde privés de ce dernier organe, eussent pu continuer de vivre comme ils le faisoient avant de venir au jour, lorsque les organes de la vie nutritive recevoient un sang qui avoit reçu dans les poumons de la mère les modifications indispensables à la vie; mais lorsque le lien qui les unissoit à elle se trouve détruit, obligés d'imprégner eux-mêmes leurs humeurs par la respiration du principe vivifiant que contient l'atmosphère, ils ne peuvent obéir à cette nécessité: les puissances inspiratoires manquent du principe qui doit les stimuler.

Lorsqu'une inflammation extérieure a peu d'étendue (1), qu'elle a son siége dans une partie où il n'existe pas beaucoup de nerfs, et dont le tissu

(1) L'on sait que mille boutons, dans la petite vérole, n'occasionnent, s'ils restent séparés, qu'une fiévre modérée, tandis qu'elle devient très-forte, et met en danger les jours du malade, si la maladie devient confluente, c'est-à-dire, si les petits boutons se rapprochent, se touchent et se confondent. Les bourgeons charnus qui s'élèvent en grand nombre d'une surface ulcérée, sont autant de petits phlegmons qui n'entraînent

cède aisément à l'abord des humeurs que l'irritation y appelle, toute la scène des dérangemens morbifiques se passe dans la partie affectée, et l'ordre général des fonctions ne se trouve pas sensiblement interverti; mais occupe-t-elle une grande étendue, se trouve-t-elle dans une partie douée d'une vive sensibilité, ou d'une texture serrée comme les doigts et les orteils, alors la fiévre s'allume, parce que la partie malade fait participer tous les systêmes au dérangement de son action. Cette généralisation de l'affection locale, est presque infaillible dans tous les cas où l'inflammation a son siége à l'intérieur dans un organe des fonctions assimilatrices. Cet effet peut être regardé comme constant, quoique Morgagni cite quelques exemples d'inflammation du foie, dont aucun symptome n'avoit annoncé l'existence.

La connoissance des grands sympathiques explique cette différence. Lorsqu'une partie extérieure est attaquée d'inflammation, il faut, qu'au moyen de ses nerfs, l'irritation qu'elle éprouve se propage à l'organe cérébral, lequel, par une réaction à laquelle Vicq-d'Azyr (qui n'a fait que déve-

---

pas l'état fébrible; si trop d'irritation les réunit, cet état ne manquera pas de se manifester. La vaccination n'est point, dans un grand nombre de cas, suivie du plus léger mouvement fébrile, si l'on a l'attention, comme je l'ai constamment pratiqué, de faire les piqûres à une certaine distance, de manière que les aréoles inflammatoires ne viennent pas à se confondre.

lopper les idées de Vanhelmont sur ce sujet), donne le nom d'action nerveuse interne, transmette cette irritation au cœur, aux organes de la respiration, de la digestion et des secrétions, dans lesquels se passent principalement les phénomènes qui dénotent l'état fébrile. Lorsque le cœur, le poumon, ou tout autre organe intérieur, est, au contraire, atteint d'une phlegmasie aiguë, il n'est pas besoin de la médiation du cerveau pour que tous les viscères ressentent le dérangement que l'un d'eux éprouve. Tous sont étroitement liés par les filets que leur envoient les grands sympathiques, et entretiennent, au moyen de ce système nerveux qui leur est spécialement destiné, un commerce plus intime de sensations et d'affections. Ajoutez que le dérangement des fonctions importantes confiées aux organes malades, rend indispensables des changemens proportionnels dans tous les actes de l'économie vivante, de la même manière, sans doute, que le vice d'un seul rouage interrompt ou dérange le mécanisme d'une machine toute entière.

Il existe dans l'estomac un mélange de nerfs cérébraux et sympathiques, par lequel se trouve expliquée la dépendance manifeste, dans laquelle cette branche de *trépied* vital (Bordeu) existe par rapport au cerveau, dépendance si marquée, que toute affection vive de l'ame, toute contention forcée de l'esprit, affoiblit ou suspend même totalement l'exercice de la digestion stomacale. Ce mélange de nerfs cérébraux et sympathiques dans le

tissu de l'estomac, rend également raison d'un phénomène dont il a été déjà fait mention en traitant de l'influence de l'habitude sur l'action des organes. Celui-ci diffère essentiellement du tube intestinal, en ce que, loin de s'accoutumer à l'impression des vomitifs, et de devenir de moins en moins sensible à leur action, comme les intestins, à celle des purgatifs, l'estomac, que trois grains d'émétique ébranloient à peine, entre en convulsion avec un demi-grain seulement de ce sel, lorsque, par son fréquent usage, il a acquis l'habitude des mouvemens provoqués par son action. N'en est-il pas alors de l'estomac comme d'un membre dont les muscles, soumis à l'empire de la volonté, exercent des mouvemens d'autant plus prompts et plus faciles, qu'ils ont été plus souvent exercés?

§. XI. *Des Rapports de la Physiologie avec quelques autres sciences.*

On auroit de la science de l'homme vivant une bien fausse idée, si, à l'exemple de quelques auteurs, on pensoit qu'elle consiste uniquement dans l'application des lois physiques aux phénomènes de l'économie animale. La Physiologie ne vit pas d'emprunts; elle existe indépendante: il est un ordre de vérités qui lui appartiennent en propre, et qu'elle puise dans l'observation des actes dont la succession et l'ensemble constituent la vie. Elle s'enrichit, il est vrai, de plusieurs faits que lui fournissent la physique, la chimie et le calcul;

mais ces emprunts ne sont que des accessoires, qui ne forment point essentiellement l'édifice de la science. C'est ainsi que, pour mieux pénétrer le mécanisme de l'ouïe et de la vision, elle tire de l'acoustique et de l'optique des notions élémentaires sur les sons et sur la lumière ; et que, pour mieux connoître la nature de nos solides et de nos liquides, la manière dont les substances animales passent incessamment de l'un à l'autre de ces deux états, elle invoque les secours de la chimie. De même la géométrie et la mécanique lui donnent les moyens de faire ressortir les formes avantageuses des organes, et la perfection de leur structure.

Aucune étude ne présente un plus vif intérêt que celle des rapports admirables existant entre la conformation de nos parties et les objets extérieurs auxquels elles s'appliquent, rapports calculés avec une telle précision, établis avec une si grande justesse, que les organes des sens et des mouvemens considérés sous cet aspect, nous offrent le modèle de tout ce que l'art a conçu et exécuté de plus ingénieux : tant il est vrai, suivant les paroles du grand médecin de Pergame, que la nature a tout fait avant l'art, et mieux que lui (1).

---

(1) *Quandoquidem natura, ut arbitror, et prior tempore sit, et in operibus magis sapiens quàm ars.*

GALENUS, *de Usu partium. Lib. 7, Cap. 13.*

C'est par l'observation des moyens dont s'est servi la nature pour prévenir la diffusion de la lumière dans le globe de l'œil, qu'Euler fut conduit à perfectionner les lunettes astronomiques.

Au commencement du dernier siècle, séduits par l'apparence d'une précision rigoureuse, des médecins géomètres voulurent tout expliquer par le calibre des vaisseaux, leur longueur, leurs courbures, la raison composée de l'action des solides et de l'impulsion des liquides : de ces applications résultèrent des théories tellement défectueuses, que, ainsi que nous le verrons en traitant de divers points de Physiologie, et surtout de la force avec laquelle le cœur agit, aucun de ceux qui les proposèrent, ne se rencontre avec ceux qui suivent la même route. Cependant, on ne peut raisonnablement douter, qu'il se passe dans la machine animée, des effets qui se rapportent aux lois de l'hydraulique. Le cerveau, par exemple, avoit besoin de recevoir continuellement une grande quantité de sang artériel, vivifié par un passage récent à travers le tissu pulmonaire ; mais l'afflux trop rapide, l'abord trop brusque de ce liquide, eût pu en altérer la structure. La nature a donc, comme nous le dirons à l'article de la circulation cérébrale, employé tous les moyens hydrauliques qui étoient en son pouvoir, pour briser la force avec laquelle il y arrive, et ralentir son cours.

Les hommes ont-ils jamais appliqué plus heureusement les lois de l'hydraulique, que ne l'a fait la nature, dans la construction de ce réseau merveilleux (*rete admirabile*), que figurent à la base du cerveau les carotides internes des quadrupèdes? Disposition remarquable, sans laquelle le sang qu'y

apportent ces artères, lancé par une force supérieure à celle qui anime le cœur de l'homme, et n'étant point obligé de vaincre la résistance que sa propre pesanteur lui oppose, eût infailliblement désorganisé cet organe, si peu consistant.

Quant aux applications qu'on doit se permettre des sciences mathématiques ou de calcul, on peut dire qu'en Physiologie, peu de choses étant absolument certaines (1), et beaucoup seulement probables, on ne peut faire usage que du calcul des probabilités, et chercher des élémens dans les faits tirés de l'observation et de l'expérience; faits qui, rassemblés et multipliés jusqu'à un certain nombre, conduisent à des résultats qui équivalent à des vérités rigoureusement démontrées.

Les phénomènes que présentent les corps vivans, varient sans cesse quant à leur véhémence, leur intensité, leur vélocité: comment soumettre à des formules exactes des élémens aussi variables? J'aimerois autant renfermer dans un vase fragile, hermétiquement bouché, une liqueur expansible et susceptible de changer à chaque instant de volume. Les mouvemens progressifs de l'homme et des animaux offrent néanmoins au calcul des ap-

(1) Ceci doit s'entendre seulement des *causes* des phénomènes, et non pas des phénomènes eux-mêmes; car la Physiologie est peut-être plus riche qu'aucune autre science, en faits certains et faciles à constater par l'observation.

plications assez exactes ; il peut encore s'exercer avantageusement sur l'évaluation des produits de nos diverses secrétions, apprécier la quantité d'air ou d'alimens introduits dans nos organes, etc.

On doit mettre au nombre des principales causes qui ont singulièrement retardé les progrès de la Physiologie, l'erreur dans laquelle sont tombés ceux qui ont voulu expliquer tous les phénomènes que les corps animés présentent, par une seule science, comme la chimie, l'hydraulique, etc. ; tandis que toutes ces connoissances réunies ne peuvent point rendre raison de la totalité de ces phénomènes. Cependant l'abus qu'on en a fait, ne doit point en faire proscrire absolument l'usage. Les connoissances tirées de la physique, de la chimie, de la mécanique et de la géométrie, sont autant de moyens utiles à la solution du grand problême de l'économie vivante ; solution qui, pour n'avoir point été trouvée, ne doit point être réputée impossible, et dont on approchera d'autant plus, qu'on l'entreprendra avec un plus grand nombre de données. Mais on ne sauroit trop le redire ; celui-là seul peut prétendre à cet honneur, qui, dans l'application des lois physiques aux corps animés, tiendra compte des forces inhérentes à la nature organisée, forces qui soumettent à leur influence suprême tous les actes de la vie, et modifient les résultats qui paroissent dépendre le plus des lois auxquelles obéissent les corps inorganiques.

L'anatomie et la Physiologie sont liées par des rapports tellement intimes, que plusieurs ont pensé qu'elles étoient absolument inséparables. Si la Physiologie, ont-ils dit, a pour objet la connoissance des fonctions que nos organes exercent, comment en comprendre le mécanisme, si l'on ne connoît les instrumens qui les exécutent? Autant vaudroit prétendre expliquer la manière dont l'aiguille d'un cadran parcourt le cercle de sa révolution journalière, si l'on ne connoissoit les ressorts et les rouages nombreux qui mettent cette aiguille en mouvement. Haller est le premier qui ait établi l'union de l'anatomie avec la Physiologie, et qui l'ait consacrée dans son grand ouvrage. Depuis Haller, un grand nombre d'anatomistes, et parmi eux Sœmmering (1), dans un livre récemment publié, ont réuni, autant qu'il est possible, ces deux sciences : ce dernier, en traitant séparément de chaque *système* d'organes, expose ce qu'il y a de connu sur leurs usages et leurs propriétés.

Quelque étroites que puissent être les connexions entre l'anatomie et la Physiologie, elles n'en ont pas moins paru parfaitement distinctes au plus grand nombre, et nous possédons plusieurs bons ouvrages d'anatomie, dans lesquels la Physiologie n'occupe qu'une très-petite place. Cette manière d'en-

(1) J. Ch. Sœmmering, *de Corporis humani fabrica*. 8 vol. *in*-8°. 1804.

visager ces deux sciences me paroît offrir les plus grands avantages. En effet, si la description isolée de nos organes suffit au Physiologiste qui veut en étudier les fonctions, cette considération fournit peu de vûes véritablement utiles dans la pratique des opérations chirurgicales. Pour rendre la connoissance du corps humain plus spécialement applicable à l'exercice de cet art, il faut non seulement en considérer séparément les diverses parties, mais encore en bien saisir l'ensemble et déterminer exactement leurs rapports. L'anatomiste qui sauroit que la crurale est la principale artère de la cuisse; que, continuée sous le nom de poplitée, elle passe derrière le genou pour se rendre à la jambe; qu'en parcourant son trajet, elle fournit des rameaux aux diverses parties du membre; connût-il parfaitement le nom, le nombre de ces rameaux, les variétés qu'ils peuvent offrir, les parties dans lesquelles ils se répandent, n'auroit cependant de cette branche du système artériel qu'une connoissance presque inutile dans le traitement des maladies dont elle peut être atteinte. La situation de l'artère, sa direction, les parties qui l'entourent, ses rapports précis avec chacune d'elles, sa position superficielle ou profonde, etc., sont les seules circonstances dont il puisse retirer quelque avantage.

Il en est de celui qui cultive sous ce point de vue l'anatomie humaine, comme du chimiste; et de même que celui-ci ne connoît jamais mieux une substance que lorsqu'il peut la décomposer et la

refaire de toutes pièces; de même l'anatomiste ne connoît parfaitement le corps de l'homme, que lorsque, après avoir étudié séparément et avec le plus grand soin chacun de ses organes, et chacun des systêmes que forme un certain nombre d'organes semblables, il peut assigner à chacun d'eux sa place, déterminer les rapports qu'il observe, et les proportions dans lesquelles il entre pour la composition de tel ou tel de nos membres. L'étude de celui-ci est même bien plus longue et plus difficile que celle de celui-là; car le chimiste qui décompose et recompose un mixte bien connu, le phosphate de chaux, par exemple, n'arrive qu'à la connoissance des principes constitutifs et de leurs proportions respectives : les phénomènes de situation lui échappent complétement. L'anatomiste, au contraire, qui sait que telle partie est composée d'os, de muscles, de nerfs et de vaisseaux, doit non seulement connoître chacune de ces parties, leur volume proportionnel, mais encore le lieu précis qu'elles occupent.

L'anatomie, étudiée dans cet esprit, présente un champ d'une vaste étendue : elle est cet art que Leibnitz appeloit l'analyse de la situation, *analysis sitûs;* et sa connoissance est trop importante pour qu'on ne lui accorde pas une place distincte parmi les connoissances médicales. Je ne veux point taire les motifs allégués pour réunir l'anatomie et la Physiologie dans le même enseignement. L'anatomie, réduite à la simple description des organes, en-

traîne, dit-on, trop de sécheresse et trop d'ennui; la Physiologie y répand de l'intérêt et de la variété; l'on captive plus sûrement l'attention des auditeurs, qui écoutent mieux et retiennent plus volontiers ce qu'ils ont entendu avec plaisir. Ne semble-t-il point que les détails physiologiques soient pour les auditeurs, ce qu'est, pour un enfant malade et pusillanime, le miel dont on enduit les bords du vase, afin de lui déguiser l'amertume du breuvage qui doit le rappeler à la vie? En réunissant deux objets, dont l'un ne présente d'autre intérêt que celui de l'utilité, tandis que l'autre y joint la séduction de l'agrément, l'attention ne sera point seulement partagée, mais toute entière distraite, et l'esprit de ceux qui lisent ou écoutent effleurera les détails arides, pour saisir avidement ce qui prête le plus à son activité. L'anatomie est à la Physiologie ce que la géographie est à l'histoire. Des considérations générales sur la situation, la grandeur, la figure, les rapports et la structure d'un organe, sont un préliminaire indispensable à la parfaite intelligence de ses fonctions; aussi, trouve-t-on beaucoup d'anatomie dans les Traités de Physiologie, comme beaucoup de détails géographiques chez les historiens fidèles.

Je crois en avoir dit assez pour éviter le reproche de n'avoir point rempli cet ouvrage de descriptions anatomiques qui se trouvent dans la foule d'excellens traités que nous possédons sur l'anatomie humaine. Examinons maintenant quelles relations

existent entre la Physiologie et l'anatomie comparée.

Si l'on ne connoît parfaitement une machine qu'après l'avoir décomposée en ses plus simples élémens ; si l'on ne conçoit bien le mécanisme de son action, qu'après avoir examiné le jeu séparé de chacune de ses différentes pièces, l'anatomie comparée, à la faveur de laquelle nous pouvons étudier, dans la grande chaîne que les animaux constituent, l'action séparée de chaque organe, apprécier son importance absolue ou relative, le considérer d'abord isolé et réduit, pour ainsi dire, à ses propres forces, afin de déterminer quelle part il a dans l'exercice d'une fonction ; l'anatomie comparée, dis-je, est indispensable à celui qui veut faire de grands progrès dans la connoissance de l'homme : elle peut être regardée comme une sorte de *méthode analytique*, à l'aide de laquelle nous parvenons à nous mieux connoître.

Pour se faire une juste idée des opérations de l'entendement humain, et expliquer la génération des facultés de l'âme, les métaphysiciens ont imaginé une statue qu'ils ont animée par degrés, en la revêtant successivement des organes de nos sensations. Eh bien ! la nature a réalisé en quelque manière ce rêve de la philosophie. Il est des animaux qu'elle a complétement privés des organes de la vue et de l'ouie ; chez quelques-uns, le goût et l'odorat ne paroissent pas exister indépendamment du toucher ; d'autres fois, elle a exercé cette espèce

d'*analyse* sur un système de parties qui servent à l'exercice de la même fonction. C'est ainsi que, dans quelques animaux, débarrassant en quelque sorte l'organe de l'ouie des accessoires destinés à rassembler, transmettre et modifier les rayons sonores, elle l'a réduit à une simple cavité, pleine d'une liqueur gélatineuse, dans laquelle flottent les extrémités du nerf acoustique, exclusivement propre à ressentir l'impression des sons; fait qui détruit toutes les hypothèses qui avoient attribué cette sensation à d'autres parties de l'appareil auditif.

De toutes les sciences naturelles, l'anatomie comparée est celle dont il est le plus utile d'extraire des faits pour en enrichir la Physiologie. Comme cette dernière, l'anatomie comparée s'occupe d'êtres organisés vivans: on n'a donc point à se garantir des fausses applications que fournissent si souvent les sciences qui s'exercent sur les êtres morts et inorganiques, ou qui n'étudient, sur ceux qui jouissent de la vie, que les propriétés générales de la matière. Haller avoit tellement senti cette utilité de l'introduction de l'anatomie comparée dans la Physiologie, qu'il a rassemblé le plus grand nombre des faits connus de son temps, sur l'anatomie des animaux, à la tête de chaque chapitre de son immortel ouvrage.

Cette considération générale des êtres vivans et animés, si propre à dévoiler le secret de notre organisation, a encore cet avantage, qu'elle agrandit la sphère des idées de celui qui s'y livre. Que celui qui aspire à cette latitude de vues, si nécessaire dans

la médecine, où les faits sont si nombreux et si divers, les explications si contradictoires et les règles de conduite si peu précises, jette un coup d'œil général sur cette grande division des êtres organisés, dont plusieurs, par leur structure physique, ressemblent tant à l'homme ; il verra l'architecte suprême de l'univers, distribuant à tous l'élément de vie et d'activité, donnant aux uns moins de mouvement, en donnant aux autres davantage, de manière que, formés tous sur le même modèle, ils semblent n'être que les nuances prodigieusement variées, et insensiblement graduées de la même forme, si les formes ont des nuances comme les couleurs ; ne passant jamais de l'un à l'autre par un saut brusque et rapide, mais s'élevant ou descendant par des gradations douces et mesurées, jetant dans l'intervalle qui sépare deux êtres différens, un grand nombre d'espèces qui servent de passage de l'un à l'autre (1), et qui offrent une série continue de

(1) C'est une grande et belle idée, que celle d'une échelle des êtres, qui, comme le disoit Charles Bonnet, liant tous les mondes, embrassant toutes les sphères, s'étendroit de l'atome au plus élevé des chérubins. Sans la commencer par l'atome et la finir par les chérubins, ce qui seroit commencer et finir par les ténèbres, si on la réduit aux êtres naturels bien connus, et qui peuvent être soumis à l'observation, on verra que cette conception n'est point aussi chimérique que l'ont prétendu quelques savans dont l'autorité est infiniment respectable. Le plan tracé par Charles Bonnet est visiblement défectueux ; on y trouve rapprochés des êtres qui n'ont entr'eux que des

dégradations ou de perfectionnemens; l'organisme se simplifiant, si l'on descend de l'homme aux espèces inférieures; se compliquant, au contraire, si l'on remonte des animaux à l'homme, qui est l'être le plus composé qui existe dans la nature, et

---

traits de ressemblance foibles ou complétement illusoires. L'état actuel des sciences naturelles permettroit de mieux faire; on pourroit au moins tenter, pour tous les corps, ce que Jussieu a exécuté relativement aux productions végétales; et si cette entreprise, conduite par les hommes les plus capables de la terminer, laissoit quelque chose à desirer, cette imperfection nécessaire n'indiqueroit-elle point l'existence d'autres mondes, ou de terres encore inconnues sur le globe que nous habitons; régions ignorées où se trouveroient les minéraux, les végétaux et les animaux dont l'absence formeroit des lacunes dans leur série immense et coordonnée? Cette idée se fortifie par le trait suivant:

Le philosophe Kant, dont les principes jouissent de la plus haute faveur dans tous les pays du nord de l'Europe, examinant les sphères célestes, crut voir dans la distance prodigieuse qui sépare Jupiter et Saturne, un espace dans lequel devoit se trouver une autre planète. Cette conjecture est devenue une vérité bien démontrée depuis la découverte d'*Uranus* par *Herschel*: l'astronome a publiquement avoué que la logique du philosophe allemand avoit deviné ce que lui avoient fait apercevoir ses télescopes.

Demonstratum enim fuit et hoc nullam rem contrarias, vel omnino multùm differentes qualitates recipere posse, nisi per media prius iter fecerit.

GALENUS, *de Usu partium. Lib. 4. C. 12.*

que l'ancienne philosophie regardoit avec justice comme le chef-d'œuvre du Créateur.

Si la structure intime de nos organes se dérobe avec tant d'opiniâtreté à nos recherches, c'est que leurs parties constitutives les plus délicates et les mieux finies, sont taillées sur de si petites proportions, que nos sens n'ont plus sur elles aucune prise. Il est alors avantageux de recourir à l'analogie, et d'étudier l'organisation des animaux qui présentent les mêmes organes, construits d'après des proportions, pour ainsi dire, plus grossières. C'est ainsi que la nature celluleuse des poumons, qui ne peut être intuitivement démontrée dans l'homme, à cause de l'excessive ténuité des plus petits lobules, se dévoile complétement dans les poumons vésiculaires des salamandres et des grenouilles. De la même manière, les écailles dont est couvert le corps des poissons et des reptiles, ou qui revêtent les pattes des oiseaux, nous donnent une juste idée de la structure de l'épiderme, et de la disposition de ses petites lames qui se recouvrent mutuellement dans une partie de leur surface, etc.

La structure humaine étant la plus compliquée, doit produire des effets plus nombreux, des résultats plus variés et d'une connoissance plus difficile : on ne suit donc pas une marche analytique, on ne procède point du simple au composé, en commençant l'étude de l'organisme animal par celle de l'homme. On arriveroit plus naturellement, et plus aisément peut-être, à la solution du grand et dif-

ficile problême de l'économie vivante, en commençant par en expliquer les termes les plus simples; en s'élevant par degrés des plantes aux animaux végétans, tels que les polypes; de ceux-ci aux animaux à sang blanc; puis aux poissons et aux reptiles; de ces derniers aux animaux à sang chaud, et enfin à l'homme lui-même, placé au sommet de cette longue série d'êtres, dont l'existence se compose à mesure qu'ils s'approchent de lui.

L'étude de toutes les parties de l'histoire naturelle, et particulièrement de l'anatomie comparée, ne peut donc qu'être infiniment profitable au Physiologiste : vérité bien exprimée par l'éloquent M. de Buffon, lorqu'il a dit (1) : s'il n'existoit point d'animaux, la nature de l'homme seroit encore plus incompréhensible.

Je ne dirai rien des rapports, trop universellement connus, de la Physiologie avec les sciences médicales dont elle est, à bon droit, regardée comme la base ou l'appui. Toutes les parties de la Médecine, que quelques-uns ont dit être l'art de guérir, que d'autres ont plus raisonnablement nommée l'art de traiter les maladies, mais qui, prise dans un sens plus général, peut être définie l'art de conserver la santé et de guérir les maladies, ou de les rendre plus supportables, toutes les parties de la Médecine sont éclairées par les lumières phy-

(1) Hist. Nat., tom. 5, *in*-12, pag. 241. Discours sur la nature des animaux.

siologiques, et ne reconnoissent pas de guide plus sûr. C'est pour avoir négligé ce flambeau tutélaire, que la Thérapeutique et la matière médicale ont langui tant d'années dans le vague des conjectures et des hypothèses. Les médecins ne doivent pas oublier un instant que le plus grand nombre (1) des maladies, consistant dans des dérangemens des propriétés vitales, c'est à ramener la sensibilité et la contractilité à leur type naturel, que tous leurs efforts doivent tendre et se diriger; que les meilleures classifications des maladies et des médicamens seront celles qui auront pour fondement une bonne distinction des forces vitales. C'est d'après cet esprit que le C. Alibert, dans ses Cours de matière médicale, distingue les médicamens suivant qu'ils affectent la sensibilité ou la contractilité, et selon les organes sur lesquels s'exerce spécialement leur action.

§. XII. *Classification des fonctions vitales.*

Après avoir traité séparément des forces ou des facultés vitales, rien n'est plus facile que de distri-

(1) Le plus grand nombre, et non point toutes, car beaucoup de maladies organiques, surtout chirurgicales, ne sont point l'effet d'une lésion directe de la sensibilité ou de la contractilité; une fracture, une luxation, une hernie, une cataracte, un anévrisme, par exemple. Bien plus, dans un ouvrage que je me propose de publier incessamment, et qui a pour titre : *Nosc-*

buer, suivant un ordre clair et méthodique, les fonctions qu'exercent les organes qu'animent ces facultés. On pourroit définir le mot *fonction* par *moyen d'existence*. Cette définition seroit d'autant plus juste, que la vie n'est autre chose que l'exercice de ces fonctions, et qu'elle cesse lorsque quelques-unes des plus importantes ne peuvent plus s'exécuter : faute d'avoir distingué les facultés des fonctions, qui ne sont que les facultés ou puissances réduites en acte; plusieurs divisions modernes, quoique bien préférables à l'ancienne classification des fonctions en vitales, animales et naturelles, manquent néanmoins d'exactitude et de simplicité. C'est ainsi que Vicq-d'Azyr, proposant une classification des phénomènes physiologiques dans le grand discours qu'il a mis à la tête de son Anatomie, confondant la cause avec l'effet, range la sensibilité et l'irritabilité parmi les fonctions; et, commettant une autre méprise, place, parmi ces dernières, l'ossification qui n'est qu'un mode particulier de la nutrition, analogue à la structure des parties dures.

La meilleure manière de classer les actions qui s'exercent dans le corps humain vivant, est, sans doute, celle qui les distribue et les ordonne, d'a-

---

graphie chirurgicale, je ferai voir que les maladies qui sont du domaine de la chirurgie, ne sont que des *lésions de fonctions*, tandis que celles qui sont du ressort de la médecine, proprement dite, consistent en des *lésions de propriétés*.

près l'objet qu'elles remplissent. Aristote, Buffon, et surtout Grimaud, ont établi sur cette base les fondemens d'une méthode que nous adopterons, en la modifiant néanmoins comme nous allons le dire.

Aristote et Buffon avoient vu que parmi les actes de l'économie vivante, quelques-uns s'exécutoient dans tous les êtres qui ont vie, dans les végétaux et les animaux, durant le sommeil et pendant la veille, etc., tandis que d'autres sembloient l'apanage exclusif de l'homme et des animaux plus ou moins semblables à lui. De ces deux modes d'existence, l'une *végétative* et l'autre *animale*, la première leur paroissoit la plus essentielle, puisqu'elle étoit la plus répandue, et qu'elle consistoit uniquement dans l'assimilation des molécules alibiles, dans la nutrition absolument nécessaire à la conservation de l'être vivant (1), qui, perdant sans cesse sa propre substance, cesseroit bientôt d'exister, si ces pertes continuelles n'étoient incessamment réparées par l'acte nutritif.

Grimaud, professeur de Physiologie à l'université de Montpellier, enlevé trop tôt à la science qu'il cultivoit en philosophe vraiment digne de ce nom, adopta cette division simple et lumineuse, la développa mieux qu'on ne l'avoit fait jusqu'à lui,

(1) *Nam anima nutritiva etiam aliis inest, et prima et maxima, communis facultas animæ, secundum quam omnibus vivere inest.* (ARISTOTELES, *de Anim.*, *lib.* 2, *c.* 4.)

la suivit constamment dans ses cours (1) et dans ses ouvrages. Cette distinction des fonctions en *intérieures*, qu'il nomme aussi *digestives*, et en *extérieures*, ou *locomotrices*, dernièrement reproduite sous le nom de fonctions *organiques*, et *animales*, dénominations dont la première est tout à fait inexacte et vicieuse, puisqu'elle tend à faire croire que la vie animale ou de relation n'est point confiée à des organes, et que ces instrumens vitaux sont seulement employés à la vie intérieure ou de nutrition (*Motus assimilationis*, Bacon;

(1) Dans ses leçons manuscrites de Physiologie, rédigées par lui-même, il semble se complaire dans cette division, qu'il s'étoit en quelque sorte appropriée, par les développemens heureux qu'il lui avoit donnés, et par les changemens qu'il y avoit introduits : à chaque leçon, je dirois presqu'à chaque page, il revient sur cette division, l'étend, l'explique et la commente. « Les fonctions, dit-il, peuvent se diviser en deux grandes » classes; les unes se passent dans l'*intérieur* du corps, et s'y » rapportent d'une manière exclusive; les autres s'exercent à » l'*extérieur*, et se rapportent aux objets du dehors, etc. » La force *digestive* préside, selon lui, aux *fonctions intérieures* qui ont pour objet *la nutrition*; la force *locomotrice* dirige les *fonctions extérieures*. « C'est par les organes des sens que l'a- » nimal agrandit son existence, qu'il la porte et la distribue » sur les objets qui l'environnent, et qu'il prend connoissance » des qualités par lesquelles ces objets l'intéressent; c'est par » le moyen des muscles essentiellement soumis aux organes » des sens, qu'il se coordonne avec ces objets, et qu'il se place » ou se dispose d'une manière convenable à leur mode d'acti- » vité, etc. »

Blas alterativum, Vanhelmont); cette distinction, dis-je, ne comprend pas la totalité des phénomènes, n'embrasse point l'ensemble des fonctions qui s'exécutent dans l'économie. On ne trouve point, en effet, dans les deux grandes classes qu'elle établit, les actes par lesquels les animaux et les végétaux se reproduisent, se perpétuent, et éternisent la durée de leur espèce. Toutes les fonctions *conservatrices des espèces* n'y ont aucune place; elles ne portent que sur les fonctions *conservatrices des individus*.

J'ai donc cru devoir comprendre sous deux classes générales, 1°. les fonctions qui servent à la conservation de l'individu, et le rendent capable d'un mode d'existence isolée; 2°. les fonctions qui servent à la conservation de l'espèce, fonctions dont l'absence n'empêcheroit point l'homme d'exister, comme les eunuques nous en fournissent l'exemple, mais sans lesquelles l'espèce humaine périroit bientôt, privée de la faculté de se reproduire. En établissant ces deux grandes divisions, je n'ai eu égard qu'à l'objet, au but que chaque classe de fonctions doit remplir.

Parmi celles qui sont employées à la conservation de l'individu, les unes remplissent cet usage en assimilant à sa propre substance les alimens dont il fait sa nourriture; les autres, en établissant ses rapports avec les êtres qui l'environnent, d'une manière convenable à son existence.

Les fonctions qui servent à la conservation de

l'espèce, peuvent également être séparées en deux ordres. Celles du premier exigent le concours des deux sexes ; elles constituent la génération proprement dite : celles du second sont exclusivement départies à la femme, qui, après qu'elle a conçu, est seule chargée de porter, de fournir au développement, de mettre au jour et d'allaiter le nouvel être, produit de la conception.

Les fonctions intérieures, assimilatrices ou nutritives, concourent au même but, et servent toutes à l'élaboration de la matière nutritive. L'aliment une fois introduit dans le corps, est soumis à l'action des organes digestifs, qui séparent sa partie nutritive; les absorbans s'en emparent, et la portent dans le torrent des humeurs; le système circulatoire la promène dans toutes les parties du corps, la fait couler vers tous les organes; les poumons et les glandes secrétoires y ajoutent certains élémens, la dépouillent de plusieurs autres, l'altèrent, la modifient, l'animalisent; enfin, la nutrition, qui peut être regardée comme le complément des fonctions assimilatrices, qui ont toutes l'entretien et l'accroissement des organes pour objet, la nutrition leur applique cette substance animalisée, assimilée par ces actes successifs, lorsqu'elle a été rendue tout à fait semblable à eux.

Cependant, plusieurs de ces fonctions servent à la fois à conserver et à détruire : l'absorption, qui se charge des molécules étrangères qui doivent être employées à l'incrément des organes, entraîne

également les molécules organiques que détachent les mouvemens, les frottemens, la chaleur, et toutes les autres causes physiques, chimiques et vitales : l'action du cœur et des vaisseaux pousse ces débris mêlés aux parties vraiment recrémentitielles, vers les poumons, qui, en même temps qu'ils combinent les parties nutritives avec l'oxigène atmosphérique, séparent du sang les matériaux qui ne peuvent plus être employés à la nourriture des organes, et vers les glandes secrétoires, qui non seulement épurent le liquide, en en séparant ce qui ne peut sans danger rester dans l'économie, mais encore élaborent ou préparent des liqueurs particulières, dont les unes, produits de l'acte nutritif, servent à cet acte, et impriment aux substances sur lesquelles il s'exerce, un certain degré d'animalisation (la salive, la bile, par exemple), tandis que les autres semblent être des états intermédiaires par lesquels l'extrait nutritif tiré des alimens, est obligé de passer avant son animalisation complète ; telles sont les liqueurs séreuses et la graisse.

Il auroit peut être semblé plus conforme à l'ordre naturel, de fondre, en quelque sorte, l'histoire de la respiration dans celle de la circulation, en traitant du cours du sang veineux à la suite de l'action des vaisseaux absorbans, avec lesquels les veines ont tant d'analogie ; puis des phénomènes respiratoires ou de la conversion du sang veineux en sang artériel, et du transport de ce dernier dans toutes les parties du corps, par l'action du cœur et

des artères; mais l'avantage qu'on retireroit de cette méthode éloignée des idées reçues suivant lesquelles on considère séparément la circulation et la respiration, nous a paru trop foible pour nous décider à la suivre.

Les fonctions extérieures ou relatives, également rapprochées par leur commune destination, mettent l'individu en relation avec tout ce qui l'environne; les sensations, en l'avertissant de la présence des objets qui peuvent lui servir ou lui nuire; les mouvemens, en le rapprochant ou l'éloignant de ces objets, suivant qu'il aperçoit en eux des rapports de convenance ou de disconvenance, suivant que, de son action sur eux, ou de leur action sur lui, résultent les sensations opposées du plaisir ou de la douleur; enfin, la voix et la parole le font communiquer avec les êtres qui jouissent du même moyen de communication, sans qu'il ait besoin de se déplacer. Le cerveau est l'organe principal de ces fonctions, comme le systême circulatoire est le centre des fonctions assimilatrices. C'est au cerveau que sont rapportées toutes les impressions que reçoivent les organes des sens; c'est de lui que partent les déterminations, d'où naissent les mouvemens volontaires et la voix. C'est au systême sanguin que sont apportées les molécules qui doivent servir à la nutrition, et celles qui doivent être rejetées hors du corps. Le systême sensitif et le circulatoire sont aussi les seuls qui, pourvus d'un organe central (le cerveau et le cœur), s'étendent à toutes les parties du corps, par des émanations qui

partent ou aboutissent à cet organe (les nerfs, les artères et les veines); et de même qu'à la sensation, sont immédiatement liés, et que d'elle dépendent comme suites nécessaires, les mouvemens et la voix; ainsi, la respiration, les secrétions et la nutrition ne sont en quelque manière que des conséquences de la circulation qui distribue le sang à tous les organes, pour que ceux-ci lui impriment diverses altérations en lesquelles consistent les changemens respiratoires, secrétoires et nutritifs. Ce ne sont, pour le dire par anticipation, que divers genres de secrétions exercées, aux dépens des différens principes contenus dans le sang.

La circulation qui tient dans une sorte de dépendance les fonctions nutritives, soumet le cerveau, organe principal des fonctions extérieures, à une influence encore plus immédiate et plus indispensable. Les mouvemens musculaires ne lui sont pas moins assujétis. Elle est la première fonction qui soit apparente dans l'embryon dont elle opère le développement; de toutes les fonctions, dans les cas de mort naturelle, elle cesse la dernière. Voilà bien des raisons qui justifient Haller, de l'avoir placée au premier rang, et commencé par son histoire, sa grande Physiologie. Je n'entre dans cette digression, que pour faire sentir tout le ridicule qu'entraînent après soi les prétentions de certains auteurs qui, pour avoir varié l'ordre méthodique des fonctions, interverti leur série, ou fait les transpositions les plus légères, en plaçant, par exemple, l'histoire des fonctions de l'odorat et du goût avant l'exposi-

tion des fonctions intérieures ou nutritives, croient avoir changé totalement la face de la science : pitoyables sophistes, qui entassent des subtilités au défaut de faits et d'idées positives.

Dans les animaux à sang rouge et chaud, les fonctions nutritives, la digestion, l'absorption, la circulation, la respiration, les sécrétions et la nutrition, s'exécutent comme chez l'homme, et il y a entr'eux, sous ce rapport, très-peu de différences; bien plus, quelques-unes de ces fonctions s'exercent dans les animaux avec plus d'énergie. C'est ainsi que plusieurs digèrent des substances réfractaires à l'action de nos organes; que d'autres (les oiseaux), ont une circulation plus rapide, une respiration plus étendue, une nutrition plus active, et développent plus de chaleur. Mais aucun d'eux n'est aussi bien partagé du côté des organes qui servent à établir les relations d'un être vivant avec ce qui l'entoure. Dans aucun animal, les sens ne réunissent le même degré de perfection : l'aigle, dont la vue est si perçante, a le toucher, le goût et l'odorat obtus; le chien, dont l'odorat est exquis, n'a qu'une portée de vue fort ordinaire; chez lui, le goût et le toucher sont également imparfaits : ce dernier sens, pour la perfection duquel aucun de ces animaux n'approche de l'homme, n'a point acquis chez lui cette délicatesse aux dépens des autres. La vue, l'ouie, l'odorat et le goût, conservent une finesse très-grande, lorsque par des impressions trop fréquentes, ou mal dirigées, on n'en a point altéré la sensibilité. Le centre sen-

sitif n'est dans aucun, mieux developpé et plus propre à diriger sûrement l'emploi des organes moteurs; aucun ne peut articuler les sons de sa voix, de manière à créer la parole.

Cette plus grande extension de la vie, par le nombre et la perfection de ses organes dans l'homme, le rend sujet à bien plus de maladies que les autres animaux; il en est, à cet égard, de son corps comme de ces machines que l'on rend plus fragiles en multipliant leurs rouages, dans la vue d'obtenir des effets plus étendus ou plus variés.

Tous les corps organisés ont les fonctions assimilatrices en partage; mais l'assimilation exigeant des moyens plus ou moins nombreux et puissans, selon la nature de l'être qui l'exerce, la chaîne des phénomènes assimilateurs commence dans le végétal, à l'absorption, puisqu'il puise immédiatement dans la terre les sucs qu'il doit s'approprier. Son système absorbant fait en même temps les fonctions d'organe circulatoire, ou plutôt, la circulation n'existe pas dans les plantes, et l'on ne peut comparer le mouvement direct, progressif de la séve qui monte de la racine vers les branches, et quelquefois rétrograde des branches vers les racines, à ce cours circulatoire des fluides, qui a lieu dans l'homme et dans les animaux qui lui ressemblent le plus, au moyen d'un système de vaisseaux qui les ramènent de moment en moment dans les mêmes parties, et les promènent dans tout le corps, en leur faisant parcourir un cercle entier, souvent même une double rotation (animaux à circulation simple ou

double, *c'est-à-dire*, dont le cœur a un seul ou deux ventricules). Les végétaux respirent à leur manière, et altèrent l'air athmosphérique, en lui enlevant le gaz acide carbonique produit de la combustion, et de la respiration des animaux, de manière que, par une réciprocité vraiment admirable, les végétaux qui décomposent l'acide carbonique, et laissent exhaler l'oxigène, épurent continuellement l'air que corrompent sans cesse la combustion et la respiration des animaux.

Les fonctions conservatrices de l'espèce sont communes aux animaux et aux végétaux. Les organes auxquels elles sont confiées, comparés dans les nombreux individus de ces deux règnes de la nature, présentent une ressemblance qui a frappé tous les naturalistes, et qui leur a fait dire que de tous les actes de la vie végétale, aucun n'étoit plus analogue à ceux qui s'exécutent dans l'économie humaine, que celui par lequel la fécondation s'effectue.

Nous n'exposerons pas ici les caractères généraux des deux ordres de fonctions qui servent à la conservation de l'individu; les différences qui les spécifient sont indiquées dans plusieurs endroits de cet ouvrage (1). Nous remarquerons seulement, avec tous les auteurs qui les ont envisagées d'une manière générale, qu'elles sont dans un rapport toujours in-

(1) Surtout dans le tableau des êtres vivans, §. V des prolégomènes, aux articles du sommeil et du fétus; on ne pourroit reproduire ici tous ces caractères, sans tomber dans des répétitions aussi fastidieuses qu'inutiles.

verse, de manière que les fonctions assimilatrices augmentant d'activité, l'énergie des fonctions extérieures diminue. Grimaud a donné les développemens les plus étendus à cette idée, d'une constante opposition entre ces deux séries d'actions, auxquelles président, selon ce médecin, deux forces qu'il nomme locomotrice et digestive; dans aucune espèce d'animaux elle n'est plus marquée que dans les carnivores, qui joignent à des sens pleins de finesse, à des muscles capables d'efforts prodigieux, une puissance assimilatrice si peu énergique, que leurs alimens, pour être convenablement digérés, doivent présenter une composition analogue à celle de leurs organes (1).

On ne doit pas attacher une trop grande importance à cette classification; comme toutes les divisions, elle est purement hypothétique. Tout se tient, tout est lié, tout est coordonné dans l'économie animale; les fonctions s'enchaînent mutuellement, se nécessitent l'une l'autre, s'exécutent simultanément; toutes ensemble représentent un

(1) Dans les carnivores, la force digestive est extrêmement affoiblie; mais les muscles sont très-puissans: cette force, relative des organes musculaires, étoit bien nécessaire dans les carnivores, puisque ces animaux ne doivent subsister que de déprédation et de carnage; que leur instinct, d'accord avec leur organisation, les met en guerre avec tout ce qui a vie, et qu'ils ne peuvent se soutenir qu'en sortant victorieux des combats auxquels la nature les appelle sans cesse.

GRIMAUD. 1er. Mémoire sur la Nutrition.

cercle auquel il est impossible d'assigner soit un commencement, soit une terminaison. *In circulum abeunt* (Hippocrate). Dans un homme qui veille, la digestion, l'absorption, la circulation, la respiration, les secrétions, la nutrition, les sensations, les mouvemens, la voix, et même la génération, peuvent s'exercer à la fois; mais celui qui, pour connoître le jeu de l'économie animale, donneroit son attention à cet exercice simultané, ne pourroit en prendre qu'une notion bien confuse (1).

En se familiarisant avec ces abstractions, on les prendroit bientôt pour des réalités, on iroit jusqu'à voir deux vies bien distinctes dans le même

(1) La division que j'établis ne doit point être prise à la rigueur, et comme étant d'une vérité absolue; c'est une simple hypothèse à laquelle il ne faut se prêter qu'en ce qu'elle va vous servir à distribuer vos idées avec plus d'ordre; car tout ordre, même arbitraire, est utile, en ce qu'il soumet à notre réflexion une grande quantité d'idées, et qu'en conséquence, il facilite la comparaison que nous devons en faire. Tous les actes de la nature sont si rapprochés, ils sont liés entr'eux d'une manière si intime et si nécessaire, et la nature passe de l'un à l'autre par des mouvemens si uniformes, par des gradations si insensibles et si ménagées, qu'il n'y a point d'espace pour placer les lignes de séparation ou de démarcation qu'il nous plaît de tracer : toutes nos méthodes qui distribuent, qui classent les productions naturelles, ne sont que des abstractions de l'esprit qui ne considère point les choses telles qu'elles sont réellement; mais qui s'attache à certaines qualités, et néglige ou rejette toutes les autres.

GRIMAUD, *Leçons de Physiologie*.

individu ; on assigneroit comme caractères à la vie intérieure, de s'exécuter par des organes indépendans de l'empire de la volonté, quoique cette faculté de l'ame préside aux phénomènes de la respiration, de la mastication, de l'excrétion des urines et des matières fécales ; d'être confiée à des organes non symmétriques, quoique le cœur, les poumons et les reins, présentent une symmétrie bien évidente ; d'exister dans le fœtus qui ne respire ni ne digère, etc. Rien dans l'économie animale, disoit Galien, n'est soumis à des lois invariables, et ne peut offrir les résultats rigoureux et calculables qu'on doit attendre d'une machine inanimée (*Nil est in corpore viventi planè sincerum. Gal.*). Ainsi, la respiration qui lie ensemble les fonctions extérieures et les fonctions assimilatrices, fournit au sang le principe qui doit entretenir l'action du cerveau, et provoquer les contractions musculaires. D'autre part, le mouvement des muscles sert à la distribution des humeurs, et concourt aux phénomènes assimilateurs. Le cerveau, au moyen des nerfs de la huitième paire, tient l'estomac sous sa dépendance. Les sensations du goût et de l'odorat paroissent présider spécialement au choix des alimens et de l'air, et appartenir plutôt aux fonctions digestive et respiratoire, qu'à celle de l'entendement ou de la pensée, etc.

Nous avons vu, dans cette sorte d'introduction générale à l'étude de la Physiologie, quelle idée l'on doit se former de cette science, ainsi que de la vie dont elle a l'étude pour objet, en combien

de classes les êtres naturels se partagent, en quels élémens tous se résolvent, quelles différences existent entre les corps inorganiques et les êtres organisés et vivans, entre les végétaux et les animaux; comment la vie se modifie, se complique et s'étend dans la chaîne immense des êtres qui en sont pourvus, depuis la plante jusqu'à l'homme; et particularisant davantage l'objet de nos considérations, nous avons étudié quels organes composent, par leur assemblage, la machine humaine; quelles propriétés président à l'exercice de leurs fonctions: puis, nous avons posé les lois fondamentales de la sensibilité et de la contractilité; parlé des sympathies et des habitudes, de l'appareil nerveux intérieur qui unit, rassemble et systématise les organes des fonctions assimilatrices; cherché à déterminer par des faits, l'existence de la cause qui soumet les corps vivans à un ordre de lois bien différentes de celles auxquelles obéit la matière inorganique. La connoissance de ces lois est le flambeau qui doit guider dans l'application des sciences accessoires à la Physiologie. Enfin, nous avons établi une division des objets dont cette science traite, plus naturelle et plus simple que toutes celles que l'on a suivies jusqu'à ce jour.

Nous terminerons ces Prolégomènes, en disant deux mots sur l'ordre adopté dans la distribution des chapitres. Nous aurions pu commencer par l'exposition des fonctions extérieures, comme par celle des fonctions assimilatrices ou nutritives, par les sensations ou par la digestion. Cependant, nous

avons accordé la priorité aux fonctions assimilatrices, parce que, de toutes, elles sont les plus essentielles à l'existence, et que leur exercice n'est jamais interrompu depuis l'instant où l'embryon commence à vivre, jusqu'à celui de la mort. En faisant d'abord leur histoire, nous imitons donc la nature, qui fait jouir l'homme de ce mode d'existence, avant de le mettre en rapport avec les objets du dehors, et ne l'en prive qu'après que les organes des sens, des mouvemens et de la voix, ont cessé tout à fait d'agir.

Quant à la marche que nous avons suivie dans la disposition des fonctions appartenant au même ordre, ou concourant au même but, elle étoit trop bien tracée par la nature, pour que nous ayons pu nous en écarter. Nous avons cru devoir placer la voix immédiatement avant la génération, afin que cet arrangement indiquât, au premier coup-d'œil, la liaison qui existe entre leurs phénomènes. Plusieurs animaux ne font entendre leur voix que pendant la saison des amours ; les oiseaux qui chantent en tout temps, ont au moins, durant cette époque, la voix plus forte et plus sonore. Ses organes se développent tout à coup, lorsque l'homme devient capable de se reproduire, comme si la nature eût voulu l'avertir que c'est surtout par leur moyen qu'il doit exprimer ses desirs à l'être sensible qui peut y répondre. La voix sert donc naturellement de passage entre les fonctions extérieures, et celles qui sont employées à la conservation de l'espèce humaine.

La voix qui conduit si naturellement des fonctions qui établissent les rapports extérieurs à celles dont le but est la conservation de l'espèce, est encore plus étroitement liée aux mouvemens; elle est, en quelque manière, le complément des phénomènes locomoteurs; par elle, sont rendues plus promptes, plus étendues et plus faciles, les communications avec les objets du dehors; dépendante de l'action des muscles, elle est le résultat d'un mouvement volontaire. Enfin, ces mouvemens suppléent quelquefois à la parole, chez les pantomimes, par exemple, et dans le plus grand nombre des cas, le langage d'action concourt à en augmenter l'effet. Tout concourt donc à nous justifier d'avoir placé cette fonction à la suite des mouvemens, en la séparant de la respiration à laquelle tous les auteurs l'avoient jointe, sans faire attention que le rapport sur lequel ils s'appuient, est presque entièrement anatomique, et ne peut servir de fondement en Physiologie.

Nous avons placé à la suite de la génération, une histoire abrégée de la vie et de la mort, dans laquelle se trouve tout ce qui n'appartenoit à aucune des divisions précédentes. La nécessité de cet appendice, qui renferme l'histoire des âges; celle des tempéramens et des variétés de l'espece humaine; celle de la mort et de la putréfaction, tient à l'impossibilité de rattacher à l'histoire particulière des fonctions, ces phénomènes généraux, auxquels toutes participent.



TABLEAU

D'UNE NOUVELLE CLASSIFICATION DES FONCTIONS DE LA VIE.

- **Ire. CLASSE.** FONCTIONS QUI SERVENT A LA CONSERVATION DE L'INDIVIDU. *(Vie individuelle).*
  - **Ier. ORDRE.** En assimilant à sa propre substance les alimens dont il se nourrit. *(Fonctions assimilatrices, intérieures, ou nutritives).*
    - **Ier. GENRE. Digestion.** En extrait la partie nutritive.
      - Préhension des alimens.
      - Mastication.
      - Insalivation.
      - Déglutition.
      - Digestion stomacale.
      - ——— duodénale.
      - ——— intestinale.
      - Excrétion des matières fécales et des urines.
    - **IIe. GENRE. Absorption.** La transporte dans le torrent des humeurs.
      - Inhalation chyleuse.
      - ——— lymphatique.
      - Action des vaisseaux.
      - ———des glandes.
      - ———du canal thorachique.
    - **IIIe. GENRE. Circulation.** La fait couler vers tous les organes.
      - Action du cœur.
      - ———des artères.
      - ———des vaisseaux capillaires.
      - ———des veines.
    - **IVe. GENRE. Respiration.** La combine avec l'oxigène atmosphérique.
      - Action des parois de la poitrine.
      - ——— des poumons.
      - Changemens dans l'air.
      - ——— dans le sang.
      - Calorification.
    - **Ve. GENRE. Secrétions.** Lui font subir diverses modifications.
      - Transsudation séreuse.
      - Secrétion folliculaire ou muqueuse.
      - ——— glandulaire.
    - **VIe. GENRE. Nutrition.** L'applique aux organes dont elle doit opérer l'accroissement et réparer les pertes.
      - Différente dans chaque partie, suivant sa composition particulière.
  - **IIe. ORDRE.** En établissant ses rapports avec les êtres qui l'environnent. *(Fonctions extérieures ou relatives).*
    - **Ier. GENRE. Sensations.** L'avertissent de leur présence.
      - Organes
        - de la vue.
        - de l'ouïe.
        - de l'odorat.
        - du goût.
        - du toucher.
      - Action des nerfs.
      - ——— du cerveau.
      - Entendement humain.
      - Sensation.
      - Souvenir.
      - Jugement.
      - Volonté.
      - Sommeil et veille.
      - Songes et Somnambulisme.
    - **IIe. GENRE. Mouvemens.** L'en rapprochent ou l'en éloignent.
      - Organes et Action musculaires.
      - Squelette.
      - Articulations.
      - Station.
      - Mouvemens progressifs.
        - Marche.
        - Course.
        - Saut.
        - Nage.
        - Vol.
        - Reptation.
      - Mouvemens des membres supérieurs.
      - Attitudes, Gestes.
    - **IIIe. GENRE. Voix et Parole.** Le font communiquer avec ses semblables, sans qu'il ait besoin de se déplacer.
      - Voix
        - articulée ou parole.
        - modulée ou chant.
      - Bégaiement.
      - Grasseyement.
      - Mutisme.
      - Engastrimisme.
- **IIe. CLASSE.** FONCTIONS QUI SERVENT A LA CONSERVATION DE L'ESPÈCE. *(Vie de l'espèce).*
  - **Ier. ORDRE.** Soit qu'elles exigent le concours des deux sexes.
    - Conception et Génération
      - Différences générales des sexes.
      - Hermaphrodisme.
      - Systèmes sur la génération.
  - **IIe. ORDRE.** Ou qu'elles soient exclusivement départies à la femme.
    - Gestation
      - De l'utérus dans l'état de grossesse.
      - Histoire de l'embryon.
      - ——— du fétus.
      - ——— de ses enveloppes.
    - Accouchement
      - De l'utérus après l'accouchement.
      - Lochies.
    - Lactation
      - Action des mamelles.
      - Lait.

- **Accroissement.**
  - Enfance. — Dentition. — Ossification.
  - Puberté. — Menstruation.
  - Adolescence.
  - Jeunesse.
- **Age viril.**
  - Tempéramens.
    - Sanguin.
    - Musculaire.
    - Bilieux.
    - Mélancolique.
    - Lymphatique.
    - Nerveux.
  - Idiosyncrasies.
  - Races humaines.
    - Arabe-Européenne.
    - Nègre.
    - Mongole.
    - Hyperboréenne.
- **Décroissement.**
  - Age de retour.
  - Vieillesse.
  - Décrépitude.
- **Mort.**
- **Putréfaction.**

n
ien
lièr
, aux-

PREMIÈRE CLASSE.

VIE DE L'INDIVIDU.

PREMIER ORDRE.

FONCTIONS ASSIMILATRICES,

C'est-a-dire, Fonctions qui servent à la conservation de l'individu, en assimilant à sa propre substance les alimens dont il se nourrit.

NOUVEAUX ÉLÉMENS

DE

PHYSIOLOGIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Digestion.

I. La digestion est une fonction commune à tous les animaux, par laquelle des substances, qui leur sont étrangères, introduites dans leur corps, et soumises à l'action d'un système particulier d'organes, changent de qualités, et fournissent un composé nouveau, propre à leur nourriture et à leur accroissement.

II. *Considérations générales sur l'appareil digestif.* Les animaux seuls sont pourvus d'organes digestifs; tous, depuis l'homme jusqu'au polype, présentent une cavité alimentaire diversement figurée : l'existence d'un appareil digestif peut donc être donnée comme le caractère essentiel de l'animalité. Dans l'homme, cet appareil consiste en un long canal qui s'étend de la bouche à l'anus : dans ce canal viennent s'ouvrir les conduits excréteurs de diverses glandes qui, placées au voi-

sinage, secrètent des liqueurs propres à altérer, à fluidifier, à animaliser la matière alimentaire. Les différentes parties de ce tube digestif n'ont point une ampleur égale : d'abord évasé dans la portion que forment la bouche et le pharynx, il devient plus étroit dans l'œsophage; celui-ci, en se dilatant beaucoup, donne naissance à l'estomac, qui se retrécit de nouveau, pour se continuer sous le nom de tube intestinal. Ce conduit présente lui-même une grosseur bien différente dans les divers points de son étendue; et c'est sur la considération de ces différences de grandeur, que sont principalement établies les divisions des anatomistes.

La longueur du tube digestif est de cinq à six fois celle de tout le corps, dans un homme adulte; elle est proportionnellement plus considérable dans l'enfant : à cet âge aussi, la digestion est plus active, proportionnée au besoin qu'a l'individu de croître et de réparer. La cavité digestive est, dans l'homme, ouverte par ses deux extrémités; chez quelques animaux, les zoophytes, par exemple, une ouverture unique remplit à la fois les fonctions de l'anus et de la bouche, sert à l'entrée des alimens et à la sortie de leur résidu excrémentitiel.

L'étendue des voies digestives est relative à la nature des alimens dont les animaux se nourrissent : moins ces alimens sont analogues, par leur nature, à la substance de l'animal qu'ils doivent nourrir, plus ils doivent séjourner longtemps dans l'intérieur de son corps, afin d'y subir les altéra-

tions nécessaires. Aussi, observe-t-on que l'intestin des herbivores est très-long, leur estomac fort ample et souvent multiple, tandis que les carnivores ont un tube digestif court, étroit et tellement disposé, que les substances animales qui nourrissent davantage, sous un moindre volume, dont la digestion est plus facile et plus prompte, et qui d'ailleurs eussent pu s'y putréfier par un trop long séjour, le parcourent avec rapidité. Sous ce rapport, l'homme tient le milieu entre les espèces qui se nourrissent de végétaux et celles qui vivent de chairs : il est donc indistinctement appelé à ces deux nourritures ; il n'est exclusivement ni herbivore ni carnivore, mais omnivore, ou *polyphage*. Cette question, si facile à résoudre, a longtemps occupé les médecins, les naturalistes et les philosophes : chacun d'eux apportoit, en faveur de son opinion, des argumens assez plausibles, tirés de la forme et du nombre des dents, de la longueur du conduit intestinal, de la force de ses parois, etc.

Les parois du tube digestif sont essentiellement musculaires ; une membrane muqueuse en tapisse tout l'intérieur, en y formant divers replis; enfin, une troisième tunique s'ajoute accidentellement à l'extérieur des deux autres : elle est fournie par la plèvre à l'œsophage, et par le péritoine à l'estomac ainsi qu'au tube intestinal. Le caractère de cette troisième tunique est de ne point recouvrir toute la surface des parties du tube auxquelles elle s'applique. La tunique musculaire peut être considérée

comme un long muscle creux, étendu de la bouche à l'anus, formé, dans presque toute sa longueur, de deux plans de fibres, les unes longitudinales et les autres circulaires : la volonté préside aux mouvemens de ses deux extrémités, tandis que le reste de son étendue est hors de son empire. Dans les cellules du tissu qui unit ses surfaces aux deux autres tuniques, on ne voit jamais s'amasser de la graisse, qui eût pu gêner ses contractions, retrécir et même oblitérer le conduit, le long duquel il fait descendre les alimens.

III. *Des alimens et des boissons.* Les alimens dont l'homme se nourrit, sont tirés des végétaux ou des animaux. Le règne minéral ne fournit que des assaisonnemens, des médicamens ou des poisons. Les substances minérales sont d'une nature trop hétérogène à la nôtre, pour pouvoir être converties en notre propre substance; il semble que leurs élémens aient besoin d'être élaborés par la vie végétative : ce qui a fait dire avec raison, que les plantes peuvent être regardées comme des laboratoires dans lesquels la nature prépare l'aliment des animaux.

Les alimens tirés des végétaux nourrissent moins bien que ceux tirés du règne animal, parce que, sous un volume donné, ils contiennent moins de molécules assimilables à notre propre substance. De toutes les parties des végétaux, la fécule amylacée est la plus nutritive; mais elle se prête d'autant mieux à l'action des organes digestifs, qu'elle a déjà éprouvé un commencement de fermenta-

tion : c'est pour cette raison, que le pain levé est le meilleur de tous les alimens végétaux. Les chairs des jeunes animaux nourrissent moins bien que celles des adultes, quoique, dans le premier âge, elles soient plus riches en sucs gélatineux; car cette gélatine abondante manque du degré nécessaire de consistance.

Quelle que soit la diversité des alimens, l'action de nos organes en sépare toujours les mêmes principes nutritifs; en effet, que la diète soit entièrement végétale ou purement animale, la composition intime de nos organes ne change point; preuve évidente que la matière que nous retirons des alimens, pour nous l'approprier, est toujours la même; et c'est ainsi que doit être expliquée la sentence du père de la médecine : *Il n'y a qu'un aliment, mais il existe plusieurs espèces d'alimens.*

Quoique l'homme, appelé à vivre sous toutes les latitudes, puisse user de toutes sortes d'alimens, on observe que les habitans des pays chauds préfèrent généralement la diète végétale. Les Brachmanes dans l'Inde, les peuples des Canaries et du Brésil, etc., qui vivent presque uniquement d'herbages, de graines et de racines, habitent sous un climat contre les ardeurs duquel ils sont obligés de se défendre; or, la digestion des végétaux est accompagnée de moins d'irritation et de chaleur. Les boissons aqueuses, acidules et rafraîchissantes sont

propres aux pays chauds ; les peuples du Nord, au contraire, usent davantage de chairs et de boissons spiritueuses et fermentées. Les boissons nourrissent beaucoup moins que les alimens mous ou solides ; peut-être même ne servent-elles à la digestion que comme les liqueurs aqueuses, en facilitant la dissolution des solides, en servant de véhicule à leurs parties divisées ; ou, comme les spiritueuses, en stimulant les organes, en excitant leur action.

Les boissons les moins composées jouissent, à différens degrés, de la double propriété de dissoudre les alimens solides, et de stimuler les organes digestifs. L'eau la plus pure est stimulante par l'air et par les sels dont elle est plus ou moins chargée ; et c'est au défaut de cette propriété excitante, que doit être attribuée la digestion difficile de l'eau distillée.

IV. *De la faim et de la soif.* On désigne par les noms de *faim* et de *soif*, deux sensations qui nous avertissent du besoin qu'a notre corps de réparer les pertes continuelles qu'entraîne le mouvement vital.

Les effets d'une abstinence prolongée sont la diminution du poids du corps, diminution déjà sensible au bout de vingt-quatre heures, l'amaigrissement par la perte de la graisse, la décoloration des fluides et surtout du sang, la chûte des forces, une grande sensibilité avec insomnie, des tirail-

lemens douloureux dans la région épigastrique.

On meurt de faim d'autant plus promptement qu'on est plus jeune et plus robuste. C'est ainsi que ce père infortuné, dont Le Dante nous a transmis l'épouvantable histoire, condamné à périr d'inanition, et renfermé avec ses enfans dans un cachot obscur, mourut le dernier, au huitième jour, après avoir vu périr, au milieu des convulsions de la rage et des cris du désespoir, ses quatre fils, malheureuses victimes de la plus exécrable vengeance dont le souvenir soit resté dans la mémoire des hommes. Haller a recueilli dans sa grande Physiologie plusieurs exemples d'une longue abstinence. S'il faut en croire les auteurs de ces observations, dont quelques-unes manquent du degré d'authenticité nécessaire pour qu'on puisse y ajouter foi, on a vu des individus passer dix-huit mois, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, et même dix années, sans prendre aucune nourriture. On trouve dans les Mémoires de la Société d'Edimbourg, l'histoire d'une femme qui vécut avec du petit-lait seulement, pendant cinquante années. Les sujets de ces observations sont, pour la plupart, des femmes foibles et délicates, vivant dans l'obscurité, livrées à une inaction absolue, et chez lesquelles la vie presque éteinte ne se manifestoit que par un pouls presque insensible et une respiration rare et peu marquée. Un fait bien digne d'attention, c'est que les muscles et les viscères de quelques-unes, ouvertes après leur mort, brilloient d'un éclat évi-

demment phosphorique (1). Le phosphore seroit-il le produit du dernier degré d'animalisation? On conçoit sans peine que, vivant en quelque sorte de leur propre substance, les humeurs, dans ces personnes, ont été fréquemment soumises à l'action des causes animalisantes et assimilatrices qui leur ont fait subir la plus grande altération dont elles soient susceptibles.

On a tour à tour cherché la cause prochaine de la faim, dans les frottemens que les houppes nerveuses de l'estomac exercent les unes sur les autres, quand ce viscère est vide; dans l'irritation que produisent sur ses parois les sucs gastriques accumulés; dans la lassitude qui naît de la contraction persévérante de ses fibres musculaires; dans la compression et la plicature qu'éprouvent ses nerfs durant cette contraction permanente; dans les tiraillemens qu'exercent sur le diaphragme le foie et la rate, lorsque l'estomac et les intestins étant vides, ces viscères cessent d'être soutenus; tiraillement qui est d'autant plus considérable, qu'un nouveau mode de circulation s'établit dans les viscères qui reçoivent leurs vaisseaux du tronc cœliaque, et que l'estomac recevant moins de sang, la rate et le foie doivent augmenter de poids et de volume, parce qu'ils en reçoivent davantage.

(1) « *Nitidissima viscera sunt animalium fame enectorum* » *et argentei fibrarum fasciculi.* »

Haller. Élém. Ph. tom. 6, pag. 183.

Ceux qui prétendent que la faim dépend des frottemens qu'exercent les unes sur les autres les parois de l'estomac, rapprochées, quand ce viscère est vide, s'appuient de l'exemple des serpens, dont l'estomac est purement membraneux, et qui la supportent longtemps, tandis que les gallinacés, dont l'estomac musculeux et robuste peut se resserrer fortement sur lui-même, l'endurent avec peine. Mais, outre qu'il existe une prodigieuse différence entre l'activité vitale dont sont doués les organes d'un oiseau et ceux d'un reptile, l'estomac qui revient sur lui-même, à mesure qu'il se vide, peut se resserrer au point que sa dilatation disparoisse, sans que, pour cela, ses parois, qui se touchent, exercent aucun frottement d'où la sensation de la faim puisse dépendre : en effet, pour que ces parois agissent, il faut que la présence des alimens les y détermine ; tant que l'estomac est vide, rien ne les engage à sortir de leur immobilité.

Ceux qui pensent qu'elle est due aux tiraillemens qu'exercent la rate et le foie sur le diaphragme que l'estomac vide cesse de soutenir, disent qu'on l'appaise momentanément en soutenant les viscères abdominaux, au moyen d'une large ceinture; que la faim cesse aussitôt que l'estomac est rempli, et avant que les alimens aient pu fournir aucun principe réparateur. Dans cette hypothèse toute mécanique, comme dans celle qui attribue la faim à l'irritation que produisent les sucs gastriques, à la lassitude des fibres contractées, à la compression

qu'éprouvent les nerfs ; comment expliquer pourquoi, l'heure accoutumée du repas étant passée, la faim s'appaise pour un certain temps ? Ne doit-on pas plutôt la considérer comme une sensation nerveuse, qui, existant dans l'estomac, se fait ressentir sympathiquement dans toutes les parties ; et, entretenant un excitement vif et soutenu dans l'organe où elle a principalement son siége, y appelle les humeurs de toutes parts ? Ce phénomène, comme tous ceux qui dépendent de l'action nerveuse, est soumis aux lois de l'habitude, à l'influence du sommeil et des passions de l'ame, dont l'empire est si grand, que l'on a vu des gens de lettres, absorbés par les travaux de la méditation et de la pensée, oublier totalement qu'ils avoient besoin de nourriture. Tout ce qui réveille la sensibilité de l'estomac d'une manière directe ou sympathique, augmente l'appétit, et occasionne la faim. Ainsi, la boulimie dépend quelquefois de l'irritation continuelle qu'entretient un tœnia dans les organes digestifs. L'impression du froid sur la peau, en augmentant sympathiquement l'action de l'estomac, a quelquefois produit la faim canine, comme Plutarque en rapporte des exemples (*Vie de Brutus*). Les boissons spiritueuses, les alimens de haut goût provoquent l'appétit, lors même que l'estomac est rempli outre mesure. Au contraire, tout ce qui émousse ou diminue cette sensibilité, rend plus tolérable ou fait taire le sentiment de la faim. C'est ainsi, qu'au rapport des voyageurs, les

Mollahs turcs, les *Faquirs* indiens, supportent de longs jeûnes, parce qu'ils usent habituellement d'opium, et endorment, en quelque sorte, par ce narcotique, la sensibilité de l'estomac. Les boissons tièdes et relâchantes entraînent la perte de l'appétit; l'usage médicamenteux des opiacés suspend tout à coup la digestion stomacale.

V. La soif est encore plus impérieuse que la faim, et s'endure moins patiemment. L'épaississement des humeurs, privées par la transpiration, des parties aqueuses qui en tempèrent l'activité, cause une irritation générale, d'où naît une fièvre aiguë avec ardeur et sécheresse de la gorge, qui s'enflamme, et peut se gangréner si l'on ne satisfait pas à ce besoin. L'usage des boissons aqueuses n'est pas le plus sûr moyen de l'appaiser. Le voyageur, exposé aux chaleurs brûlantes de l'été, mêle avec avantage les spiritueux à l'eau commune, qui, seule, ne stimule point assez les glandes muqueuses et salivaires, dont la secrétion arrose d'une humeur abondante l'intérieur de la bouche et du pharynx. La soif augmente toutes les fois que les secrétions aqueuses deviennent plus abondantes. C'est ainsi qu'elle tourmente l'hydropique, chez lequel les humeurs se dirigent vers le siége de l'épanchement. Elle est excessive dans le diabètes, et proportionnée à l'abondance des urines.

VI. *Mastication des alimens.* Les organes employés à la mastication des alimens, sont les lèvres, les mâchoires et les dents dont elles sont armées,

les muscles qui les meuvent, et ceux qui forment les parois de la bouche. Les mouvemens des lèvres sont extrêmement variés, et dépendent de l'action simple ou combinée de leurs muscles qui couvrent la plus grande partie de la face, et peuvent être distingués en releveurs de la lèvre supérieure, (*les canins*, *les incisifs*, *les releveurs communs et les myrtiformes*); en abaisseurs de la lèvre inférieure, (*les triangulaires*, *les quarrés*, *les houppes du menton*); en diducteurs des commissures, (*les buccinateurs*, *les grands et petits zygomatiques*, *les peauciers*); et en constricteurs, (*l'orbiculaire des lèvres*).

VII. Les mouvemens de la mâchoire supérieure ont si peu d'étendue, que plusieurs en ont nié l'existence; elle s'élève néanmoins un peu quand l'inférieure s'abaisse: mais c'est principalement par la dépression de celle-ci que s'opère l'ouverture de la bouche. Les muscles postérieurs du col et le ventre mastoïdien du digastrique opèrent l'élévation légère de la mâchoire supérieure qui se meut avec toute la tête, aux os de laquelle elle est fortement unie. Cette union de la mâchoire supérieure aux os de la tête, rend cette mâchoire moins mobile dans l'homme que dans le plus grand nombre des animaux, où, dégagée du poids énorme du crâne, elle s'allonge au devant de cette cavité, au dessus de la mâchoire inférieure. En descendant dans l'échelle animale, on voit sa mobilité augmenter à mesure qu'on s'éloigne de l'espèce hu-

maine ; elle est égale à celle de la mâchoire inférieure dans les reptiles et dans plusieurs poissons ; et de là l'énorme dimension de la gueule du crocodile et du requin ; de là vient encore que les serpens engloutissent souvent une proie dont le volume est plus grand que le leur, et seroient infailliblement suffoqués, n'étoit la faculté dont ils jouissent de suspendre leur respiration durant de longs intervalles, et d'attendre patiemment que les sucs gastriques dissolvent l'aliment à mesure qu'il est avalé.

Dans l'acte de la mastication, la mâchoire supérieure peut être considérée comme une enclume sur laquelle frappe un marteau mobile représenté par la mâchoire inférieure ; et les mouvemens de cette dernière, sa pression, ses efforts eussent bientôt dérangé l'assemblage des pièces osseuses dont la face est composée, si cet édifice peu solide, parce que les os qui le forment ne sont que juxta-posés, ou unis par suture harmonique, n'étoit soutenu, et ne transmettoit au crâne le double effort qui le presse de bas en haut, et le pousse vers les côtés. Six colonnes verticales, les apophyses montantes des os maxiliaires superieurs, les portions orbitaires des os de la pommète et les parties verticales des os palatins supportent et communiquent l'effort qui se passe dans le premier sens, tandis que les arcades zygomatiques serrent fortement les os de la face les uns contre les autres, et résistent puissamment à ce que ces os se désunissent en dehors

ou sur les côtés. La mâchoire inférieure s'abaisse par son propre poids, quand ses élévateurs se relâchent; les muscles de l'os hyoïde et le ptérigoïdien externe achèvent ce mouvement, dont le centre n'est pas dans l'articulation de la mâchoire avec les temporaux, mais correspond à une ligne qui traverseroit ses branches un peu au-dessus de ses angles. C'est autour de cet axe, qu'en s'abaissant, la mâchoire inférieure exécute un mouvement de rotation, par lequel ses condyles se trouvent portés en avant, tandis que ses angles se dirigent en arrière. Dans les enfans, les branches de la mâchoire étant moins relevées sur le corps de l'os, en ayant presque la direction, le centre des mouvemens est toujours dans les cavités glénoïdes que les condyles n'abandonnent jamais, quel que soit le degré d'abaissement de la mâchoire. Par cette disposition, la nature a prévenu ses luxations qui eussent été si fréquentes dans le premier âge de la vie; soit par les cris continuels, dans lesquels cet os est abaissé outre mesure, soit lorsque, ne connoissant point encore le juste rapport entre la grandeur de la bouche et la grosseur des corps qu'ils veulent y introduire, les enfans présentent à son ouverture des corps très-volumineux qu'ils s'efforcent d'y faire pénétrer.

La mâchoire inférieure forme un levier coudé double, du troisième genre, dans lequel la puissance représentée par les muscles temporaux, masseters et ptérigoïdiens internes, se trouve placée

entre le point d'appui et la résistance plus ou moins rapprochée du menton.

Le mode d'articulation de la mâchoire avec les temporaux ne lui permet que des mouvemens d'abaissement et d'élévation, dans lesquels les dents, dont les deux mâchoires sont armées, se rencontrent à la manière des branches des ciseaux, et des mouvemens de diduction latérale par lesquels les arcades dentaires glissent l'une sur l'autre, en exerçant des frottemens bien propres à broyer les alimens, dont les premiers mouvemens opèrent le déchirement ou la section.

VIII. Dans les animaux qui vivent de chair, les muscles élévateurs de la mâchoire inférieure, et principalement les temporaux, et les masseters, sont doués d'une force prodigieuse, et proportionnée à leur volume. Chez eux, l'apophyse coronoïde à laquelle s'insère le muscle temporal, est très-prononcée; le condyle est reçu dans une cavité profonde; tandis que, dans les herbivores, au contraire, les élévateurs sont moins épais et plus foibles, et les ptérigoïdiens, par l'action desquels s'exécutent les mouvemens latéraux, ou de broiement, plus forts et plus développés. Les cavités glénoïdes des temporaux sont aussi, chez eux, larges et peu profondes, et permettent aux condyles de glisser facilement à leur surface. La force respective des élévateurs et des diducteurs de la mâchoire peut être appréciée facilement par l'inspection des fosses temporales et zygomatiques. Leur profondeur est

toujours en raison inverse et proportionnée au volume des muscles qu'elles contiennent. Dans les carnivores, l'arcade zygomatique, à laquelle s'attache le masseter, est déprimée, et semble avoir cédé à l'effort de traction que le muscle exerce sur elle. Sous le rapport qui vient d'être examiné, l'homme tient encore le milieu entre les espèces carnivores et celles qui tirent leur subsistance du règne végétal; mais rien ne prouve mieux sa nature que la composition de ses arcades dentaires.

IX. Les petits os très-blancs et très-durs qui les forment, ne se ressemblent pas dans tous les animaux dont les mâchoires en sont pourvues. Tous n'ont point, comme l'homme, trois espèces de dents. Les *laniaires* (1) n'existent point dans la nombreuse famille des rongeurs. Il en est qui manquent d'*incisives*. Les premières paroissent plus propres à

(1) J'ai cru devoir, à l'exemple de quelques naturalistes, assigner ce nom aux dents canines; 1°. parce que leur principal usage étant de *lacérer*, de déchirer les tissus fibreux, il convient de leur donner une dénomination tirée de leur manière d'agir sur les alimens soumis à leur action, comme on l'a fait pour les incisives et les molaires; 2°. parce que le nom de canine peut donner une idée fausse, en faisant croire que cette sorte de dents est départie à une seule espèce de carnivores, quoiqu'on les trouve, sur le lion, le tigre, etc., plus fortes et mieux développées.

Cette explication est indispensable dans un temps où chacun aspire à la gloire facile d'opérer des innovations dans le langage:

déchirer les tissus fibreux, qui offrent beaucoup de résistance. Elles sont aussi très-longues, et recourbées en manière de tenailles à branches croisées, dans les animaux carnivores. Les *molaires* servent surtout à la trituration des substances, dont la première division a été opérée par les *laniaires* qui les déchirent, ou par les *incisives* qui, se rencontrant comme les branches des ciseaux, en opèrent une véritable section; ces dernières, au nombre de quatre à chaque mâchoire, n'agissant que sur des corps qui offrent assez peu de résistance, sont placées à l'extrémité du levier maxillaire. Les molaires sont plus rapprochées du point d'appui; c'est aussi sur elles que se passent les plus grands efforts de

---

l'invention des mots, dit une femme célèbre, est cependant le symptome le plus sûr de la stérilité des idées.

Les dents diffèrent essentiellement des autres os; 1°. par la vive sensibilité dont elles jouissent; 2°. par les nerfs que l'on peut y suivre, tandis qu'ils ne paroissent se rendre dans aucune autre partie du système osseux; 3°. par le mode de distribution des vaisseaux. Ceux-ci y pénètrent, au moyen d'une ouverture qui se voit au sommet de leur racine, et viennent se répandre dans la membrane muqueuse que la dent enveloppe, et qui forme la partie la plus essentielle de l'os; 4°. par leur inaltérabilité à l'air, propriété qu'elles doivent à l'émail qui recouvre leur portion extérieure. On a dit, avec raison, que la nature, en revêtant de cette arme le corps de la dent, avoit imité le procédé de la trempe, au moyen duquel nous durcissons les pointes des instrumens de fer ou d'acier.

la mastication. Si nous voulons briser un corps très-dur, nous le plaçons, par instinct, entre les dernières grosses molaires, et, raccourcissant de beaucoup le bras par lequel agit la résistance, nous corrigeons le levier du troisième genre qui, le plus employé dans l'économie animale, est cependant, de tous, le plus désavantageux. Les dents *laniaires* ont des racines très-longues qui, s'enfonçant profondément dans les bords alvéolaires, les fixent assez solidement pour qu'elles puissent exercer, sans danger d'avulsion, des tiraillemens considérables.

L'émail qui revêt l'extérieur des dents, préserve la substance de l'os exposé au contact de l'air, des effets nuisibles que ce contact immédiat ne manque jamais d'occasionner; et bien plus dur que la substance osseuse, il les rend capables de briser les corps les plus résistans, sans en éprouver aucun dommage. Les acides concentrés ramollissent cette substance, et affectent les dents d'une manière douloureuse. La sensibilité dont ces os jouissent, réside dans la membrane muqueuse qui tapisse leur cavité intérieure, et dans laquelle viennent se répandre les vaisseaux et les nerfs qui pénètrent par les conduits dont sont creusées leurs racines. Cette membrane est le siége d'un grand nombre de maladies auxquelles les dents sont sujètes. L'émail, usé sans cesse par les frottemens réitérés qu'il exerce et qu'il éprouve, est susceptible d'accroissement et de réparation. Les alvéoles dans lesquelles les racines

des dents sont implantées, embrassent exactement ces racines; et toutes ayant une forme exactement conique, c'est sur tous les points de la surface intérieure de ces petites cavités, et non point seulement sur leur fond, endroit par lequel les vaisseaux et les nerfs des dents y pénètrent, qu'est transmis l'effort que ces os supportent. Lorsque, par des causes accidentelles, ou par les progrès de l'âge, les dents sont tombées, leurs alvéoles se resserrent, puis s'effacent; les gencives, substance membraneuse, rougeâtre, dense et serrée, qui lie les dents aux bords alvéolaires, se durcissent, et deviennent calleuses sur ces bords amincis. Les vieillards, après la chûte complète des dents, n'ont qu'une mastication imparfaite; et c'est là une des causes de la lenteur de leur digestion, les sucs gastriques ne dissolvant qu'avec peine des alimens dont les molécules ne sont point assez divisées.

X. *Insalivation.* Cette trituration mécanique n'est pas le seul changement que les alimens éprouvent dans la bouche. Soumis à l'action des organes masticateurs qui surmontent la force de cohésion de leurs molécules, ils sont en même temps pénétrés par la salive. Cette liqueur, secrétée par des glandes placées au voisinage de la bouche, est versée en grande quantité dans l'intérieur de cette cavité pendant le temps de la mastication.

La salive est un liquide transparent et visqueux, formé d'environ quatre parties d'eau et d'une partie d'albumine, dans lequel sont dissous des phos-

phates de soude, de chaux et d'ammoniaque, ainsi qu'une petite quantité de muriate de soude; comme tous les fluides albumineux, elle mousse quand on l'agite, en absorbant l'oxigène de l'atmosphère, dont elle paroît fort avide. Son attraction pour ce fluide gazeux est si forte, qu'on parvient à oxider l'or et l'argent en triturant, avec la salive, des feuilles très-minces de ces deux métaux si difficilement oxidables.

L'irritation que la présence ou le desir des alimens occasionne, réveille les glandes salivaires, qui se gonflent et deviennent autant de centres de fluxion vers lesquels les humeurs se portent en abondance. Bordeu a le premier fait remarquer combien étoit grande la quantité des nerfs et des vaisseaux que reçoivent les glandes parotides, maxillaires et sublinguales, des artères carotides externes, maxillaires et linguales, de la portion dure de la septième paire et du nerf lingual de la cinquième, qui traversent leur substance, ou marchent quelque temps à leur surface. Ce grand nombre de vaisseaux et de nerfs est relatif à la quantité de salive qui peut être secrétée : on l'estime à six onces environ, pendant la durée moyenne d'un repas. Elle coule plus abondamment lorsque les alimens dont nous faisons usage sont doués de qualités âcres et vivement stimulantes. Elle se mêle aux mucosités abondamment secrétées par les glandes molaires, buccales, labiales, palatines et linguales, à la sérosite que laissent exhaler les ar-

tères des parois de la bouche ; humecte, pénètre et dissout le bol alimentaire, en rassemble les molécules divisées, et leur imprime un premier degré d'altération. Nul doute, qu'agitée avec les alimens par les mouvemens des mâchoires, la salive n'absorbe de l'oxigène, et ne mêle aux alimens une certaine quantité de ce gaz, propre à favoriser les changemens qu'ils doivent ultérieurement subir.

XI. Les parois musculaires de la bouche sont, durant la mastication, dans une continuelle activité. La langue presse en tout sens les alimens, et les pousse sous les arcades dentaires ; les muscles de la joue, et principalement le buccinateur, contre lesquels les alimens sont poussés, les repoussent sous ces arcades pour qu'ils y soient suffisamment triturés. Quand la division est assez avancée, que la pénétration salivaire est assez intime, alors la langue promène sa pointe dans les diverses parties de la bouche, en parcourt tous les recoins, et ramasse les alimens, qu'elle rassemble sur sa face supérieure. Lorsque cette collection est complète, elle presse le bol alimentaire contre la voûte du palais, et, recourbant sa pointe en haut et en arrière, en même temps qu'elle abaisse sa base, elle offre à ce bol, un plan incliné, sur lequel elle le pousse d'avant en arrière, pour lui faire franchir l'isthme du gosier, et le précipiter dans le pharynx. C'est dans ce passage du bol alimentaire, dans sa descente le long du pharynx et de l'œsophage, que consiste la déglutition, fonction à laquelle coopè-

rent plusieurs organes, et dont le mécanisme est assez compliqué.

XII. *Déglutition.* Pour que la déglutition s'opère, la bouche se ferme par le rapprochement des deux mâchoires ; alors les muscles sous-maxillaires, *digastriques*, *génio-hyoïdiens*, *mylo-hyoïdiens*, *etc.*, élèvent le larynx et le pharynx, en entraînant l'os hyoïde vers la mâchoire inférieure fixée par ses élévateurs. En même temps que le muscle hyo-glosse élève l'os hyoïde, il abaisse et porte en arrière la base de la langue ; alors l'épiglotte, placée entre ces deux parties rapprochées, est poussée en bas et en arrière par la base de la langue qui l'applique sur l'ouverture du larynx. Le bol alimentaire, pressé entre la voûte du palais et la face supérieure de la langue, glisse sur le plan incliné que celle-ci lui présente, et, poussé par sa pointe qui se recourbe en arrière, il franchit l'isthme du gosier. Les mucosités que les amygdales laissent exsuder à leur surface, facilitent son passage. Lorsque le bol alimentaire est ainsi tombé dans l'arrière-bouche, le larynx qui s'étoit élevé, en se portant en avant, et en entraînant le pharynx dans ce mouvement, s'abaisse et se porte en arrière. Ce dernier organe, stimulé par la présence des alimens, se contracte, et les feroit en partie rétrograder par les fosses nasales, si le voile du palais, relevé par l'action des péristaphylins internes, tendu transversalement par les péristaphylins externes, ne se portoit vers leurs ouvertures

postérieures, et vers les orifices gutturaux des trompes d'Eustache. Quelquefois la résistance qu'il oppose est surmontée, et les alimens ressortent en partie par les narines. Ceci arrive lorsque, pendant l'acte de la déglutition, nous voulons parler ou rire. Alors l'air chassé des poumons, avec plus ou moins de force, relève l'épiglotte, et, rencontrant la masse alimentaire, la repousse vers les ouvertures qui doivent lui donner passage.

Le bol alimentaire est dirigé vers l'œsophage, et poussé dans ce canal par les contractions péristaltiques du pharynx, qui peut être regardé comme la partie évasée d'un tuyau infundibuliforme. Les alimens solides passent derrière l'ouverture du larynx, exactement recouverte par l'épiglotte. Les boissons coulent sur les côtés de cette ouverture, dans deux gouttières faciles à apercevoir. Leur déglutition est toujours plus difficile que celle des solides : les molécules d'une liqueur tendent sans cesse à s'écarter, et, pour empêcher cette dissociation, les organes sont obligés de s'appliquer mieux, et d'embrasser avec plus d'exactitude le corps que l'on avale. Aussi observe-t-on constamment, dans les cas où la déglutition se trouve empêchée par quelque vice organique dans les parois de l'œsophage, que les malades qui prennent encore des alimens solides, avalent avec peine quelques gouttes de boisson, et sont en proie aux tourmens de la soif, lorsqu'ils peuvent encore apaiser la faim.

La déglutition de l'air et des substances gazeuses, est plus difficile encore que celle des liquides, parce que ces fluides élastiques sont encore bien moins coercibles; on ne parvient même qu'à la faveur d'une longue habitude, à faire passer une gorgée d'air de la bouche dans l'estomac. Le cit. Gosse, de Genève, avoit acquis cette facilité par un long exercice; il s'en servoit pour se faire vomir à volonté, et, tournant cette faculté précieuse au profit de la science, il a déterminé le degré de digestibilité des alimens dont on fait le plus fréquent usage.

Les alimens descendent dans l'œsophage, poussés par les contractions de ce conduit musculo-membraneux, étendu le long de la colonne vertébrale, depuis le pharynx jusqu'à l'estomac. Des mucosités, abondamment secrétées par la membrane dont est tapissé son intérieur, les enveloppent, et rendent leur progression plus facile. Les plis longitudinaux de la membrane intérieure favorisent la dilatation du canal; néanmoins, lorsqu'il est élargi outre mesure, il en résulte de vives douleurs dépendantes sans doute du tiraillement qu'éprouvent les plexus nerveux, par lesquels les nerfs de la huitième paire embrassent l'œsophage en descendant sur ses côtés. J'omets à dessein le poids des alimens dans l'énumération des causes qui les font descendre par l'œsophage. Quoique, dans l'homme comme dans les quadrupèdes, ce poids ne soit point un obstacle à la déglutition, il favorise si

peu cette fonction, que l'affoiblissement de la contractilité musculaire, aux approches de la mort, suffit pour l'empêcher tout à fait. Les boissons font alors entendre un bruit d'un fâcheux présage. Ce bruit consiste dans un gargouillement du liquide, qui tend à s'engager dans le larynx, dont l'ouverture n'est point recouverte par l'épiglotte; et si l'on insiste, et que l'on veuille gorger le malade d'une tisane dont la déglutition est impossible, elle coule dans la trachée artère, remplit les bronches, et l'individu meurt suffoqué.

XIII. *De l'abdomen.* Avant d'étudier les phénomènes ultérieurs de la digestion, accordons un moment à l'examen de la cavité qui en renferme les principaux organes. L'abdomen est presqu'entièrement rempli par l'appareil digestif, dont les voies urinaires font partie : sa grandeur, la structure de ses parois, sont évidemment relatives aux fonctions de cet appareil. La capacité de l'abdomen est supérieure à celle des deux autres grandes cavités; ses dimensions ne sont pas invariablement fixées comme celles du crâne, dont la grandeur est déterminée par l'étendue des parois osseuses et non extensibles : elles sont aussi plus variables que celles de la poitrine, parce que les degrés de dilatation de celle-ci sont limités par l'étendue des mouvemens dont les côtes et le sternum sont capables. Le bas-ventre s'agrandit, au contraire, d'une manière en quelque sorte indéfinie, par l'écartement de ses parois molles et extensibles. On le voit contenir jusqu'à quatre-vingts pintes de liquide dans cer-

taines hydropisies ascites, sans que cette quantité énorme d'un fluide accumulé, cause la mort par l'effet de sa masse, tandis qu'à raison de la délicatesse du cerveau, de l'exacte plénitude du crâne, et surtout de l'inflexibilité de ses parois, les moindres épanchemens sont si dangereux dans cette cavité; tandis que l'amas de quelques pintes de liquide dans la cavité de la poitrine, amène à sa suite la suffocation. Cette vaste capacité de l'abdomen, susceptible d'une augmentation facile, étoit bien nécessaire dans une cavité dont les viscères, creux pour le plus grand nombre, et dilatables, renferment des matières dont les quantités sont variables, et d'où se dégagent des gaz qui remplissent de grands espaces. Quelle prodigieuse différence n'établit point dans les dimensions de l'abdomen la différence des alimens dont les animaux se nourrissent! Comparez le corps grèle, élancé du tigre, du léopard, de tous les carnivores, à la masse pesante de l'éléphant, du bœuf, de tous les animaux dont les végétaux font la principale ou l'unique nourriture. L'enfant qui digère beaucoup, pour se développer et croître, a l'abdomen bien plus étendu que l'adulte et que le vieillard. Chez lui l'appendice xyphoïde du sternum se termine vis-à-vis le corps de la huitième ou neuvième vertèbre dorsale. Dans les vieillards, elle descend jusqu'à la dixième, ou même la onzième; de manière que la capacité abdominale diminue avec le besoin des alimens et l'activité de la digestion.

Les organes intérieurs du corps sont incessam-

ment agités par différentes causes, et entraînés dans divers mouvemens. L'action du système artériel tend à soulever la masse cérébrale, et à lui communiquer des mouvemens d'élévation et d'abaissement; les mouvemens des côtes opèrent la dilatation et l'affaissement du tissu pulmonaire; le cœur, adhérent au diaphragme, entraîné par ce muscle lorsqu'il s'abaisse, s'élance encore contre les parois de la poitrine, chaque fois que ses ventricules se contractent. Les viscères abdominaux ne sont pas moins ballottés par les mouvemens respiratoires; ils éprouvent, de la part du diaphragme et des muscles larges, une action et une réaction perpétuelles. Par là, la circulation des humeurs se trouve favorisée dans les vaisseaux, le cours des alimens accéléré dans le tube intestinal, la digestion activée, et plusieurs excrétions, comme celles des matières fécales et de l'urine, accomplies.

XIV. *Digestion stomacale.* Les alimens reçus dans l'estomac, s'y accumulent graduellement en écartant ses parois, toujours contiguës quand il est vide. Dans cette distension mécanique de l'estomac, par la matière alimentaire, cet organe cède sans réagir. Il n'est cependant pas absolument passif; ses parois s'appliquent par une contraction générale, une sorte de mouvement tonique, à la matière qui s'accumule; et c'est à cette action de tout l'estomac, que les anciens donnoient le nom de *péristole.* A mesure qu'il se dilate, sa grande

courbure est poussée en avant, les deux feuillets du grand épiploon se séparent, la reçoivent dans leur écartement, et s'appliquent à l'extérieur de l'estomac dilaté. Ce repli du péritoine paroît avoir, chez l'homme, pour principal usage, de faciliter l'ampliation de l'estomac qui se développe surtout par sa partie antérieure : on s'en assure en soufflant l'estomac d'un cadavre. A mesure que l'air dilate ce viscère, les deux lames de l'épiploon s'appliquent à sa surface, et si l'on traverse cette membrane avec une épingle, à un pouce de distance de sa grande courbure, on voit l'épingle s'en rapprocher, être ramenée vers cette courbure ; mais la portion supérieure de l'épiploon, peut seule être employée à cet usage, et jamais l'estomac ne s'approprie la totalité de ce repli membraneux. Dirons-nous avec Galien, que le grand épiploon garantit les intestins du froid, et leur conserve une douce chaleur indispensable à la digestion ; avec quelques-uns, qu'il remplit les vides, fait l'office d'un fluide, adoucit les frottemens et la pression de la paroi antérieure de l'abdomen ; avec d'autres, qu'il est là, pour que le sang s'y porte, lorsque l'estomac, resserré sur lui-même, refuse de le recevoir ? Le sang qui coule si lentement dans ses vaisseaux longs et déliés, n'y contracte-t-il point quelque disposition oléagineuse, qui le rend plus propre à fournir les matériaux de la bile ?

L'estomac s'étend aussi, quoique d'une manière

moins apparente, du côté de sa petite courbure, et les deux lames de l'épiploon gastro-hépatique s'écartent comme celles du grand épiploon. Telle est l'utilité de l'épiploon gastro-hépatique, qui peut être regardé comme un résultat nécessaire de la manière dont le péritoine est disposé relativement aux viscères de l'abdomen. Cette membrane, qui se porte de l'estomac au foie, pour le recouvrir, ne pouvoit franchir l'intervalle qui les sépare, qu'en y jetant une sorte de pont membraneux, par lequel sont soutenus les vaisseaux et les nerfs qui, de la petite courbure ou du bord postérieur de l'estomac, se portent vers la face concave du foie. Cet épiploon gastro-hépatique peut encore, par l'écartement des deux feuillets dont il est formé, prêter à la dilatation de la veine porte hépatique, qui se trouve, ainsi que tout le paquet des vaisseaux, des nerfs et des conduits excréteurs du foie, contenue dans l'épaisseur de son bord droit.

L'estomac a de tout temps été regardé comme le principal organe de la digestion, il n'y joue cependant qu'un rôle préparatoire et secondaire : ce n'est pas par lui que s'accomplit le principal et le plus essentiel phénomène de cette fonction, je veux dire la séparation de la partie nutritive de l'aliment d'avec sa portion excrémentitielle. Reçue dans sa cavité, la matière alimentaire se dispose à cette prochaine séparation ; elle se fluidifie, éprouve une altération profonde, et se convertit en une pâte molle et homogène, connue sous le nom de chyme. Quel

est l'agent qui opère cette conversion; ou sous d'autres termes, en quoi consiste la digestion stomacale?

Comme il est souvent nécessaire de déblayer avant de construire, nous allons rappeler ici et réfuter les hypothèses successivement proposées, pour en expliquer le mécanisme; elles peuvent se réduire à la *coction*, la *fermentation*, la *putréfaction*, la *trituration* et la *macération* des alimens reçus dans la cavité de l'estomac.

XV. La première opinion est celle des anciens et du père de la médecine; mais par le terme de *coction*, Hippocrate n'a point voulu désigner un phénomène semblable à celui que présentent les alimens soumis dans un vase à l'action de la chaleur; la température de l'estomac, qui n'est pas supérieure à celle du reste du corps (trente-deux degrés), ne seroit point suffisante; les animaux à sang froid digèrent comme ceux à sang chaud, etc.; la chaleur fébrile, comme Vanhelmont l'observe, déprave la digestion au lieu de l'accélérer. Dans le langage des anciens, le mot coction exprime l'altération, la maturation, l'animalisation des alimens, rapprochés de notre nature par les mutations qu'ils éprouvent dans la cavité stomacale. Il est néanmoins avéré que la chaleur naturelle concourt et facilite ces changemens : les expériences de Spallanzani sur les digestions artificielles, prouvent que le suc gastrique n'agit pas plus efficacement que l'eau commune pour ramollir et dissoudre les substances alimentaires, lorsque la température

est au dessous de 7 degrés (thermomètre de Réaumur); qu'il devient au contraire très-actif, lorsque la chaleur est de 10, 22, 30 ou 40 degrés au-dessus de la glace. La digestion dans les animaux à sang froid, est toujours d'ailleurs beaucoup plus lente, que dans ceux à sang chaud.

XVI. Les auteurs et les partisans du systême de la fermentation, ont admis dans les alimens, reçus dans l'estomac, un mouvement intestin et spontané, en vertu duquel ils passent à un nouvel ordre de combinaisons; et comme on accélère le travail fermentatif, en ajoutant à la matière qui l'éprouve, une certaine quantité de la même matière qui a déjà fermenté, quelques-uns d'entr'eux ont supposé dans l'estomac un levain toujours existant, formé, suivant Vanhelmont, par un acide subtil, et consistant, selon d'autres, dans la petite quantité des alimens restés de la digestion précédente. Mais, outre que l'estomac se vide complétement, et que son intérieur ne présente aucune trace de levain à celui qui l'observe, quelques heures après la digestion, il faut un repos parfait aux substances qui fermentent, et l'aliment est soumis aux oscillations ondulatoires, aux contractions péristaltiques de l'estomac; ce viscère reçoit des secousses des artères voisines, il est d'ailleurs continuellement ballotté par les mouvemens respiratoires. Les fermentations s'accompagnent d'absorption ou de dégagement de produits gazeux, etc., etc., et tous ces phénomènes n'ont point lieu,

quand l'action de l'estomac n'a souffert aucun dérangement.

On doit néanmoins dire, à l'appui de l'opinion des fermentateurs, que nous ne pouvons nous nourrir que de substances fermentescibles (III), et que les matières qui ont déjà subi ce commencement de décomposition, qu'amènent les fermentations panaire et sucrée, se digèrent plus aisément, et en moins de temps. Cette fermentation imperceptible, si elle a lieu réellement, doit avoir beaucoup plus d'analogie avec ces deux dernières espèces d'altération, qu'avec celles qu'on nomme fermentations vineuse et acide, mais aucune n'en doit différer davantage que la fermentation putride.

XVII. Il s'est cependant trouvé des Physiologistes qui, depuis Plistonicus, disciple de Praxagore, admettent que la digestion se fait par une véritable putréfaction. Mais, outre qu'il ne se dégage jamais de l'ammoniaque dans ce travail, notre économie digestive a, comme on le verra bientôt, la propriété de faire rétrogader, ou au moins d'arrêter la putréfaction des substances qui lui sont soumises. Les serpens qui, à raison de la grande dilatabilité de leur œsophage, et de l'écartement considérable dont sont capables leurs deux mâchoires, presque également mobiles, avalent souvent des animaux plus volumineux qu'eux-mêmes, et mettent plusieurs jours à les digérer, offrent la partie de l'animal soumise à l'action du ventricule, parfaitement saine et dans un état de

dissolution plus ou moins avancée, tandis que ce qui reste encore au dehors, présente les signes d'une putridité commençante. Enfin, malgré la chaleur et l'humidité du lieu, les alimens ne prolongent point assez leur séjour dans l'estomac pour que la putréfaction s'y établisse, en supposant que tout favorisât d'ailleurs la naissance de ce phénomène. Les animaux qui ont avalé par mégarde des substances animales putréfiées, les rejettent par le vomissement, ou, comme Spallanzani l'a observé sur quelques oiseaux, leur enlèvent le caractère putrédineux.

XVIII. Le système de la fermentation fut celui des chimistes; celui de la trituration est dû aux mécaniciens, qui assimilent les changemens qu'éprouve une substance dans un mortier, sous le pilon d'un pharmacien, à ceux que les alimens subissent dans l'estomac. Mais, qu'il y a loin de l'action attritive d'un pilon qui écrase une substance moins dure que lui, contre un plan qui résiste, à l'action douce et péristaltique des fibres de cet organe sur les substances qu'il contient! La trituration, effet mécanique, ne change pas la nature du corps trituré, tandis que l'aliment se décompose et n'est plus le même, après avoir séjourné dans le ventricule. Comme cette hypothèse, malgré son évidente absurdité, a joui longtemps d'une grande faveur, il ne sera pas hors de propos d'accorder quelques instans à la réfutation des preuves alléguées à son appui.

La manière dont la digestion s'opère chez les oiseaux à estomac musculeux, et principalement chez les gallinacés, est l'argument le plus spécieux dont se soient étayés les mécaniciens. Ces oiseaux *granivores* ont tous un double estomac; on donne le nom de *jabot* au premier; ses parois sont peu épaisses et presque entièrement membraneuses; une humeur abondante est versée à son intérieur, les graines dont ils s'alimentent s'y ramollissent et y éprouvent une sorte de macération préliminaire, après laquelle elles sont plus aisément broyées par l'action du *gésier*, véritable estomac musculaire, qui remplit l'office des organes masticateurs dont cette classe d'animaux est presque absolument privée. Le gésier agit avec un tel degré de force, pour briser les alimens solides soumis à son action, qu'il pulvérise des globes de verre et de cristal, applatit des tubes de fer-blanc, rompt des morceaux de métal, et, ce qui est bien plus extraordinaire, brise impunément les pointes des aiguilles et des lancettes les plus acérées, émousse ou casse ces instrumens meurtriers; aussi son intérieur est-il garni d'une membrane épaisse, semi-cartilagineuse, incrustée d'un grand nombre de petites pierres et de graviers, venus du dehors avec les alimens dont ces oiseaux se nourrissent. Le coq-d'Inde, est de tous les volatiles qui peuplent nos basses-cours, celui où cette structure est la plus évidente; outre ces petits cailloux dont est garnie la membrane interne du gésier, sa cavité en contient elle-même,

presque toujours, un plus ou moins grand nombre; le choc de ces corps durs soumis avec les grains auxquels ils sont mêlés, à l'action stomacale, peut concourir à leur atténuation. C'est à cet usage que l'autruche destine les cailloux, les morceaux de fer qu'elle avale et que Valisnieri a rencontrés dans son estomac. Mais, ce n'est point dans ces divisions mécaniques, dont le gésier est chargé au défaut des organes masticateurs, que consiste la digestion; ramollis et divisés par l'action successive du jabot et du gésier, les alimens passent dans le duodénum, et soumis dans cet intestin à l'action des sucs biliaires, ils y éprouvent les changemens les plus essentiels à l'acte digestif.

La structure singulière de l'estomac dans l'écrevisse, ne favorise pas davantage l'hypothèse de la trituration. Il est, dans ce crustacé, pourvu d'un véritable appareil mandibulaire destiné à la trituration des alimens; en outre, l'on y trouve, dans certains temps de l'année, deux concrétions arrondies, placées de chaque côté, au-dessous de sa membrane interne. Ces concrétions, faussement nommées yeux d'écrevisse, sont formées par du carbonate de chaux, mêlé à une petite quantité de matière animale gélatineuse: elles disparoissent, lorsqu'après la chûte annuelle de la coquille, l'enveloppe extérieure, d'abord membraneuse, se solidifie par le transport à l'extérieur, de la matière calcaire qui les constitue.

L'énorme différence qui existe entre le ventri-

cule de ces animaux et celui de l'homme, devoit écarter d'ailleurs toute idée de comparaison. Spallanzani a très-bien vu que sous le rapport de la force musculaire de ses parois, les animaux pouvoient se partager en trois classes, dont la plus nombreuse étoit composée par ceux dont l'estomac, presque entièrement membraneux, est pourvu d'une tunique musculaire, d'une épaisseur très-peu considérable. Dans cette classe se trouvent placés, l'homme, les quadrupèdes, les oiseaux de proie, les reptiles et les poissons. Quelque foible que soit cette tunique musculaire dans l'estomac de l'homme, Pitcarn, abusant du calcul, estime sa force à 12,951 l. il fait monter à 248,235, celle du diaphragme et des muscles du bas-ventre, qui agissent sur l'estomac, et le compriment dans les mouvemens alternatifs de la respiration : que prouve un calcul si exagéré, si ce n'est, comme l'a dit Garat, que ce vain appareil d'axiomes, de définitions, de scholies, de corollaires, dont on a défiguré plusieurs ouvrages qui ne sont pas de géométrie, n'a servi qu'à retrancher, pour ainsi dire, des notions vagues, confuses et fausses, derrière des formes imposantes et respectées? Il suffit d'introduire la main dans l'abdomen d'un animal vivant, et le doigt dans une plaie faite à l'estomac, pour reconnoître que la force avec laquelle ce viscère agit sur les matières qu'il contient, ne va pas au-delà de quelques onces.

XIX. Le savant et laborieux Haller crut que les alimens étoient seulement ramollis et délayés

par les sucs gastriques; cette *macération* étoit, selon lui, favorisée et accélérée par la chaleur du lieu, le principe de putréfaction, et les mouvemens doux, mais continuels, dont la substance alimentaire est agitée. La macération surmonte à la longue la force de cohésion des matières les plus solides; mais en les délayant, elle n'en change jamais la nature. Haller s'appuyoit des expériences d'Albinus sur la conversion des tissus membraneux en mucilage, au moyen d'une macération prolongée.

Dans les animaux ruminans, la cavité de l'estomac est divisée en quatre parties qui s'ouvrent les unes dans les autres, et dont les trois premières communiquent avec l'œsophage. Descendus dans la *panse*, qui est le premier et le plus vaste de ces quatre estomacs, les herbages, imparfaitement triturés par les organes masticateurs, dont la force est peu considérable, y éprouvent une véritable macération, en même temps qu'un commencement de fermentation acide. Les contractions de l'estomac les font passer, par petites portions, dans le *bonnet*, qui, moins grand, mais plus musculaire que la panse, se roule sur lui-même, enveloppe de mucosités l'aliment déjà ramolli, et en forme une boule qui remonte dans la bouche par un véritable mouvement antipéristaltique de l'œsophage. Mâché de nouveau par l'animal, qui semble se complaire dans cette opération, le bol alimentaire redescend, par l'œso-

phage, dans le troisième estomac, appelé *feuillet*, à cause des replis larges et multipliés de la membrane qui en tapisse l'intérieur, puis, passe de celui-ci dans la *caillette*, où s'achève véritablement la digestion stomachale. Tel est le mécanisme de la *rumination*, fonction propre aux animaux qui ont un quadruple estomac; ils ne l'exercent point dans tous les temps de leur vie : l'agneau qui suce le lait de sa mère, ne rumine point. La liqueur, à moitié digérée, ne traverse ni la panse, ni le bonnet, alors inutiles, mais descend de suite dans le troisième estomac. Quelques hommes ont offert l'exemple d'une sorte de rumination; le bol alimentaire, descendu dans l'estomac, revenoit peu de temps après dans la bouche pour y subir une seconde mastication, et y être de nouveau pénétré par la salive. Conrad Peyer a fait de ce phénomène morbifique le sujet d'une Dissertation qui a pour titre : *Merycologia, sive de Ruminantibus*.

Cette quadruple division de l'estomac, si favorable à l'hypothèse de Haller sur la digestion, ne s'observe que chez les ruminans. Mais, quoique les animaux soient, pour la plupart, comme l'homme, monogastriques, c'est-à-dire, pourvus d'un seul estomac, ce viscère présente des dispositions différentes, dont les plus remarquables sont relatives à la facilité plus ou moins grande qu'ont les alimens pour y prolonger leur séjour. L'insertion de l'œsophage à l'estomac est d'autant plus

voisine de son extrémité gauche, et le grand cul-de-sac de ce viscère a d'autant moins d'ampleur, que les animaux se nourrissent plus exclusivement de chairs, substances éminemment altérables, et qui n'avoient pas besoin, pour être convenablement digérées, de séjourner longtemps dans sa cavité. Dans les quadrupèdes herbivores non ruminans, le grand cul-de-sac forme près de la moitié, quelquefois même la plus grande partie de l'estomac, l'œsophage s'y rendant assez près du pylore. Dans quelques-uns, comme le cochon, l'estomac est même partagé en deux portions par un retrécissement circulaire. Les alimens qui tombent dans le grand cul-de-sac de l'estomac, peuvent rester plus longtemps dans ce viscère; cette portion de sa cavité se trouvant hors de la ligne de direction que suit le courant alimentaire.

XX. *Histoire du suc gastrique.* L'estomac est peut-être, de tous les organes, celui qui, proportionnellement à son volume, reçoit le plus grand nombre de vaisseaux. Dans ses parois membrano-musculaires, qui n'ont guère plus d'une ligne d'épaisseur, l'on voit se distribuer les artères coronaire stomachique, toute entière destinée pour cet organe, la pylorique et la gastro-épiploïque droite, branches de l'hépatique, les vaisseaux courts et la gastro-épiploïque gauche, fournis par l'artère splénique. La plus grande partie du sang qui, de l'aorte passe au tronc cœliaque, va donc à l'estomac; car, si des trois artères en lesquelles ce

tronc se divise, la coronaire stomachique est la plus petite, les artères du foie et de la rate envoient à l'estomac plusieurs branches assez considérables, avant de pénétrer dans les viscères auxquels elles sont spécialement destinées. Il suffit de remarquer cette disproportion excessive entre l'estomac et la quantité de sang qui s'y porte, pour en conclure que ce fluide n'est point uniquement destiné à la nutrition de sa substance, mais bien plutôt à fournir les matériaux d'une secrétion quelconque.

Cette secrétion est celle des *sucs gastriques* dont la source la plus abondante se trouve dans l'exhalation artérielle qui se fait à la surface interne de l'estomac; elle n'est jamais plus active qu'au moment où les alimens reçus dans sa cavité, l'irritant par leur présence, le transforment en un centre de fluxion vers lequel les humeurs se portent de tous côtés. L'état de plénitude de ce viscère favorise cet afflux du liquide dans les vaisseaux dont les plicatures s'effacent, dont les courbures se redressent par l'extension de ses parois auparavant affaissées. Les artères de l'estomac, de la rate et du foie leur étant fournies par le même tronc, on conçoit aisément que le premier étant vide, peu de sang arrive dans sa substance contractée, et que dans cet état de vacuité de l'estomac, la rate moins comprimée et le foie doivent recevoir davantage, tandis qu'ils en recevront moins lorsque le ventricule sera rempli.

Ce suc gastrique, produit de l'exhalation ar-

térielle, se mêle aux mucosités que versent les cryptes glanduleux dont la membrane interne de l'estomac est garnie; ce mélange le rend visqueux et filant comme la salive, avec laquelle les sucs gastriques ont, dans l'homme, la plus grande analogie. Il est extrêmement difficile de l'obtenir pur, pour le soumettre à l'analyse; et lors même qu'on priveroit l'estomac, par une longue diète, du résidu alimentaire, qui altéreroit la pureté de cet humeur, on ne pourroit empêcher qu'il ne s'y mêlât une certaine quantité de bile liquide qui reflue toujours par l'ouverture du pylore, jaunit la surface interne de l'estomac, au voisinage de cet orifice, et donne une certaine amertume aux sucs gastriques. On ne peut regarder le passage de la bile, du duodénum dans le ventricule, comme un phénomène morbifique, il s'effectue durant la santé la plus parfaite; ce qui a fait croire, avec raison, que cette petite quantité du liquide biliaire étoit un stimulus utile pour la poche stomacale. Cette idée acquiert une nouvelle force par l'observation de Vésale, qui raconte avoir vu le conduit cholédoque s'ouvrir dans l'estomac, sur le cadavre d'un forçat qui se distinguoit par une extrême voracité. Elle est encore confirmée par l'exemple des oiseaux de proie, du brochet, etc. qui digèrent très-facilement et très-vîte, parce que l'insertion du canal cholédoque dans le duodénum, étant très-voisine du pylore, la bile remonte aisément dans leur estomac, et s'y trouve toujours abondante.

Pour se procurer une certaine quantité de ce suc gastrique, il faut, ou bien ouvrir un animal vivant qui endure la faim, ou bien faire avaler de petites éponges, enfilées d'un long fil, à un oiseau de proie nocturne tel qu'une chouette. Quand l'éponge a séjourné quelques instans, on la retire imbibée de sucs gastriques, dont sa présence a favorisé la sécrétion.

Le suc gastrique n'est ni acide ni alkalin dans l'état naturel ; il ne rougit ni ne verdit les couleurs bleues végétales. Sa propriété la plus remarquable est l'activité singulière de sa force dissolvante ; les os les plus durs ne resistent point à son action ; il agit comme un véritable menstrue sur ceux dont se nourrit le chien ostéophage ; s'unit à tout ce qu'ils contiennent d'organisé et de gélatineux, les réduit à un résidu calcaire, matière de ces concrétions excrémentitielles, auxquelles les anciens chimistes donnoient le nom si ridicule d'*album graecum.* L'énergie dissolvante du suc gastrique est en raison inverse de la force musculaire des parois de l'estomac ; et les animaux, chez lesquels les parois de ce viscère sont très-minces et presque entièrement membraneuses, sont ceux chez lesquels il a le plus de force et d'activité. Dans la classe nombreuse des zoophites, il suffit seul à la décomposition des alimens, toujours plus prompte quand elle est favorisée par la chaleur de l'atmosphère, comme du Trembley l'a vu sur les polypes qui, selon cet observateur, digèrent, pendant l'été, en douze

heures, ce qu'ils mettent trois jours à digérer durant des temps plus froids. Dans les actinies, dans les holothuries, ces sucs détruisent jusqu'aux coquilles de moules qu'elles avalent. Qui ne connoît l'impression particulière que produisent les huîtres sur l'organe du goût, et la propriété dont elles jouissent d'aiguiser l'apétit? Cette sensation dépend bien moins de l'eau salée que renferme la coquille, que du suc gastrique qui effrite, si je puis parler ainsi, la surface de la langue, ramollit son tissu, et avive sa sensibilité. Cet aliment muqueux, porté dans l'estomac, favorise la digestion des alimens qui lui succèdent; car il ne nourrit guère par lui-même, et c'est bien moins un aliment qu'un assaisonnement.

Le suc gastrique pénètre non seulement les alimens reçus dans l'estomac et les dissout, il s'y incorpore, s'y unit encore, se combine intimement avec eux, en altère profondément la nature, et en change la composition.

Les sucs gastriques agissent à leur manière sur les alimens soumis à leur action, et bien loin d'y introduire un germe de putréfaction, ils arrêtent et corrigent, au contraire, la dégénérescence putride. Cette propriété anti-septique des sucs gastriques a engagé à en arroser la surface de certains ulcères, afin de hâter leur guérison; et les expériences tentées à Genève et en Italie, ont eu, dit-on, un plein succès. J'en ai fait d'analogues avec la salive, que tout porte à regarder comme très-

semblable aux sucs gastriques ; et j'ai vu des ulcères anciens et sordides, prendre un meilleur aspect ; les chairs s'aviver par l'impression de cette liqueur irritante, et la maladie marcher vers une prompte guérison. Je traitois un ulcère rebelle, placé sur la malléole interne de la jambe gauche d'un adulte. L'ulcère saupoudré de quina, couvert de plumaceaux imbibés des liqueurs les plus détersives, faisoit des progrès très-lents vers un état meilleur, lorsque je m'avisai de l'arroser chaque matin avec ma salive, dont son aspect hideux favorise la sécrétion. Depuis lors, le malade éprouva un mieux sensible, et son ulcère, perdant chaque jour de son étendue primitive, parvint bientôt à une entière cicatrisation.

Quelque grande que soit la puissance du suc gastrique pour fondre les substances alimentaires, il ne tourne point contre les parois de l'estomac cette activité dévorante. Douées de la vie, ces parois résistent puissamment à la dissolution. Les vers lombrics, si tendres et si délicats, peuvent, par la même raison, y séjourner sans en ressentir la moindre atteinte ; et cette force de résistance vitale est telle que le polype vomit ses bras intacts, lorsqu'il lui arrive de les avaler avec d'autres alimens (1) ;

---

(1) On avoit pensé qu'aucun animal ne pouvoit vivre de sa propre chair, et l'on expliquoit ainsi ce phénomène ; mais il suffit de citer l'exemple des peuples antropophages et des es-

mais lorsque la vie a abandonné l'estomac avec les autres organes, ses parois cèdent à la force dissolvante des sucs qu'il peut contenir; elles se ramollissent, se détruisent même en partie, s'il faut en croire Hunter qui, sur un homme mort du dernier supplice, et qui, pour une somme d'argent, avoit observé une abstinence sévère, trouva la membrane interne détruite dans plusieurs points.

Les sucs gastriques peuvent donc agir, même après la mort, et dissoudre les alimens introduits dans l'estomac d'un animal auquel on pratique la gastroraphie, pourvu que cet animal conserve encore un peu de sa chaleur vitale; ils agissent sur des substances animales et végétales triturées et mises dans un tube ou dans une cassolette, sous laquelle Spallanzani entretenoit une douce chaleur dans ses expériences sur les digestions artificielles. N'assimilons cependant point complétement cette dissolution des alimens par les sucs retirés de l'estomac, à ce qui se passe dans la digestion stomacale. Tout nous prouve qu'il ne doit point être considéré comme un vase chimique, dans lequel s'opère un mélange, d'où résultent de nouvelles combinaisons. La ligature des nerfs de la huitième paire, l'usage des narcotiques et de l'opium, une méditation profonde, toute affection vive de l'ame,

---

pèces carnassières, dont les individus se dévorent eux-mêmes, au défaut d'autre proie, pour voir que ce n'en est point la véritable explication.

troublent ou suspendent même entièrement la digestion stomacale, qui ne peut se passer de l'influence nerveuse. Mais peut-être cette influence ne concourt pas directement et par elle-même à la digestion stomacale, elle est seulement relative à la secrétion des sucs gastriques, que la ligature des nerfs, l'action des stupéfians, ou d'autres causes, peuvent ralentir, dénaturer, ou même arrêter tout à fait.

L'on s'accorde assez généralement aujourd'hui pour regarder la digestion stomacale comme une dissolution des alimens par le suc gastrique. Ce liquide éminemment dissolvant, pénètre de toutes parts la masse alimentaire, en écarte, en divise les molécules, se combine avec elle, change sa composition intime, et lui imprime des qualités bien différentes de celles qu'elle avoit avant ce mélange. Si l'on rend en effet une gorgée de vin ou d'alimens, quelques minutes après l'avoir prise, l'odeur, la saveur, toutes les qualités physiques et chimiques de ces substances sont tellement altérées, qu'on les reconnoît à peine; les liqueurs vineuses, plus ou moins aigries, ne sont plus susceptibles de la fermentation spiritueuse. L'énergie de la force dissolvante du suc gastrique, peut-être exagérée par quelques Physiologistes, suffit pour dissoudre et réduire en bouillie les os les plus durs, dont certains animaux se nourrissent. Il est très-probable que sa composition chimique est variable et différente; qu'ainsi il est acide, alkalin ou sa-

vonneux, suivant la nature des alimens. Quoique le suc gastrique soit l'agent le plus puissant de la digestion stomacale, sa force dissolvante a besoin d'être aidée par l'action de plusieurs causes secondaires, comme la chaleur, qui semble augmenter et se concentrer en quelque sorte dans la région de l'épigastre, tant que dure le travail stomachique; une sorte de fermentation intestine, qui ne doit pas être rigoureusement comparée au mouvement par lequel se décomposent les substances fermentescibles et putréfiables; l'action douce et péristaltique des fibres musculaires de l'estomac, qui pressent en tous sens la matière alimentaire, et exercent une légère trituration, tandis que les humidités gastriques ramollissent, macèrent les alimens avant de les dissoudre. L'on pourroit donc dire que le procédé de la digestion est à la fois chimique, mécanique et vital; alors les auteurs des théories proposées, pour en expliquer le mécanisme, ne se sont trompés qu'en attribuant à une cause unique, comme la chaleur, la fermentation, la putréfaction, la trituration, la macération, les sucs gastriques, ce qui est le résultat du concours de toutes ces causes réunies.

Les alimens font dans l'estomac un séjour plus ou moins long, suivant que par leur nature, ils se prêtent plus ou moins facilement aux mutations qu'ils doivent subir. Gosse de Genève, a expérimenté sur lui-même, que la fibre animale et végétale, l'albumine concrète, les parties blanches et

tendineuses, les pâtes pétries avec des alimens gras et butyreux, les substances non fermentées ou peu fermentescibles, restent plus longtemps dans l'estomac, résistent davantage aux sucs gastriques que les parties gélatineuses des végétaux et des animaux, le pain fermenté, etc.; que ces dernières substances n'exigeoient qu'une heure pour leur dissolution complète, tandis que celle des premières, étoit à peine achevée au bout de plusieurs heures.

XXI. L'observation suivante jette, ce me semble, quelques lumières sur le mécanisme et l'importance de la digestion stomacale; elle a pour sujet, une femme que j'ai pu souvent examiner à l'Hôpital de la Charité de Paris, dans les salles de clinique du professeur Corvisart, où elle est morte le 9 nivose an dix, après six mois de séjour.

Une ouverture fistuleuse ovalaire, longue de dix-huit lignes, et large de plus d'un pouce, située au bas de la poitrine, à la partie supérieure et gauche de la région épigastrique, permettoit de voir l'intérieur de l'estomac, qui, vide d'alimens, paroissoit d'un rouge vermeil, enduit de mucosités, hérissé de rides ou de replis élevés de cinq à six lignes, et de distinguer les ondulations vermiculaires qui agitoient ces replis, et toutes les parties de l'organe accessibles à la vue. La malade âgée alors de quarante sept ans, portoit cette fistule depuis sa trente-huitième année. Dix-huit ans auparavant, elle étoit tombée sur le seuil d'une porte,

le coup avoit porté sur l'épigastre; l'endroit frappé resta douloureux, et la malade dès-lors ne put se tenir et marcher que courbée en avant et sur le côté gauche; à la fin de ce long intervalle, une tumeur phlegmoneuse, oblongue, se manifesta sur le point lésé : au milieu des nausées et des vomissemens qui survinrent, cette tumeur s'abcéda, et par la plaie qui résulta de sa rupture, s'échappèrent deux pintes d'un liquide, que la malade venoit de boire pour se procurer quelque soulagement. Depuis lors la fistule, qui d'abord eût à peine admis le bout du petit doigt, s'élargit chaque jour; elle donnoit seulement issue aux boissons, mais, au huitième mois, les alimens eux-mêmes commencèrent à passer et continuèrent ainsi jusqu'à la mort. A son entrée dans l'Hospice, elle mangeoit autant que trois femmes du même âge, rendoit par jour une pinte d'urine, et n'alloit à la selle qu'une seule fois tous les trois jours. Les matières fécales étoient jaunâtres, sèches, arrondies, et pesoient plus d'une livre. Le pouls étoit à la fois foible et d'une lenteur extrême, puisqu'on ne comptoit guère plus de quarante-cinq à quarante-six pulsations par minute : trois ou quatre heures après le repas, un besoin irrésistible la forçoit d'enlever la charpie et les compresses dont elle couvroit sa fistule; et de donner issue aux alimens que l'estomac pouvoit contenir. Ils sortoient promptement, et l'on voyoit en même temps des gaz s'échapper avec bruit et en plus ou moins grande

quantité. Les alimens rendus de cette manière exhaloient une odeur fade, n'avoient rien d'acide ni d'alkalin; car la pâte chymeuse et grisâtre en laquelle ils étoient réduits, étendue d'une certaine quantité d'eau distillée, n'altéroit point les couleurs bleues végétales: il s'en falloit de beaucoup que la digestion des substances alimentaires fût toujours complète; quelquefois cependant on n'y reconnoissoit pas l'odeur du vin, et la totalité du pain formoit une matière visqueuse, molle, épaisse, assez semblable à de la fibrine nouvellement précipitée de l'acide acéteux, et nageoit dans un liquide filant, de la couleur du bouillon ordinaire.

Il résulte des expériences faites à l'Ecole de Médecine sur ces alimens à demi digérés, et sur les mêmes alimens avant leur entrée dans l'estomac, que les changemens qu'ils y éprouvent durant leur séjour, se réduisent à l'augmentation de la gélatine, à la formation d'une matière qui a l'apparence de la fibrine sans en avoir toutes les propriétés, et à une proportion plus considérable de muriate et de phosphate de soude, ainsi que de phosphate de chaux.

Ce n'est qu'après avoir vidé son estomac, qu'elle lavoit ensuite en y faisant passer une pinte d'infusion de camomille, que la malade pouvoit se livrer au sommeil. Le matin, on voyoit dans l'estomac vide une petite quantité de liquide filant et mousseux, analogue à la salive; il ne rougissoit ni

ne verdissoit les couleurs bleues végétales, n'étoit point homogène, mais présentoit des parties plus consistantes mêlées à la partie liquide, et même des flocons albumineux entièrement opaques. Les expériences faites sur ce liquide, qu'on peut regarder comme du suc gastrique, l'ont montré fort analogue à la salive, qui cependant est un peu plus putréfiable que lui.

Le mouvement vermiculaire, au moyen duquel l'estomac se débarrassoit des matières contenues dans sa cavité, se faisoit dans deux directions non point opposées, mais différentes, et telles que l'une poussoit les alimens vers l'ouverture fistuleuse, tandis que l'autre les chassoit du côté du pylore, qui livroit passage à la plus petite quantité.

A l'ouverture du cadavre, on trouva que la fistule s'étendoit du cartilage de la septième côte gauche, jusqu'à la hauteur de l'extrémité osseuse de la dixième; ses bords étoient arrondis, épais de trois à quatre lignes, la peau les recouvroit d'une pellicule rouge et humide, semblable à celle des lèvres. La membrane péritonéale de l'estomac avoit contracté une adhérence si intime avec le péritoine qui tapissoit la paroi antérieure de l'abdomen autour de l'ouverture, qu'on n'apercevoit aucune trace d'union; l'ouverture étoit à la face antérieure de l'estomac, à l'union des deux tiers gauches avec le tiers droit de ce viscère, c'est-à-dire, à huit travers de doigt de sa grosse extrémité, et à quatre seulement du pylore. Elle s'étendoit de la petite à

la grande courbure. C'étoit, au reste, la seule lésion organique que présentât ce viscère.

On ne doit point taire que depuis plusieurs années la malade, maigre et comme ématiée, traînoit une vie foible et languissante, que termina une diarrhée colliquative; elle sembloit ne vivre qu'à la faveur de la petite quantité d'alimens qui, passant par le pylore dans le duodénum, alloit y recevoir l'influence des sucs biliaires, dont l'action sur la pâte chymeuse est, comme nous le dirons bientôt, absolument essentielle à la séparation de sa partie nutritive. Ce n'est pas que, pendant ce séjour des alimens dans l'estomac, les lymphatiques de ce viscère ne pussent se charger d'une certaine quantité de particules nutritives; mais, cette petite proportion d'un aliment toujours imparfait, servoit infiniment peu à la nutrition, et sous ce rapport, la malade étoit dans le même cas que ceux qui, tourmentés par une obstruction du pylore, rejettent, par le vomissement, la plus grande partie des substances alimentaires, lorsque la digestion stomacale étant achevée, cette ouverture retrécie ne peut leur livrer passage.

XXII. Pendant que la dissolution des alimens s'opère, les deux orifices de l'estomac restent exactement fermés; aucun gaz, dégagé des alimens, ne remonte par l'œsophage, hors les cas de mauvaise digestion. De légers frissons se font sentir, le pouls devient plus vîte et plus serré, les forces de la vie paroissent abandonner les organes pour

se porter vers celui qui est le siége du travail digestif. Bientôt les parois de l'estomac entrent en action; ses fibres circulaires se contractent dans divers points de son étendue; ses oscillations péristaltiques, d'abord vagues et incertaines, s'établissent avec plus de régularité, et se dirigent de haut en bas, et de gauche à droite, c'est-à-dire, de l'ouverture œsophagienne, vers l'orifice pylorique; en outre, ses fibres longitudinales le raccourcissent dans le sens de son plus grand diamètre, et rapprochent ainsi ses deux ouvertures. Dans ces divers mouvemens, l'estomac se redresse sur le pylore, et l'angle qu'il forme par sa rencontre avec le duodénum, se trouve presque complétement effacé; ce qui rend la sortie des alimens plus facile. On a remarqué que la digestion se fait mieux, pendant le sommeil, lorsqu'on repose sur le côté droit, que lorsqu'on se couche sur le côté opposé, et on a attribué cette différence à la compression que le foie peut exercer sur l'estomac. Elle est bien plutôt due à ce que, dans le coucher sur le côté droit, le passage des alimens est favorisé par leur propre pesanteur; la position de l'estomac, naturellement oblique de gauche à droite, le devenant plus encore par les changemens que la présence des alimens y apporte.

XXIII. *Usages du pylore.* L'ouverture pylorique est garnie d'un anneau musculeux recouvert par une duplicature de la membrane muqueuse. Cette espèce de sphincter la tient exactement fermée

pendant le temps de la digestion stomacale, et refuse le passage aux alimens qui n'ont point encore subi une assez profonde altération. Doué d'une sensibilité particulière et très-délicate, le pylore peut être regardé comme une espèce de sentinelle vigilante, qui empêche que rien ne passe dans le conduit intestinal, qui n'ait éprouvé les changemens convenables. Plusieurs auteurs, cités par Haller, ont très-bien vu que les alimens ne sortent point de l'estomac dans l'ordre suivant lequel ils y sont entrés, mais dans celui de leur digestibilité plus ou moins prompte et facile.

On pourroit dire qu'il se fait un véritable triage des alimens dans l'estomac. Ceux dont la dissolution a été la plus prompte, sont dirigés vers le pylore, qui leur livre passage, et repousse au contraire ceux qui, n'étant pas assez digérés, ne l'affectent pas convenablement. On objectera peut-être contre ce tact délicat que nous attribuons au pylore, sentiment exquis, par lequel il exerce une espèce de choix sur les alimens qui le traversent, le passage des pièces de monnoie ou d'autres corps étrangers indigestibles. Mais ces substances, qui toutes séjournent plus ou moins longtemps dans l'estomac avant de passer dans les intestins, se présentent, à plusieurs reprises, à l'orifice pylorique, et ne le traversent qu'après l'avoir accoutumé à leur contact. Il en est du système gastrique comme d'une glande secrétoire, et de même que les racines des conduits excréteurs douées d'une espèce de sensi-

bilité *élective*, ne reçoivent la liqueur secrétée que lorsqu'elle a subi les préparations convenables dans le parenchyme glandulaire; de même, le pylore n'admet les alimens, et ne les laisse passer dans les intestins, qui peuvent être regardés comme les conduits excréteurs de l'estomac, qu'après qu'ils ont été suffisamment élaborés par l'action de cet organe.

XXIV. A mesure que l'estomac se vide, le spasme de la peau cesse; aux frissonnemens succède une douce chaleur; le pouls se développe et s'élève; la quantité de la transpiration insensible augmente. La digestion produit donc un mouvement général, analogue à un accès fébrile; et cette fièvre digestive, déjà signalée par les anciens, est surtout facile à observer chez les femmes douées d'une grande sensibilité. On ne peut rien établir de positif sur la durée de la digestion stomacale. Les alimens sortent plus ou moins vîte de l'estomac, suivant que, par leur nature, ils opposent une résistance plus ou moins grande aux puissances qui tendent à les dissoudre; suivant encore que l'estomac jouit de plus ou moins de force et de vigueur, et que les sucs gastriques sont doués d'une activité plus ou moins marquée. On peut néanmoins assigner trois à quatre heures comme le terme moyen de la durée de leur séjour. Il est important de connoître en combien de temps s'accomplit la digestion stomacale, afin de ne pas la troubler par les bains, les saignées, etc., qui appelleroient vers d'autres

organes les forces dont la concentration sur l'estomac est utile à la digestion alimentaire.

Si, comme il n'est pas permis d'en douter, l'estomac entraîne dans son action tous les organes de l'économie ; s'il appelle, en quelque sorte, à son aide le système entier des forces vitales ; si cette espèce de dérivation est d'autant plus marquée que l'organisation est plus délicate, la sensibilité plus vive, la susceptibilité plus grande, on voit combien il est utile d'imposer une diète sévère dans les maladies aiguës, et dans tous les cas où la nature est occupée à un travail organique qu'une irritation un peu vive ne manqueroit pas de déranger ou d'interrompre. Ceux qui exercent l'art de guérir dans les grands hôpitaux, savent à combien de malades les indigestions sont funestes. J'en ai vu plusieurs portant des ulcères d'une grande étendue ; la suppuration étoit abondante et de bonne nature, les chairs vermeilles, et tout promettoit une heureuse issue, lorsque des parens indiscrets leur apportent, en cachette, des alimens indigestes, dont ils se gorgent, malgré la surveillance la plus active. L'estomac, accoutumé à un régime doux et modéré, tout à coup surchargé d'alimens, est transformé en un centre de fluxion vers lequel les sucs et les humeurs se dirigent; l'irritation qui s'y établit devient supérieure à celle qui existe dans la surface ulcérée ; celle-ci cesse de se couvrir de pus, les bourgeons charnus s'affaissent, une oppression extrême se manifeste, à la difficulté de respirer se

joint une douleur de côté pungitive, la douleur, sympathiquement ressentie dans le poumon, rend cet organe le siége d'une congestion inflammatoire et purulente, le râle survient, et les malades meurent suffoqués au bout de deux ou trois jours, quelquefois même après vingt-quatre heures; et cette terminaison funeste est surtout accélérée, lorsque, comme j'en ai été souvent témoin, l'on applique un vésicatoire sur le point douloureux, au lieu d'en couvrir la surface ulcérée.

On s'étonnera peut-être que, dans l'accident dont on vient de parler, ce soit le poumon, et non pas l'estomac lui-même, qui devienne le siége de la congestion et de la douleur; mais, outre que le poumon est l'organe du corps le plus perméable, le plus foible, celui qui se prête le plus facilement aux mouvemens fluxionnaires (1), une foule d'exemples prouve quelle étroite sympathie l'unit à l'estomac. Qu'il nous suffise de rappeler les pleurésies et péripneumonies bilieuses, ces douleurs aiguës du côté, que, depuis Stoll, les médecins combattent si heureusement avec les vomitifs. La rapidité avec laquelle leurs symptomes se dissipent par l'évacuation des matières saburrales dont l'es-

(1) De tous les organes, il est celui qui présente le plus de lésions organiques, et ceux qui ont ouvert beaucoup de cadavres, ont pu voir combien il est rare de trouver des poumons parfaitement sains chez les hommes adultes et chez les vieillards.

tomac se trouve embarrassé, démontre évidemment que ces maladies sympathiques ne sont point dues au transport de la bile sur le poumon, qu'elles ne consistent pas non plus dans l'existence simultanée d'une affection gastrique et de l'état inflammatoire de la plèvre ou du poumon; mais que ce sont de simples affections gastriques dans lesquelles le poumon est en même temps le siége d'une douleur sympathique.

L'action des parois de l'estomac ne cesse que lorsque ce viscère est complétement débarrassé des alimens qui remplissoient sa cavité. Le suc gastrique, dont aucun stimulant ne provoque la sécrétion, n'est plus alors versé en aussi grande quantité par ses artères, et les parois, qui se mettent en contact, sont principalement lubréfiées par les mucosités que sécrète abondamment la tunique intérieure.

Quelquefois l'action des fibres musculaires de l'estomac est totalement intervertie, elles se contractent du pylore vers le cardia, et ce mouvement *antipéristaltique*, dans lequel les contractions s'opèrent avec plus de force, de rapidité, et d'une manière vraiment convulsive, produit le vomissement. Alors l'action des muscles abdominaux se joint à celle de l'estomac; les viscères sont repoussés en haut et en arrière par la contraction des muscles larges de l'abdomen, le diaphragme remonte vers la poitrine. S'il s'abaissoit en se contractant, l'œsophage qui passe dans l'intervalle de ses deux piliers,

se trouveroit comprimé, et la sortie des matières alimentaires par l'orifice cardiaque, ne pourroit avoir lieu. Aussi observe-t-on que ce n'est que pendant l'expiration que les matières peuvent passer de l'estomac dans l'œsophage. Le vomissement peut dépendre de l'obstruction du pylore, de l'impression trop irritante d'une substance quelconque sur les parois de l'estomac; il peut encore être l'effet de l'irritation d'un autre organe avec lequel l'estomac sympathise, etc.

XXV. *De la digestion dans le duodénum.* Les alimens, en sortant de l'estomac, passent dans le duodénum, et y éprouvent de nouveaux changemens, aussi essentiels que ceux que leur a imprimé la digestion stomacale. On pourroit même dire que l'essence de la digestion, son but principal, étant la séparation de l'aliment en deux parties, l'une excrémentitielle, et l'autre chyleuse ou nutritive, le duodénum, dans lequel cette séparation s'opère, en est le principal organe. En effet, avec quelque attention qu'on examine le chyme grisâtre qui sort de l'estomac, on n'y voit qu'une pâte mucide, homogène; et dans plus de cent animaux vivans que j'ai ouverts pendant la digestion, je n'ai jamais vu les lymphatiques de l'estomac remplis, comme ceux des intestins, d'un véritable chyle.

Le duodénum peut être considéré comme un second estomac, bien distinct des autres intestins grêles, par sa position hors du péritoine, son ampleur, sa facile dilatabilité, la grandeur et la fixité

de ses courbures, le grand nombre de valvules conniventes dont son intérieur est garni, la quantité prodigieuse de vaisseaux chyleux qui en naissent, et surtout parce que c'est dans sa cavité que sont versés les sucs biliaire et pancréatique. Si l'on fait quelqu'attention à la disposition du duodénum, aux particularités de sa structure, on voit bientôt que tout, dans cet intestin, doit ralentir le cours de la matière alimentaire, et prolonger son séjour, afin qu'elle reste plus longtemps soumise à l'action de ces liqueurs.

Le duodénum est en effet presque entièrement hors du péritoine, membrane séreuse qui, comme toutes celles qui tapissent l'intérieur des grandes cavités, et se réfléchissent sur les viscères qui y sont contenus, en leur fournissant des enveloppes extérieures, est très-peu extensible, et ne paroît s'étendre, quand ces viscères se dilatent, que par le dédoublement de ses nombreuses duplicatures. Fixé par un tissu cellulaire assez peu serré contre la paroi postérieure de l'abdomen, le duodénum peut se dilater au point d'égaler l'estomac en grosseur, comme on le voit assez souvent dans les ouvertures des cadavres ; les courbures qu'il décrit, tiennent aux organes voisins, et paroissent presque invariablement fixées ; enfin de nombreuses valvules hérissent son intérieur, augmentent les frottemens, en même temps que, donnant plus d'étendue à sa surface, elles font qu'il en peut naître un nombre considérable de vaisseaux lym-

phatiques destinés à pomper le chyle, séparé dans le duodénum de la partie excrémentitielle des alimens, par l'action des sucs qu'y versent les conduits réunis du foie et du pancréas.

XXVI. *De la bile et des organes qui servent à sa sécrétion.* La bile est un liquide visqueux, amer, jaunâtre, contenant une grande quantité d'eau, de l'albumine, cause de sa viscosité, une huile à laquelle est uni le principe colorant amer, de la soude, à laquelle la bile doit la propriété de verdir les couleurs bleues végétales, des phosphates, des carbonates, des muriates de soude, des phosphates de chaux et d'ammoniaque; et enfin, suivant quelques-uns, de l'oxide de fer, et une espèce de corps sucré analogue au sucre de lait. Le liquide biliaire regardé par les anciens comme un savon animal propre à opérer un mélange plus intime de la matière alimentaire, en combinant ses parties aqueuses avec ce qu'elle contient de gras et d'oléagineux, est donc très-composé; il est à la fois aqueux, albumineux, huileux, alkalin et salé. Le foie qui le secrète, est un viscère très-volumineux placé à la partie supérieure de l'abdomen, et principalement fixé dans la place qu'il occupe, par son adhérence au diaphragme, dont il suit tous les mouvemens.

L'artère hépatique que la cœliaque envoie au foie, ne lui fournit que le sang destiné à sa nutrition; les matériaux du liquide qu'il prépare, sont contenus dans le sang de la *veine-porte*.

Cette opinion sur les usages de l'artère hépatique, que j'adopte avec Haller, ne peut être établie sur les expériences de ceux qui prétendent avoir vu la secrétion de la bile continuer après sa ligature. Outre que la position de ce vaisseau rend cette opération presque inexécutable, ce qui me fait douter avec raison, qu'elle ait jamais été pratiquée; si l'on intercepte le cours du sang artériel qui se porte au foie, ce viscère, même en admettant l'hypothèse reçue, doit être privé de nourriture et d'action; et c'est en vain que la veine-porte lui fourniroit un sang sur lequel il ne pourroit exercer aucune influence. On voit, à la vérité, la secrétion de la bile s'arrêter après la ligature de cette veine, bien plus facile que celle de l'artère; mais les animaux survivent trop peu de temps à cette expérience qui suspend la circulation du sang veineux abdominal, pour qu'on puisse en tirer quelques résultats qui paroissent concluans. C'est donc surtout sur des preuves tirées de l'analogie, que repose l'hypothèse généralement admise sur le mode de secrétion du liquide biliaire. L'artère hépatique, singulièrement diminuée par les branches qu'elle a fournies en se portant vers le foie, est à cet organe ce que les artères bronchiales sont aux poumons; et l'on peut également comparer les rameaux de la veine-porte, répandus dans sa substance, au système des vaisseaux pulmonaires. Avouons toutefois que le volume énorme du foie, son existence dans le plus grand nombre des animaux, et la quan-

tité du sang qui y arrive par la veine-porte, comparés à la petite quantité de bile qu'il en sépare, portent à croire que le sang qu'y envoient tous les autres organes de la digestion, y éprouve des changemens sur lesquels la science ne possède encore aucune donnée positive, quoique les chimistes assurent que le foie est, en quelque sorte, l'organe supplémentaire du poumon, et qu'il concourt à débarrasser le sang de son hydrogène et de son carbone.

On donne le nom de *veine-porte* à un systême veineux particulier renfermé dans la cavité abdominale, et formé de la manière suivante: les veines qui rapportent le sang de la rate et du pancréas, de l'estomac et du conduit intestinal, se réunissent pour former un tronc très-gros, qui monte vers la face concave du foie, et s'y divise en deux branches. Celles-ci se logent dans une scissure profonde, dont est creusée la substance de ce viscère; elles envoient dans toute son épaisseur une quantité prodigieuse de rameaux qui se divisent à la manière des vaisseaux artériels, et se terminent, d'une part, en se continuant avec les conduits, ou pores biliaires, et d'autre part, en produisant les veines hépatiques simples. Ces veines, principalement placées vers la face convexe ou supérieure du foie rapportent dans le torrent de la circulation, le sang qui n'a pas été employé à la confection de la bile, et celui qui n'a pas servi à nourrir la substance même du foie; car elles naissent également des ex-

trémités de la veine-porte, et des dernières ramifications de l'artère hépatique.

Le foie diffère de tous les organes secréteurs, en ce que les matériaux de la liqueur qu'il élabore, ne lui sont pas fournis par ses artères. Il semble que la bile, liqueur grasse et huileuse, dans laquelle l'hydrogène et le carbone prédominent, ne pouvoit être tirée que du sang veineux, dans lequel, comme on sait, ces deux principes surabondent. Le sang acquiert les qualités veineuses, à mesure qu'il parcourt les routes tortueuses de la circulation, et il s'hydrogène et se carbonne d'autant mieux, qu'il coule avec plus de lenteur. Or, il est facile de voir que tout est naturellement disposé pour ralentir la circulation du sang hépatique, et lui donner, à un degré éminent, toutes les propriétés qui caractérisent le sang des veines. Les artères qui fournissent le sang dans les organes d'où naît la veine-porte, sont ou très-flexueuses, comme la splénique, ou s'anastomosent fréquemment, et par arcades, comme les artères du tube intestinal qui, de toutes celles du corps, présentent le plus grand nombre de divisions et d'anastomoses visibles. On verra au chapitre de la circulation, combien ces dispositions sont propres à retarder le cours du sang artériel. Arrivé dans les organes de la digestion, le sang y séjourne, soit que les parois des viscères creux affaissés ou resserrés sur eux mêmes, lui livrent difficilement passage, soit que la structure de quelqu'un de ces organes, favorise cette stagnation.

La rate paroît avoir cet usage. Ce viscère noirâtre et peu consistant, placé dans l'hypocondre gauche, et attaché au grand cul-de-sac de l'estomac, reçoit-il le sang dans les cellules de son parenchyme spongieux; ou bien ce liquide traverse-t-il seulement avec lenteur les ramifications déliées et repliées des vaisseaux spléniques? Au reste, aucun organe n'offre plus de variétés, sous les rapports du nombre, du volume, de la figure, de la couleur, et de la consistance. Quelquefois multiple, souvent divisée en plusieurs lobes par des scissures profondes, son volume varie, non seulement chez les différens sujets; mais encore dans le même individu, aux diverses heures de la journée, suivant que l'estomac, plein ou vide, reçoit ou refuse le sang artériel; comprime la rate entre sa grosse extrémité, et les côtes sous lesquelles elle se trouve placée, ou n'exerce sur elle aucune compression.

Le sang qui remplit le tissu de la rate, plus noir, plus fluide, plus riche en principes huileux, doit toutes ces qualités, qui l'avoient fait regarder par les anciens, comme une liqueur particulière, qu'ils nommoient *atrabile* ou *bile noire*, à son long séjour dans la substance de ce viscère. Les branches qui forment la veine-porte, par leur réunion, ont des parois plus minces que les autres veines du corps; leur intérieur est dépourvu de valvules; elles ne se débarrassent qu'avec peine du sang qui les remplit. Leur action est même si peu énergique, qu'elle ne suffiroit point à la progression du

liquide, si les compressions douces et alternatives qu'exercent le diaphragme et les muscles larges de l'abdomen sur les viscères contenus dans cette cavité, n'en favorisoient l'écoulement. Arrivé au foie, la circulation de ce sang éminemment veineux, est encore ralentie par l'augmentation de l'espace qui le contient, le calibre réuni des branches de la veine-porte hépatique l'emportant de beaucoup sur celui du tronc principal. Enveloppés par le tissu parenchymateux du foie, ces vaisseaux ne peuvent d'ailleurs agir que foiblement. Il traverse donc lentement sa substance, et ne rentre qu'avec peine dans le torrent de la circulation. Les veines hépatiques simples, d'un calibre assez considérable, et dépourvues de replis valvulaires, restent constamment ouvertes; leurs parois ne peuvent se rapprocher et se contracter sur le sang qui les remplit, à raison de leur adhérence avec le tissu parenchymateux du foie. Elles s'ouvrent dans la veine-cave, très-près de l'endroit où cette veine se dégorge dans l'oreillette droite. Le reflux que le sang veineux éprouve pendant la contraction de cette cavité du cœur, se fait ressentir dans ces veines; et le sang repoussé dans l'organe hépatique, reste plus longtemps soumis à son action.

La rate ne remplit donc que des fonctions préparatoires, et peut être regardée comme l'auxiliaire du foie, dans la secrétion de la bile. On observe que la quantité de ce liquide augmente après l'extirpation de la rate; mais aussi, qu'il est moins

jaune, moins amer, et toujours imparfait. Le sang épiploïque est assez analogue à celui qui est rapporté de la rate : j'affirmerois même qu'il contient des molécules huileuses, si les gouttes que j'ai vu manifestement surnager, n'eussent pu venir du tissu graisseux de l'épiploon, qui laisse couler le liquide qui remplit ses cellules, lorsqu'on y fait une petite plaie pour examiner le sang que ses veines contiennent.

La bile secrétée dans le tissu du foie (voyez *le chapitre des Secrétions*), est absorbée par les conduits biliaires qui, successivement réunis, forment le canal hépatique. Celui-ci sort du foie par sa face concave, et porte la bile, soit immédiatement dans le duodénum, par le moyen du canal cholédoque, soit dans la vésicule du fiel. Cette petite poche membraneuse, adhérente à la face inférieure du foie, par du tissu cellulaire, est entièrement séparée de cet organe dans plusieurs animaux, et n'y tient que par l'union du conduit par lequel elle se termine avec le canal hépatique. Sa tunique intérieure, molle, fongueuse, plissée, est toujours recouverte par les mucosités que secrètent les cryptes glanduleux logés dans son épaisseur. Ces mucosités défendent la vésicule de l'impression trop active de la bile qui y séjourne. La direction presque parallèle des canaux hépatique et cystique, l'angle très-aigu sous lequel ils s'unissent, rendent très-difficile l'explication du passage de la bile dans la vésicule. Il paroît que, dans l'état de vacuité du

duodénum, la bile du canal hépatique reflue en partie dans la vésicule, s'y accumule, s'y épaissit, devient plus jaune, et contracte un degré d'amertume qu'elle n'avoit pas auparavant. La vésicule du fiel a donc pour usage de servir de réservoir à une portion de la bile qui, en y séjournant, s'y perfectionne, devient plus épaisse par l'absorption de ses parties aqueuses, plus colorée et plus amère.

XXVII. Lorsque la pâte chymeuse remplit le duodénum, l'irritation qu'elle produit sur les parois de cet intestin, est transmise à la vésicule du fiel par les conduits cholédoque et cystique. Alors ses parois se contractent, et font couler le liquide, par le conduit cystique, dans le canal cholédoque. La pression que le paquet intestinal, plus ou moins distendu par les alimens, exerce sur la vésicule, favorise cette excrétion. La bile hépatique est aussi plus abondamment versée dans le duodénum pendant la digestion; le foie qui participe à l'irritation des organes gastriques en secrétant davantage. Mêlées dans le conduit cholédoque, les biles cystique et hépatique, avant d'être versées sur la matière alimentaire, sont altérées par le mélange du *suc pancréatique*. Le conduit excréteur du pancréas, organe glanduleux, dont la structure a tant d'analogie avec celle des glandes parotides, que quelques Physiologistes, présumant l'identité de fonctions, l'ont nommé glande salivaire abdominale, s'unit à celui de la bile, avant que celui-ci

s'ouvre dans l'intérieur du duodénum, après s'être glissé obliquement entre les tuniques de cet intestin. Il naît dans l'intérieur du pancréas par un grand nombre de radicules qui viennent toutes se rendre à ses côtés, comme les barbes d'une plume à leur tige commune. Son calibre augmente à mesure qu'il s'approche de la tête ou grosse extrémité du pancréas, logée à droite dans la concavité de la seconde courbure du duodénum. On ne sait rien d'exact sur la nature du suc pancréatique ; la ressemblance frappante du pancréas avec les glandes salivaires, fait présumer ce suc fort analogue à la salive : on ignore également sa quantité, qui doit être considérable, proportionnée au grand nombre de nerfs et de vaisseaux qui se distribuent dans le tissu glandulaire, et doit augmenter par l'irritation que les alimens produisent dans le duodénum.

Ce fluide mixte *pancréatico-biliaire* versé sur la masse chymeuse, la pénètre, la fluidifie, l'animalise, sépare la partie chyleuse de la portion excrémentitielle, et précipite tout ce qui n'est pas nutritif. En opérant ce départ, la bile semble elle-même se diviser en deux parties : sa partie huileuse, colorante, amère, passe avec les excrémens, les enveloppe, et leur donne les qualités stimulantes dont ils ont besoin pour provoquer l'action du tube digestif : ses parties albumineuses et salines se mêlent au chyle, en forment une des parties constituantes, et absorbées avec lui, rentrent

dans le torrent de la circulation. On voit, en effet, dans la masse alimentaire deux parties bien distinctes, après qu'elle a éprouvé ce mélange; l'une est une matière blanchâtre, laiteuse qui gagne la surface, et ne forme que la plus petite partie de la masse; l'autre est une espèce de bouillie jaunâtre, dans laquelle il est difficile, lorsque la digestion est parfaite, de reconnoître la nature des alimens. Lorsque le foie est obstrué, et que la bile ne coule pas en assez grande abondance, les matières fécales sortent sèches et décolorées, les malades sont tourmentés de constipations opiniâtres; ces matières privées de la partie colorante amère du fluide bilieux, n'irritant pas suffisamment le conduit intestinal.

XXVIII. *Action des intestins grêles*. Après un séjour plus ou moins long dans la cavité du duodénum, la pâte alimentaire décomposée par la bile, ou plutôt par le liquide pancréatico-biliaire, séparée en deux portions, l'une chyleuse, et l'autre excrémentitielle, passe dans le jéjunum et l'iléon, intestins grêles, qu'il est difficile de distinguer l'un de l'autre, et dont la longueur relative est différente, selon les élémens d'après lesquels les anatomistes établissent cette distinction (1).

---

(1) La rougeur des parois du jéjunum, l'état de vacuité de cet intestin, sa position dans la région ombilicale, le grand nombre de ses valvules conniventes, ne peuvent servir à le faire distinguer de l'iléon, puisque la couleur du tube intes-

Le jéjunum et l'iléon forment, à eux seuls, à peu près les trois quarts de la longueur totale des voies digestives; plus étroits que le duodénum, ils sont moins dilatables, parce que le péritoine qui forme leur tunique extérieure, en recouvre toute la surface, à l'exception du bord postérieur, par lequel leurs vaisseaux et leurs nerfs y pénètrent. C'est par ce bord qu'ils sont fixés au mésentère, lien membraneux formé par une duplicature du péritoine qui soutient les vaisseaux et les nerfs qui se rendent au jéjunum et à l'iléon, empêche leur noueure et

---

tinal est très-variable dans les divers points de son étendue; que les matières qui le remplissent, se trouvent dans des portions différentes de ce conduit, suivant que la digestion des alimens est plus ou moins avancée à l'instant où on l'examine; que les circonvolutions descendent dans la cavité du bassin, ou remontent vers l'épigastre, suivant l'état de plénitude ou de vacuité de la vessie et de l'estomac; et qu'enfin, le nombre des replis circulaires, appelés valvules conniventes, décroît progressivement, à mesure qu'on s'avance vers la fin de l'iléon. Winslow tranchoit la difficulté, en prenant, pour le jéjunum, les deux cinquièmes supérieurs de l'intestin grêle, et, pour l'iléon, les trois cinquièmes inférieurs. Cette division métrique est entièrement arbitraire; elle est d'ailleurs inutile, car il n'est peut-être qu'une seule occasion dans laquelle il seroit intéressant de distinguer le jéjunum de l'iléon. Lorsqu'on opère une hernie avec gangrène, on se décideroit plus facilement à l'établissement d'un anus artificiel, si l'on étoit sûr que la portion sphacelée appartînt au dernier de ces intestins; mais il est absolument impossible d'en acquérir la certitude.

prévient leur invagination. On sait néanmoins que, dans quelques cas très-rares, ce dernier effet a lieu, non sans le plus grand danger pour la vie des malades, qui meurent presque toujours tourmentés par des douleurs de coliques intolérables, et que rien ne peut appaiser. La marche de la matière alimentaire qui parcourt l'intestin grêle, est retardée par ses nombreuses courbures, justement comparées par quelques physiologistes, aux contours d'un ruisseau qui serpente et fertilise le terrain qu'il arrose. Ces nombreux circuits du tube intestinal font que le séjour des alimens est assez prolongé, pour que le chyle exprimé de la partie excrémentitielle par les contractions péristaltiques de l'intestin, se présente aux bouches inhalantes des vaisseaux lymphatiques qui en opèrent l'absorption. Ces suçoirs chyleux sont surtout multipliés à la surface des valvules conniventes, replis circulaires de la membrane intérieure, qui sont de moins en moins rapprochés, à mesure que l'on s'avance vers la fin de l'iléon. Non seulement ces valvules conniventes ralentissent le cours des matières; mais encore les saillies qu'elles forment, s'enfonçant dans la pâte alimentaire lorsque l'intestin se contracte sur elle, les lymphatiques qui naissent de leur surface vont, en quelque sorte, chercher dans son intérieur le chyle qu'ils doivent absorber.

Le nombre des valvules conniventes diminue avec celui des vaisseaux lymphatiques; la marche

de la matière alimentaire est graduellement accélérée à mesure qu'elle se dépouille de sa partie récrémentitielle et nutritive. Des mucosités abondamment secrétées par la membrane intérieure des intestins grêles, enveloppent la masse chymeuse, facilitent sa progression, en la rendant plus glissante; le suc intestinal, produit de l'exhalation artérielle, la pénètre, la fluidifie, et en augmente la quantité. Ce liquide qui paroît être de nature gélatino-albumineuse, et tenir différens sels en dissolution, est en grande partie excrémentitiel; sa quantité, estimée d'après le calibre des artères mésentériques et l'étendue de la surface intestinale, doit être très-considérable. Il n'est guère néanmoins possible qu'elle s'élève jusqu'à huit livres en vingt-quatre heures, comme le prétend Haller, lequel, ainsi que nous le dirons au chapitre des secrétions, en a généralement exagéré les produits.

Les contractions péristaltiques, à la faveur desquelles la matière alimentaire parcourt toute l'étendue des intestins grêles, ne procèdent pas avec régularité, et ne se succèdent point par un mouvement non interrompu de l'estomac jusqu'au cœcum. Ce mouvement ondulatoire et vermiculaire se montre à la fois dans plusieurs points de la longueur du tube, dont on voit les courbures se redresser par intervalles. Dans cette action, les courbes intestinales se décomposent en un grand nombre de lignes droites qui ont peu de longueur, et se rencontrent sous des angles très-ouverts. La

cause du mouvement péristaltique, dont les fibres musculaires des intestins sont agitées, se trouve dans l'irritation qu'occasionne la matière alimentaire sur les parois sensibles du canal, le long duquel elle descend vers les gros intestins. Le jéjunum et l'iléon, recouverts par le péritoine qui ne laisse à découvert, de toute leur surface que la portion par laquelle le mésentère y est attaché, écartent, lorsqu'ils se dilatent, les deux lames dont est formé ce repli qu'ils dédoublent; ils se placent dans l'intervalle que laissent entr'elles les branches des vaisseaux mésentériques, dont la dernière division est toujours à une certaine distance du bord adhérent de l'intestin. Si cette division eût été plus rapprochée, le conduit n'eût pu se dilater, sans tirailler en même temps les vaisseaux dans l'angle de leur séparation; aussi observe-t-on que les portions du tube digestif, les plus dilatables, sont celles dont les dernières divisions vasculaires sont le plus éloignées. C'est pour cette raison, que l'artère gastro-épiploïque gauche est toujours à une plus grande distance de la grande courbure de l'estomac, que l'artère gastro-épiploïque droite, disposition à laquelle aucun anatomiste n'a pris garde.

XXIX. *De la digestion dans les gros intestins.* Presque entièrement dépouillée de ce qu'elle contenoit de nutritif, la matière alimentaire passe de l'iléon dans le cœcum. Elle entre alors dans les gros intestins, plus amples, mais moins longs que

les précédens, puisqu'ils font à peine le cinquième de la longueur totale des voies digestives. Un anneau valvulaire musculo-membraneux se trouve à l'endroit de l'insertion oblique de l'iléon dans le premier des gros intestins. Cette valvule, appelée du nom d'Eustache ou de Bauhin, que l'on en croit les inventeurs, quoiqu'on doive rapporter à Fallope la gloire de sa découverte, est formée de deux segmens demi-circulaires, dont le droit est libre et flottant du côté de la cavité du cœcum. Plus les parois de cet intestin sont distendues par les matières qui le remplissent, moins la rétrogradation de ces matières est facile, les deux extrémités de la valvule se trouvant écartées, et ses bords libres rapprochés et serrés l'un contre l'autre, comme ceux d'une boutonnière dont on tire les angles en sens opposé : les fibres musculaires qui entrent dans sa structure, la rendent d'ailleurs capable de constriction. Elle peut donc d'une part permettre l'écoulement facile des matières, de l'iléon dans le cœcum, et s'opposer énergiquement à leur retour dans les intestins grêles. Quelques faits autorisent à croire que sa résistance est quelquefois surmontée, et qu'un clystère poussé avec beaucoup de force, passeroit au-delà, et pourroit être rendu par le vomissement. Les gros intestins peuvent être considérés comme une sorte de réservoir destiné à contenir, pendant un certain temps, le résidu excrémentitiel de nos alimens solides, afin de nous

soustraire à l'incommodité dégoûtante de le rendre sans cesse.

Le péritoine ne les recouvrant point en totalité, ils peuvent se dilater beaucoup, en s'étendant dans le tissu cellulaire qui les fixe à la paroi postérieure de l'abdomen. Leur tunique musculaire, qui fait, en quelque sorte, la base du tube intestinal, n'est pas partout composée de fibres circulaires et longitudinales. Ces dernières, rassemblées en faisceaux, forment trois rubans de peu de largeur dans l'intervalle desquels les parois intestinales, relativement affoiblies, doivent, par cela même, jouir de plus d'extensibilité. Ces fibres longitudinales étant d'ailleurs moins longues que l'intestin lui-même, le froncent en travers, et donnent naissance à une multitude d'excavations, de cellulosités intérieures, marquées en dehors par des bosselures que des enfoncemens séparent. Si l'on ajoute à ces particularités de structure, que les matières sont obligées de remonter contre leur propre poids dans le cœcum et dans une grande partie du colon, que les courbures qui constituent l'S iliaque de celui-ci, sont très-prononcées, et qu'enfin le rectum, avant de s'ouvrir au dehors par une étroite ouverture, éprouve une dilatation marquée ; on verra que tout, dans les gros intestins, favorise le séjour des excrémens.

L'appendice vermiculaire du cœcum est trop étroite dans l'homme pour avoir cet usage ; plus

large et quelquefois multiple chez les quadrupèdes herbivores, elle peut servir de réservoir aux matières fécales. Son existence indique seulement dans l'homme un point d'analogie avec les animaux chez lesquels elle est vraiment utile, et concourt à établir la preuve, que la nature se contente d'ébaucher dans quelques espèces certains organes qu'elle achève dans d'autres, comme pour marquer qu'il existe des points de contact entre tous les êtres auxquels elle a départi le mouvement et la vie.

Pendant leur séjour dans les gros intestins, les matières deviennent purement fécales en se dépouillant de la petite quantité de chyle qu'elles peuvent encore contenir. Le nombre des vaisseaux absorbans diminue progressivement du cœcum vers le rectum ; leur petite quantité explique pourquoi il est si difficile de nourrir, par le moyen des clystères, lorsque la déglutition naturelle est impossible. Les excrémens s'épaississent, se durcissent, se forment, se moulent en quelque sorte dans les cellules du colon, puis sont poussés par l'action péristaltique vers le rectum, dans la cavité duquel ils s'accumulent jusqu'à ce qu'ils produisent sur ses parois une impression suffisante pour provoquer leur expulsion.

XXX. *De l'excrétion des matières fécales.* Lorsque le besoin de les rendre se fait sentir, le rectum se contracte, tandis que le diaphragme s'abaissant, et les muscles larges de l'abdomen se portant en arrière, poussent les viscères abdominaux

vers la cavité du bassin, et compriment les intestins que les matières fécales remplissent. Le périnée s'abaisse sensiblement dans ces efforts, et les fibres des releveurs de l'anus paroissent souffrir un médiocre alongement. L'action réunie du rectum et des muscles abdominaux surmonte la résistance des sphincters; l'excrétion alvine s'opère; elle est facilitée par l'humeur des lacunes muqueuses du rectum, qui, pressées par les matières fécales, se vident et lubrifient le contour de son ouverture inférieure. Lorsqu'elle est achevée, le diaphragme s'élève, les muscles larges de l'abdomen cessent de pousser en bas et en arrière les viscères de cette cavité; le périnée remonte, et les sphincters se resserrent, jusqu'à ce que de nouveaux besoins sollicitent l'exercice de la même action.

Le besoin de rendre les matières fécales se fait plus fréquemment ressentir chez les enfans que chez les adultes, parce que, dans le premier âge de la vie, la sensibilité du conduit intestinal est plus vive, les matières plus liquides, et la digestion plus active. A mesure qu'on avance en âge, la sensibilité diminuant, et la contractilité éprouvant un affoiblissement proportionnel, les sécrétions étant aussi moins abondantes, le ventre devient paresseux, les selles sont rares et peu liquides: elles sont aussi moins fréquentes et moins copieuses chez la femme que dans l'homme, soit que ses forces digestives tirent des alimens une plus grande proportion de matière nutritive, soit que ses se-

crétions intestinales, remplacées par la purgation menstruelle, ajoutent moins à la masse excrémenteuse. On détermine l'excrétion alvine en injectant dans le rectum des liquides qui délaient les matières fécales, les détachent des parois intestinales, et, exerçant sur ces parois une irritation à laquelle elles ne sont point accoutumées, déterminent leur contraction.

La fétidité des matières fécales dépend d'un commencement de putréfaction qu'elles éprouvent dans les gros intestins. Cette altération est presque toujours accompagnée du dégagement de produits gazeux, dans lesquels l'hydrogène sulfuré prédomine. C'est à la présence de ce gaz, qui tantôt s'échappe, et d'autres fois imprègne les excrémens, qu'est due la propriété dont ceux-ci jouissent de noircir l'argent que l'on soumet à leur action. On reconnoît dans les excrémens la partie colorante des végétaux, telles que le vert des épinards, le rouge de la betterave ; on y trouve les parties fibreuses végétales et animales, les écorces trop dures, et les graines recouvertes de leur épiderme. Les sucs digestifs ont si peu de prise sur cette dernière enveloppe, que les graines qui n'ont point été brisées par les organes masticateurs, conservent très-souvent la propriété de germer.

XXXI. *De la secrétion et de l'excrétion des urines.* Absorbés avec le chyle, par les lymphatiques du tube intestinal, les liquides délaient la partie nutritive extraite des alimens solides, et lui

servent de véhicule; arrivés dans la masse du sang, ils augmentent sa quantité, diminuent sa viscosité, et le rendent plus fluide; parcourant avec lui les longues routes du système circulatoire, ils arrosent et humectent toutes les parties, se chargent des molécules qu'en détache le mouvement de la vie; puis, se présentant aux organes urinaires, ils se séparent de la masse des humeurs, entraînant avec eux un grand nombre de produits de toute espèce, dont un plus long séjour dans l'économie ne manqueroit pas d'apporter un dérangement notable dans l'exercice des fonctions.

XXXII. La rapidité avec laquelle nous rendons par les urines certaines boissons diurétiques, a fait penser à plusieurs qu'il existoit une communication immédiate entre l'estomac et la vessie urinaire; mais, outre qu'on n'a jamais pu démontrer ces conduits particuliers qui pourroient porter l'urine, des cavités gastriques dans la poche urinaire, sans qu'elles fussent obligées de parcourir les longues routes de l'absorption et de la circulation, le savant Haller a établi sur des calculs pleins d'exactitude, que la grandeur des artères rénales, dont le calibre est le huitième de celui de l'aorte, et la vîtesse avec laquelle le sang circule, suffisoient pour expliquer la promptitude du passage de certaines liqueurs dans le système urinaire.

Mille onces de sang traversent le tissu rénal dans l'espace d'une heure; en supposant que ce fluide ne contienne qu'un dixième de matériaux propres

fournir l'urine, cent onces, ou huit livres et un quart, pourront en être séparées dans ce court intervalle; et jamais, quelque abondantes et diurétiques que soient les boissons, il ne se sépare pendant une heure une plus grande quantité de ce liquide. Nous verrons cependant, en traitant de l'absorption, qu'il n'est pas absolument impossible qu'au moyen des nombreuses anastomoses des lymphatiques, cet ordre de vaisseaux puisse porter directement un liquide, de l'estomac dans la vessie. Il seroit superflu de rappeler ici les variétés qu'offrent les reins, sous les rapports du nombre, de la grandeur et de la situation. Ces deux viscères fabiformes, formés par la réunion de douze à quinze noyaux glanduleux séparés chez le fœtus et quelques quadrupèdes, attachés à la paroi postérieure de l'abdomen, derrière le péritoine, y sont enveloppés d'une couche cellulaire plus ou moins épaisse, surtout remarquable par la consistance presque suifeuse de la graisse qui en remplit les cellules.

Si jamais l'industrie humaine parvient à nous révéler le secret de la structure intime de nos organes, il paroît probable que les reins fourniront la première solution du problême. Les injections même grossières passent avec facilité, des artères rénales, dans les uretères ou conduits excréteurs des reins; preuve assez convaincante d'une continuation immédiate entre les artérioles, qui, singulièrement repliées, forment, avec les veinules,

la substance corticale ou extérieure des reins, et les conduits rectilignes ou urifères, qui, disposés par faisceaux coniques dans l'intérieur de ces organes, constituent ce que l'on a nommé ses substances tubuleuse et mamelonnée. Le passage des injections, des artères dans les veines rénales, est également facile; et j'ai vu fréquemment les liqueurs les plus épaisses couler à la fois par les uretères et par les veines émulgentes. Cette libre communication entre les artères, les veines et les conduits excréteurs des reins, fait pressentir la rapidité du passage du sang à travers ces organes dont la consistance très-grande ne permet aux vaisseaux qu'une médiocre dilatation, et la possibilité d'une sorte de filtration du liquide urinaire, dont la secrétion ne seroit qu'une série de départs chimiques ou mécaniques que subiroit le sang en traversant des conduits déliés, et dont le diamètre éprouve un décroissement progressif. C'étoit au moins l'opinion de Ruisch, dont le système sur la composition intime de nos organes et sur la continuation immédiate des vaisseaux sanguins avec les conduits excréteurs, est principalement établi sur ce que lui ont démontré ses belles injections des artères rénales.

Les reins jouissent d'une sensibilité plus obtuse et d'une activité moins énergique que les autres glandes; l'action vitale a moins de part dans la secrétion qu'ils opèrent, et leurs fonctions se prêtent plus aisément aux explications chimiques et hydrauliques.

XXXIII. Si l'on veut en effet appliquer aux organes urinaires les lois fondamentales sur le mécanisme des secrétions (1), on s'aperçoit bientôt que ces organes n'y sont pas rigoureusement soumis. De tous les liquides animaux, l'urine est celui qui présente les élémens les plus nombreux et les qualités les plus variables. Non seulement des substances qui lui sont étrangères s'y montrent quelquefois, en altèrent, et même en changent la composition; d'autres liquides peuvent encore s'y mêler, et la rendre méconnoissable. Ainsi des observateurs dignes de foi ont reconnu dans les urines, la bile, la graisse, le lait, le sang, le pus, comme on peut s'en convaincre par la lecture de la grande Physiologie de Haller, où ces faits se trouvent réunis. Les reins ont donc une sensibilité moins active que les autres glandes secrétoires; ils raisonnent moins, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, la sensation que produisent les diverses substances dont le sang est le véhicule. Leur action est aussi moins énergique, elle n'altère point d'une manière aussi profonde le liquide qui y est soumis; elle ne change point les qualités hétérogènes de ceux qui s'y trouvent mêlés, et les laisse passer dans toute leur pureté.

Cette multitude d'élémens qui entrent dans la composition de l'urine, avoit sans doute été pressentie par les anciens, avant d'avoir été démontrée

(1) *Voyez* le chapitre des Secrétions.

par les chimistes modernes; lorsqu'ils la regardèrent comme une sorte d'extrait de la substance animale, comme une véritable lessive par laquelle étoit entraîné tout ce qu'il y a d'impur dans l'économie, et lui donnèrent le nom de *lotium*, qui indique cette destination.

Enfin la sécrétion de l'urine se fait d'une manière plus uniforme; elle est continuelle, ou du moins n'offre pas d'une manière aussi marquée, ces alternatives d'action et de repos, si faciles à observer dans le travail des autres organes sécréteurs. Lorsque, pour remédier à la rétention de l'urine, on introduit une algalie dans la vessie urinaire, et qu'on l'y laisse à demeure, l'urine continue à en sortir goutte à goutte, et elle inonderoit la couche du malade, si on n'adaptoit un bouchon au pavillon de la sonde. L'on trouve dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, pour l'année 1761, l'histoire d'une conformation singulière de la vessie urinaire. Cette poche musculo-membraneuse sortie par une fente de la partie inférieure de la ligne blanche, étoit renversée sur elle-même; de manière qu'elle présentoit à l'extérieur sa surface muqueuse; il étoit facile d'apercevoir l'écoulement continuel des urines par l'embouchure des uretères, et d'étudier les variétés que cet écoulement pouvoit offrir, soit sous le rapport des qualités du fluide, soit relativement aux quantités qui s'écouloient dans un temps déterminé, et qui étoient différentes, suivant l'état de sommeil ou de veille,

la quantité des boissons, et leurs qualités plus ou moins diurétiques.

L'humeur que renferment les conduits urinaires est trouble et imparfaite ; ses principes sont mal combinés, comme il est facile de l'apercevoir, en l'exprimant par la compression de la substance tubuleuse sur les reins d'un cadavre. Elle se perfectionne en traversant ces conduits, revêt toutes les qualités qui caractérisent l'urine, suinte à la surface des mamelons, et coule dans les calices membraneux par lesquels sont embrassées ces sommités obtuses des cônes tubuleux. Ces calices réunis forment les bassinets, parties évasées des uretères, conduits membraneux par lesquels l'urine descend continuellement dans la vessie. Elle y descend par son propre poids, et surtout par l'action des parois des uretères, qui ne sont pas privées d'un certain degré de contractilité. A ces causes essentielles, on doit joindre les secousses qu'impriment les battemens des artères rénales, derrière lesquelles le bassinet est placé, et ceux des artères iliaques, au-devant desquelles l'uretère passe avant de se plonger dans la cavité du bassin ; la pression alternative des viscères de l'abdomen, dans les mouvemens de la respiration ; les secousses qui résultent des exercices du corps, comme de l'équitation, de la marche, de la course, etc., etc., la pression des colonnes de liquide toujours affluentes du côté des reins, et le défaut de résistance du côté de la vessie.

XXXIV. L'urine entre continuellement, et goutte à goutte dans ce viscère, en écarte les parois, sans produire sur ces parois, qui y sont habituées, aucune impression perceptible. Pour que l'urine s'accumule dans cette poche musculo-membraneuse (1) placée hors du péritoine, dans la cavité du bassin, derrière les os pubis, au-dessus desquels elle ne s'élève point dans les adultes, hors les cas d'une assez grande réplétion ; il faut qu'elle ne puisse sortir par l'urètre, ni refluer par les uretères. Cette rétrogradation est empêchée par l'insertion oblique de ces conduits, qui marchent quelque temps entre les tuniques musculaire et muqueuse de la vessie, avant de s'ouvrir à son intérieur, vers

(1) La vessie urinaire manque dans la classe nombreuse des volatiles. Chez eux, les uretères viennent s'ouvrir dans la cloaque, sac musclo-membraneux qui tient la place de l'intestin rectum, de la vessie et de la matrice, et sert en même temps de réservoir aux excrémens solides, aux urines et aux œufs détachés des ovaires. L'urine des oiseaux délaie les matières fécales, et fournit le carbonate de chaux, qui forme la base de l'enveloppe solide des œufs. Elle a une telle disposition à se concréter, que j'ai toujours observé, dans la dissection de plusieurs individus appartenant à différentes espèces, une matière terreuse, ou saline et cristallisée, formant des stries blanchâtres, faciles à apercevoir dans le liquide qui coule par les uretères, à travers les parois minces et transparentes de ces conduits. On conçoit d'après cela, sans peine, combien eût été fréquente la formation des calculs chez cette classe d'animaux, si les urines s'accumuloient et séjournoient pendant quelque temps dans une poche destinée à les recevoir.

les angles postérieurs du trigone vésical, par des orifices plus étroits que leur cavité. La membrane interne de la vessie, soulevée à l'endroit de ces ouvertures, les fait paroître comme garnies d'une espèce de valvule, qui s'applique d'autant mieux aux orifices, que l'urine contenue dans la vessie, en écartant ses parois, presse l'une contre l'autre les tuniques dont elles sont formées, et entre lesquelles rampent les uretères, dans l'espace de sept à huit lignes.

L'urine qui coule dans la vessie, est obligée d'employer une certaine force pour en écarter les parois sur lesquelles pèse le paquet intestinal. Cette force n'est autre chose que celle qui fait couler le liquide dans les uretères, et quoique peu considérable, elle paroîtra bien suffisante, si l'on fait attention que les fluides qui passent d'un canal étroit dans une cavité plus spacieuse, agissent sur tous les points des parois de cette cavité, égaux en surface au diamètre du canal, avec une force égale à celle qui les fait couler dans celui-ci; de manière que si l'urine descend par l'uretère avec un seul degré de force, et que la surface intérieure de la vessie ait mille fois un diamètre égal à celui des uretères, la force sera mille fois multipliée.

On rend cet énoncé purement géométrique, en disant que la force avec laquelle l'urine coule par les uretères, est à celle par laquelle les parois de la vessie sont dilatées, ce qu'est le diamètre des uretères à la capacité de la vessie.

La pression que l'urine accumulée dans la vessie exerce sur la partie inférieure des uretères, n'empêche point la force qui les fait couler dans les conduits, de les pousser dans la vessie; car la colonne de liquide qui descend par les uretères, étant plus haute que celles que contient la vessie, ces deux organes représentent un syphon renversé, dont la longue branche est figurée par l'uretère.

Les causes qui retiennent l'urine dans la vessie sont, la contraction de son sphincter, anneau musculeux dont est garni l'orifice vesical de l'urètre, l'angle que forme ce canal après s'être séparé de la vessie, et enfin l'action des fibres antérieures des releveurs de l'anus, qui embrassent le col de cet organe, entouré d'ailleurs et soutenu par la glande prostate. Ces fibres, qui peuvent comprimer la prostate sur le col de la vessie, et remonter celui-ci contre la symphise des pubis, ont été nommées, par Morgagni, faux sphincters de la vessie (*pseudo-sphincteres vesicae*).

L'urine, déposée goutte à goutte dans la vessie, en écarte graduellement les parois; cette poche musculo-membraneuse s'élève en soulevant les circonvolutions de l'iléon, et le péritoine devant lequel elle monte, derrière les pubis et les muscles droits abdominaux qu'elle touche immédiatement. Ces rapports de la vessie dilatée avec le péritoine, qu'elle détache de la paroi antérieure de l'abdomen, pour se placer entre lui et les muscles qui forment cette paroi, expliquent la possi-

bilité de la percer au-dessus des pubis, pour donner issue à l'urine accumulée, sans pénétrer, par cette ponction, dans la cavité du péritoine. L'urine séjourne plus ou moins longtemps dans la vessie, suivant que celle-ci est plus ou moins ample; ses parois plus ou moins extensibles et irritables; suivant aussi que le liquide est plus ou moins âcre et stimulant. Ainsi, les vieillards, dont la vessie ne jouit plus que d'une sensibilité obtuse et d'une médiocre contractilité, rendent moins fréquemment leurs urines; elles s'accumulent en plus grande quantité dans la poche qui leur sert de réservoir, et qui souvent ne s'en débarrasse qu'avec peine. L'usage des boissons diurétiques, et principalement des cantharides, rend les urines plus stimulantes: elles agacent vivement les parois de la vessie, et la sollicitent, à chaque instant, à se contracter. Toute cause d'irritation existante dans la vessie elle-même, ou dans le voisinage, rend plus fréquente l'envie de rendre les urines. C'est ce que l'on observe dans les affections calculeuses, les hémorrhoïdes, la blennorrhagie, etc. Pendant son séjour dans la vessie, l'urine s'épaissit par l'absorption de ses parties le plus fluides, ses élémens se combinent d'une manière plus intime; quelquefois même elle paroît y éprouver un commencement de décomposition.

XXXV. Lorsque, soit par le tiraillement que l'urine fait éprouver aux fibres musculaires de la vessie, soit par l'irritation qu'elle occasionne sur les

nerfs qui se répandent dans le tissu de sa tunique intérieure, nous éprouvons dans le bassin un sentiment de pesanteur, joint à une sorte de ténesme qui, s'étendant le long de l'urètre, nous avertit du besoin d'uriner; alors nous contractons la vessie, et, joignant à son action celle du diaphragme et des muscles abdominaux, nous nous débarrassons de l'urine par un mécanisme très-analogue à celui de l'excrétion des matières fécales (XXIX). On doit cependant observer que, dans l'état naturel, l'accession des puissances auxiliaires ne fait que rompre l'équilibre qui existe entre les contractions de la vessie, et la résistance que les causes rétentives opposent à la sortie des urines. Après avoir contracté simultanément le diaphragme et les muscles abdominaux, pour refouler les intestins sur la vessie et procurer la sortie du premier jet d'urine, nous cessons cet effort; et la vessie seule, toujours soutenue par le poids des viscères qui la pressent à mesure qu'elle se vide, achève l'excrétion. Nous ne répétons le premier effort que dans le cas où nous voulons accélérer l'expulsion; dans l'excrétion des matières stercorales, au contraire, la tunique musculeuse du rectum a besoin d'être toujours aidée par les puissances expiratoires; ces matières plus solides sortant toujours plus difficilement que le liquide urinaire.

L'urine est projetée avec d'autant plus de force par le canal de l'urètre, qu'elle passe d'une cavité

spacieuse dans un conduit étroit. L'énergie plus ou moins grande de la tunique musculaire de la vessie, fait que l'urine est chassée plus ou moins loin : on sait que dans les vieillards elle est tellement affoiblie, qu'elle peut à peine en lancer le jet quelques pouces au-delà du canal. Celui-ci ne doit point être considéré comme un tube inerte dans l'éjection des urines, il se contracte sur elles, en accélère l'écoulement, aidé dans cette action par les muscles bulbo-caverneux, auxquels plusieurs anatomistes ont donné un nom tiré de leurs usages (*accélérateurs de l'urine*).

C'est par l'action de ces muscles que sortent les dernières gouttes d'urine qui reste encore dans le canal lorsque la vessie est complétement vidée. L'action tonique et contractile de l'urètre est tellement marquée, qu'on doit ranger son resserrement spasmodique au nombre des causes qui rendent quelquefois si difficile l'opération du cathétérisme. Si l'on y pratique des injections, au moment où l'on ôte le tuyau de la seringue, qui doit boucher exactement son orifice extérieur, les parois distendues reviennent avec force sur le liquide injecté, et le font sortir par un jet rapide.

La vessie et le canal de l'urètre sont intérieurement recouverts d'une membrane dont les cryptes glanduleux secrètent une humeur visqueuse, propre à défendre les parois de ces organes contre l'impression trop vive de l'urine, et à faciliter l'écoulement de ce fluide. Cette membrane plus éten-

duc que les cavités qu'elle tapisse, forme un grand nombre de replis qui s'effacent, lorsqu'elles sont dilatées par la présence de l'urine. L'humeur muqueuse abondamment secrétée dans les affections catharrales de la vessie, devient aussi plus filante et plus albumineuse. Celle que séparent les glandules urétrales, change de qualités, augmente en quantité par le stimulus vénérien, et forme la matière de l'écoulement blennorrhagique. Les orifices de ces cryptes glanduleux dirigés en avant, peuvent arrêter le bec d'une sonde; nouvel obstacle au cathétérisme (1).

L'excrétion des urines ne peut se faire en même temps que celle des matières fécales, lorsque celles-ci, très-dures, compriment la partie prostatique et membraneuse de l'urètre, placée au-devant de l'extrémité inférieure du rectum. Elle est difficile et souvent impossible dans une forte érection, les

(1) Lorsqu'on pratique cette opération pour un cas de simple paralysie de la vessie, il vaut mieux se servir d'une sonde très-grosse, sur laquelle les parois de l'urètre s'étendent sans former de plis, et dont l'extrémité arrondie ne peut s'engager dans les lacunes muqueuses de ce conduit.

Quand, dans un cas de rétention d'urine, la vessie s'élève au-dessus des pubis, son bas-fond remonte, et il arrive un moment de réplétion extrême, où, semblable à la matrice, à une époque avancée de la grossesse, elle semble faire effort pour passer du bassin dans la propre cavité de l'abdomen : on ne peut alors sonder les femmes, qu'en courbant davantage l'algalie qui leur est destinée.

parois du canal se trouvant étroitement appliquées l'une à l'autre par le gonflement de son tissu spongieux, et par celui des corps caverneux de la verge. Le mode de sensibilité de l'urètre est d'ailleurs tellement changé, qu'il ne se prête qu'à l'éjaculation de la liqueur séminale.

Lorsque la vessie s'est complétement débarrassée, elle se concentre derrière les pubis; la tumeur quelle forme au-dessus de ces os, lorsqu'elle est bien remplie, s'affaisse, le ventre est moins saillant, la respiration plus facile, et l'on se sent plus léger. La vessie ne peut se vider complétement que le bassin ne soit médiocrement incliné en avant, son bas-fond, placé au-dessous de son col, retient sans cela une certaine quantité d'urine.

XXXVI. *Propriétés physiques de l'Urine.* Cette liqueur étant plus ou moins abondante, dans un homme sain, suivant la quantité des boissons et leurs qualités plus ou moins diurétiques, l'état de sommeil ou de veille, l'abondance des autres sécrétions, et principalement de la transpiration; il est extrêmement difficile d'en déterminer exactement les proportions. Rien n'est plus variable que sa quantité, comme on peut s'en convaincre en lisant les calculs faits à ce sujet par un grand nombre de physiologistes. Tantôt on rend moins d'urine qu'on ne prend de boisson, d'autres fois, les urines sont en plus grande proportion que les alimens liquides: on peut néanmoins dire que la quantité des urines rendues en vingt-quatre heures,

est égale à celle de la transpiration insensible dans le même intervalle ; qu'ainsi elle peut être estimée de trois à quatre livres dans un homme adulte et sain. Sa couleur varie, depuis le jaune légèrement citronné, jusqu'à l'orangé, voisin du rouge ; son odeur et sa saveur la caractérisent, au point qu'on ne peut la confondre avec aucune autre liqueur animale. La couleur est en général d'autant plus foncée, l'odeur et la saveur d'autant plus fortes et piquantes, que la quantité est moins considérable ; que le système circulatoire jouit de plus de force et d'activité, et que les substances dont nous vivons sont d'une nature plus animale. On sait combien est fétide et peu abondante l'urine des animaux carnivores ; quelle horrible puanteur exhale celle du chat ! Constamment plus pesante que l'eau distillée, elle l'est plus ou moins, selon les proportions des sels et des autres substances qu'elle tient en dissolution : elle est aussi légérement visqueuse, mais non point filante, comme le serum du sang, la bile, la salive, et les autres fluides albumineux.

XXXVII. *Nature chimique de l'Urine.* Ses propriétés sont toujours plus prononcées dans un adulte mâle et vigoureux, que dans les enfans, les femmes et les sujets peu robustes. L'analyse chimique de l'urine y démontre onze substances dissoutes dans une grande quantité d'eau ; ce sont l'urée, une matière animale gélatineuse, des muriates et des phosphates de soude et d'ammoniaque, séparés ou réunis en sel triple, le phosphate de chaux, le

phosphate de magnésie, les acides phosphorique, urique et benzoïque. Outre ces matières, qui existent constamment dans l'urine humaine, ce liquide peut contenir un grand nombre d'autres substances; et s'il est vrai que le système urinaire puisse être regardé comme l'émonctoire de toute l'économie, on ne conçoit pas que tous les principes qu'a jusqu'ici découvert l'analyse de nos solides et de nos humeurs, ne s'y rencontrent en plus ou moins grande proportion, dans les diverses circonstances de la vie. De là viennent, sans doute, les différences multipliées que l'urine a offertes aux chimistes qui ont étudié la nature de ce liquide, en l'abandonnant à sa décomposition spontanée, ou en le soumettant à divers réactifs.

Comme l'urine est de toutes nos liqueurs la plus éminemment putrescible, il faut l'examiner peu de temps après sa sortie de la vessie : elle est alors manifestement acide; mais bientôt, et surtout si la chaleur de l'atmosphère hâte et favorise ces changemens, elle se trouble, ses matériaux se décomposent et forment divers précipités. L'urée et la gélatine, qui sont les seuls principes fermentescibles et altérables, fournissent de l'acide acéteux, de l'ammoniaque, de l'acide carbonique; et du jeu des attractions entre ces substances nouvellement formées et les élémens primitifs, naît une multitude de composés nouveaux, dont la connoissance appartient aux chimistes.

De toutes les parties constituantes de l'urine, il

n'en est point de plus essentielle, qu'une matière syrupeuse, cristallisable et déliquescente, à laquelle le cit. Fourcroy a donné le nom particulier d'*urée*. Ce principe, auquel le liquide urinaire doit ses propriétés caractéristiques, sa couleur, son odeur, sa saveur particulières, entrevu par plusieurs chimistes qui ont tracé quelques traits de son histoire, en le désignant par des noms différens, selon l'idée qu'ils avoient de sa nature, n'est bien connu que depuis les derniers travaux de ce célèbre professeur (1). C'est un composé dans lequel l'azote prédomine, comme le prouve l'énorme quantité de carbonate ammoniacal qu'il donne par la distillation : on peut le considérer comme le produit le plus animalisé possible, ayant une telle tendance à la fermentation putride, que retenu dans l'économie animale, il pourroit éprouver cette altération, et vaincre la puissance antiseptique des forces vitales, si la nature ne s'en débarrassoit par le moyen des urines.

On n'a point encore donné assez d'attention aux symptomes de la *fièvre urineuse*, affection qu'occasionne la rétention trop prolongée de ce liquide dans la cavité de la vessie. J'ai eu plusieurs fois occasion d'observer qu'aucune ne donnoit des signes plus marqués de ce que les médecins appellent putridité. L'odeur urineuse et ammoniacale qu'exhale

(1) *Voyez* son ouvrage intitulé : *Système des Connoissances chimiques, etc.*, tome dixième, *in*-8°. pages 153 et suiv.

tout le corps des malades, la moiteur jaunâtre et huileuse dont leur peau est recouverte, la soif ardente qui les dévore, la sécheresse et la rougeur de la langue et de la gorge, la fréquence et l'irritation du pouls, jointes à l'empâtement et à la flaccidité du tissu cellulaire; tout annonce que la substance animale est menacée de la plus prompte et de la plus effrayante décomposition.

J'ai observé des phénomènes analogues sur un chat et un lapin, auxquels j'ai lié les uretères. Rien n'est plus facile que de trouver ces conduits et de faire cette expérience. Après avoir fendu crucialement la paroi ombilicale de l'abdomen, on ramène à gauche le paquet intestinal, pour faire la ligature de l'uretère droit, et à droite, pour lier l'uretère gauche. Tous deux s'aperçoivent à travers le péritoine, collés derrière cette membrane, à la paroi lombaire du bas-ventre; les ligatures placées vers le milieu de leur longueur, on réunit les lambeaux résultant de l'incision, par un nombre suffisant de points de suture, et l'on entoure le ventre de l'animal d'un linge trempé dans une décoction émolliente: au bout de trente-six heures, déjà la soif, l'agitation étoient extrêmes, les yeux brillans; la salive abondante exhaloit une odeur manifestement urineuse; au troisième jour le chat fut pris de vomissemens glaireux, dont la matière étoit remarquable par une semblable odeur; bientôt à l'agitation comme convulsive succéda une prostration extrême, il mourut le cinquième jour; les

intestins n'étoient pas enflammés, la vessie parfaitement vide, les uretères dilatés par l'urine, au-dessus de la ligature jusqu'aux reins, égaloient le doigt annulaire en grosseur. Les reins eux-mêmes, pénétrés d'urine, en étoient gonflés, ramollis et comme macérés; tous les organes, toutes les humeurs et le sang lui-même, participoient à cette diathèse urineuse; la putréfaction saisit le cadavre aussitôt après la mort, et, au bout de quelques jours, la décomposition étoit presque complète. Dans le lapin, les symptomes marchèrent avec moins de violence et de rapidité, il n'y succomba qu'au septième jour, l'odeur de toutes les parties, quoique manifestement urineuse, étoit moins infecte, et la putréfaction qui s'en empara mit plus de temps à les détruire.

Ces deux expériences confirment d'abord ce qu'ont dit quelques auteurs sur l'absence de l'urine dans la vessie, toutes les fois que l'on pratique la ligature des uretères; preuve incontestable que ces conduits sont la seule voie par laquelle ce fluide puisse arriver dans la vessie. Elles concourent à prouver d'une manière convaincante, que les reins sont l'émonctoire au moyen duquel le sang se dépouille de sa partie trop animalisée; enfin elles établissent que la rétention de cette matière est d'autant plus dangereuse pour l'économie, que l'urine est elle-même plus animalisée.

La nature pourroit-elle suppléer par d'autres excrétions, à l'évacuation des urines; cette liqueur

éminemment excrémentitielle pourroit-elle sortir sans danger par d'autres couloirs ? Pour résoudre cette question intéressante, on a extirpé les reins à plusieurs chiens. L'enlèvement d'un seul rein n'empêchoit pas la secrétion de continuer, l'ablation des deux reins à la fois a, dans tous les cas, fait mourir l'animal au bout de quelques jours, et l'ouverture des corps a constamment montré une grande quantité de bile dans la vésicule du fiel, dans les intestins grêles, et jusques dans l'estomac : comme si l'urée eût cherché à sortir par cette voie, unie au liquide biliaire. Ces expériences ont été faites à l'hôpital Saint-Louis pendant le cours de l'an 11.

L'urée, combinée avec une certaine quantité d'oxigène, paroît former l'acide particulier à l'urine humaine, qui constitue à lui seul le plus grand nombre des calculs vésicaux : il ressemble à l'urée, parce que ses cristaux, traités par le feu, laissent exhaler une grande quantité de carbonate d'ammoniaque, mais il en diffère essentiellement par sa facile concrescibilité. Il se cristallise en effet toutes les fois que l'urine refroidit, et forme la plus grande partie du sédiment urinaire. Cet acide si foible, que quelques-uns l'ont regardé comme un simple oxide, a reçu des citoyens Fourcroy et Vauquelin le nom d'acide *urique*. Parmi ses caractères les plus saillans, il faut placer sa presque insolubilité dans l'eau froide ; sa fixité est si grande, qu'il faut, pour le dissoudre, plusieurs milliers de fois son poids d'eau bouillante ; il n'est pas alors

difficile d'expliquer pourquoi il donne si fréquemment naissance aux concrétions urinaires ; on a même lieu de s'étonner que cette maladie ne soit pas plus commune, puisqu'il ne faut qu'un léger refroidissement dans l'urine, pour que son acide se précipite et se cristallise. Aussi toutes les fois qu'un corps étranger tombe dans la vessie, il devient le noyau d'un calcul formé par l'acide urique, qui vient se concréter à la surface de ce corps plus froid. Si les quadrupèdes sont si peu exposés aux calculs vésicaux, c'est à l'absence de l'acide urique dans leurs urines qu'on doit l'attribuer, et aussi à ce que le carbonate de chaux qui, chez eux, forme la matière de ces concrétions, est un sel que les acides les plus foibles décomposent avec effervescence ; or, plusieurs de ces acides peuvent se montrer dans le liquide urinaire.

Le phosphore, qu'il est permis de regarder comme le résultat d'un degré très-avancé d'animalisation, entre en grande proportion dans l'urine humaine. Outre les sels phosphoriques qu'elle contient, il s'y trouve toujours une certaine quantité d'acide phosphorique libre, qui tient en dissolution le phosphate calcaire, et donne à l'urine son acidité si manifeste, lorsqu'on l'examine fraîche ou récemment sortie de la poche vésicale. Aussi est-ce de l'urine que le phosphore fut d'abord retiré par ceux qui le découvrirent : elle a été longtemps en possession de le fournir pour les besoins des arts ; mais on ne l'emploie guère à cet usage, depuis que la découverte de l'acide phosphorique

dans le sel terreux des os, a rendu la fabrication du phosphore moins dispendieuse et plus facile. Dans l'urine des mammifères frugivores, les sels phosphoriques se trouvent remplacés par le carbonate calcaire.

Certaines substances imprègnent les urines d'une odeur particulière. On sait qu'il suffit de passer quelques instans dans un appartement nouvellement vernissé avec l'huile volatile de térébenthine, pour que les urines rendues quelque temps après, exhalent l'odeur de la violette : les asperges leur donnent une fétidité bien remarquable.

XXXVIII. Outre les variétés accidentelles que présente l'urine, variétés indéterminables, puisque ce liquide n'a point exactement la même composition, ne contient pas les mêmes principes, dans le même sujet, aux divers temps de la journée, suivant la nature et la quantité de ses alimens et de ses boissons, l'exercice qu'il a pris, les affections de l'ame qu'il a éprouvées, etc., etc.; elle offre des différences constantes, relatives au temps qui s'est écoulé depuis les repas, à l'âge des individus et aux maladies dont ils peuvent être atteints.

Depuis longtemps les Physiologistes distinguent deux, et même trois espèces d'urine, suivant les temps où elle est rendue : ils les désignent par les noms d'*urine de la boisson*, d'*urine du chyle* et d'*urine du sang*. La première est un liquide aqueux, presque incolore, qui retient souvent d'une manière remarquable les qualités des boissons; elle est rendue peu de temps après qu'on les a prises,

et n'a presque aucun des caractères de la véritable urine : l'urine du chyle ou de la digestion, rendue deux ou trois heures après le repas, est mieux formée; ce n'est cependant point encore une urine parfaite, dans laquelle tous les matériaux de ce liquide existent.

Enfin, l'urine du sang, qui sort sept ou huit heures après le repas, et le matin après le sommeil de la nuit, a toutes les propriétés de l'urine à un degré éminent : c'est aussi celle que les chimistes choisissent pour la soumettre à leurs moyens d'analyse. L'état d'imperfection des deux premières espèces d'urine, prouveroit, mieux que la rapidité de leur secrétion, l'existence de voies particulières, qui les porteroient immédiatement de l'estomac et des intestins dans la vessie.

L'urine des enfans et celle des nourrices contient très-peu de phosphate de chaux et d'acide phosphorique; ce n'est qu'après que le travail de l'ossification est achevé, que ces élémens se montrent abondamment dans le liquide urinaire. Celle des vieillards en contient beaucoup, au contraire; le système osseux, déjà surchargé de phosphate de chaux, refusant d'en admettre davantage, cette matière saline ossifieroit tous les tissus, comme elle ossifie quelquefois celui des artères, des ligamens, des cartilages et des membranes, si les urines n'en entraînoient la plus grande partie.

Dans le rachitis, c'est par les urines que s'écoule le phosphate calcaire, dont la privation est la cause du ramollissement des os; aux approches des accès

de goutte, les matériaux phosphoriques de l'urine diminuent et semblent se porter sur les articulations, pour produire à leur voisinage les concrétions arthritiques.

La grande quantité d'élémens salins et cristallisables qui entrent dans la composition de l'urine humaine, rend raison de la fréquence des concrétions qui se forment dans ce liquide. Les calculs urinaires ont été longtemps regardés comme formés d'une seule substance, que les anciens croyoient analogue à la terre des os, et que Schéele pensoit être l'acide urique. Les derniers travaux des CC. Fourcroy et Vauquelin, ont prouvé que les principes urinaires sont et trop nombreux et trop composés, pour donner constamment naissance à des calculs d'une même nature; que les concrétions urinaires, le plus souvent formées par l'acide urique, contiennent de l'urate d'ammoniaque, du phosphate de chaux, du phosphate ammoniaco-magnésien, de l'oxalate de chaux, de la silice, et que ces substances, simples ou combinées deux à deux, trois à trois, formoient les matériaux de près de six cents calculs, qu'ils ont analysés. Quelque étendues que soient ces recherches, il y a lieu de croire que, continuées par les mêmes chimistes, elles offriront des résultats encore plus variés. Car de même qu'il n'est aucune molécule intégrante du corps qui ne puisse en être évacuée par la voie des urines, et se montrer dans ce liquide, de même on ne conçoit point que, dans diverses circonstances, qu'il est impossible de déterminer ou de

prévoir, tout ce qu'il y a de concrescible dans le corps, ne puisse former la matière des calculs urinaires.

Cette diversité des élémens qui entrent dans la composition des calculs urinaires, le défaut de signes auxquels on puisse reconnoître leur nature; la sensibilité des parois de la vessie, qu'irritent dangereusement les réactifs, à l'aide desquels on pourroit dissoudre les concrétions qui se forment si fréquemment dans sa cavité, doivent faire regarder comme bien difficile au moins, sinon comme tout à fait impossible, la découverte d'un lithontriptique, qui rendroit inutile une opération chirurgicale, dont on a peut-être jusqu'ici trop exagéré et les difficultés et le danger.

XXXIX. L'activité du système urinaire chez les habitans des climats tempérés, est la cause à laquelle doit être attribuée la fréquence des affections calculeuses, en Hollande, en Angleterre, en France, tandis qu'elles sont très-rares dans les contrées plus méridionales, où la secrétion urinaire paroît remplacée par la transpiration cutanée, dont la quantité est toujours en raison inverse de celle des urines. Nulle part il n'existe plus de calculeux qu'en Angleterre, et surtout qu'en Hollande, pays dont l'atmosphère froide et humide favorise mal l'excrétion transpiratoire déjà peu abondante dans les sujets d'un tempérament lymphatique, tempérament qui est celui du plus grand nombre des Bataves. Ce n'est qu'en un tel pays qu'un opérateur (*Raw*) pouvoit tailler plus de

quinze cents malades, comme on dit qu'il l'a fait avec succès. Le diabètes, ou flux immodéré des urines, maladie qui paroît produite par un excessif relâchement du tissu rénal, n'a été fréquemment observé que dans les régions froides et humides, comme la Hollande, l'Angleterre et l'Ecosse : il est plus rare en France et en Allemagne, et parfaitement inconnu dans les pays chauds. Ce relâchement du tissu rénal dans le diabètes, dépend de la fatigue des organes urinaires trop exercés, comme le prouve le succès des toniques et des astringens dans le traitement de cette maladie.

Les affections de l'organe cutané semblent, au contraire, propres aux habitans des contrées méridionales. La lèpre nous vient de la Judée ; le mal rouge, de Cayenne ; le pian de Java ; l'yaws, l'éléphantiasis, les éruptions dartreuses, scabieuses, sont plus communes chez les peuples du midi que chez ceux qui vivent sous les zones tempérées. Sous les climats voisins de l'équateur, la surface du corps, habituellement en contact avec une atmosphère embrasée, se trouve frappée d'un vif excitement ; la peau plus irritée, secrète davantage ; la transpiration est tellement abondante, qu'elle affoiblit rapidement ceux qui, venant des pays éloignés, n'en ont pas encore contracté l'habitude. Le système cutané est dans un état d'activité prédominante, relativement au système urinaire, dont l'action décroît proportionnellement. Ces différences, dans l'énergie des deux systêmes, expliquent aisément la diversité de leurs maladies ; car, loi générale,

plus un organe ou un système d'organes s'exerce, plus il est exposé aux maladies, qui ne sont que des dérangemens de son action.

Les affections calculeuses sont plus fréquentes dans l'enfance et la vieillesse, que dans l'âge adulte. Dans la vieillesse, on transpire moins, l'on urine davantage. Les sels phosphoriques, base d'un grand nombre de calculs urinaires, sont plus abondans chez les vieillards, comme le prouve l'ossification des artères, des ligamens, des cartilages, des membranes, la solidification, le durcissement presque général des parties. Dans les enfans, l'activité du système urinaire est proportionnée à celle des organes digestifs. Destinés à évacuer au dehors le résidu de la nutrition, très-active à cette époque de la vie, les organes secréteurs de l'urine jouissent également d'une grande énergie. Enfin, on observe que le plus grand nombre de calculeux reçus dans les hôpitaux des grandes villes, vient des rues basses et humides, voisines des fleuves qui les traversent; tout concourt donc à établir que la fréquence des calculs urinaires dépend d'un accroissement marqué dans l'activité de l'appareil destiné à la secrétion et à l'excrétion de l'urine.

CHAPITRE II.

De l'Absorption.

XL. DANS l'histoire des phénomènes de la vie, l'exposition des fonctions du systême absorbant, doit immédiatement suivre celle des fonctions de l'appareil digestif. Les vaisseaux qui pompent le chyle séparé des alimens par l'action des organes de la digestion, forment une partie considérable du systême absorbant, ressemblent parfaitement aux autres lymphatiques, et n'en diffèrent que par leur origine. Hors le temps de la digestion, ces vaisseaux charrient une véritable lymphe, absorbée dans le tube intestinal, dont l'intérieur, quoique vide, est toujours mouillé par une sérosité muqueuse abondante.

Il existe, dans toutes les parties du corps humain, dans la profondeur comme à la surface de nos organes, des vaisseaux chargés du double emploi d'absorber et de porter dans la masse du sang les substances, à l'aide desquelles notre machine s'entretient et se répare, et les débris qui résultent de la continuelle destruction de nos parties; car on ne doit point oublier que la matière organisée et vivante, intérieurement agitée par un double

mouvement, se compose et se décompose sans cesse.

XLI. L'absorption s'exerce tantôt sur des substances venant du dehors, telle est l'absorption cutanée, celle du chyle, etc.; d'autres fois, sur des liqueurs produites par la transsudation artérielle, telle que la sérosité qui mouille la surface des membranes séreuses, la graisse, la moëlle des os, et cette absorption est presque toujours proportionnée à la transsudation, de manière que la sérosité, absorbée à mesure qu'elle est déposée à la surface des membranes dont elle entretient la contiguité, ne s'accumule jamais en écartant ces membranes, hors le cas d'hydropisie. Enfin, il est une espèce d'absorption que l'on peut nommer nutritive ou moléculaire, parce qu'elle s'exerce sur les molécules qui, dans le travail de la nutrition, abandonnent les organes, et cèdent leur place à celles qui viennent les remplacer. C'est cette absorption qui préside à la décomposition des organes, à laquelle Jean Hunter donnoit le nom d'absorption *interstitielle*. Cette dernière espèce d'absorption est activée par l'état inflammatoire, et de là, l'utilité d'échauffer les tumeurs froides, d'exciter un léger degré d'inflammation dans les glandes engorgées, afin que la résolution s'en opère. C'est pour cette raison que le gonflement et l'induration du testicule, lorsque la dégénérescence cancéreuse n'est point encore survenue, ne contre-indique pas l'opération de l'hydrocèle par l'injection.

J'en ai acquis tout récemment la preuve convaincante. Un jardinier, sourd et muet de naissance, portoit, depuis quelques années, une hydrocèle pour laquelle on lui faisoit une ponction tous les six mois. Lorsque je pratiquai la dernière, le testicule se trouvoit gonflé, dur, et son volume étoit triple du naturel, sans que toutefois le malade se plaignît d'y ressentir aucune douleur. Une sérosité roussâtre sortit en abondance : au bout de deux jours, l'inflammation se déclara dans la tunique vaginale, les bourses se tuméfièrent, ces parties furent couvertes de cataplasmes émolliens ; au vingtième, le testicule avoit considérablement diminué, il adhéroit à l'intérieur de sa tunique ; la guérison fut jugée radicale. Elle l'étoit réellement ; car, depuis deux années, la collection aqueuse n'a point reparu, et le malade se livre aux travaux pénibles de sa profession. Je le rencontre fréquemment, et chaque fois, par des sons inarticulés et des gestes de satisfaction, il m'exprime sa reconnoissance.

L'absorption est très-active chez les enfans, dans la femme, durant le sommeil, le matin, lorsque le corps est délassé par le repos de la nuit ; l'état de foiblesse augmente-t-il ou diminue-t-il cette activité ? On sait qu'il est des hommes robustes qui fréquentent impunément les femmes les plus infectées par le virus syphillitique, et qui reçoivent la contagion lorsqu'ils s'y exposent affoiblis par quelqu'excès. Un esprit exempt de craintes et d'inquié-

tudes, a toujours été régardé comme un préservatif contre la peste d'Orient. Un chien piqué à l'improviste par une vipère, l'est bien moins dangereusement, toutes choses égales d'ailleurs, que lorsqu'il a fixé quelque temps le reptile, dont l'aspect l'a frappé d'une terreur plus ou moins profonde, etc. Mais, dans toutes ces circonstances, la foiblesse favorise-t-elle l'introduction des principes contagieux, en augmentant la force absorbante; ou bien, ce qui est plus probable, cette foiblesse, introduite dans le système nerveux, ne fait-elle que le rendre plus susceptible d'être affecté par les impressions délétères?

XLII. L'absorption est moins énergique au dehors qu'au dedans, à la surface extérieure du corps, qu'aux surfaces des cavités intérieures et dans la substance même de nos organes. L'absorption cutanée a même, dans certaines occasions, si peu d'activité, que quelques physiciens ont douté de son existence. Les vaisseaux qui naissent de la surface du corps, ont leur orifice absorbant recouvert par l'épiderme. Cette couche, insensible et comme inorganique, forme une sorte de barrière entre l'extérieur et l'intérieur de l'économie, s'oppose ou rend plus difficile l'introduction des substances qui sont en contact immédiat avec notre corps; et si l'on fait attention, que souvent nous sommes plongés au milieu de gaz et d'autres substances plus ou moins délétères, on sentira de quelle utilité il étoit que la surface absorbante de la peau ne

fût point entièrement à découvert, et l'inhalation cutanée trop facile.

L'augmentation du poids du corps, après une promenade par un temps humide ; l'abondante sécrétion des urines, lorsqu'on a longtemps resté dans un bain ; l'engorgement manifeste des glandes inguinales, après l'immersion prolongée des pieds dans l'eau, expérience souvent faite par Mascagni sur lui-même ; les effets du mercure administré par la voie des frictions, etc., prouvent cependant d'une manière incontestable, l'absorption qui se fait par la peau, avec plus ou moins d'activité, suivant diverses circonstances. On doit observer, que les moyens qui la favorisent, agissent au moins autant, en altérant la structure de l'épiderme, qu'en augmentant l'action des orifices absorbans des vaisseaux lymphatiques. C'est ainsi que paroissent agir les bains, qui le ramollissent, les frictions qui dérangent et soulèvent ses écailles superposées.

C'est par la voie des frictions que l'on est parvenu à introduire dans le système lymphatique des médicamens purgatifs, fébrifuges, sédatifs, diurétiques, combinés avec les sucs gastriques, ou délayés dans toute autre liqueur ; car, comme l'ont prouvé les expériences faites à la Salpétrière par les CC. Alibert et Dumeril, au nom de la société philomatique, le mélange des substances que l'on se propose d'administrer par les frictions, avec les sucs gastriques ou la salive, n'est point nécessaire à leur introduction. L'extrait d'opium a calmé les

douleurs, le kina a supprimé les accès des fièvres intermittentes, la rhubarbe a procuré des évacuations alvines, la scille a vivement provoqué les organes urinaires, sans que la mixtion préliminaire de ces substances médicamenteuses pulvérisées, avec les sucs gastriques, ait paru augmenter ou affoiblir leur vertu.

L'absorption est très-prompte et très-facile partout où l'épiderme, mince et habituellement humide, et la peau très-délicate, laissent presque à nud les parties sous-jacentes, comme sur les lèvres, dans l'intérieur de la bouche, à la surface du gland, etc. L'entière ablation de l'enveloppe épidermoïque favorise l'absorption dans les parties de la peau qu'elle recouvroit. C'est pour cela que les moindres écorchures aux doigts de l'accoucheur, qui touche des femmes infectées du mal vénérien, l'exposent à ce genre d'infection, d'autant plus redoutable alors, que sa cause a pénétré par une voie plus insolite. L'inoculation variolique, l'insertion de la vaccine, fournissent également la preuve des obstacles que l'épiderme apporte à l'absorption cutanée, et de la facilité avec laquelle cette fonction s'exécute aux surfaces dénuées de cette enveloppe. Elle est aussi très-active aux surfaces intérieures, mais elle ne jouit nulle part de plus d'énergie que dans le conduit intestinal; et ce seroit peut-être la meilleure voie pour introduire dans l'économie les substances médicamenteuses, si elles ne s'altéroient plus ou moins par leur mé-

lange avec les sucs gastriques, lorsqu'on les avale, ou bien avec les sucs intestinaux et les matières fécales, dans le cas où elles sont injectées dans le rectum. Des clystères d'eau tiède rendus par les urines peu de temps après leur administration, font présumer que l'absorption dans les gros intestins ne le cède guère pour son activité à celle qui a lieu dans le reste des voies digestives. Une pinte d'eau tiède injectée dans le bas-ventre d'un gros chien ou d'un mouton, est souvent absorbée en moins d'une heure, et peut-être les épanchemens qui arrivent dans les cavités, n'exigeroient aucune opération pour donner issue au fluide, si celui-ci n'étoit point coagulable, et si les surfaces absorbantes n'étoient pas malades.

Les radicules par lesquels les lymphatiques prennent naissance, ont des orifices tellement déliés, qu'on ne peut les apercevoir à l'œil nud : les points lacrymaux, plus gros et plus facilement apercevables, en donnent une juste idée. Chaque orifice, doué d'une sensibilité et d'une force contractile particulière, se dilate ou se resserre, absorbe ou rejette, suivant la manière dont il est affecté par les substances qui lui sont appliquées. Les variations que présente la force absorbante, suivant l'âge, le sexe, le tempérament, les divers temps de la journée, etc., prouvent assez qu'on ne peut point l'assimiler, comme l'ont fait plusieurs Physiologistes, à celle qui fait monter les liquides, contre les lois de la pesanteur, dans les tubes ca-

pillaires. Si l'absorption étoit un phénomène purement physique, elle ne seroit, dans aucun cas, accélérée ni retardée, et procéderoit avec une régularité que n'ont jamais les actions vitales. Chaque suçoir lymphatique, lorsqu'il se dispose à l'absorption, s'érige sur lui-même, entraîne et soulève les parties membraneuses qui l'environnent, et forme ainsi un petit tubercule analogue à ceux des points lacrymaux. Ces petites éminences, recouvertes par les mucosités intestinales, en ont imposé à Liéberkunh, et lui ont fait croire que les vaisseaux lymphatiques des intestins naissoient par des ampoules ou renflemens vésiculaires, qui, comme autant de ventouses, pompoient le chyle extrait des alimens. Ce Physiologiste a pu encore être induit en erreur par les papilles nerveuses de la membrane intérieure du conduit, gonflées par le sang qu'appelle l'irritation, que les frottemens exercés par les substances alimentaires, ne manquent pas de produire. La faculté inhalante n'est pas seulement départie aux orifices dont est percée l'extrémité de chaque radicule, les pores latéraux dont sont criblées les parois des vaisseaux en jouissent également.

XLIII. Après avoir pris naissance à la surface et dans la profondeur de nos parties par des radicules très-rapprochés, les lymphatiques rampent et se replient sur eux-mêmes, en décrivant mille contours, se joignent, puis se séparent pour se réunir de nouveau, et former, par ces anastomoses

multipliées, un réseau à mailles très-serrées, qui forme, avec celui des vaisseaux sanguins, la trame du tissu cellulaire et des membranes.

Chaque lame de tissu cellulaire n'est autre chose, selon Mascagni, qu'un lacis de vaisseaux lymphatiques; la trame des tissus membraneux diaphanes, comme la plèvre, le péritoine, ressemble à celle des lames du tissu cellulaire; enfin, les mêmes vaisseaux forment la base des membranes muqueuses, qui tapissent l'intérieur des voies alimentaires, aériennes et urinaires. L'anatomiste italien a bien pu remplir de mercure tous les tissus, qu'il regarde comme lymphatiques; mais Ruisch, dans ses admirables injections, réduisoit également les membranes et les lames du tissu graisseux, en un réseau purement artériel, dont les mailles très-serrées laissoient à peine des vides apercevables avec le secours du microscope, et il tiroit de cette préparation cette conséquence, que les capillaires artériels, singulièrement divisés, repliés, contournés sur eux-mêmes, forment la base des lames celluleuses et des tissus membraneux. Ces résultats, si contradictoires en apparence, prouvent que les vaisseaux lymphatiques et les capillaires artériels entrent dans la structure des lames celluleuses et des tissus membraneux. Il suffit, pour se convaincre que les plèvres, le péritoine, etc., ne sont formés exclusivement, ni par les premiers, comme Mascagni l'affirme, ni par les seconds, comme Ruisch le conjecture, de faire attention qu'il y a à la fois

exhalation artérielle et absorption lymphatique dans toute l'étendue des surfaces intérieures, et que ces deux fonctions supposent, dans les membranes et les lames du tissu cellulaire, l'existence des uns et des autres. Les préventions de ces deux anatomistes si célèbres, l'un par ses travaux sur le système lymphatique, l'autre par ses injections merveilleuses des plus petits réseaux artériels, viennent non seulement de l'importance que nous aimons accorder aux choses dont nous nous sommes plus particulièrement occupés, mais encore de la distension des plus petits vaisseaux par les liqueurs dont l'injection remplit leur cavité : dilatés outre mesure, ils compriment les parties qui se trouvent dans leurs intervalles, et les font disparoître sous cette compression.

Sortis des réseaux cellulaires, les vaisseaux lymphatiques se réunissent en troncs assez gros pour qu'on les distingue des lames de ce tissu. Ces troncs se dirigent vers certaines parties de nos membres; là, ils se réunissent à d'autres, ou marchent parallèles, en communiquant fréquemment ensemble. Les vaisseaux lymphatiques ne marchent pas isolés, comme les artères et les veines; rassemblés, ils forment des faisceaux plus ou moins considérables, dont les uns, placés profondément, accompagnent les vaisseaux sanguins dans toutes leurs distributions, tandis que les autres, plus superficiels, correspondent aux veines sous-cutanées des membres, placés comme elles entre la peau et

les aponévroses, et se trouvant en plus grand nombre au côté interne, endroit où ils sont mieux à l'abri des lésions extérieures. Les lymphatiques des parois des grandes cavités, ceux des viscères qu'elles renferment, forment également deux couches, l'une superficielle, et l'autre profonde.

Leur direction singulièrement flexueuse, leurs communications très-multipliées, et surtout leur grosseur inégale dans les divers points de leur étendue, les distinguent encore des vaisseaux sanguins. Souvent un lymphatique très-étroit se dilate au point d'égaler le canal thorachique en grosseur, puis se retrécit, pour grossir de nouveau, sans que, dans le trajet qui présente ces dilatations et ces retrécissemens successifs, il reçoive aucun rameau. Lorsque tous les réseaux lymphatiques sont remplis de mercure, on voit alors que nos organes en sont recouverts; et le corps entier paroît enveloppé par un filet à mailles étroites et rapprochées. Le transport des humeurs, d'une partie dans une autre très-éloignée, paroît très-facile à expliquer à celui qui a vu ces nombreuses anastomoses rendues sensibles par les injections. Les métastases cessent d'être pour lui un phénomène inexplicable; il conçoit également sans peine, qu'au moyen des vaisseaux lymphatiques, toutes les parties communiquent ensemble; que des liqueurs absorbées par ces vaisseaux dans un organe, peuvent se porter dans un autre, et parcourir tout le corps, sans passer par les routes tortueuses de la circulation : qu'ainsi les

boissons peuvent être directement portées de l'estomac dans la vessie, et le lait du tube intestinal dans les mamelles; que du pus peut abandonner le foyer dans lequel il s'est formé, pour se porter vers l'endroit où l'irritation l'appelle, etc. Tout ce que dit Bordeu des oscillations, des courans des humeurs à travers le tissu cellulaire, dans ses *Recherches sur le tissu muqueux*, s'explique également par les anastomoses des vaisseaux lymphatiques.

Un jeune homme à qui j'avois prescrit des frictions sur la partie interne de la jambe et de la cuisse gauche, pour dissiper un bubon assez volumineux, fut pris, au troisième jour, d'une salivation mercurielle, quoiqu'on n'employât qu'un demi-gros d'onguent à chaque friction. Les glandes salivaires du côté gauche furent seules engorgées; la moitié gauche de la langue se couvrit d'apthes; le côté droit du corps resta étranger à l'affection mercurielle: preuve évidente que le mercure s'étoit porté le long du côté gauche du corps jusqu'à la bouche, sans traverser les voies de la circulation, ni peut-être aucune glande conglobée; car celle de l'aine gauche, qui étoit engorgée, ne diminua pas sensiblement de volume. La salivation, dans le traitement de la maladie vénérienne, peut donc avoir lieu sans que le mercure passe dans le systême circulatoire; ce qui autorise à penser que les phénomènes de l'affection syphilitique, comme l'action des remèdes qu'on lui op-

pose, se passent principalement dans le système des vaisseaux lymphatiques.

XLIV. Si les fluides absorbés par ces vaisseaux peuvent, au moyen de leurs innombrables anastomoses, parcourir toutes les parties du corps, sans se mêler à la masse du sang, une seule goutte ne peut entrer dans le torrent de la circulation, sans avoir préliminairement traversé des corps glanduleux, placés sur la route des vaisseaux lymphatiques, répandus, comme eux, dans toutes les parties; rarement solitaires, mais groupés par paquets dans les creux du jarret et de l'aisselle, aux plis de l'aine et du coude, le long des vaisseaux iliaques, de l'artère aorte et des vaisseaux jugulaires, autour de la base de la mâchoire et de l'occiput, derrière le sternum, le long des vaisseaux mammaires internes, enfin, dans l'épaisseur du mésentère, où leur nombre et leur grosseur sont proportionnés à la quantité des absorbans qui les traversent. Ces glandes rougeâtres, plus ou moins volumineuses, ovoïdes et globuleuses, présentent deux extrémités, dont l'une est tournée vers la partie d'où viennent les vaisseaux lymphatiques qui s'y insèrent en plus ou moins grand nombre, et portent alors le nom d'*afférens*, tandis que de l'autre extrémité dirigée vers le canal thorachique, sortent des vaisseaux plus gros, mais moins nombreux, nommés *efférens*, d'après leur usage.

Arrivés dans les glandes, les lymphatiques se divisent, se réunissent et communiquent ensem-

ble ; en outre, ils se replient sur eux-mêmes, et forment ainsi le tissu des glandes conglobées, qui ne sont autre chose que des pelotons de vaisseaux entortillés et réunis par un tissu cellulaire, dans lequel se distribuent des vaisseaux sanguins, qui donnent au corps glanduleux sa couleur rougeâtre. Les parois des vaisseaux lymphatiques sont plus minces dans le tissu des glandes que partout ailleurs, leurs dilatations, leurs divisions, leurs anastomoses y sont plus fréquentes. Tous les vaisseaux lymphatiques qui se dirigent vers une glande, ne pénètrent pas dans sa propre substance, plusieurs passent sur ses côtés, et l'embrassent en formant autour d'elle une sorte de plexus, dont les branches se portent vers d'autres glandes plus voisines du canal thorachique. Les glandes lymphatiques forment une partie si essentielle du système absorbant, elles impriment à la lymphe des changemens si nécessaires, qu'aucun des vaisseaux lymphatiques ne manque de les traverser, avant de se rendre à ce canal. Souvent le même vaisseau passe à travers plusieurs glandes, avant de s'ouvrir dans ce centre commun du système lymphatique : c'est ainsi que ceux qui absorbent le chyle dans le tube intestinal, traversent plusieurs fois les glandes du mésentère. Les lymphatiques du foie, très-voisins du réservoir de *Pecquet*, ont paru à quelques anatomistes, se soustraire à la loi générale ; mais il existe constamment sur leur trajet, quelques glandes que ces vaisseaux traversent.

Néanmoins, comme elles sont en très-petit nombre, la lymphe, rapportée de l'organe hépatique, n'est qu'une fois soumise à l'action glandulaire : et ceci me semble expliquer, d'une manière satisfaisante, le passage de la partie colorante de la bile, qui, dans l'ictère, jaunit manifestement le sang, dans lequel le citoyen Deyeux l'a retrouvée par l'analyse chimique.

XLV. Les parois des vaisseaux lymphatiques sont formées de deux tuniques, toutes deux minces, transparentes, et cependant très-fortes, puisqu'elles supportent, sans se rompre, le poids d'une colonne de mercure, qui déchireroit les tuniques des artères d'un égal calibre. La plus interne de ces tuniques, qui est aussi celle qui a le moins d'épaisseur, donne naissance à des replis valvulaires, disposés par paires, comme les valvules des veines sanguines, et propres, comme ces dernières, à empêcher la rétrogradation de la lymphe vers les lieux où elle a été absorbée. Quoique ces tuniques, très-fortes, soient en même temps très-élastiques et éminemment contractiles, puisqu'on les a vues se resserrer et chasser rapidement la lymphe, au moment où l'on ouvre le ventre ou la poitrine d'un animal vivant (1), le cours de la

(1) Dans quelques cas, l'énergie des vaisseaux absorbans paroît singulièrement augmentée. C'est ainsi qu'on a vu, à la suite d'une plaie au foie, un ictère se manifester tout à coup ; et, dans d'autres occasions, des métastases ou transports et

lymphe est loin d'être aussi prompt que celui du sang; elle paroît même fréquemment livrée à des oscillations vagues et incertaines, semblables à celles que présente le sang dans le réseau capillaire artériel. Les dilatations, les courbures, les anastomoses multipliées des vaisseaux, en doivent singulièrement ralentir la progression; mais, c'est surtout dans le tissu des glandes qu'elle doit éprouver un retardement considérable, puisque là, plus que partout ailleurs, les lymphatiques se roulent sur eux-mêmes, éprouvent des dilatations, se partagent et communiquent ensemble : que dans ces endroits, leurs parois sont plus minces, puisque les glandes se déchirent par le poids d'une colonne de mercure, à laquelle les vaisseaux résistent, et que l'action de ces parois naturellement plus foibles, se trouve encore diminuée, par les adhérences cellulaires intimes qui unissent ensemble les vaisseaux dont l'assemblage constitue le corps glanduleux.

Il étoit nécessaire que le cours de la lymphe fût ralenti dans son passage à travers les glandes, afin qu'elle pût éprouver tous les changemens que ces

dépots d'humeurs s'effectuer avec une extrême rapidité. Je soupçonne qu'alors la matière résorbée circule au moyen des anastomoses, et parcourt le réseau lymphatique dont le corps entier et chacune de ses parties se trouvent enveloppés, sans traverser les glandes, qui en eussent retardé le cours, et changé plus ou moins la nature.

organes doivent lui faire subir. Quoiqu'on ne sache point encore d'une manière précise en quoi ces changemens consistent, on peut dire que leur objet paroît être d'opérer le mélange plus intime, la combinaison plus parfaite de ses élémens, de lui imprimer un certain degré d'animalisation, comme le prouve la plus grande concrescibilité de la lymphe prise dans les vaisseaux *efférens*, ou qui sortent des glandes; de la priver de ses parties trop hétérogènes, ou au moins de les altérer, afin qu'elles ne deviennent pas nuisibles en passant dans la masse des humeurs. La couleur jaune dont se teignent les glandes, dans lesquelles se ramifient les lymphatiques du foie, la couleur noire des glandes bronchiales, la rougeur que contractent les glandes mésentériques des animaux à qui l'on fait manger la racine de garance ou de betterave en certaine quantité, leur blancheur, dans le moment où le chyle les traverse, prouvent que les glandes séparent ou tendent à séparer la partie colorante de la lymphe, et que si elles n'empêchent point le passage de cet élément dans le sang, c'est que certaines couleurs, comme celles de l'indigo, de la garance, ont trop de tenacité, tandis que d'autres substances, comme la bile, ne traversent point un assez grand nombre de glandes, pour en être totalement dépouillées. Les vaisseaux sanguins, très-nombreux dans le tissu des glandes conglobées, laissent pleuvoir à l'intérieur des lymphatiques, une sérosité qui délaye la lymphe, en

augmente la quantité, en même temps qu'elle l'animalise. Le nombre des glandes lymphatiques est très-considérable; il en est beaucoup qui, trop petites, échappent à la vue, mais se montrent et se développent dans certains cas de maladie. J'observe tous les jours, des glandes engorgées sur des scrophuleux, dans des endroits où l'anatomie n'en indique point l'existence. Elles ne sont jamais plus grosses, plus nombreuses, que dans l'enfance; elles s'atrophient et disparoissent en grand nombre chez les vieillards, sans qu'on puisse dire si cette disparution tient à un rapetissement extrême ou bien à une destruction totale.

XLVI. C'est au long séjour des sucs lymphatiques dans les glandes conglobées, à la foiblesse relative des parois vasculaires dans ces parties, que doit être attribuée la fréquence de leurs engorgemens. L'action des causes débilitantes portée sur le système lymphatique, affecte surtout les glandes, qui en sont les portions les plus foibles. Alors les vaisseaux qui entrent dans leur structure, languissent ou cessent tout à fait d'agir; les sucs, qui arrivent continuellement, s'accumulent; la partie la plus fluide traverse seule l'organe glanduleux; les particules les plus grossières restent; l'humeur devient plus épaisse, durcit et forme des engorgemens de toute espèce. Si la disposition cancéreuse existe, ces tumeurs, d'abord indolentes, deviennent douloureuses; la matière durcie étant en quelque sorte hors de la sphère d'activité vitale,

puisque ses vaisseaux sont dans une atonie complète, éprouve une sorte de fermentation putride dont le produit détruit et ronge le tissu glanduleux, excite l'inflammation de la peau et des parties environnantes. La tumeur s'abcède, il en découle une matière liquéfiée par le mouvement putréfactif, tellement âcre et irritante, qu'elle propage l'affection vers toutes les parties qu'elle touche.

On a eu jusqu'ici, sur le cancer, des notions qui manquent à la fois de précision et d'exactitude; et c'est parce que les idées qu'on s'est formées de ce mal terrible manquent de justesse, qu'on trouve tant de contradiction dans les principes du traitement qu'il convient de lui appliquer. On ne sauroit établir une distinction trop marquée entre les ulcères rongeans ou chancreux, dont le siége est toujours dans la peau ou dans les membranes muqueuses (qui, n'étant que des prolongemens de l'enveloppe dermoïde, retiennent beaucoup de sa structure), et les cancers qui affectent les autres parties de l'organisation, principalement les glandes lymphatiques, les testicules et les mamelles. Dans les ulcères chancreux, surtout fréquens au visage, aux lèvres, à la langue, dans la tunique intérieure de l'estomac, du rectum et de la matrice, les parties frappées d'une inflammation de mauvaise nature, se détruisent sans qu'on puisse arrêter les progrès de cette destruction, dont on conçoit difficilement la cause; tandis que,

dans le cancer véritable, l'engorgement glanduleux préexiste constamment à la dégénération cancéreuse. Tant que la maladie consiste seulement dans l'obstruction des vaisseaux par une lymphe durcie, la tumeur est indolente, ce n'est encore qu'un skirre; mais bientôt toutes les traces de l'organisation sont détruites dans la partie engorgée, les vaisseaux déchirés se confondent avec la matière entassée, le mouvement fermentatif qui s'en empare, convertit le tout en une substance grisâtre, lardacée, dans laquelle l'œil le plus attentif n'aperçoit aucune organisation, aucune distinction de parties. Toutes les fois que cette fonte cancéreuse est survenue, soit que la totalité de l'organe y participe, soit qu'elle consiste en quelques noyaux répandus dans sa substance, l'extirpation est le seul remède à employer; il est absolument nécessaire qu'une opération chirurgicale débarrasse l'économie d'une partie dans laquelle l'organisation est détruite avec la vie.

Les glandes lymphatiques qui s'engorgent au voisinage des tumeurs cancéreuses, ont reçu, par les absorbans, le germe de la destruction, et doivent être emportées en même temps qu'elles, si l'on veut obtenir une guérison plus sûre. Il est bien vrai que des cancers ulcérés aux mamelles, versent longtemps des sucs putrides, sans que les glandes engorgées sous l'aisselle deviennent elles-mêmes cancéreuses. Mais ici l'écoulement n'agit-il pas comme moyen de dériva-

tion? et qu'opposer d'ailleurs à l'expérience, qui prouve que ces glandes, négligées dans l'amputation du cancer des mamelles, passent rapidement à l'état cancéreux? Si ce n'étoit pas sortir des bornes que me prescrit la nature de cet ouvrage, je noterois plusieurs autres particularités relatives à l'histoire du cancer, et, parmi quelques observations qui me sont particulières, je rapporterois celle d'une femme à laquelle j'ai extirpé une tumeur cancéreuse ayant son siége sur la partie latérale gauche de la poitrine; fait remarquable sous le rapport de la multiplicité des opérations qu'a nécessité cette maladie, pour laquelle le citoyen Pelletan a emporté, il y a six ans, le sein gauche, et il y a trois ans, une glande sous l'aisselle du même côté.

Les différentes terminaisons des engorgemens glandulaires de nature cancéreuse, scrophuleuse, vénérienne, etc., supposent des *fermens*, ou virus spécifiques, qui disposent la matière accumulée à contracter tel ou tel genre d'altération.

Le virus syphilitique, absorbé par les lymphatiques des parties génitales, séjourne quelque temps dans les glandes de l'aine, avant de se porter au-delà, comme le prouve la guérison de la vérole, obtenue par l'extirpation de ces glandes malades. Enfin, le retard que la lymphe éprouve en traversant les glandes, explique pourquoi ces parties sont si souvent le siége des dépôts critiques, par lesquels se jugent plusieurs fiévres de mauvais

caractère. Dans la peste d'Orient, le virus, qui occasionne cette terrible maladie, disséminé dans tout le corps, se ramasse dans les glandes, qu'il traverse avec peine, les irrite et détermine l'inflammation gangréneuse, par laquelle se terminent les bubons pestilentiels.

XLVII. Le canal thorachique peut être regardé comme le centre ou l'aboutissant général du systême lymphatique; il naît à la partie supérieure de l'abdomen, de la réunion des vaisseaux chyleux avec les lymphatiques qui viennent des parties inférieures. A l'endroit où toutes ces racines se rassemblent, il offre une dilatation, sorte d'ampoule que l'on nomme *citerne lombaire*, réservoir du chyle, ou de Pecquet, qui n'existe pas constamment, et dont la grosseur est très-variable. Le canal thorachique entre dans la poitrine, en passant à travers l'ouverture aortique du diaphragme, puis monte le long de la colonne dorsale, placé au côté droit de l'aorte, dans l'épaisseur du médiastin postérieur. Arrivé vers le sommet du thorax, à la hauteur de la septième vertèbre du col, il se recourbe de droite à gauche, passe derrière l'œsophage et la trachée artère, pour aller s'ouvrir dans la veine sous-clavière, du côté gauche, à la partie postérieure de l'insertion de la jugulaire interne dans cette veine. En montant ainsi le long de la colonne dorsale, le canal reçoit les lymphatiques des parois de la poitrine; ceux des poumons viennent s'y rendre, lorsqu'il passe

derrière la racine de ces organes ; au moment où il se recourbe de droite à gauche, ceux de l'extrémité supérieure droite, et du côté droit de la tête et du col s'y joignent : enfin, il se réunit à ceux qui viennent du côté gauche de la tête et du col, ainsi que de l'extrémité supérieure gauche, au moment où il va s'ouvrir dans la veine sous-clavière. Quelquefois son insertion se fait à la jugulaire, du même côté ; assez souvent les lymphatiques du côté droit de la poitrine, du col, de la tête et de l'extrémité supérieure droite, se réunissent pour former un second canal, qui s'ouvre séparément dans la veine sous-clavière droite. Quelle que soit la veine dans laquelle s'ouvre le canal, sa structure est la même que celle des vaisseaux lymphatiques, et son intérieur est garni de replis valvulaires. Sa grosseur n'augmente pas d'une manière progressive, à mesure qu'il s'approche de sa terminaison ; il offre, au contraire, d'espace en espace, des dilatations plus ou moins considérables, séparées par des retrécissemens proportionnés : quelquefois il se divise en deux ou plusieurs vaisseaux qui s'anastomosent, et forment des plexus lymphatiques.

L'orifice par lequel le canal thorachique s'ouvre dans la veine sous-clavière, est garni d'une valvule bien plus propre à s'opposer au passage du sang dans le système lymphatique, qu'à modérer l'entrée trop rapide de la lymphe dans le torrent circulatoire.

La compression du canal thorachique dans les anévrismes du cœur et de l'aorte, donne naissance à diverses espèces d'hydropisie, affection qui dépend toujours de ce que l'équilibre naturel est rompu entre l'exhalation et l'inhalation, soit que les vaisseaux exhalans éprouvent un surcroît d'activité, soit que les lymphatiques se refusent à l'absorption d'une lymphe à laquelle les glandes obstruées ou le canal comprimé ne peuvent point livrer passage.

XLVIII. La lymphe est loin encore d'être aussi bien connue que les vaisseaux dans lesquels elle circule. Haller la regarde comme très-analogue au *serum* du sang, et dit que, comme cette sérosité, qu'il désigne souvent sous le nom de lymphe, le liquide qui coule dans le système des absorbans, est légérement visqueux et salé, qu'il se coagule par la chaleur, l'alkool et les acides; en un mot, il lui assigne toutes les qualités des humeurs albumineuses. Le *serum* du sang exhalé dans toute l'étendue des surfaces intérieures, dans le tissu même de nos organes, par les capillaires artériels, et résorbé par les lymphatiques, est une des principales sources de la lymphe, qui doit avoir avec lui la plus grande ressemblance. On conçoit, néanmoins, que la nature de celle-ci doit être plus composée que celle de la sérosité sanguine, puisque les vaisseaux lymphatiques, presque indifférens à toute espèce d'absorption, aspirent dans toutes les parties du corps, les débris de nos organes et la

partie récrémentitielle de nos humeurs, quelquefois reconnoissables dans les vaisseaux lymphatiques, lorsqu'elles se distinguent par quelques propriétés tranchantes, comme la graisse immiscible aux fluides aqueux, la bile fortement colorée en jaune, etc., etc.

Le chyle, sur les propriétés duquel les divers alimens dont nous faisons usage ont une influence nécessaire, ne se ressemble point parfaitement à lui-même, dans les individus qui tirent leur nourriture de substances différentes; teint en bleu par l'indigo (Lister, etc.), rougi par la garance et la betterave, verdi par la partie colorante de plusieurs végétaux, etc., il m'a toujours, dans un grand nombre d'expériences faites sur les animaux vivans, paru tel que le décrivent les auteurs, blanc, légérement visqueux, et très-semblable à du lait dans lequel on auroit délayé une très-petite quantité de farine : sa saveur est douceâtre, quelquefois même légérement sucrée, et assez analogue à celle du lait. Il est facile de recueillir une certaine quantité de chyle, en liant le canal thorachique sur un gros chien, sur un mouton, ou même sur un cheval, comme on l'a fait plusieurs fois avec succès à l'Ecole Vétérinaire d'Alfort. On voit alors que ce liquide exposé à l'air, en se refroidissant, se sépare en deux parties, l'une, formant une sorte de caillot gélatineux très-mince, et assez analogue à la couenne du sang inflammatoire; l'autre, plus abondante et liquide, qui se fait jour au-dessus du

caillot, quand on détache celui-ci des parois de la capsule à laquelle il adhère. La masse coagulée est demi-transparente, légérement rosée, ne ressemble pas au caseum du lait; en sorte que tout ce qu'ont dit jusqu'à présent quelques Physiologistes sur la similitude exacte qu'ils ont prétendu exister entre le lait et le chyle, se trouvé dépourvu de fondement.

La lymphe, qui se mêle constamment au chyle, avant que celui-ci ne soit versé dans le systême sanguin, reçue dans un vase par Mascagni, se concréta dans l'espace de sept à dix minutes, prit une odeur aigre, et se sépara bientôt en deux parties; l'une plus abondante, séreuse, au milieu de laquelle flottoit un caillot fibreux, qui, en se resserrant lui-même, se réduisit à un petit gâteau qui surnageoit au liquide. Il en conclut contre Hewson, que le serum forme la plus grande partie de la lymphe, et que la fibrine n'en constitue que la portion la plus petite.

XLIX. La pratique de la chirurgie, dans un grand hôpital, m'a fourni de fréquentes occasions d'examiner la lymphe qui découle abondamment de certaines tumeurs scrophuleuses, ulcérées dans le pli de l'aine, dans le creux de l'aisselle et dans diverses autres parties du corps. J'ai toujours trouvé un liquide presque transparent, légérement salé, coagulable par le feu, par l'alkool et par les acides. De petits flocons fibrineux se forment à la surface même des linges qu'il imbibe, et indiquent

l'existence de deux parties ; l'une est un fluide gélatino-albumineux, contenant différens sels en dissolution ; l'autre, en moindre quantité, est une substance fibrineuse, spontanément concrescible. En tout, la lymphe, dans l'homme et les animaux à sang chaud, me semble très-analogue à la *sanie* qui remplit les vaisseaux des animaux à sang blanc.

CHAPITRE III.

De la Circulation.

L. On appelle circulation, ce mouvement par lequel le sang, partant du cœur, est continuellement porté dans toutes les parties du corps, au moyen des artères, et revient par les veines au centre d'où il étoit parti.

Ce mouvement circulaire a pour usages de soumettre le fluide altéré par le mélange de la lymphe et du chyle, au contact de l'air dans les poumons (*respiration*); de le présenter à plusieurs viscères qui lui font subir divers degrés de dépuration (*secrétions*); et de le pousser vers les organes, dont la partie nutritive animalisée, perfectionnée par ces actes successifs, doit opérer l'accroissement ou réparer les pertes (*nutrition*).

Les organes circulatoires servent moins à l'élaboration, qu'au transport des humeurs. On peut, pour s'en former une juste idée, les comparer à ces manœuvres qui, dans une vaste manufacture d'où sortent des produits de toute espèce, sont employés à porter les matériaux aux ouvriers chargés de la fabrication; et de même que parmi ces derniers, il en est qui perfectionnent, épurent les

matières que d'autres mettent en œuvre, ainsi les poumons et les glandes secrétoires sont incessamment appliqués à séparer du sang tout ce qui est trop hétérogène à notre nature pour s'identifier avec nos organes, s'assimiler à leur propre substance, ou les nourrir.

Pour bien entendre le mécanisme de cette fonction, il est nécessaire d'étudier séparément l'action du cœur, celle des artères qui en partent, et enfin, celle des veines qui viennent s'y rendre : c'est de la réunion de ces trois sortes d'organes, que se compose le cercle circulatoire.

LI. *Action du cœur.* Dans l'homme et dans tous les animaux à sang chaud, le cœur est un muscle creux dont l'intérieur est partagé en quatre grandes cavités qui communiquent ensemble, d'où partent les vaisseaux qui portent le sang dans toutes les parties du corps, et auxquelles viennent se rendre ceux qui le rapportent de toutes ces parties.

Placé dans la poitrine, entre les deux poumons, au-dessus du diaphragme, dont il suit tous les mouvemens; il est enveloppé par le péricarde, membrane fibreuse, dense, peu extensible, intimement unie à la substance du diaphragme, recouvrant le cœur et les gros vaisseaux sans les contenir dans sa propre cavité, fournissant au cœur une enveloppe extérieure, et arrosant sa surface d'une sérosité qui, ne s'accumulant jamais, hors les cas de maladies, facilite ses mouvemens, et empêche son adhérence avec les parties voisines. Le

principal usage du péricarde est d'assujétir le cœur dans le lieu qu'il occupe, de l'empêcher de se porter dans les diverses parties de la cavité thorachique; ce qui n'eût pu arriver, sans que la circulation n'eût éprouvé de funestes dérangemens. Si, après avoir ouvert la poitrine d'un animal vivant en détachant le sternum, on incise le péricarde, le cœur sort à travers l'ouverture faite à son sac, se porte à droite ou à gauche dans la poitrine, en se repliant sur l'origine des gros vaisseaux : alors le cours du sang se trouve intercepté, et l'animal soumis à l'expérience, est menacé d'une prompte suffocation.

Le cœur est placé, dans l'homme, à peu près vers l'union du tiers supérieur du corps avec ses deux tiers inférieurs : il est donc plus rapproché des parties supérieures, il les tient sous une dépendance plus immédiate; et comme cet organe entretient l'activité de tous les autres, en les excitant par le sang qu'il y envoie, les parties sus-diaphragmatiques sont plus vivantes que les parties inférieures. La peau de la partie supérieure du corps, et surtout celle du visage est plus colorée, plus chaude que celle des parties inférieures, les phénomènes des maladies se développent avec plus de rapidité dans les parties supérieures, leurs affections prennent moins souvent le caractère chronique.

Le volume du cœur, comparé à celui des autres parties, est plus considérable dans le fœtus que dans

l'enfant qui a vu la lumière, dans les sujets d'une petite taille, que dans ceux d'une haute stature. Le cœur est également plus gros, plus fort et plus robuste chez les animaux courageux, que dans les espèces foibles et timides; il jouit d'une plus grande énergie dans les carnivores que chez les herbivores.

Il n'est point exactement ovoïde dans l'homme, comme dans plusieurs animaux : il n'est point non plus parallèle à la colonne vertébrale, mais dirigé obliquement, et applati vers le côté qui touche au diaphragme sur lequel le cœur repose.

Des quatre cavités qui le forment par leur assemblage, deux lui sont en quelque sorte accessoires : ce sont les oreillettes, petits sacs musculo-membraneux, adossés l'un à l'autre, recevant le sang de toutes les veines, et versant ce fluide dans les ventricules, à la base desquels les oreillettes sont comme appliquées. Les ventricules sont deux sacs musculaires, séparés par une cloison de même nature, et appartenant également à tous deux : ils forment la plus grande partie du cœur, et c'est d'eux que naissent les artères.

L'oreillette et le ventricule droits du cœur sont plus grands que l'oreillette et le ventricule gauches. Mais cette différence de grandeur tient autant à la manière dont le sang circule, aux approches de la mort, qu'à la conformation primitive de l'organe. Lorsqu'on est près de rendre le dernier soupir, les poumons ne se dilatent qu'avec peine, et le sang

qu'y poussent les contractions du ventricule droit, ne pouvant les traverser, s'accumule dans cette cavité, reflue dans l'oreillette droite, à laquelle les veines ne cessent d'en apporter, en écarte les parois, les dilate outre mesure, et en augmente singulièrement l'ampleur. La capacité des cavités droites est néanmoins originellement plus grande que celle des cavités gauches, elle est relative à celle du système veineux qui s'y dégorge. Les cavités droites du cœur, que l'on pourroit aussi nommer ses cavités veineuses, ont en même temps des parois moins épaisses que ses cavités gauches ou artérielles; et en cela, on observe la même différence que celle qui existe entre les parois des veines et celles des artères. Le ventricule droit ne devant d'ailleurs faire parcourir au sang pulmonaire qu'un trajet très-court, à travers un tissu facilement perméable, n'avoit besoin de lui communiquer qu'une foible impulsion.

Comme nous le dirons au chapitre de la respiration, fonction qu'il est bien difficile de séparer de la circulation, dans son histoire physiologique; le cœur peut encore être considéré comme formé de deux parties adossées, l'une droite ou veineuse, l'autre gauche ou artérielle. La juxta-position de ces deux moitiés du même organe, n'empêche point qu'elles ne soient parfaitement distinctes, et qu'un sang bien différent ne remplisse les cavités de chacune. Ce fluide ne peut jamais, dans l'adulte, passer immédiatement de l'une dans l'autre;

le cœur droit reçoit le sang de tout le corps, et le transmet au poumon ; le cœur gauche le reçoit du poumon, et le transmet à tout le corps, de manière que, physiologiquement considéré, le poumon entre dans le cercle circulatoire ; intermédiaire indispensable entre les deux moitiés du cœur, il n'en est pas, comme on le verra ; la partie la moins importante.

Plusieurs anatomistes se sont exercés sur la structure du cœur : on a beaucoup disserté sur l'arrangement particulier des fibres musculaires qui entrent dans la composition de ses parois ; et cependant, le seul résultat qu'on puisse retirer de tous ces travaux, c'est qu'il est absolument impossible d'en démêler l'intrication. Des fibres communes et diversement entrecroisées, forment les deux oreillettes ; d'autres fibres, plus nombreuses, constituent les parois des ventricules, se prolongent de leur pointe vers leur base, se rendent dans la cloison qui les sépare, passent de l'un à l'autre, et se confondent dans certains endroits de leur substance. Elles sont extrêmement rouges, courtes, serrées et réunies par un tissu cellulaire, dans lequel il ne s'amasse presque jamais de la graisse.

Fortement pressées les unes contre les autres, elles forment un tissu analogue au corps charnu de la langue, très-peu sensible, mais jouissant à un degré éminent de la propriété irritable et contractile. Des vaisseaux et des nerfs très-nombreux, si on les compare au volume du cœur, pénètrent ce

tissu musculaire, dont la contraction, quelle que soit d'ailleurs la direction de chacune de ses fibres, tend à rapprocher du centre des cavités, tous les points de leurs parois. Enfin, une membrane très-mince tapisse l'intérieur de ces cavités, facilite le passage du sang, et prévient l'infiltration de ce fluide.

LII. En supposant un moment que toutes les cavités du cœur sont parfaitement vides de sang, et qu'elles se remplissent successivement, voici quel est le mécanisme de la circulation cardiaque : le sang, rapporté de toutes les parties du corps, et versé dans l'oreillette droite par les deux veines-caves et la veine coronaire, en écarte les parois et la dilate dans toutes ses dimensions. Irritée par sa présence, l'oreillette se contracte, le fluide incompressible reflue en partie dans les veines, mais passe en plus grande quantité dans le ventricule pulmonaire par une large ouverture, au moyen de laquelle l'oreillette droite communique avec lui. Après s'être ainsi débarrassée du sang qui la remplit, l'oreillette se relâche, et se laisse dilater par l'abord d'un nouveau fluide qu'apportent sans cesse les veines qui s'y dégorgent.

Cependant le ventricule droit, plein du sang qu'y a poussé l'oreillette, se contracte à son tour sur le liquide dont la présence stimule ses parois, et tend d'une part à le repousser dans l'oreillette, et d'autre part, à le faire passer dans l'artère pulmonaire. Le reflux dans l'oreillette est empêché par la valvule

tricuspide, anneau membraneux dont est garnie l'ouverture de communication, et dont le bord libre est découpé en trois languettes, auxquelles s'attachent les petits tendons par lesquels se terminent plusieurs des colonnes charnues du cœur. Appliquées contre les parois du ventricule, au moment où le sang passe dans sa cavité, elles s'en écartent lorsqu'il se contracte, et sont relevées vers l'ouverture auriculaire. Elles ne peuvent point être repoussées dans l'oreillette, leur bord flottant et libre se trouvant assujéti par les colonnes charnues, qui doivent être regardées comme autant de petits muscles dont les tendons ont pour usage de retenir les bords libres des valvules auxquelles ils adhèrent, lorsque l'effort du sang tend à chasser ces replis membraneux du côté des oreillettes. Néanmoins, les trois languettes de la valvule tricuspide, en se relevant vers l'ouverture auriculaire, repoussent dans l'oreillette tout le sang qui se trouve compris dans l'espèce de cône renversé qu'elles interceptent au moment de leur élévation; d'ailleurs, ces trois portions de la valvule tricuspide ne bouchent point complétement l'ouverture autour de laquelle elles sont placées; leur substance est percée de plusieurs petits trous : une partie du sang revient donc dans l'oreillette; mais il passe en plus grande quantité dans l'artère pulmonaire. Ce vaisseau entre en action, lorsque les parois du ventricule se relâchent, et refouleroit le sang, si tout à coup les trois valvules sygmoïdes

s'abaissant, ne lui opposoient un puissant obstacle. Soutenu par l'espèce de plancher que forment ces trois valvules abaissées, le sang traverse le tissu des poumons en parcourant toutes les divisions des vaisseaux pulmonaires, passe des artères dans les veines de ce nom, qui, au nombre de quatre, le versent dans l'oreillette gauche. Celle-ci, stimulée par sa présence, se contracte comme l'avoit fait l'oreillette droite : le sang est renvoyé dans le poumon, mais passe en plus grande quantité dans le ventricule gauche, qui le chasse par l'aorte dans toutes les parties du corps, d'où il revient au cœur par les veines. Le retour du sang dans l'oreillette gauche est empêché par la valvule *mitrale*, parfaitement analogue à la *tricuspide*, et qui n'en diffère qu'en ce que son bord libre n'est divisé qu'en deux languettes. Arrivé dans l'aorte, ce vaisseau se contracte; ses valvules sygmoïdes s'abaissent, et le sang est chassé dans toutes les parties du corps qu'arrosent les innombrables ramifications de la grande artère.

Dans l'état naturel, les choses ne se passent point comme on vient de le dire; et l'on ne suppose l'action successive des quatre cavités du cœur, que pour rendre plus intelligible le mécanisme de la circulation à travers cet organe. Si on le met à découvert sur un animal vivant, on observe que les deux oreillettes se contractent en même temps, que la contraction des ventricules est également simultanée; de telle manière que, les oreillettes se

resserrant pour expulser le sang qui les remplit, les ventricules se dilatent pour le recevoir. Cette succession dans les contractions des oreillettes et des ventricules, s'explique aisément par l'application successive du stimulus qui les détermine. Le sang que les veines rapportent aux oreillettes, ne réveille l'irritabilité de leurs parois, que lorsqu'il est accumulé en quantité suffisante. Pendant que cette accumulation s'effectue, elles cèdent, et la résistance qu'elles présentent au doigt qui les touche, pendant la diastole, dépend presque uniquement de la présence du sang, qui les écarte et les soutient. Il en est de même des ventricules : il faut, pour qu'ils se contractent, que le sang y soit accumulé en quantité suffisante; ce qui reste de ce fluide dans les cavités, qui ne s'en débarrassent jamais complétement, ne peut être objecté contre cette théorie, car cette petite portion ne suffit point pour déterminer la contraction, et l'on n'en doit nullement tenir compte.

Si l'on demande pourquoi les quatre cavités du cœur ne se contractent point à la fois, il est plus facile d'en donner la raison finale, que d'en déterminer la cause prochaine. Si la contraction de ces cavités eût été simultanée, au lieu d'être successive, on sent aisément que les oreillettes n'eussent pu se vider dans les ventricules. L'intermittence d'action est d'ailleurs rigoureusement nécessaire, puisque le cœur, comme les autres organes, ne peut persister dans une action perpétuelle ; le principe

de ses mouvemens, bientôt épuisé, ne pouvant se réparer que pendant son repos. Mais, ainsi que nous l'avons dit en traitant des forces et des fonctions vitales, au commencement de cet ouvrage, les alternatives d'action et de repos dans les organes qui, comme le cœur, exécutent des fonctions essentielles à la vie, devoient être extrêmement courtes et rapprochées.

Les cavités du cœur ne sont cependant pas tout à fait passives dans leur dilatation, et l'on ne doit point la faire dépendre uniquement de l'effort du sang contre leurs parois, puisque, arraché du sein d'un animal vivant, cet organe palpite, ses cavités se resserrent et se dilatent, quoique parfaitement vides de sang, et paroissent agitées de mouvemens alternatifs, qui vont en s'affoiblissant à mesure qu'il perd sa chaleur. On voudroit en vain s'opposer à la diastole, le cœur fait effort contre la main qui le comprime, et ses cavités paroissent douées, comme le pensoit Galien, de cette force qu'il nomme *pulsive*, force en vertu de laquelle, elles se dilatent pour recevoir le sang, et non point parce qu'elles le reçoivent. En cela, le cœur diffère essentiellement des artères, dont la dilatation est due à la présence du sang, quoi qu'en aient dit plusieurs Physiologistes. J'ai répété sans succès la fameuse expérience sur laquelle on prétend établir dans ces vaisseaux un mouvement indépendant de la présence du fluide; une artère liée et vide de sang se resserre constamment entre les deux liga-

tures, et ne paroît plus agitée de pulsations alternatives.

LIII. Le cœur se raccourcit manifestement, sa base se rapproche de sa pointe, lors de la systole, ou contraction des ventricules. S'il s'alongeoit, comme l'ont pensé quelques anatomistes, les valvules tricuspide et mitrale ne pourroient remplir les usages auxquels elles sont destinées, puisque les colonnes charnues dont les tendons s'attachent à leurs bords, les retiendroient appliquées contre les parois des ventricules. Les battemens qui se font sentir dans l'intervalle qui sépare les cartilages des cinquième et sixième vraies côtes gauches, dépendent de ce que, chaque fois que les ventricules se contractent, la pointe du cœur vient heurter les parois de la poitrine. Il n'est pas besoin, pour expliquer ce phénomène, d'admettre l'alongement du cœur pendant la systole, il suffit de faire attention que sa base, endroit où se trouvent les deux oreillettes, est appuyée contre la colonne vertébrale, et que ces deux cavités se dilatant en même temps, et ne pouvant déprimer les os, au-devant desquels elles sont placées, déplacent le cœur et le poussent en bas et en avant. Ce mouvement dépend encore de l'effort que fait le sang lancé dans l'aorte, pour redresser la courbure parabolique de cette artère, qui réagit, et porte en avant et en bas la masse entière du cœur, qui lui est comme suspendue.

La quantité de sang que chaque contraction des

ventricules pousse dans l'aorte et dans le pulmonaire, ne peut guère excéder deux onces, pour chacun de ces deux vaisseaux. La force avec laquelle le cœur agit sur le fluide qu'il y projette, n'est guère mieux connue, quelque nombreuses que soient les méthodes de calcul appliquées à la solution de ce problème physiologique. En effet, depuis Keil, qui n'estime la force du cœur qu'à quelques onces, jusqu'à Borelli, qui la porte à cent quatre-vingt mille livres, on trouve les évaluations de Michelot, Jurine, Robinson, Morgan, Hales, Sauvages, Cheselden, etc.; mais, comme Vicq-d'Azyr l'observe, il n'est aucune de ces opinions dans laquelle il ne se soit glissé quelque erreur, soit d'anatomie, soit de calcul : d'où l'on peut conclure avec Haller, que la force du cœur est grande, mais qu'il est peut-être impossible de l'estimer avec une précision mathémathique. Si l'on ouvre la poitrine d'un animal vivant, que l'on perce le cœur, et que l'on introduise le doigt dans la blessure, on en sent l'extrémité assez vivement pressée pendant la contraction des ventricules.

Ceux qui ont rigoureusement admis la doctrine d'Harvey, touchant la circulation du sang, pensant comme lui que le cœur en étoit l'agent unique, ont exagéré les forces de cet organe, afin de les proportionner à la longueur du trajet que le sang doit parcourir, et à la multitude des obstacles qu'il rencontre sur sa route. Mais, ainsi que nous allons le dire, les vaisseaux sanguins ne doivent

point être considérés comme des tubes inertes, dans lesquels le fluide coule seulement par l'impulsion que le cœur lui a communiquée.

LIV. *Action des artères.* Il n'est aucune partie du corps dans laquelle le cœur n'envoie du sang au moyen des artères, puisqu'il est impossible d'enfoncer l'aiguille la plus fine et la mieux acérée, dans le tissu de nos organes, sans blesser plusieurs de ces vaisseaux, et occasionner l'effusion du liquide. On peut comparer le système artériel aortique à un arbre dont le tronc, figuré par l'aorte, ayant sa racine dans le ventricule gauche du cœur, étend au loin ses branches, et envoie partout de nombreux rameaux. La grosseur des artères diminue à mesure qu'elles s'éloignent du tronc qui leur a donné naissance. Leur forme n'est cependant point celle d'un cône ; ce sont plutôt des cylindres partant les uns des autres, et qui diminuent successivement de grosseur. Comme les branches qu'un tronc produit, prises collectivement, présentent un calibre plus grand que celui du tronc lui-même, la capacité du système artériel augmente à mesure qu'on s'éloigne du cœur ; d'où il suit que le sang, passant toujours d'un lieu plus étroit dans un endroit plus large, doit voir son cours ralenti. Leur direction est souvent flexueuse ; et l'on observe que les artères qui se distribuent aux parois des viscères creux, comme l'estomac, la matrice, la vessie, ou à d'autres parties susceptibles de se resserrer, de s'étendre et de changer

à chaque instant de dimensions, comme les lèvres, sont celles qui présentent les courbures les plus grandes et les plus multipliées, sans doute, afin qu'elles puissent s'accommoder, par l'effacement de ces contours, à l'extension des tissus dans lesquels elles se répandent. Enfin, les artères naissent les unes des autres en formant, avec le tronc, la branche ou le rameau qui les produit, un angle dont la grandeur varie, mais qui est constamment obtus du côté du cœur, et plus ou moins aigu vers le rameau.

En s'éloignant de leur origine, les artères communiquent ensemble, et ces anastomoses se font, tantôt par arcade, deux branches s'inclinant l'une vers l'autre et se joignant bout à bout, comme on le voit dans les vaisseaux du mésentère ; tantôt deux branches qui, marchent parallèles, se réunissent sous un angle très-aigu, pour former un seul tronc; c'est ainsi que les deux vertébrales s'unissent pour produire la basilaire : il en est qui communiquent par des rameaux transverses qui vont de l'une à l'autre; c'est ce que l'on voit dans l'intérieur du crâne.

Dans les anastomoses de la première espèce, les colonnes de sang qui coulent en sens contraire dans les deux branches, se heurtent à l'endroit de leur réunion, se repoussent mutuellement, confondent leurs molécules, et perdent une grande partie de leur mouvement dans ce choc réciproque. Après l'avoir éprouvé, le sang suit une direction

moyenne, et passe dans les rameaux qui s'élèvent de la convexité de ces arcades anastomotiques.

Lorsque deux branches se confondent pour produire une nouvelle artère d'un calibre plus considérable que chacune d'elles prise séparément, mais moins grosse que toutes deux ensemble, le mouvement du sang est accéléré, parce qu'il passe d'un endroit plus large dans un lieu plus étroit, et que les forces qui déterminoient sa progression, se réunissent en une seule. Enfin, les anastomoses transverses sont très-propres à favoriser le passage du sang de l'une dans l'autre branche, et à prévenir l'engorgement des parties.

LV. Plongées dans un tissu cellulaire plus ou moins abondant, presque toujours accompagnées par des veines sanguines, des vaisseaux lymphatiques et des nerfs, les artères ont des parois d'autant plus épaisses, relativement à leur calibre, que celui-ci est moins considérable. Les expériences de Clipton-Vintringham prouvent que la force des parois est plus considérable dans les petites que dans les grandes artères : aussi observe-t-on que leurs dilatations anévrismatiques sont bien moins fréquentes. Ces parois ont assez de consistance pour ne point s'affaisser quand le tube artériel est vide. Trois tuniques entrent dans leur structure; la plus extérieure, celluleuse, très-extensible, paroît formée par le rapprochement plus intime des lames du tissu cellulaire, qui environne l'artère et l'unit aux parties voisines; la seconde, plus épaisse,

plus dure, jaune et fibreuse, est regardée par plusieurs comme musculaire (1), et contractile, tandis que d'autres Physiologistes ne lui accordent qu'une grande élasticité. Les fibres longitudinales, admises par quelques auteurs dans la texture de cette seconde tunique, ne peuvent être aperçues; et pour expliquer la rétraction des artères, suivant leur longueur, il n'est pas besoin d'en admettre l'existence. En effet, outre que cette rétraction pourroit dépendre de l'élasticité, elle peut aussi être l'effet de la contraction des fibres, qui ne sont ni entièrement circulaires, ni exactement transversales, mais forment plutôt des spirales qui entourent imparfaitement le vaisseau, et dont les extrémités s'entrecroisent de diverses manières. Cette tunique jaune, proportionnellement plus épaisse dans les rameaux que dans les branches, dans celles-ci que dans les troncs, est sèche, dure, peu extensible, et se rompt, par un effort auquel la tunique externe cède en s'alongeant. Enfin une troisième tunique mince, épidermoïde, revêt l'in-

(1) Si dans l'homme et dans le plus grand nombre des animaux, les fibres jaunes qui composent cette tunique, diffèrent beaucoup des fibres musculaires, elles leur ressemblent exactement dans les artères de l'éléphant, comme j'ai pu m'en convaincre en assistant à la dissection de celui qui est mort en l'an 10 au Museum d'histoire naturelle. Je laisse aux esprits sages à décider si l'analogie est suffisante pour établir la nature musculaire de la fibre artérielle dans l'homme.

térieur de ces vaisseaux, et paroît moins destinée à augmenter la force de leurs parois, qu'à faciliter le cours du sang, en lui présentant une surface lisse, polie, glissante, et toujours humectée par une sérosité que laissent exhaler les artérioles (*vasa vasorum*), qui se distribuent dans leur épaisseur.

Outre ces trois tuniques, les grandes artères en empruntent une quatrième des membranes qui tapissent les grandes cavités : c'est ainsi que le péricarde et la plèvre, dans la poitrine ; le péritoine, dans l'abdomen, fournissent aux diverses parties de l'aorte une enveloppe accessoire, qui ne recouvre point toute la circonférence de ce vaisseau.

Des trois tuniques, dont sont formées les parois des artères, la fibreuse, quoique plus épaisse que les deux autres, est cependant la moins résistante. Si l'on prend la carotide primitive, qui dans un trajet assez considérable ne fournit aucun rameau, et que liant une de ses extrémités, on y injecte avec force un liquide, la tunique interne et la moyenne se déchirent avant que la dilatation du vaisseau ait augmenté son calibre de moitié ; la tunique externe résiste à la rupture, se dilate, s'étend en ampoule, et ce n'est qu'en employant une force plus considérable qu'on parvient à la déchirer. L'expérience faite avec l'air ou tout autre gaz, réussit également. Dans les dilatations anévrismales des artères, les tuniques interne et fibreuse, et surtout cette dernière, se rompent dans les premiers

temps de la maladie, qui, à cette époque, fait tout à coup de rapides progrès : à l'ouverture de la tumeur, on reconnoît que le sac anévrismal est entièrement formé par la tunique celluleuse dilatée. Prenez une artère d'un certain calibre, telle que les carotides primitives, la brachiale, etc. Entourez-la d'une ligature, et serrez avec un certain degré de force. Détachez le vaisseau disséqué ; puis, coupant le fil, examinez le point sur lequel il étoit appliqué. Vous verrez que, dans cet endroit, les parois amincies, transparentes, sont formées seulement par la tunique cellullaire qui seule a résisté à la constriction. Tirez par les deux bouts, en sens contraire, un tube artériel isolé; puis examinez son intérieur, et vous trouverez la tunique interne déchirée, gercée dans plusieurs points, et les parois visiblement affoiblies.

LVI. Ce défaut d'extensibilité dans les parois des artères, est la cause principale des anévrismes. C'est pour cela aussi que l'artère du jarret en est si fréquemment le siége. Placée derrière le genou, dont rien ne borne l'extension que la résistance des tendons et des ligamens postérieurs, cette artère participe au tiraillement qu'éprouvent toutes ces parties molles, lorsque la jambe est fortement étendue; et moins extensible qu'elles, sa tunique jaune se rompt, ou du moins s'affoiblit, d'où résulte un anévrisme dont les progrès sont toujours rapides. Sur dix tumeurs anévrismales de l'artère poplitée que j'ai observées dans divers hôpitaux,

huit reconnoissoient, pour cause probable, une distention violente du jarret. Que l'on parcoure les recueils publiés par les observateurs, et l'on verra qu'un grand nombre d'anévrismes de l'aorte a été la suite d'une trop forte et trop subite extension du tronc pour soulever un fardeau trop considérable.

La sécheresse, la fragilité de la tunique jaune ou fibreuse des artères, fait encore que les ligatures appliquées à ces vaisseaux, en ont bientôt déchiré le tissu; il suffit de les serrer avec quelque force, pour rompre cette tunique, l'externe et l'interne restant cependant intactes, pourvu que le degré de constriction ne soit pas extrême. Pourquoi faut-il que le tissu artériel, qui est presque le seul sur lequel on doive placer des ligatures, soit, de tous les tissus organiques, le moins propre à les supporter? Cet inconvénient, qu'entraîne la ligature immédiate des artères, faisoit préférer à Pouteau la ligature médiate, dans laquelle on embrasse avec le vaisseau les parties molles qui l'entourent, quoique ce procédé soit, sous d'autres rapports, bien moins avantageux. On y remédiera, autant qu'on le peut, en employant des rubans de fil applati, qui, agissant sur une plus grande surface, coupent moins promptement l'artère, laquelle s'oblitérera dans l'endroit de la ligature, d'autant plus vîte que le sujet sera plus jeune et plus vigoureux.

J'ai vu, sur un homme à qui la cuisse avoit été

emportée pour une carie du genou, compliquée d'affection scorbutique, l'hémorragie suivre la chûte des ligatures, qui n'eut lieu que dix-neuf jours après l'opération ; comme si la tunique fibreuse des artères, partageant la débilité de tous les organes musculaires, n'eût point conservé assez de force contractile pour effacer la cavité du vaisseau.

LVII. La force contractile dont jouissent les artères, réside dans leur tunique jaune ou moyenne. Elle est d'autant plus grande, que cette tunique à plus d'épaisseur relativement au calibre de l'artère. Aussi, comme l'observe Hunter (*à treatise on the Blood*, *inflammation*, etc.), la force élastique est presque la seule dont soient douées les parois des grosses artères, tandis que la contractilité est très-apparente dans celles d'un moindre calibre, et règne presque exclusivement dans les vaisseaux capillaires : aussi, la progression du sang dans les troncs voisins du cœur, est-elle principalement due à l'impulsion que cet organe lui a communiquée ; et, comme le disoit Lazare Rivière, la circulation, dans les gros vaisseaux, est un phénomène plutôt hydraulique que médicinal. L'action des gros troncs artériels, voisins du cœur, est si peu nécessaire à la progression du sang qu'y lance ce dernier organe, que l'aorte éprouve de fréquentes ossifications, sans que la circulation s'en trouve dérangée. La grosse artère est naturellement osseuse dans l'esturgeon. J. L. Petit a vu sur un libraire auquel

on avoit amputé la jambe, toutes les artères d'un certain calibre ossifiées, dures, et par conséquent, incapables d'exercer la moindre action sur la colonne de sang qui les parcouroit. Tous ces faits semblent des argumens victorieux en faveur des physiologistes qui n'admettent que l'élasticité pour cause des contractions artérielles ; mais ce qui est vrai pour les vaisseaux voisins du cœur, ne l'est plus relativement aux capillaires. L'influence de cet organe ne s'étend pas jusqu'à ces vaisseaux. L'on conçoit sans peine que la colonne de sang, qui, par l'impulsion primitivement reçue, a parcouru toute la longueur de tubes, dont les parois sont ossifiées, inflexibles, et par conséquent inertes, arrivée à l'extrémité de ces canaux, est en quelque sorte ressaisie par la puissance vitale qui domine dans les capillaires, et coule sous l'influence des propriétés qui animent cet ordre de vaisseaux. Ajoutez que l'élasticité, quelque grande qu'elle puisse être, ramène seulement les tissus qui en jouissent, à cet état d'où l'extension les a tirés. L'effet élastique est une espèce de réaction, toujours relative ou proportionnée à l'action qui précède. Pourquoi les artères se resserrent-elles sur le vivant, au point que vide, leur canal s'oblitère et s'efface, tandis qu'il se conserve sur les cadavres, quelque entière et parfaite qu'ait été la déplétion du système artériel, dans les derniers instans de la vie ? Cependant, plusieurs Physiologistes d'une grande autorité et des plus récens, regardent encore l'élasticité comme

la principale cause de la progression du sang dans les artères.

A mesure qu'on s'éloigne du centre, plusieurs causes la ralentissent, et le sang ne pourroit arriver à toutes les parties, si les artères, d'autant plus vivantes, qu'elles sont plus petites et plus distantes du cœur, n'agissoient pour le pousser vers tous les organes. Ces causes, qui retardent le cours du sang artériel, sont, l'augmentation de l'espace dans lequel il est contenu, la résistance que les courbures des vaisseaux lui opposent, les frottemens qu'il éprouve, et qui deviennent d'autant plus considérables, que, s'éloignant du cœur, les canaux dans lesquels il circule se multiplient davantage; enfin, les déviations qu'il subit en passant des troncs dans les branches qui, s'en détachant quelquefois sous des angles presque droits, le détournent de sa direction primitive.

Plusieurs Physiologistes ont révoqué en doute ce ralentissement progressif du sang artériel; et quelques-uns d'entr'eux, quoique rejetant absolument toute application des sciences physiques à celle de l'économie animale, ont cependant appuyé leur opinion d'un fait emprunté de l'hydraulique; il faudroit, disent-ils, pour que tous les calculs sur la retardation du sang artériel eussent quelque base certaine, que les artères fussent vides au moment où elles reçoivent l'ondée de sang qu'y lance chaque contraction des ventricules; mais il n'en est point ainsi: les artères sont toujours

remplies, le sang coule dans toutes avec la même vélocité. Il en est du système de ces vaisseaux, comme d'une seringue de laquelle s'éleveroit une multitude de tubes droits et contournés; chacun d'eux fournira le liquide avec une égale vîtesse, lorsqu'on en déterminera la sortie en pressant sur le piston.

En réfutant cette doctrine, je ne puis m'empêcher de relever une contradiction bien singulière entre la prétention hautement annoncée, d'exclure toute application des principes mécaniques à la Physiologie, et l'emploi de ces mêmes principes, rigoureusement appliqués aux phénomènes de l'économie vivante; contradiction qui ne doit pas, au reste, surprendre davantage que celle dans laquelle sont tombés les auteurs qui déclament contre les nomenclatures modernes, et cependant, s'empressent d'y ajouter, en recherchant avec soin toutes les parties qui ont échappé au zèle des nouveaux dénominateurs, pour leur assigner des dénominations nouvelles. Quelle parité peut-on raisonnablement établir entre une pompe foulante, dont les parois sont inflexibles, aussi bien que celles des tubes qu'on peut en faire partir, et l'aorte qui se dilate chaque fois que le sang y est projeté; entre des tubes qui décroissent en s'avançant vers leur extrémité ouverte, tandis que l'espace artériel, par les innombrables divisions des vaisseaux, augmente sans cesse? Puisqu'on s'accorde pour admettre que dans les vaisseaux capillaires le cours du sang est

beaucoup ralenti, cette résistance opposée au sang qui remplit la série des vaisseaux, depuis les capillaires jusqu'au cœur, ne doit-elle pas se faire ressentir, d'autant plus que l'on s'éloigne davantage de cet organe, etc., etc.? Sans cette résistance progressivement augmentée, à mesure que le sang artériel s'éloigne du cœur, ce fluide couleroit dans les artères comme dans les veines, sans produire des pulsations ; car cette résistance, d'où naît l'effort latéral, ou de dilatation que le sang exerce sur les parois des artères, est la cause principale du pouls, offert exclusivement par ces derniers vaisseaux. On remarque une différence sensible entre la rapidité du sang qui coule dans les artères des orteils, et dans celles qui vont aux mamelles; je m'en suis plusieurs fois assuré, en amputant les phalanges cariées des orteils et les mamelles cancéreuses; les artérioles de ces parties ont un calibre à peu près égal, et cependant, le jet de sang est plus rapide, le fluide est lancé à une plus grande distance, lorsqu'une artère des mamelles est ouverte.

La réaction des artères sur le sang qui les dilate, dépend non seulement de la grande élasticité dont leurs parois sont douées, mais encore de la force contractile de la tunique musculaire. L'élasticité entre pour beaucoup dans le resserrement des plus gros troncs, tandis que la contractilité produit presque seule le rétrécissement des artères les plus petites. Si l'on introduit le doigt dans l'artère d'un animal vivant, on le sent pressé par ses parois,

qui l'embrassent avec exactitude ; si l'on empêche le sang d'y couler, le canal s'oblitère par le rapprochement des parois, et le vaisseau dégénère en un cordon ligamenteux, semblable à celui qui, dans l'adulte, tient la place des artères et de la veine ombilicale. Cette contractilité, toujours active pendant la vie, maintient les artères distendues par le sang qui les remplit, dans un calibre inférieur à celui qu'elles présentent après la mort. En pratiquant les grandes opérations de la chirurgie, et spécialement l'amputation des membres, j'ai constamment trouvé les artères, pleines ou vides de sang, bien moins grosses que je ne me le figurois, d'après l'inspection cadavérique.

Quelquefois cependant la quantité de sang qui arrive dans un organe, augmentant par suite d'une irritation qui s'y établit, le calibre des artères qui s'y distribuent augmente d'une manière remarquable. C'est ainsi que les artères de l'utérus, très-étroites dans l'état de vacuité de ce viscère, acquièrent, vers la fin de la grossesse, un calibre égal à celui de la radiale. Les artérioles, qui portent le sang aux mamelles, ne présentent rien de semblable, comme j'ai eu occasion de m'en assurer sur une nourrice, morte au deuxième mois de la lactation ; elles conservent leur ténuité presque capillaire, preuve nouvelle que les lymphatiques seuls apportent à ces glandes les matériaux de leur secrétion. Elles se dilatent manifestement dans le cancer ulcéré des mamelles ; les vaiseaux de la

verge éprouvent, dans les affections cancéreuses de cette partie, une dilatation analogue; et c'est pour cette raison qu'il est alors indispensable d'en faire la ligature, tandis qu'on peut négliger cette précaution quand on ampute dans un cas de gangrène. Cette dernière affection présente cela de particulier, que les artères des parties qu'elle détruit se retrécissent, au point de s'oblitérer lorsque leur calibre est peu considérable.

Comme les artères sont les canaux qui portent dans tous nos organes les matériaux de leur accroissement et de leur réparation, elles sont proportionnellement plus grosses dans les enfans, chez lesquels la nutrition est plus active, et leur calibre est toujours relatif au développement naturel ou morbifique des organes; c'est pour cela que l'aorte descendante et les iliaques sont plus grosses dans la femme que dans l'homme, que la sous-clavière droite, qui porte le sang à l'extrémité la plus volumineuse, la plus forte, parce qu'elle est la plus exercée, est plus grosse que la sous-clavière gauche; mais, prenant l'effet pour la cause, ne croyez pas que l'extrémité supérieure droite doive sa supériorité au calibre plus grand de son artère. Dans l'enfant qui vient de naître, ce vaisseau n'est pas plus gros que la sous-clavière gauche, mais le bras droit étant plus souvent exercé, la distribution des humeurs s'y fait mieux, la nutrition y devient plus énergique, il acquiert un volume ainsi qu'une force prépondérante,

l'artère sous-clavière droite y doit porter plus de sang, par un canal plus dilaté. Si l'on employoit l'extrémité gauche aux mêmes usages, et que l'on condamnât l'extrémité droite à l'inaction, nul doute que la sous-clavière gauche ne l'emportât sur la droite. Deux faits autorisent cette conjecture. La dissection de deux hommes gauchers, comme dit le vulgaire, c'est-à-dire, qui se servoient plus habituellement de la main gauche que de la main droite, m'a fait voir, dans les sous-clavières gauches, l'excédant de volume que j'étois accoutumé à trouver dans les sous-clavières droites.

LVIII. Comme les artères sont toujours pleines durant la vie, et que le sang y coule avec d'autant moins de rapidité, qu'elles sont plus éloignées du cœur, la portion de ce fluide, que les contractions du ventricule gauche poussent dans l'aorte, rencontrant les colonnes antécédentes, leur communique l'impulsion qu'il a reçue; mais, retardé, dans sa marche directe, par la résistance qu'elles lui opposent, il agit contre les parois des vaisseaux, et les écarte de leur axe. Cette action latérale, par laquelle les artères sont dilatées, dépend donc de ce que leurs cavités sont toujours remplies par un fluide qui résiste à celui que le cœur y projette. Plus considérable dans les grandes artères que dans celles d'un moindre calibre, cette dilatation se manifeste par un battement connu sous le nom de *pouls*. Les expériences de Lamure, etc., autorisent à croire qu'une seconde cause de ce phé-

nomène est un léger déplacement que les artères éprouvent en même temps qu'elles se dilatent. Ces déplacemens sont surtout faciles à observer aux endroits de leurs courbures, et dans les lieux où elles adhèrent, par un tissu cellulaire lâche et peu serré, aux parties environnantes.

Le pouls est plus fréquent dans l'enfant, la femme, les sujets d'une petite stature, les passions de l'ame, et un violent exercice du corps, que dans un homme adulte, de haute stature, et paisible au physique comme au moral. Dans les premières années de la vie, il bat jusqu'à 140 fois par minute; mais à mesure qu'on avance en âge, le mouvement circulatoire se ralentit, et vers la seconde année, le pouls n'offre plus que 100 battemens, pendant le même intervalle. A l'époque de la puberté, on compte 80 pulsations par minute; à l'âge viril, 75; et enfin, chez les vieillards qui ont atteint leur soixantième année, le pouls n'en offre plus que 60. Les habitans des pays froids l'ont plus lent que ceux des pays chauds, etc.

Depuis Galien, le pouls a fourni aux médecins un des principaux élémens du diagnostic. La force, la régularité, l'égalité de ses battemens, opposées à leur foiblesse, leur inégalité, leur irrégularité, leur intermittence, font juger du genre et de la gravité d'une maladie, des forces de la nature pour opérer la guérison, de l'organe spécialement affecté, du temps ou période du mal, etc. Personne ne s'est occupé avec plus de succès que Bordeu, de

la doctrine du pouls considéré sous ces divers rapports. Ses modifications, indicatrices des périodes des maladies, établissent, suivant ce médecin célèbre, comme on peut le voir dans ses *Recherches sur le pouls par rapport aux crises*, les pouls de *crudité*, d'*irritation* et de *coction*. Certains caractères généraux indiquent, si l'affection réside dans une partie placée au-dessus ou au-dessous du diaphragme; et de là se tire la distinction des pouls *supérieurs* et *inférieurs*. Enfin, des caractères individuels dénotent la lésion de tel ou tel organe; ce qui constitue le pouls *nasal*, *guttural*, *pectoral*, *stomacal*, *hépatique*, *intestinal*, *rénal*, *utérin*, etc.

Outre ces battemens sensibles, qui constituent le phénomène du pouls dans les artères, il est un mouvement pulsatoire intérieur, obscur, par lequel toutes les parties du corps sont agitées, chaque fois que les ventricules du cœur se contractent. Il existe une espèce d'antagonisme entre le cœur et les autres organes : ils cèdent à l'impulsion qu'il communique au sang, se dilatent par l'abord de ce fluide, et reviennent sur eux-mêmes, quand l'effort de systole a cessé. Tout vibre, tout tremblotte, tout palpite dans l'intérieur du corps, les mouvemens du cœur en ébranlent toute la masse, et ces frémissemens sensibles à l'extérieur, se manifestent surtout lorsque la circulation s'exécute avec plus de force et de rapidité. Dans certaines céphalalgies, les carotides cerébrales battent avec un tel

degré de force, que non seulement l'oreille entend le bruit qu'occasionne la colonne de sang, en se brisant contre la courbure du canal osseux, mais qu'encore la tête est visiblement remuée, et comme soulevée à chaque pulsation. Si vous examinez le pied ou la main, le membre étant pendant, et dans le plus parfait repos, ces extrémités vous offriront un léger mouvement isochrone aux battemens de cœur. Ce mouvement augmente, et va jusqu'à faire trembler la main, lorsque, par l'effet des passions ou d'un exercice fatigant, la circulation est accélérée : dans toute agitation violente, nous sentons en nous-mêmes l'effort par lequel le sang, à chaque battement du pouls, pénètre tous les organes, épanouit tous les tissus; et c'est de ce tact intérieur que naît en grande partie le sentiment de l'existence, sentiment d'autant plus vif et d'autant plus intime, que l'effet dont nous parlons est plus marqué. C'est aussi dans l'observation de ce phénomène, que plusieurs Physiologistes ont puisé l'idée d'un double mouvement qui dilate ou condense, resserre ou épanouit alternativement tous les organes doués de la vie : ils ont tous vu que l'effet de dilatation prédomine dans la jeunesse, dans l'inflammation, et dans l'érection, état dont toutes les parties sont susceptibles à divers degrés, suivant la diversité de leur stucture.

LIX. Au moment où le ventricule gauche se contracte pour faire passer le sang dans l'aorte, les valvules sygmoïdes de cette artère, élevées, s'ap-

pliquent à ses parois, sans boucher pour cela l'orifice des coronaires, qui se trouve placé au-dessus de leur bord libre; de manière que le sang y pénètre en même temps que dans les autres vaisseaux. Lorsque le ventricule cesse de se contracter, l'aorte réagit sur le sang qui la dilate, et le repousseroit dans le ventricule, si tout à coup les valvules s'abaissant, ne lui présentoient un obstacle insurmontable, et ne devenoient le point sur lequel s'appuie l'action de toutes les artères. La petite quantité de sang qui se trouve au-dessous des valvules, au moment où elles s'abaissent, reflue seule vers le cœur, et rentre dans le ventricule.

Quoique la vîtesse avec laquelle le sang coule dans l'aorte, n'ait été estimée qu'à huit pouces environ par seconde, le mouvement pulsatif se fait sentir, dans toutes les artères d'un certain calibre, au même instant que les ventricules se contractent. Si les battemens du cœur nous paroissent isochrones à ceux des artères, c'est que les colonnes du sang qui remplit ces vaisseaux, sont toutes ébranlées à la fois par celui qui sort des ventricules, et que cet ébranlement se transmet dans un moment indivisible, semblable à celui que ressent la main placée à l'extrémité d'une longue poutre, lorsqu'on frappe avec un marteau son extrémité opposée. Le sang qui remplit un tronc principal, fournit à chacune des branches qui en partent, des colonnes dont la grosseur est proportionnée à leur calibre. Cette division de la colonne princi-

pale, est opérée par des espèces d'éperons dont sont garnis les orifices de chaque artère. Ces saillies intérieures en détachent les filets, qui passent d'autant plus aisément dans les branches, que celles-ci naissant du tronc sous un angle plus aigu, l'éperon est plus saillant, et la déviation du liquide moins considérable. Si les branches se séparent sous un angle presque droit, l'orifice est presque dépourvu de cette saillie intérieure, et rien ne détermine le sang à y passer, que l'effort de pression latérale.

Le cours du sang n'est point intercepté dans les artères qui traversent des muscles, lorsque ceux-ci viennent à se contracter; car, partout où des artères d'un certain calibre s'engagent dans leur épaisseur, elles sont environnées d'un cintre, ou d'un anneau tendineux, qui s'agrandit lorsque le muscle se contracte, tiraillé en tout sens par les fibres qui s'attachent à son contour. Il est facile de s'assurer de cette disposition vraiment admirable, en découvrant l'aorte à son passage entre les piliers du diaphragme ; les perforantes de la cuisse, au moment où elles passent à la partie postérieure de ce membre, en perçant ses adducteurs; la poplitée, lorsqu'elle traverse l'extrémité supérieure du muscle soléaire, etc.

LX. *Vaisseaux capillaires*. Les artères, après s'être divisées en branches, ces branches en rameaux, ceux-ci en ramifications toujours plus petites, se terminent dans le tissu de nos organes, en se continuant avec les veines. Le système veineux

naît donc du système artériel ; les racines des veines ne sont autre chose que les extrémités les plus déliées des artères, qui, devenues *capillaires* par le grand nombre des divisions (1) qu'elles ont éprouvées, se recourbent sur elles-mêmes, et changent de structure.

Ces artérioles capillaires, singulièrement repliées, forment avec les veinules qui n'en sont que la continuation, et les vaisseaux lymphatiques, des rézeaux merveilleux dans le tissu de nos organes.

Plusieurs Physiologistes regardent les capillaires sanguins comme un système intermédiaire placé entre les artères et les veines, et dans lequel le sang, absolument hors de l'influence du cœur, coule lentement, paroît livré à des mouvemens oscillatoires, quelquefois même rétrogrades, et ne manifeste plus sa couleur rouge, parce que ses globules cruoriques passent à la file, et noyés en quelque manière dans le sérum sans couleur, qui leur sert de véhicule.

Il faut, en effet, que les corps aient un certain volume pour réfléchir les rayons de la lumière, sous un angle assez ouvert, de manière que l'œil puisse en apercevoir la couleur. On sait que les

(1) Le nombre des divisions artérièles qu'on peut démontrer anatomiquement, ne surpasse pas dix-huit ou vingt ; cependant, elles se partagent encore lorsqu'elles sont parvenues à un tel degré de ténuité, qu'elles échappent à l'œil armé du meilleur microscope. que

grains de sable porphyrisés et réduits à une finesse extrême, paroissent incolores quand on les regarde séparés, et ne montrent leur couleur que dans l'état d'aggrégation; que des lames très-minces, détachées d'une feuille de substance cornée, semblent transparentes, quoique la feuille de laquelle on les détache, soit rouge ou bleue; mais, si l'on applique l'une à l'autre plusieurs de ces lames transparentes, la couleur rouge paroît d'autant plus foncée, que l'on en réunit un plus grand nombre.

Qu'une irritation quelconque détermine le sang à passer dans les capillaires séreux, en plus grande quantité et avec plus de force, ces vaisseaux deviendront apparens, les organes, dans la structure desquels ils entrent, se coloreront d'une rougeur plus ou moins intense: c'est ainsi qu'on voit la conjonctive, la plèvre, le péritoine, les cartilages, les ligamens, etc., qui, dans l'état naturel, offrent une surface transparente ou blanchâtre, acquérir une rougeur plus ou moins vive dans l'état inflammatoire; soit qu'alors la force d'impulsion pousse et accumule dans les capillaires, les globules cruoriques en plus grand nombre, soit que le mode de sensibilité de ces petits vaisseaux, se trouvant changé par l'état inflammatoire, ils admettent ces globules qu'ils refusoient auparavant.

Il est des capillaires que le sang pénètre en tout temps, et dans lesquels il manifeste constamment se couleur rouge, tels sont ceux de la rate, des corps caverneux de la verge, des parties bulbeuse

et spongieuse de l'urètre, etc.; tels encore, les capillaires des muscles, des membranes muqueuses, etc; néanmoins, il est peu de ces organes dans lesquels toute la portion du tube capillaire, placée entre la terminaison de l'artère et l'origine de la veine, soit pleine de sang rouge; presque toujours, il existe une intersection dans la ligne tortueuse que le capillaire décrit, et dans cet espace, le sang ne laisse point apercevoir sa couleur dans l'état ordinaire.

Le nombre des capillaires, ainsi que celui des artères, dont ces vaisseaux doivent être considérés comme les appendices, est plus grand dans les organes sécréteurs, que dans ceux où la vie se borne au travail nutritif; voilà pourquoi les os, les tendons, les ligamens, les cartilages, etc., en contiennent bien moins que les glandes, les membranes muqueuses et séreuses, le derme; le nombre des capillaires est néanmoins très-grand dans les muscles qui doivent leur couleur à la grande quantité de sang qui les pénètre; mais, ainsi que nous le ferons voir en traitant des mouvemens, ce fluide paroît entrer, comme élément essentiel dans la contraction musculaire; rien d'étonnant qu'alors ces organes reçoivent plus de capillaires, puisque ces vaisseaux ne leur apportent pas seulement des molécules nourricières et réparatrices, mais encore le principe de leurs fréquentes contractions. Leur quantité est si considérable dans toutes ces parties, chargées d'un double travail sécrétoire et

nutritif, que Ruisch pénétroit de ses injections, toute l'épaisseur de leur substance; à tel point que les organes qu'il avoit préparés, n'étoient plus qu'un lacis merveilleux et inextricable de vaisseaux capillaires extrêmement déliés. Sur ces préparations anatomiques faites avec un art jusqu'à présent inimitable, Ruisch appuyoit son hypothèse relative à la structure intime du corps, dans lequel, selon lui, tout étoit vaisseaux capillaires, hypothèse qui, pour le dire en passant, a obtenu la plus grande faveur, et régné pendant près d'un siècle dans les écoles. Il suffit de réfléchir un moment à leurs usages, pour concevoir que le nombre en doit être vraiment prodigieux. Tant que le sang est renfermé dans les artères et coule sous l'influence du cœur, il ne remplit aucun usage relatif aux secrétions, ni à la nutrition. Pour qu'il serve à ces fonctions importantes, il doit être répandu dans le tissu même des organes, par le moyen des divisions capillaires : ces petits vaisseaux existent donc partout où quelques molécules organisées se trouvent réunies ; puisque la particule formée de leur assemblage, doit au moins puiser dans les sucs qu'ils lui apportent, les matériaux de sa réparation. Entrant en plus ou moins grande proportion dans l'organisation de tous les tissus, les capillaires reçoivent certaines modifications des organes dont ils font partie intégrante, modifications en vertu desquelles ils déposent la sérosité du sang à la surface des membranes séreuses, permettent à la graisse

de transsuder dans les aréoles du tissu cellulaire, fournissent aux reins l'urine, donnent au foie les matériaux de la bile; en un mot, laissent échapper à travers les porosités dont leurs parois sont criblées, les principes que le sang doit fournir à chaque organe.

C'est par ces porosités latérales, et non par des extrémités ouvertes à toutes les surfaces, et dans tous les points des organes, que les capillaires transpirent en quelque manière les élémens de la nutrition, et des diverses secrétions. Mascagni a très-bien vu que la nature, habile à faire dériver une multitude d'effets d'un petit nombre de causes, ne s'étoit point écartée, dans la construction du système circulatoire, des lois invariables de son ordinaire simplicité; mais les pores latéraux des capillaires, qui suffisent à l'explication de tous les phénomènes attribués aux bouches exhalantes des artères et à la prétendue continuation de ces vaisseaux avec les conduits excréteurs des organes, etc., ne sont point des ouvertures comparables aux pores communs à toute la matière, chacun d'eux peut être considéré comme un orifice sensible et surtout contractile, dont les dimensions se trouvent différentes, suivant l'état des forces ou des propriétés vitales. La grandeur de ces pores capillaires est donc sujète à de fréquentes variations; et c'est ainsi que l'on explique la formation des ecchymoses scorbutiques, celle des pétéchies, des hémorragies passives ou par relâchement. Dans toutes ces affec-

tions, la contractilité étant véritablement diminuée, les pores des capillaires s'élargissent et laissent transsuder le sang rouge à travers leur ouverture relâchée. Ce phénomène a lieu non seulement sous la peau et sur les diverses surfaces muqueuses, il s'observe encore dans le tissu même des organes. C'est ainsi que j'ai vu fréquemment, à l'ouverture des cadavres de personnes mortes du scorbut, parvenu à ses derniers périodes, les muscles de la jambe infiltrés de sang. Ces sortes d'hémorragies intérieures, convertissent les muscles en une espèce de bouillie ; le sang infiltré éprouve même alors un commencement d'altération. Les os eux-mêmes sont sujets à ces infiltrations sanguines scorbutiques. J'ai pu m'en convaincre à l'hôpital Saint-Louis, en même temps que je me suis assuré de la difficulté de préparer un squelette durable, avec les cadavres qui en proviennent. Le plus grand nombre meurt dans un état scorbutique très-avancé, et les os se dissolvent par la macération, ou pourrissent au bout d'un temps très-court.

Les vaisseaux capillaires, soit que le sang les parcoure avec sa couleur rouge, ou qu'il y coule incolore, ne font point un système de vaisseaux distinct de celui des artères et de celui des veines, ils appartiennent essentiellement à ces deux ordres de vaisseaux. Ceux qui, ramifiés dans le tissu de la peau ou des membranes séreuses, y laissent transsuder la sérosité du sang, ne méritent pas non plus le nom de système exhalant, que leur ont donné

quelques auteurs : en envisageant comme des systêmes distincts et isolés, des parties séparées d'un ensemble d'organes, c'est embarrasser la science d'une foule de divisions aussi vaines qu'inutiles.

LXI. Les capillaires sanguins s'anastomosent et forment, comme les capillaires lymphatiques, des réseaux qui enveloppent tous les organes. Leurs fréquentes communications ne permettent point aux obstructions de s'établir et de produire l'inflammation, comme le pensoit Boërhaave, et, comme on l'a longtemps enseigné d'après ce médecin célèbre. Haller, Spallanzani, tous les observateurs microscopiques, ont vu les filets de sang coulant dans les capillaires, se présenter aux divers embranchémens de ces vaisseaux, refluer, quand ceux-ci ne veulent pas les admettre, pour en choisir d'autres plus faciles.

Je n'entasserai point d'inutiles argumens contre la théorie du professeur de Leyde, repoussée dès sa naissance par les médecins de Montpellier, victorieusement réfutée et universellement abandonnée. L'irritation seule retient le sang dans la partie enflammée, car lorsque la mort, qui détruit toutes les irritations, qui fait cesser tous les spasmes, (*mors spasmos solvit. Hipp.*), lorsque, dis-je, la mort survient, les inflammations légères se dissipent, et toutes les fois qu'elles n'ont pas été assez intenses, pour que le sang ait transsudé à travers les parois des capillaires, dans les aréoles des tissus organiques, le sang refluant dans les gros vais-

seaux, il n'en reste plus aucune trace. C'est ainsi que l'érésipèle de la peau disparoît, que la plèvre conserve sa transparence sur des individus qu'une douleur vive de côté tourmentoit avant la mort. Si l'on joint à ces circonstances l'ignorance dans laquelle nous sommes sur la véritable organisation du systême nerveux, sur les conditions absolument requises de la part du cerveau et des nerfs, pour que la vie s'entretienne, on cessera d'être surpris de ce que les ouvertures de cadavres n'ont pas appris davantage sur le siége véritable des maladies, et l'on avouera avec Morgagni, qui s'est cependant servi avec tant d'avantages de ce moyen de perfectionner la médecine, qu'il est une foule de maladies qui ne laissent après la mort aucune trace de leur existence, et qui l'ont amenée sans que nous puissions expliquer de quelle manière.

La contractilité, la sensibilité dans les vaisseaux capillaires et séreux, sont bien plus grandes que dans les veines et dans les artères : la vie y devoit être nécessairement plus active; car la quantité du mouvement imprimé au sang par les contractions du cœur, se trouvant épuisée, ce fluide, hors de la sphère d'activité de cet organe, ne peut circuler que par l'action vasculaire.

La terminaison des artères en produisant les veines, est la seule aujourd'hui bien avérée. On peut la voir, à l'aide du microscope, sur les animaux à sang froid, comme les grenouilles et les salamandres. Chez quelques poissons, on voit

même, à l'œil nu, de grandes et de fréquentes anastomoses entre les vaisseaux artériels et veineux. Mais dans l'homme, comme dans tous les les animaux à sang chaud, ces communications n'ont lieu qu'aux dernières extrémités des deux systêmes. Là, les artères, tantôt se terminent par des vaisseaux capillaires séreux, tels qu'on en voit dans la sclérotique; ces vaisseaux deviennent des veinules dont le calibre augmente successivement, jusqu'à ce qu'ils admettent les globules rouges réunis en assez grand nombre pour réfléchir cette couleur. D'autres fois, l'artère se continue avec la veine, sans être arrivée à cet état de division extrême; alors le sang rouge passe immédiatement et facilement de l'un dans l'autre de ces vaisseaux.

Nous verrons, en traitant des sécrétions (*chapitre V*), que la continuation des artères avec les conduits excréteurs des glandes conglomérées, leur terminaison en orifices exhalans, ne doivent point être admises, et qu'il suffit des pores latéraux dont sont criblées les parois des artérioles et des veinules, pour expliquer les phénomènes sur lesquels on établit ces terminaisons des artères. Il n'existe point de parenchyme, de tissu spongieux, entre leurs extrémités et les radicules des veines, si toutefois on en excepte la substance des corps caverneux de la verge et du clitoris, la partie bulbeuse et spongieuse de l'urètre, le plexus rétiforme qui entoure orbiculairement l'entrée du vagin, et peut-être même aussi le tissu de la rate, quoique les ex-

périences de quelques anatomistes (Mascagni, Lobstein,) semblent prouver qu'il existe dans ces organes une immédiate continuité entre les veines et les artères.

LXII. *Action des veines*. Ces vaisseaux, chargés de rapporter au cœur le sang que les artères ont distribué à tous les organes, sont en bien plus grand nombre qu'elles. On observe en effet que les artères d'une moyenne grandeur, telles que celles de la jambe et de l'avant-bras, ont chacune deux veines correspondantes, dont le calibre est au moins égal au leur, et qu'en outre, il est un ordre de veines superficielles, placées entre la peau des membres et les aponévroses qui environnent leurs muscles, et qui n'ont point d'artères analogues. L'espace dans lequel le sang veineux est contenu, est donc plus considérable que celui qui renferme le sang artériel. Aussi estime-t-on que, de vingt-huit à trente livres de ce fluide, qui fait à peu près le cinquième du poids total du corps, dans un homme adulte, neuf parties se trouvent dans les veines, et quatre seulement dans les artères. Lorsqu'on fait cette évaluation, on doit regarder comme sang artériel celui que contiennent les veines pulmonaires et les cavités gauches du cœur, tandis que celui qui remplit ses cavités droites et l'artère pulmonaire, fait véritablemeut partie du sang veineux, dont il offre tous les caractères.

Quoique les veines accompagnent généralement les artères et leur soient unies par un tissu cellulaire

qui leur fournit une gaine commune, ceci souffre de nombreuses exceptions. Les veines qui rapportent le sang du foie, ne suivent nullement la direction des branches de l'artère hépatique; les sinus de la dure-mère offrent une disposition bien différente de celle des artères cérébrales; les veines des os surtout bien plus nombreuses et d'un plus grand calibre que les artères des mêmes parties, à raison de la lenteur avec laquelle la circulation s'y opère ne suivent point, pour la plupart, la direction de ces artères, et sortent isolées de leur substance, à l'exception néanmoins de celles que loge le canal de la partie moyenne, et auxquelles donne issue le trou nourricier de l'os. Non seulement les veines sont en plus grand nombre, elles sont aussi plus amples et plus dilatables; ce qui étoit nécessité par la lenteur avec laquelle le sang y coule, et la facilité avec laquelle il s'arrête et y séjourne, lorsque le moindre obstacle gêne sa circulation (1).

(1) Les artères contiennent toujours à peu près la même quantité de sang. La pléthore s'établit toujours dans les veines, parce que la stagnation du sang y est plus facile; et cet état n'occasionne la fièvre inflammatoire (qui n'est autre chose que l'action augmentée du système vasculaire, ainsi que l'exprime la dénomination d'*angeio-ténique*, que lui a imposé le professeur *Pinel*), que lorsque la congestion sanguine étant portée à un très-haut degré dans les veines, le sang ne passe plus que difficilement des artères dans ces vaisseaux. Alors, le cœur et les artères redoublent d'efforts pour se débarrasser du fluide qui les surcharge, etc.

La force qui fait couler le sang dans les canaux arteriels est si grande, que la nature semble avoir négligé les avantages mécaniques qui eussent pu en favoriser le cours. Au contraire, les puissances circulatoires qui déterminent la progression du sang veineux, ont si peu d'énergie, qu'elle a écarté avec soin tous les obstacles qui se seroient opposés à son retour. Ainsi, les rapports des rameaux avec les branches, de celles-ci avec le tronc, étant les mêmes que dans les artères, deux branches se réunissant pour former une veine plus grosse que chacune d'elles prises séparément, mais moins que toutes deux ensemble, le sang coule dans un espace qui devient plus étroit à mesure qu'il s'approche du cœur : sa marche doit par conséquent être progressivement accélérée.

Les veines suivent une direction presque droite; au moins, leurs contours sont-ils et moins nombreux et moins prononcés que ceux des artères. La force qui y fait couler le sang n'est donc point employée à redresser ces courbures : les anastomoses sont aussi plus fréquentes; et, comme le cours du sang eût été intercepté dans les veines profondes des membres, lorsque les masses musculaires entre lesquelles elles sont placées se gonflent, se durcissent et les compriment en se contractant, elles communiquent fréquemment avec les veines superficielles, vers lesquelles le sang se porte, et dans lesquelles il coule d'autant mieux, qu'elles sont à l'abri de toute compression. Aussi

observe-t-on que ces dernières sont très-grosses et très-prononcées chez les gens du peuple qui se livrent à des travaux pénibles, dans lesquels leurs membres sont continuellement exercés. Enfin, l'intérieur des veines, comme celui des vaisseaux lymphatiques, est garni de replis valvulaires, formés par la duplicature de leur tunique épidermoïde. Ces valvules, rarement solitaires, presque toujours disposées par paires, ne se trouvent ni dans les veinules, ni dans les gros troncs, ni dans les veines qui rapportent le sang des viscères renfermés dans les grandes cavités.

Lorsquelles sont abaissées, elles ferment complétement le canal, rompent la continuité de la colonne de sang qui revient au cœur, la partagent en un nombre de petites colonnes égal à celui des espaces intervalvulaires, dont la hauteur est mesurée par la distance qui sépare ces replis; de manière que les puissances motrices du sang veineux, qui ne pourroient en faire couler toute la masse, s'appliquent avec avantage à chacune des petites portions en lesquelles elle se trouve divisée.

LXII. On a cru que la cause principale qui fait couler le sang dans les veines étoit l'action combinée du cœur et des artères; mais la force impulsive que lui ont communiqué ces organes se perd, s'éteint dans le système des vaisseaux capillaires, et ne s'étend point jusqu'aux veines. L'action propre de leurs parois, aidée par quelques puissances auxiliaires, telles que le mouvement des artères

voisines, suffit pour le faire arriver jusqu'au cœur.

Ces parois, beaucoup plus minces que celles des artères, sont environnées comme elles par la gaîne celluleuse commune à tous les vaisseaux. Trois tuniques entrent également dans leur structure : la tunique moyenne ou fibreuse n'existe pas d'une manière bien distincte; elle se réduit à quelques fibres longitudinales, rougeâtres, qui ne s'aperçoivent que dans les plus grosses veines, au voisinage du cœur. Dans quelques grands quadrupèdes, tels que le bœuf, ces fibres forment des paquets visibles, et leur nature musculaire est plus évidente.

La tunique interne, aussi mince, mais plus extensible que celle des artères, adhère plus intimement aux autres tuniques. Le tissu cellulaire qui l'unit à la tunique moyenne, est moins abondant : aussi le phosphate de chaux ne s'y dépose guère, comme il arrive dans les artères qui s'ossifient fréquemment par les progrès de l'âge. Cette tunique intérieure n'est autre chose qu'un prolongement de celle qui tapisse les cavités du cœur; et comme l'origine de la tunique interne des artères, est la même, il existe une continuité non interrompue dans la membrane qui tapisse l'intérieur de tous les canaux circulatoires. La tunique interne est la seule tunique essentielle aux vaisseaux veineux. Elle seule constitue les veines intérieures des os, les sinus de la dure-mère, les veines hépatiques simples, en un mot, toutes les veines dont l'extérieur adhère si fortement aux parties où elles

se trouvent, que le sang y coule comme dans des conduits inertes, par la presque impossibilité dans laquelle sont leurs parois de se rapprocher.

Aux endroits où les veines traversent des muscles, elles sont, comme les artères, protégées par des anneaux ou cintres aponévrotiques. Aucun n'est plus remarquable que celui dont est garni le contour de l'ouverture du diaphragme, par laquelle la veine-cave ascendante passe du bas-ventre dans la poitrine. Ce vaisseau n'éprouve donc aucune compression de la part du muscle, dans le moment où celui-ci se contracte pour l'inspiration.

LXIII. Comme la veine-cave inférieure traverse le bord postérieur du foie, soit qu'une scissure profonde la reçoive, ou qu'un véritable canal lui soit creusé à travers le parenchyme du viscère, le cours du sang y doit être gêné, lorsque ce parenchyme, venant à s'engorger, lui fait éprouver une sorte d'étranglement.

Les obstructions si fréquentes de l'organe hépatique eussent opposé un obstacle funeste au retour du sang qui vient des parties inférieures par la veine-cave ascendante, si ce gros tronc veineux n'entretenoit, par le moyen de la veine azygos, une communication large et facile avec la veine-cave descendante ou supérieure. Cette anastomose des deux grandes veines, au moyen de l'azygos, a bien évidemment pour usage de faciliter le passage du sang de l'une dans l'autre de ces veines, lorsque l'une d'elles, et surtout l'inférieure, se dégorge

difficilement dans l'oreillette droite. Aussi l'azygos est-elle à la fois et très-dilatable et complétement dépourvue de valvules. Remplie de sang, son volume égale celui du petit doigt sur le cadavre d'un homme ouvert aujourd'hui sous mes yeux, et dont le foie engorgé présente un volume double du naturel; ses terminaisons en bas dans la veine rénale droite, et en haut dans la veine-cave supérieure, près de l'endroit où elle s'ouvre dans l'oreillette, sont on ne peut plus marquées, et soit qu'on la comprime en promenant le doigt sur elle de haut en bas, ou de bas en haut, on fait passer le liquide dans l'un ou dans l'autre de ces deux vaisseaux.

Comme les causes qui font couler le sang veineux, ne lui impriment qu'un mouvement peu rapide, et que ce fluide ne rencontre que de foibles obstacles qu'il surmonte sans peine, la pression contre les parois des veines, est très-peu considérable, et ces vaisseaux ne présentent aucune pulsation analogue aux battemens des artères. Cependant on aperçoit, au voisinage du cœur, une agitation ondulatoire que le liquide communique aux parois des vaisseaux. Ces sortes de pulsations alternatives dépendent, et de la rapidité avec laquelle le sang, dont le cours se trouve progressivement accéléré, coule vers le cœur, et du reflux qu'il éprouve, lorsque l'oreillette droite se contracte. La contraction de cette cavité refoule le sang dans les veines qui s'y dégorgent : cette rétrogradation est manifeste dans la veine-cave supérieure, et d'au-

tant plus facile, que l'orifice de cette veine n'est garni d'aucune valvule qui puisse l'empêcher. Cependant elle ne s'étend pas très-loin vers le cerveau; le sang étant obligé de remonter contre sa propre pesanteur, et les jugulaires étant extrêmement dilatables. Ce reflux est encore plus marqué dans la veine-cave inférieure, dont l'orifice est imparfaitement bouché par la valvule d'Eustache; il se fait ressentir dans les veines abdominales, jusqu'aux iliaques externes, comme Haller dit l'avoir observé.

LXIV. L'orifice de la grande veine coronaire étant exactement recouvert par la valvule qui s'y rencontre, le sang ne retourne point dans le tissu du cœur, organe contractile dont la présence du sang veineux eût engourdi l'irritabilité. Il est important de remarquer que le reflux de ce liquide ne s'étend jamais jusqu'aux veines qui rapportent le sang des muscles; qu'il ne se fait point ressentir dans les veines des membres, dont l'intérieur est garni de replis valvulaires. Il n'en étoit pas des organes de nos mouvemens comme des glandes secrétoires, vers lesquelles le sang devoit être repoussé, afin d'être soumis plus longtemps à leur action : le sang veineux affoiblit, éteint même l'irritabilité des muscles, et jouit d'une propriété vraiment stupéfiante, comme on peut s'en assurer, ou bien en l'injectant dans les artères d'un animal vivant, ou bien en empêchant son retour par la ligature des veines, ou bien encore en faisant attention à ce qui arrive

lorsqu'on intercepte son cours, en entourant nos membres de liens ou d'habillemens trop serrés.

Je suis convaincu que c'est sur l'observation des balancemens oscillatoires du sang veineux dans ses plus gros vaisseaux, qu'étoient établies les idées des anciens sur le cours du sang, qu'ils comparoient à celui de l'*Euripe*, fleuve dont les poètes nous représentent les flots roulans incertains et suivant des courans contraires.

Les veines intérieures dans lesquelles ce reflux s'observe, sont celles de tout le corps dans lesquelles il est le plus facile d'apercevoir ce mouvement du sang; leurs parois, peu épaisses et demi-transparentes, n'étant point, comme dans les autres parties, environnées par un tissu cellulaire graisseux. On aura la notion complète de la doctrine des anciens sur la circulation, si l'on ajoute à cette idée l'opinion dans laquelle ils étoient que le chyle pompé par les veines mésaraïques étoit porté au foie, dans lequel sa sanguification s'opéroit, et qu'enfin les artères étoient remplies par l'*esprit vital* et ne contenoient que quelques gouttes de sang qui y passoient à travers de petits trous, dont *Galien* dit qu'est percée la cloison des ventricules.

Cependant le sang, continuellement poussé par l'effort des colonnes qui se succèdent, par l'action des veines, dont les parois deviennent graduellement plus épaisses, et par la compression que ces vaisseaux éprouvent de la part des viscères,

dans les mouvemens de la respiration, arrive au cœur, et entre d'autant plus facilement dans l'oreillette, que les orifices des veines-caves n'étant point directement opposés, les colonnes de sang qu'elles apportent ne se heurtent point, et ne s'opposent pas un mutuel obstacle.

LXV. Le sang, continuellement porté à toutes les parties du corps par les artères, revient donc au cœur par un mouvement qui n'est jamais interrompu sans danger pour la vie. On est assuré que les choses se passent de cette manière, par la disposition des valvules du cœur, des artères et des veines; par ce qui arrive lorsqu'on ouvre ces derniers vaisseaux, qu'on les comprime, qu'on les lie, ou qu'on y injecte un fluide. Si l'on ouvre une artère, le sang qui jaillit de la plaie, vient du côté du cœur; il vient au contraire des extrémités, si c'est une veine qu'on a blessée. La compression ou la ligature d'une artère, suspend le cours du sang au-dessous de l'endroit où elle est exercée; le vaisseau se gonfle au-dessus. C'est au contraire au-dessous que les veines se dilatent, lorsqu'on les lie ou qu'on les comprime. Enfin, une liqueur acide injectée dans les veines, coagule le sang du côté du cœur. L'inspection microscopique fait voir, dans les vaisseaux demi-transparens des grenouilles et des autres animaux à sang froid, le sang passant sans cesse du cœur dans les artères, et de celles-ci dans les veines qui le rapportent au cœur. C'est sur cet appareil de preuves irréfragables, que Guil-

laume Harvey établit, vers le milieu du seizième siècle, la théorie de la circulation du sang. Le mécanisme en avoit été plutôt entrevu qu'expliqué par quelques auteurs : Servet et Césalpin paroissent l'avoir connu ; mais aucun ne l'a plus clairement exposé que le Physiologiste anglais, et c'est à bon droit qu'il est regardé comme l'auteur de cette découverte immortelle.

LXVI. La théorie d'Harvey, telle qu'il la propose dans son ouvrage intitulé : *de sanguinis circuitu, Exercitationes anatomicae*, ne nous paroît pas entièrement admissible. Il regarde le cœur comme le seul mobile du sang, ne tient aucun compte de l'action des veines et des artères, qu'il considère comme des conduits absolument inertes ; tandis que tout concourt à prouver que les artères et les veines secondent le mouvement du sang par une action qui leur est propre. Il admet que la vitesse du sang est uniforme dans toutes les parties du système circulatoire; opinion que le raisonnement et l'expérience contredisent si manifestement, en prouvant que la vélocité de ce liquide diminue à mesure qu'il s'éloigne du cœur, par l'influence d'une multitude de causes dont il seroit superflu de répéter l'énumération (LVII). Elle compte néanmoins encore de rigides sectateurs ; et parmi les modernes, Spallanzani a voulu l'étayer d'une foule d'expériences tellement contradictoires, qu'il est étonnant qu'un aussi judicieux Physiologiste les ait rassemblées pour établir une doctrine qui

se trouve victorieusement réfutée par quelques-unes d'elles. Rien, par exemple, ne la contredit davantage, que la continuation du cours du sang dans les vaisseaux des grenouilles et des salamandres, après que le cœur est arraché du sein de ces reptiles : il est d'ailleurs des animaux qui, privés de cet organe central, ont cependant des vaisseaux dans lesquels le sang coule, et qui se resserrent et se dilatent par des mouvemens alternatifs.

Si les seules forces du cœur poussoient le sang dans toutes les parties, le cours de ce fluide devroit être suspendu par intervalles, sa circulation devroit être au moins ralentie, lorsque les ventricules cessent de se contracter ; mais le resserrement des artères coïncidant avec ce relâchement des ventricules, ces deux puissances, dont l'action est alternative, sont continuellement appliquées à pousser le sang dans ses innombrables canaux.

Outre la circulation générale, dont nous venons d'exposer les lois et de décrire les phénomènes, on peut dire que chaque partie a sa circulation particulière, plus ou moins lente ou rapide, suivant la disposition et la structure de ses vaisseaux. Chacune de ces circulations particulières forme autant de rouages compris dans le grand cercle de la circulation générale, et dans lesquels le cours du sang se fait d'une manière différente, peut être accéléré ou retardé, sans que la grande circulation s'en ressente. C'est ainsi que l'artère radiale offre cent pulsations par minute, dans un panaris des doigts, tandis que celle du côté sain n'en présente que

soixante-dix, parfaitement isochrones aux battemens du cœur : de même, la circulation du sang intestinal, destiné à fournir les matériaux de la bile, est évidemment plus lente que celle des autres parties.

Ces modifications que le sang éprouve dans la vélocité de son mouvement circulaire, expliquent la différence de ses qualités dans les divers organes: toutes entroient dans les plans de la nature, et il n'est pas difficile d'en démontrer les utilités.

LXVII. Dans ce chapitre sur la Circulation, il n'a point été fait une mention séparée du cours du sang à travers les poumons, nommé, par tous les auteurs, petite circulation, ou circulation pulmonaire. Le système des vaisseaux du poumon, en y joignant même les cavités du cœur qui en dépendent, ne représente pas un cercle entier; ce n'est qu'un segment, ou mieux un arc dans le grand cercle de la circulation générale.

En parcourant la circonférence de ce grand cercle, le sang rencontre tous les organes placés comme autant d'intersections, le long des vaisseaux qui le constituent.

Pour simplifier l'idée qu'on doit s'en former, on peut réduire ces intersections à deux principales; l'une d'elles répond aux poumons, l'autre à tout le reste du corps : les veines, les cavités droites du cœur, et l'artère pulmonaire avec ses divisions, forment la moitié de la figure circulaire; les veines pulmonaires, les cavités gauches du cœur, l'aorte et toutes ses branches, en figurent l'autre moitié.

Les vaisseaux capillaires du poumon, occupent l'un des points d'intersection, et les capillaires de tous les autres organes remplissent l'autre point, en unissant ensemble les artères et les veines de tout le corps, comme ceux des poumons établissent la jonction entre les artères et les veines de ces organes.

Cette division du cercle circulatoire en deux moitiés, dans l'une desquelles circule un sang noir ou veineux, tandis que l'autre est remplie d'un sang rouge ou artériel, est à la fois plus simple et plus exacte. Comme nous l'avons rappelé en commençant l'histoire de la circulation, ses organes sont spécialement destinés au transport mécanique des humeurs : les changemens, les altérations que le sang éprouve en parcourant les organes, il ne les subit qu'au moment où, pénétrant leur tissu, il se répand dans les vaisseaux capillaires qui s'y distribuent. Alors, ses colonnes sont assez déliées, pour que l'action vitale puisse modifier sa nature. Jusque-là, elles avoient trop d'épaisseur et résistoient, si l'on peut ainsi dire, par leur masse, aux changemens de composition. C'est donc dans les vaisseaux capillaires que le sang reçoit ou dépose les principes nécessaires; et pour voir comment la lymphe nourricière, déposée par le canal thorachique dans la veine sous-clavière gauche, éprouve, en parcourant le système des vaisseaux sanguins, les transformations qui doivent la rendre semblable à notre propre substance, il est nécessaire de la suivre dans le sang veineux, auquel elle se mêle,

jusqu'au cœur, dont elle traverse la moitié droite, pour aller dans le poumon se combiner avec l'air atmosphérique, au sein duquel nous puisons sans cesse un autre aliment indispensable à la vie; puis, examiner comment, modifiée et portée avec le sang rouge, du poumon dans tout le corps, elle sert aux secrétions et à la nourriture de toutes les parties.

En étudiant ainsi le mouvement circulaire du sang, sous le rapport des changemens qu'il éprouve dans les organes qu'il doit traverser pour décrire ce mouvement, nous verrons ce fluide, déjà enrichi par le mélange de la lymphe et du chyle, se dépouiller, dans le poumon, de quelques-uns de ses principes, en même temps qu'il s'imprègne de la portion vitale de l'atmosphère, qui change tout à coup sa couleur et ses autres propriétés; couler ensuite dans toutes les parties dont il est le stimulus, entretenir leur énergie, réveiller leur action et leur fournir les matériaux des humeurs qu'elles préparent, ou les molécules à l'aide desquelles elles doivent se réparer ou s'accroître; de manière qu'en arrosant ainsi tous les organes, le sang perd toutes les qualités qu'il avoit acquises par le mélange du chyle et de l'air vital, se dépouille des principes auxquels il devoit sa couleur, et revient noir pour se réparer de nouveau, par le mélange de la lymphe, et l'absorption de la partie vitale de l'air atmosphérique, phénomène principal de la fonction qui va faire le sujet du quatrième chapitre.

CHAPITRE IV.

De la Respiration.

LXVIII. PARMI les changemens que le sang éprouve en parcourant nos divers organes, il n'en est point de plus essentiels et de plus remarquables que ceux que lui imprime l'air qui entre et sort alternativement des poumons pendant l'acte respiratoire. Le sang que les veines rapportent au cœur, et que le ventricule droit envoie dans l'organe pulmonaire, est noirâtre, pesant; sa température n'est que de trente degrés (*thermomètre de Réaumur*): si on l'abandonne à lui-même, il se coagule lentement, et laisse séparer une grande proportion de sérosité. Celui que les veines pulmonaires rapportent aux cavités gauches du cœur, et qui est porté dans toutes les parties du corps par le moyen des artères, est au contraire d'un rouge vermeil; il est écumeux, plus léger et plus chaud de deux degrés; il est encore plus facilement coagulable, et laisse séparer une moindre quantité de sérum. Toutes ces différences, qu'il est si facile d'apercevoir, tiennent aux modifications qu'il a éprouvées en se mettant en contact avec l'air atmosphérique.

LXIX. *De l'atmosphère.* La masse d'air, qui,

sous le nom d'atmosphère, enveloppe de toutes parts le globe, exerce sur tous les corps une pression proportionnée à leur surface. Celui de l'homme (1) s'en trouve chargé d'un poids d'environ 36000 liv. En outre, l'un de ses principes constituans est absolument nécessaire à l'entretien de la vie dont il est un des principaux agens.

Les variations dans la pesanteur de l'atmosphère ont, en général, très-peu d'influence sur l'exercice des fonctions; néanmoins, lorsque gravissant les sommets des plus hautes montagnes, l'homme s'élève à quelques mille toises au-dessus du niveau des mers, la diminution très-notable du poids de l'air, rend l'effet plus sensible: la respiration devient pénible, haletante, le pouls accéléré, on ressent un malaise général, joint à une foiblesse extrême, des hémorragies se déclarent; mais tous ces symptomes dépendent à la fois de la pression diminuée, et de la moindre quantité d'oxigène que contient un air plus rare. (Saussure, *Voyage au Mont-Blanc.*)

Le corps humain résiste sans effort à la pression atmosphérique, parce qu'elle s'exerce en tout temps et dans tous les sens. Mais, si une partie de sa surface y est momentanément soustraite, elle se gonfle, les humeurs s'y portent en abondance, les tégumens éprouvent une distension qui menace

---

(1) La surface du corps est estimée 15 à 16 pieds carrés pour un homme de moyenne stature.

d'aller jusqu'à la rupture. Tels sont les phénomènes qui résultent chaque jour de l'application des ventouses.

La pression que l'air exerce sur toute la surface du globe, est nécessaire à l'existence des corps dans l'état sous lequel ils s'offrent à nous. Plusieurs liquides très-volatils, tels que l'alkool et l'éther, se métamorphoseroient en gaz, sous une moindre pression atmosphérique; l'eau, pour entrer en ébullition, n'auroit pas besoin de 80 degrés de chaleur; des corps solides pourroient se liquéfier d'eux-mêmes. En un mot, une diminution très-considérable dans la pesanteur de l'atmosphère, auroit absolument les mêmes résultats qu'une élévation très-grande de sa température, qui, changeant la face de l'univers, convertiroit en fluides élastiques tous les liquides, et les remplaceroit sans doute par des corps solides liquéfiés.

Les variations de pesanteur, appréciables par le baromètre, sont très-peu importantes pour le Physiologiste, j'oserois même dire, pour le médecin, malgré l'attention minutieuse avec laquelle certains observateurs tiennent compte de l'état barométrique, thermométrique, hygrométrique, électrique et magnétique de l'atmosphère, lorsqu'ils ont à rendre compte d'une maladie ou d'une expérience sur laquelle ces diverses circonstances n'ont aucune influence apparente et certaine. L'atmosphère, comme tous les fluides, tend sans cesse à l'équilibre, de là l'irruption de l'air, soit dans le

poumon, et dans tous les lieux où sa quantité diminue par les combinaisons dans lesquelles il entre, soit dans ceux où la chaleur, en le raréfiant, le rend plus léger. C'est ainsi qu'on explique la formation des vents, soit réglés, soit irréguliers.

L'air s'unit à l'eau, et la dissout, comme celle-ci, les substances salines. C'est en cela que consiste tout le mécanisme de l'évaporation. L'air se sature d'eau, comme l'eau se sature de sels, au point de n'en pouvoir plus dissoudre. Sa température augmentée, accroît sa force dissolvante, qui diminue lorsqu'il refroidit; or, les variations de chaleur produisent le même effet sur les dissolutions salines liquides. La formation de tous les météores aqueux dépend des divers états de la propriété dissolvante atmosphérique; est-elle considérable? l'atmosphère est chaude, sèche et l'air serein; des nuages se forment, lorsqu'elle est saturée, la rosée, les brouillards et la pluie naissent d'une diminution de la faculté dissolvante, comme la neige et la grêle d'un refroidissement qui coïncide avec la précipitation du liquide. Les différens degrés de sécheresse ou d'humidité de l'air mesurés par l'hygromètre, n'influent d'une manière sensible sur le corps de l'homme, qu'autant qu'il est longtemps soumis à cette influence.

Chimiquement considéré, l'air atmosphérique, longtemps regardé comme un corps simple, est composé d'environ 0,27 oxigène, 0,73 azote, et 0,01 ou 00,2 acide carbonique. Les proportions de

l'oxigène varient de 0,23 à 0,29, selon Humbold, celle du gaz azote est presque constamment la même, l'acide carbonique est d'autant plus abondant que l'air est moins pur. Cette partie de la physique que l'on nomme *eudiométrie*, ou mesure de la pureté de l'air, est loin encore de réaliser ce que son nom promet, et les espérances qu'on en avoit conçues. Les instrumens eudiométriques ne peuvent nous instruire que des proportions de l'oxigène que contient l'atmosphère ; or sa salubrité, sa respirabilité n'est point proportionnée à la quantité de ce principe. Les débris volatilisés des substances, soit végétales, soit animales putréfiées, divers gaz méphitiques s'y mêlent et en altèrent la pureté. L'analyse comparée de l'air pris sur les Alpes et dans les marais de la Lombardie, y démontre une égale quantité d'oxigène ; et cependant ceux qui respirent le premier, jouissent d'une santé robuste, tandis que les habitans des plaines marécageuses de la Lombardie, moissonnés par des maladies épidémiques, sont pâles, haves, défaits, et traînent habituellement une vie languissante.

Quoique 0,20 au moins d'oxigène soient nécessaires à la respirabilité de l'air, la proportion peut diminuer jusqu'à 7 et 8 centièmes, mais alors la respiration est pénible, haletante, suffocative, enfin l'asphyxie survient, lors même que l'air contient encore quelques parties d'oxigène, dont le poumon ne peut entièrement le priver. Toutes les fois qu'une grande quantité d'hommes est ren-

fermée dans un espace clos, où l'air ne peut être facilement renouvelé, la quantité d'oxigène diminue rapidement, celle de l'acide carbonique augmente; celui-ci, en vertu de sa pesanteur spécifique, gagne les endroits les plus bas, et frappe de mort les êtres vivans qu'il enveloppe. De deux bougies placées sous la même cloche, la plus courte s'éteint la première, parce que l'acide carbonique résultant de la combustion se porte toujours dans la partie inférieure. C'est aussi par cette raison, que le parquet des salles de spectacles est le lieu le moins salubre, lorsqu'une assemblée nombreuse, en y passant plusieurs heures, a privé l'air d'une grande partie de son oxigène.

Mais les hommes rassemblés et renfermés dans un petit espace se nuisent, non seulement en dépouillant l'atmosphère de son élément respirable, mais surtout en l'altérant par le mélange de toutes les matières qu'exhalent leurs corps. Ces émanations animales volatilisées se putréfient au sein de l'air, et portées dans le poumon par la respiration, elles deviennent le germe des maladies les plus funestes. C'est ainsi que naît, se développe et se propage la fièvre des hôpitaux et des prisons, qui épargne un si petit nombre de ceux qu'elle atteint. Un air sec et tempéré, qui contient 27 parties d'oxigène et 73 d'azote, le moins altéré possible par le mélange d'autres gaz ou de diverses substances volatilisées, est celui qui convient le mieux à la respiration. Il est néanmoins certains états mala-

difs où cette fonction s'accomplit mieux avec un air moins pur. C'est ainsi que les phthisiques préfèrent l'air épais et humide des lieux bas à l'air vif et sec des montagnes; que les femmes vaporeuses recherchent celui dans lequel brûlent des substances animales, comme des cornes ou des plumes. L'atmosphère surchargée d'électricité à l'approche des orages, rend très-pénible la respiration de certains asthmatiques : en un mot, il en est de l'air comme des alimens; ses qualités doivent être appropriées à l'état des forces vitales dans les poumons, comme celles des alimens à la sensibilité de l'estomac.

Réduits, dans cet article, au rôle ingrat des compilateurs, nous nous hâtons de le terminer en renvoyant, pour une histoire plus ample de l'air considéré sous ses rapports physiques et chimiques, aux ouvrages des citoyens Fourcroy, Haüy, Brisson, etc., à celui du citoyen Guyton de Morveaux, sur les moyens de désinfecter l'air lorsque, par divers mélanges, il est devenu incapable de servir à la respiration.

LXX. Dans l'homme et dans tous les animaux à sang chaud, dont le cœur a deux ventricules et deux oreillettes, le sang, qui a été porté dans tous les organes par les artères, et rapporté par les veines au cœur, ne peut y retourner sans avoir préliminairement traversé les poumons; viscères aériens, spongieux, intermèdes que le sang doit nécessairement parcourir, pour passer des cavités droites

du cœur dans ses cavités gauches. Ce passage constitue la circulation pulmonaire, ou petite circulation : elle n'existe point dans les animaux à sang froid. Chez eux, le cœur n'a qu'une seule oreillette et qu'un seul ventricule; les artères pulmonaires ne sont que des branches de l'aorte, et ne portent dans les poumons ou dans les organes qui en tiennent la place, que la plus petite partie du fluide: c'est pour cela que la température habituelle de ces animaux est de beaucoup inférieure à celle de l'homme. C'est pour cela encore qu'il existe si peu de différence entre leur sang artériel et veineux; la quantité du fluide, vivifiée par le contact de l'air, dans le tissu pulmonaire, est trop petite, pour que, mêlée à la masse, elle en change notablement les qualités.

Mayow a donné la plus juste idée de l'organe respiratoire, en le comparant à un soufflet, dans l'intérieur duquel seroit une vessie vide, dont le goulot, adapté à celui de l'instrument, donneroit entrée à l'air, lorsqu'on écarteroit ses côtés. L'air, en effet, n'entre dans les poumons que lorsque la poitrine se dilate et s'agrandit par l'écartement de ses parois. Les puissances actives dans la respiration, sont donc les muscles qui meuvent ces parois, formées de parties dures et molles, de manière qu'elles réunissent, à une solidité proportionnée à l'importance des organes que la poitrine renferme, une mobilité nécessaire à l'exercice des fonctions qui leur sont confiées.

Pour que la respiration, qui peut être définie l'entrée et la sortie alternative de l'air dans les poumons, s'exécute, il faut donc que la poitrine s'agrandisse (c'est à cette dilatation active de la cavité, que l'on donne le nom d'inspiration), et qu'elle se resserre, pour expulser l'air qui étoit entré durant la première période. Ce second mouvement se nomme expiration; il est toujours plus court que le premier, ses causes sont plus mécaniques, et les puissances musculaires y prennent une part bien moins grande.

Les parois de la poitrine sont formées en arrière par la colonne vertébrale, en avant par le sternum, et latéralement par les côtes, arcs osso-cartilagineux obliquement placés entre la colonne vertébrale immobile, et qui devient l'hypomochlion ou point d'appui de leurs mouvemens, et le sternum, qui jouit d'une certaine mobilité. Les espaces vides qui les séparent, sont remplis par des plans musculaires qui ont peu d'épaisseur : ce sont les muscles *intercostaux externes* et *internes,* dont les fibres ont une direction opposée. En outre, plusieurs muscles recouvrent l'extérieur du thorax, et se portent des côtes aux os voisins, tels les *sous-claviers*, les *grands et petits pectoraux*; les *grands dentelés*, les *très-larges du dos*, les *scalènes*, les *longs dorsaux*, les *sacro-lombaires* et les *petits dentelés postérieurs, supérieurs et inférieurs.* Mais, de tous les muscles qui entrent dans la composition des parois antérieure, posté-

rieure et latérales de la poitrine, il n'en est aucun aussi important que le *diaphragme*, cloison charnue et tendineuse, horizontalement placée entre la poitrine et l'abdomen, qu'elle sépare l'un de l'autre; attachée aux cartilages des fausses côtes, ainsi qu'aux vertèbres des lombes, et percée de trois ouvertures pour le passage de l'œsophage et des vaisseaux qui se portent de l'abdomen dans la poitrine, ou descendent de cette dernière cavité dans le bas-ventre.

Dans l'état ordinaire, la poitrine ne se dilate que par l'abaissement du diaphragme. Les fibres courbes de ce muscle, redressées par la contraction, descendent vers l'abdomen en déprimant les viscères. Ceux-ci poussent en avant, et font saillir la paroi antérieure de cette cavité, qui s'affaisse lorsque l'expiration, succédant à l'inspiration, le diaphragme relâché, remonte, refoulé par les viscères abdominaux sur lesquels les muscles larges réagissent. Mais lorsque nous avons besoin d'admettre à la fois une grande quantité d'air dans la poitrine, il ne suffit pas qu'elle s'agrandisse de haut en bas, par l'abaissement du diaphragme, il faut encore que sa capacité augmente selon tous ses diamètres. Alors les muscles intercostaux se contractent, et tendent à rapprocher les côtes entre lesquelles ils sont placés. Néanmoins, les espaces intercostaux deviennent plus larges, surtout à leur partie antérieure; car toutes les fois que des lignes obliques se redressent sur une ligne verticale, et tendent à lui

devenir perpendiculaires, ou à former avec elle des angles droits, les espaces interceptés augmentent d'autant plus, que les lignes, plus obliques, se rapprochent davantage de la direction horizontale. En outre, comme les côtes présentent une double courbure dans le sens de leur longueur, l'une suivant leurs faces, et l'autre selon leurs bords, la convexité de la première est portée en dehors, les côtes s'écartent de l'axe de la poitrine, dont la cavité est transversalement agrandie, tandis que la seconde courbure (suivant les bords), étant augmentée par une véritable torsion que ces os éprouvent, et qui se fait ressentir dans leurs portions cartilagineuses, le sternum se trouve poussé en avant et en haut, de manière que l'extrémité postérieure des côtes s'éloigne de leur extrémité sternale. Mais comme les côtes sont inégalement mobiles, que la première est presque invariablement fixée, et que la mobilité des autres augmente avec leur longueur, à mesure qu'elles deviennent plus inférieures, le sternum exécute un mouvement de bascule par lequel son extrémité inférieure est poussée en avant. Le diamètre antéro-postérieur de la poitrine augmente donc comme le transversal. On a estimé à deux lignes la mesure de cette augmentation pour chacun de ces deux diamètres : celle du diamètre vertical, qui dépend de l'abaissement du diaphragme, est beaucoup plus considérable.

LXXI. Le professeur Sabatier, dans un mémoire

sur les mouvemens des côtes et sur l'action des muscles intercostaux, prétend que, pendant l'inspiration, les côtes supérieures montent seules, que les inférieures descendent et rentrent légérement en dedans, tandis que les moyennes se portent en dehors; et que dans le mouvement qui lui succède, les premières descendent, les secondes remontent, se portent un peu en dehors, et les dernières rentrent en dedans. Ce savant ajoute que la disposition des facettes cartilagineuses, au moyen desquelles les côtes s'articulent avec les apophyses transverses des vertèbres, lui paroît propre à favoriser ces divers mouvemens, puisque les supérieures regardent en haut, les moyennes en devant, et les inférieures en bas : mais, si l'on y fait bien attention, les facettes par lesquelles les apophyses transverses des vertèbres dorsales s'articulent avec les tubérosités des côtes, sont tournées directement en avant dans le plus grand nombre; quelques-unes des plus inférieures sont en même temps un peu dirigées en haut. Si l'on examine, sur une personne qui ait très-peu d'embonpoint, sur certains phthisiques, dont la peau est comme collée aux os qu'elle recouvre, le jeu des pièces osseuses de la poitrine, pendant l'inspiration, on voit que toutes les côtes s'élèvent et se portent légérement en dehors. On conçoit avec peine, comment les intercostaux, que le professeur Sabatier regarde comme des puissances expiratrices, élèveroient les côtes supérieures et abaisseroient les in-

férieures. Le diaphragme, dont la circonférence s'attache à ces dernières, produiroit cet effet en se contractant; mais comme les muscles intercostaux prennent toujours le point fixe de leur action dans les côtes supérieures, ils contrebalancent, neutralisent cet effort, et toutes les côtes sont élevées à la fois. S'il en étoit autrement, les côtes devroient être abaissées, lorsque les intercostaux se contractent; puisque les plus inférieures, fixées par le diaphragme, deviendroient le point fixe sur lequel les autres devroient se mouvoir.

Comme les muscles intercostaux externes et internes ont des fibres directement opposées, puisque celles des premiers, obliques de haut en bas, et d'arrière en avant, croisent en sautoir celles des seconds, obliques en sens contraire; plusieurs Physiologistes ont pensé que ces muscles formoient deux plans antagonistes, que les intercostaux internes devoient rapprocher les côtes écartées par les externes; qu'ainsi les uns étoient *expirateurs*, tandis que les autres se contractoient durant l'inspiration.

On sait avec quelle opiniâtreté Hamberger, Physiologiste d'ailleurs très-recommandable, défendit cette erreur, dans ses démêlés avec Haller; mais il est aujourd'hui bien avéré que tous les intercostaux concourent à la dilatation de la poitrine, et qu'ils doivent être rangés parmi les puissances inspiratrices, parce que l'inégale mobilité des côtes empêche que les intercostaux internes, dont l'attache

se fait inférieurement plus près de l'articulation de ces os avec les vertèbres, puissent abaisser les côtes supérieures. Des expériences les plus décisives que Haller ait entreprises, pour réfuter l'opinion de son adversaire, je ne rappellerai que celle qui consiste à dépouiller les parois du thorax, sur un animal vivant, de tous les muscles qui les recouvrent, et à enlever les muscles intercostaux externes dans quelques intervalles. On voit alors les internes se contracter pendant l'inspiration, en même temps que ce qui reste d'intercostaux externes. Ces muscles sont donc congénères et non antagonistes. On s'assure, par la même expérience, de l'agrandissement des espaces intercostaux; le doigt placé entre deux côtes se trouve plus à l'aise, lorsque, dans l'inspiration, ces os s'élèvent, en poussant en avant le sternum.

Le professeur Dumas (1) a très-bien exprimé la raison pour laquelle les muscles intercostaux internes servent aussi bien que les externes à l'élévation des côtes, en disant que l'excès de fixité des premiers de ces os, qui reçoivent une impulsion plus considérable des muscles, l'emporte sur l'excès de mouvement que l'insertion plus avantageuse de ces muscles peut leur imprimer.

Cette question une fois résolue, quoique, dans les sciences, on doive s'enquérir *comment* les

(1) Principes de Physiologie, tom. 3.

choses se font, et non point *pourquoi* elles arrivent, on est naturellement porté à se demander quelle est l'utilité de la direction différente des fibres qui forment les deux plans musculaires intercostaux; pour quelle raison la nature s'est-elle écartée des lois ordinaires de sa simplicité, en leur assignant une direction opposée? A ceci on peut répondre que l'action des puissances qui agissent obliquement sur un levier, se trouvant décomposée par l'effet de l'obliquité, une partie de l'action des muscles intercostaux externes, tendroit à retirer les côtes contre la colonne vertébrale, ce qui ne pourroit se faire sans que le sternum ne fût déprimé en arrière, si les muscles intercostaux internes ne tendoient à ramener les côtes en avant, à mesure qu'ils les élèvent; de manière que ces deux plans de muscles, congénères pour l'élévation des côtes, sont antagonistes et se neutralisent réciproquement dans l'effort par lequel ils tendent à les entraîner dans d'autres directions.

Joignez à cet avantage de corriger réciproquement les effets qui doivent résulter de leur mutuelle obliquité, celui d'une texture susceptible d'une résistance plus grande; on voit, au premier coup d'œil, qu'un tissu dont les fils sont croisés est plus solide que celui dans lequel tous les brins seulement juxta-posés ou réunis par une autre substance, auroient tous la même direction; aussi la nature a-t-elle observé cet arrangement dans la disposition des plans musculaires qui entrent dans la structure

des parois antérieure et latérales du bas-ventre, disposition sans laquelle les viscères abdominaux eussent fréquemment fait hernie en s'engageant dans l'intervalle des fibres qu'ils auroient écartées. On peut comparer, sous ce point de vue, le tissu des parois abdominales, où les fibres des obliques internes et externes, qui se croisent en sautoir, sont croisées elles-mêmes par celles des transverses, à celui des étoffes croisées, ou mieux, au tissu de ces corbeilles, auxquelles les vanniers donnent beaucoup de force en entrelaçant les brins d'osier dans plusieurs sens et dans des directions infiniment variées.

LXXII. Lorsqu'une cause quelconque rend la respiration difficile, empêche le diaphragme de s'abaisser du côté de l'abdomen, ou gêne de toute autre manière le mouvement inspiratoire; non seulement les muscles intercostaux agissent manifestement pour opérer la dilatation de la poitrine, mais encore plusieurs autres muscles auxiliaires, tels que les scalènes, les sous-claviers, les pectoraux, les grands dentelés et les très-larges du dos, en se contractant, élèvent les côtes, et agrandissent, dans plus d'un sens, le diamètre de la poitrine: le point fixe de ces muscles devient alors leur point mobile, parce que la colonne cervicale, la clavicule, l'omoplate, l'humérus, sont fixés par l'action d'autres puissances, dont il est inutile d'entreprendre l'énumération. Celui qui observe un accès d'asthme convulsif, ou quelques quintes d'une

toux suffocative, peut facilement apprécier l'importance et l'action de ces muscles auxiliaires.

L'inspiration est un état vraiment actif, un effort des organes contractiles, qui doit cesser lorsque ceux-ci tombent dans le relâchement. L'expiration qui lui succède, est un mouvement passif, auquel peu de muscles coopèrent, et qui dépend surtout de la réaction des pièces élastiques qui entrent dans la structure des parois de la poitrine. Nous avons vu que les cartilages des côtes éprouvent une torsion assez forte, qui porte en bas et en dehors leur bord supérieur : lorsque la cause qui produit cette torsion cesse d'agir, ces parties reviennent sur elles-mêmes, et ramènent le sternum vers la colonne vertébrale, sur laquelle les côtes s'abaissent, en obéissant même à leur propre pesanteur. Le diaphragme est repoussé du côté de la poitrine, par les viscères abdominaux, sur lesquels réagissent les muscles larges du bas-ventre.

Dans tout effort expiratoire, comme la toux, le vomissement, ces derniers muscles réagissent, non seulement en vertu de leur propre élasticité, ils se contractent encore, et tendent à s'appliquer contre la colonne vertébrale, en refoulant les viscères abdominaux vers la poitrine. Le triangulaire du sternum, les sous-costaux, et le petit dentelé postérieur et inférieur, peuvent encore être rangés au nombre des puissances expiratrices ; mais ils paroissent rarement employés, et forment des

plans trop minces et trop foibles, pour contribuer beaucoup au retrécissement de cette cavité.

LXXIII. Lorsque la poitrine s'agrandit, les poumons se dilatent, en suivant les parois qui s'écartent. Ces deux viscères, mous, spongieux, d'une pesanteur spécifique inférieure à celle de l'eau commune, recouverts par la plèvre qui se réfléchit sur eux, sont toujours contigus à la portion de cette membrane qui tapisse l'intérieur du thorax : il ne se trouve point d'air entre leur surface, habituellement mouillée par une sérosité qui transsude de la plèvre, et cette membrane elle-même, comme on peut s'en assurer en ouvrant dans l'eau la poitrine d'un animal, sans qu'aucune bulle d'air s'en dégage. A mesure qu'ils se dilatent, leurs vaisseaux s'étendent, et le sang les traverse avec plus de facilité; l'air qui remplit les innombrables cellules de leur tissu aérien, se raréfie à mesure que l'espace dans lequel il est contenu s'agrandit. Echauffé d'ailleurs par la chaleur intérieure, il résiste mal à la pression qu'exerce celui de l'atmosphère, dont les colonnes entrent par les narines et la bouche, pour se précipiter dans les poumons, par l'ouverture du larynx, toujours béante au fond de la gorge, hors le temps de la déglutition.

LXXIII. Le tissu pulmonaire, dans lequel l'air se trouve ainsi attiré, chaque fois que la poitrine augmente de capacité, est formé non seulement par des vaisseaux aériens, qui ne sont que des ra-

meaux plus ou moins considérables des deux conduits principaux, qui résultent de la division de la trachée-artère, et par le tissu lobulaire, dans lequel ces canaux déposent l'air auquel il donne passage, on y trouve encore une grande quantité de vaisseaux sanguins et lymphatiques, des glandes et des nerfs : du tissu cellulaire unit ensemble toutes ces parties, et en forme deux masses recouvertes par la plèvre, d'un volume presque égal (1), suspendues dans la poitrine, aux bronches et à la trachée-artère, et partout contiguës aux parois de la cavité, excepté vers leur racine, endroit par lequel y pénètrent les nerfs et les vaisseaux de toute espèce.

L'artère pulmonaire s'élève de la base du ventricule droit et se divise en deux artères, une pour chacun des deux poumons. Arrivées dans la substance de ces viscères, elles se partagent en autant de branches que les poumons ont de lobes principaux. De ces branches naissent des rameaux qui, se divisant à leur tour, produisent des ramifications ; celles-ci se subdivisent jusqu'à ce que, devenues capillaires, elles se terminent en se continuant avec les radicules des veines pulmonaires.

Ces vaisseaux, nés des extrémités de l'artère, se

(1) Personne n'ignore que le poumon droit est un peu plus volumineux que le poumon gauche ; qu'il est divisé en trois lobes principaux, tandis que celui-ci n'en présente que deux.

réunissent et forment des troncs qui, successivement grossis, sortent des poumons et s'ouvrent, au nombre de quatre, dans l'oreillette gauche. Outre ces gros vaisseaux, par le moyen desquels les cavités droites du cœur communiquent avec ses cavités gauches, les poumons reçoivent de l'aorte, deux ou trois rameaux artériels, connus sous le nom d'artères bronchiales : celles-ci se répandent dans leur tissu, en suivant la distribution des autres vaisseaux, et se terminent en produisant les veines bronchiales, qui vont s'ouvrir dans la veine-cave supérieure, non loin de l'endroit où elle s'abouche avec l'oreillette droite. Ces vaisseaux bronchiques suffisent à la nutrition de l'organe pulmonaire, dont la masse réelle est bien inférieure au volume apparent, comme on peut s'en convaincre, en l'examinant après en avoir retiré l'air par le moyen d'une pompe aspirante adaptée à la trachée-artère.

Le plus grand nombre des Physiologistes regarde les artères bronchiales comme les vaisseaux nourriciers des poumons. Selon eux, le sang qui coule dans les branches de l'artère pulmonaire, semblable au sang veineux, est impropre à la nutrition de ces organes, et il devenoit nécessaire qu'ils reçussent des artères venant de l'aorte un sang analogue à celui qui coule dans toutes les parties. En admettant que le sang veineux rapporté de toutes les parties du corps, et distribué dans le poumon par son artère principale, ne puisse servir à l'entretenir dans son économie naturelle, ce sang est

propre à cet usage, quand, devenu chaud, écumeux et rutilant par l'absorption de l'oxigène atmosphérique, il retourne par les veines pulmonaires dans les cavités gauches du cœur.

Quelques-uns ont pensé que le sang qui coule dans les vaisseaux bronchiques, exposé à l'action de l'air, comme la portion de ce fluide qui traverse le système pulmonaire, ne perdoit rien de ses qualités artérielles, et que, versé par les veines bronchiales dans la veine-cave supérieure ou descendante, il étoit un stimulus nécessaire pour les cavités droites du cœur dont un sang entièrement noir et veineux n'eût point réveillé la contractilité. Mais quandbien même les expériences de Godwin n'auroient pas prouvé que les parois de ces cavités ont une sensibilité relative au sang noir, en vertu de laquelle ce stimulus suffit pour déterminer leurs contractions, l'action du cœur ne dépend point aussi étroitement qu'on le dit de l'impression du sang sur sa substance, puisqu'il se contracte à vide, et prolonge ses contractions pour se débarrasser du sang noir qui le remplit, quand on fait périr un animal par asphyxie.

Boërhaave, en établissant une espèce de péripneumonie dépendante de l'obstruction des vaisseaux bronchiques, tandis qu'une autre consiste, suivant le même auteur, dans l'obstruction des vaisseaux pulmonaires, ne justifie-t-il pas, jusqu'à un certain point, le reproche, exagéré sans doute, qu'ont fait quelques auteurs à l'anatomie, d'avoir

plutôt ralenti que favorisé les progrès de la médecine hippocratique ? L'analyse anatomique des poumons, ou la distinction des tissus qui entrent dans leur composition, fournit de plus justes idées sur la différence des inflammations dont ils peuvent être atteints. L'on a vu que de ces phlegmasies pulmonaires, la plus fréquente et la moins grave, le catharre consistoit dans l'inflammation de la membrane muqueuse qui tapisse les voies aériennes, tandis que la véritable peripneumonie avoit son siége dans le parenchyme de l'organe, qu'elle convertit en une masse dure et compacte. C'est cet état que les anatomistes ont depuis longtemps désigné par le terme d'hépatisation, parce qu'en effet la substance du poumon a contracté la dureté ; la pesanteur offre même un peu l'aspect du foie. Les mêmes recherches anatomiques ont fait voir que la pleurésie consistoit dans l'inflammation de la plèvre et de la superficie du poumon, inflammation qui tantôt ne laisse aucune trace, mais qui, plus souvent offre, à l'ouverture des cadavres, la plèvre épaissie et opaque, couverte d'une couenne albumineuse, blanchâtre, plus ou moins épaisse, ou bien adhérente au poumon (1).

(1) Ces adhérences du poumon à la plèvre costale, sont si communes, que les anciens anatomistes les regardoient comme une disposition naturelle, et les appeloient ligamens du poumon. On a cru jusqu'ici que ces adhérences dépendoient de l'organisation d'une substance qui transsude des deux surfaces. De

Il naît de la surface et de la substance intérieure des poumons, un nombre prodigieux de vaisseaux absorbans, qui peuvent être distingués en superficiels et en profonds. Ces derniers accompagnent les tuyaux bronchiques, et traversent des corps glanduleux, placés aux endroits où ces conduits aériens se divisent, mais surtout rassemblés vers la racine des poumons, et dans l'angle qui résulte de la bifurcation de la trachée-artère. Ces glandes bronchiales, qui appartiennent au système des vaisseaux lymphatiques, ne diffèrent point des glandes de cette espèce, et ne sont remarquables

---

nombreuses dissections m'ont convaincu que dans tous les points où elles sont établies, la plèvre a disparu, qu'elle s'est décomposée, et que, soit à la surface du poumon, soit à l'intérieur des côtes et de leurs muscles, elle s'est épanouie par le fait de l'inflammation, qu'elle est devenue celluleuse par la raréfaction de son tissu et l'écartement de ses lames. La plèvre ainsi réduite en tissu cellulaire, l'adhérence se fait par première intention, de la même manière que dans les plaies simples réunies immédiatement. Il n'est pas d'organes qui, plus que les poumons, fournissent des faits importans à l'anatomie pathologique; les variétés qu'ils offrent, à l'ouverture des cadavres, sont presque innombrables, et pour en donner un exemple, la plèvre se présente sous cinq états bien distincts à la suite de la pleurésie: 1°. sous l'état naturel, lorsque la maladie étant commençante et légère, la résolution s'est opérée au moment de la mort; 2°. lorsqu'elle est rouge, épaissie et opaque; 3°. lorsqu'elle est couverte d'une couenne albumineuse; 4°. lorsqu'elle est adhérente; 5°. lorsque, par suite de l'inflammation chronique, un hydro-thorax s'est formé, etc., etc.

que par leur nombre, leur grosseur, et la couleur noirâtre qui forme leur teinte habituelle. Les vaisseaux lymphatiques des poumons, après s'être ramifiés dans ces glandes, s'ouvrent dans la partie supérieure du canal thorachique, à quelques pouces seulement de l'endroit où il se termine dans la veine sous-clavière. Enfin, les poumons, quoique ne jouissant que d'une médiocre sensibilité, ont un assez grand nombre de nerfs fournis par le grand sympathique, et surtout par la huitième paire.

On a longtemps cru, d'après Willis, que le tissu aérien des poumons étoit vésiculaire ; que chaque ramification des bronches se terminoit dans leur substance, en formant une petite ampoule : aujourd'hui, la plupart des anatomistes adoptent l'opinion d'Helvétius. Suivant ce dernier, chaque tuyau bronchique se termine dans un petit lobe, sorte d'éponge aérienne, formée d'un certain nombre de cellules qui communiquent toutes ensemble. La réunion de ces lobules par le tissu cellulaire, forme des lobes plus gros ; ceux-ci, par leur assemblage, constituent la masse pulmonaire.

Le tissu qui unit ensemble les lobules et les lobes, est bien différent de celui auquel viennent aboutir les ramifications des bronches : l'air n'y pénètre jamais, hors les cas de rupture du tissu aérien. Dans ces occasions, qui ne sont point très-rares, à raison de l'extrême ténuité des lames qui

forment les parois des cellules de ce dernier tissu; le poumon perd sa forme en devenant emphysémateux. Haller estime à un millième de pouce environ, l'épaisseur des parois des cellules aériennes; et comme les dernières ramifications des vaisseaux pulmonaires sont répandues dans ces parois, le sang se trouve en contact presque immédiat avec l'air. Nul doute qu'alors l'oxigène de l'atmosphère ne puisse agir sur le liquide, puisqu'il l'altère et le colore d'un rouge vif et éclatant, lorsqu'on en remplit une vessie de cochon, qu'on tient ensuite quelque temps plongée sous une cloche remplie de ce gaz.

LXXIV. Chaque fois que la poitrine se dilate, dans un homme adulte, il entre dans les poumons de 30 à 40 pouces cubes d'air atmosphérique (1),

(1) Quelques Physiologistes pensent que le volume d'air inspiré est bien moins considérable. Le professeur Grégory, d'Edimbourg, enseigne, dans ses leçons publiques, qu'il en entre deux pouces à peine à chaque inspiration. On peut cependant s'assurer que cette évaluation est inexacte, soit en faisant faire, comme le pratiquoit Mayow, une forte inspiration aux dépens d'une certaine quantité d'air contenu dans une vessie; soit en faisant rejeter l'air attiré dans les poumons par une forte inspiration, sous une cloche de l'appareil pneumato-chimique. On peut encore souffler le poumon d'un cadavre, à la trachée-artère duquel on adapte un robinet à soupape; puis, au moyen d'un tube recourbé, faire passer l'air sous la cloche du même appareil.

On a employé divers autres moyens pour estimer la capa-

composé, lorsqu'il est dans son état de pureté, de 73 parties d'azote, de 27 parties d'oxigène, et d'un ou deux centièmes d'acide carbonique.

Lorsqu'il a séjourné quelques instans dans le tissu pulmonaire, il en est chassé par l'effort expiratoire; mais sa quantité est diminuée: il est réduit à 38 pouces. Sa composition n'est plus la même: on y retrouve à la vérité 0,73 d'azote; mais la portion vitale et respirable, l'oxigène, a subi une grande diminution; sa proportion n'est plus que de 0,14. L'acide carbonique forme les treize autres centièmes, et l'on y trouve quelquefois une ou deux parties de gaz hydrogène. Il est en outre altéré par le mélange d'une vapeur aqueuse qui se condense dans les temps froids, en sortant par les narines et la bouche. Elle est connue sous le nom d'humeur de la transpiration pulmonaire. Ces changemens, comparés à ceux qu'a éprouvé le sang dans son passage à travers le poumon, indiquent

---

cité pulmonaire. Boërhaave faisoit plonger un homme dans une cuve dont l'eau montoit jusqu'au-dessus des épaules, et, commandant une forte inspiration, il mesuroit la hauteur à laquelle le liquide s'élevoit par la dilatation de la poitrine. Keil poussoit de l'eau dans la poitrine d'un cadavre. Enfin, on a proposé d'injecter les tuyaux bronchiques, et le tissu lobulaire dans lequel ils se terminent, avec le métal fusible, qui n'est autre chose qu'un alliage de 8 parties d'étain, 5 de plomb et 3 de bismuth, auxquels on peut ajouter une partie de mercure.

manifestement une action réciproque de ce liquide et de l'oxigène de l'atmosphère. Le sang veineux noir, lent à se coaguler, et laissant séparer beaucoup de sérum quand il se coagule, chargé d'hydrogène et de carbone, et n'ayant que 30 degrés de chaleur, a cédé à l'oxigène de l'atmosphère, son hydrogène et son carbone, pour former l'acide carbonique et la vapeur pulmonaire; et comme l'oxigène ne peut entrer dans ces combinaisons nouvelles, sans laisser dégager une portion du calorique qui le réduit en gaz, le sang s'est emparé de cette chaleur devenue libre, avec d'autant plus de facilité que, suivant les expériences ingénieuses de Crawfort, à mesure qu'il perd son hydrogène et son carbone, sa capacité pour le calorique augmente dans le rapport de 10 : 11. 5.

En abandonnant son carbone, qui, combiné avec l'oxigène, forme l'acide carbonique rendu par l'expiration, le sang perd sa couleur noire, presque violette, pour un rouge vermeil et éclatant; sa consistance augmente par la dissipation de son hydrogène et de ses parties aqueuses. En outre, comme il absorbe une certaine quantité d'oxigène, il devient écumeux et léger; sa concrescibilité, sa plasticité, augmentent, et lorsqu'il se coagule, il laisse séparer moins de sérosité.

Privé d'hydrogène et de carbone, chargé d'oxigène et de calorique, dans son passage à travers les poumons, e sang, devenu artériel, se dépouille de ces deux derniers principes à mesure que, s'é-

loignant du cœur, il se combine et forme des oxides d'hydrogène et de carbone ; qui se changeront, par une nouvelle addition d'oxigène, en eau et en acide carbonique, lorsqu'arrivés avec le sang veineux dans le tissu pulmonaire, ils seront soumis à l'influence de l'air atmosphérique.

Le sang artériel devient veineux, en cédant son oxigène, quand une cause quelconque suspend ou ralentit son cours, comme le prouve l'expérience suivante, de J. Hunter. Il lia la carotide primitive d'un chien, dans deux endroits distans l'un de l'autre d'environ quatre pouces : le sang qui sortit de la portion d'artère comprise entre les deux ligatures, l'orsqu'on l'ouvrit, quelques heures après les avoir placées, étoit coagulé et noir comme celui des veines. Le sang, souvent liquide, qui remplit les poches anévrismales, lorsque la rupture des tuniques intérieures de l'artère est récente, en y séjournant, passe à l'état veineux. Néanmoins, les changemens que le sang éprouve en parcourant le systême des artères, ne sont point très-remarquables, à cause de la rapidité avec laquelle il parcourt cet ordre de vaisseaux ; il y a moins de différence entre le sang d'une artère voisine du cœur, et celui qui remplit une autre artère qui en est très-éloignée, qu'il n'en existe entre le même fluide, pris dans les extrémités veineuses, et dans les gros troncs qui le rapportent à l'oreillette droite. Le sang qui coule dans les veinules, ressemble au sang artériel ; assez souvent, lors-

qu'on pratique une saignée copieuse, la couleur du sang, très-foncée au premier abord, foiblit par degrés, au point que, vers la fin de l'opération, le sang qui coule, offre les qualités de celui des artères ; phénomène qui, comme l'a très-bien vu l'auteur anglais que nous venons de citer, tient à ce qu'en désemplissant le système veineux, on rend le passage du fluide des artères dans les veines plus prompt et plus facile. Cette observation réfute pleinement l'assertion de Bellini. Selon cet auteur, le sang qui sort d'une veine blessée, forme un double courant qui jaillit à travers l'ouverture. Cette opinion a, en sa faveur, l'autorité de Physiologistes infiniment respectables, tels que Haller et Spallanzani, qui l'appuient d'expériences faites sur les vaisseaux des animaux à sang froid, ou sur des veines dépourvues de valvules. Dans une saignée pratiquée au pli du bras, le sang ne peut venir de la portion du vaisseau qui est au-dessus de la piqûre ; les valvules opposent à sa rétrogradation une résistance insurmontable. Aussi distingue-t-on parfaitement le sang rouge qui vient du bout inférieur, de la petite quantité de sang noir qui coule du bout supérieur, versé dans la veine par celles qui s'y ouvrent dans l'espace compris entre l'incision et la plus prochaine valvule.

En parcourant les parties dans lesquelles se répandent les artères, le sang, revivifié dans son passage à travers les poumons, reconstitué, suivant l'expression du cit. Fourcroy, pour une nou-

velle vie, perd donc son oxigène et son calorique. Sa capacité, pour celui-ci, diminue à mesure que l'oxigène, en se combinant avec l'hydrogène et le carbone, le fait repasser à la condition du sang veineux.

Cette théorie de la désoxigénation du sang à mesure qu'il parcourt les vaisseaux sanguins, acquiert un nouveau degré de probabilité par les découvertes assez récentes sur la nature du diamant. Ce corps est le seul carbone pur, et la substance à laquelle les chimistes donnoient ce nom, est un oxide de carbone qui doit sa couleur noire à l'oxigène avec lequel il est combiné. Il étoit difficile, avant ces expériences, de déterminer l'état particulier du carbone, que le sang veineux contient si abondamment.

On n'a point encore rigoureusement déterminé les quantités respectives de l'oxigène absorbé par le sang veineux, et du même oxigène employé à brûler l'hydrogène et le carbone dans les poumons, pour former de l'eau et de l'acide carbonique.

Le carbone est-il, dans le sang veineux, seulement combiné avec l'oxigène; ou bien est-il uni à l'hydrogène, et forme-t-il un hydrogène-carboné? Il me semble plus probable que l'oxigène absorbé, en s'unissant à l'hydrogène, dans toutes les parties du corps, produit l'eau qui délaye le sang veineux et le rend plus fluide, plus riche en sérum que le sang artériel; tandis qu'en s'alliant au carbone, il forme un oxide qui donne à ce

sang la teinte foncée qui fait un de ses plus remarquables caractères. Arrivée dans les poumons, qui sont de véritables organes secrétoires, l'eau s'exhale, dissoute par l'air, et forme la transpiration pulmonaire ; l'oxide de carbone, brûlé plus complétement par une sur-addition d'oxigène, constitue l'acide carbonique, qui donne à l'air rendu par l'expiration, la faculté de précipiter l'eau de chaux.

Au moyen de l'absorption de l'oxigène par le sang veineux, on explique comment les phénomènes de la respiration se continuent dans toutes les parties du corps, et donnent naissance à la chaleur, uniformément répandue dans tous nos organes. A mesure que le sang abandonne son calorique, pour lequel sa capacité diminue, en même temps qu'il devient veineux, les parties qui perdent leur hydrogène et leur carbone, s'en emparent. Si les poumons étoient les seuls organes dans lesquels la matière de la chaleur pût être dégagée, la température de ces viscères devroit être bien supérieure à celle des autres parties, et l'expérience prouve qu'elle n'est pas sensiblement plus élevée.

Cette théorie de la respiration, entièrement due aux chimistes modernes, n'est contredite par aucun phénomène. Plus les poumons ont d'étendue ou de capacité, plus la respiration est fréquente, plus aussi les animaux ont de chaleur et de vivacité. Les oiseaux, dont l'organe pulmonaire se pro-

longe dans l'abdomen, par divers sacs membraneux, et dont les os sont percés de cavités qui communiquent avec les poumons, consomment beaucoup d'oxigène, soit à raison de la grandeur de ce réceptacle pneumatique; soit parce que leur respiration est fréquente et souvent précipitée. Aussi la température habituelle de leur corps est-elle de dix degrés supérieure à celle de l'homme et des mammifères. Les reptiles, au contraire, dont le poumon vésiculaire ne reçoit qu'une très-petite quantité de sang, n'offre, à l'air atmosphérique, qu'une surface bornée, et chez lesquels la respiration se fait à des intervalles plus prolongés, ont une température qui ne s'élève jamais naturellement au-delà de 7 à 8 degrés.

LXXV. Quoique la chaleur ou la température du corps soit généralement proportionnée à l'étendue de la respiration, à la quantité de sang soumise, dans un temps donné, à l'action de l'air atmosphérique, elle peut être encore plus ou moins grande, suivant le degré d'énergie vitale du poumon. Cet organe ne doit point être considéré comme un récipient chimique; il agit sur l'air, le digère, comme le disoient les anciens, le combine avec le sang par une force qui lui est propre. S'il en étoit autrement, rien n'empêcheroit de ressusciter un cadavre, en poussant de l'oxigène dans le tissu pulmonaire. Les anciens avoient exprimé cette action du poumon sur l'air que l'on respire,

en donnant à celui-ci le nom d'aliment de la vie (1). Sa digestion se faisoit, selon eux, dans les poumons, comme, dans l'estomac, celle des autres alimens, toujours moins essentiels à la vie, et dont on peut supporter pendant un certain temps la privation, tandis qu'elle est menacée, lorsque l'aliment aérien cesse d'être fourni au poumon pendant le court espace de quelques minutes.

On peut apporter en preuve de la vitalité des poumons, et de la part qu'ils prennent aux changemens que le sang éprouve quand il les traverse, l'expérience qui apprend qu'un animal mis sous une cloche remplie d'oxigène, et qui respire ce gaz dans son état de pureté, n'en consomme pas davantage que s'il entroit dans la poitrine, mêlé à d'autres gaz non respirables. Si l'on met un cochon d'Inde sous une cloche pleine d'air vital, et dont la capacité soit connue, il y vivra quatre fois plus longtemps que si elle contenoit de l'air atmosphérique. On n'aperçoit point d'abord de grands changemens dans l'acte respiratoire ; mais si l'animal reste longtemps plongé dans l'oxigène, la respiration devient plus fréquente, la circulation plus rapide ; toutes les actions vitales s'exécutent avec plus d'énergie. Le poumon sépare, par une force qui lui est propre, les deux gaz atmosphériques ; la puissance qu'il emploie pour opérer cette analyse,

(1) *Pabulum vitæ*. Vid. Hippocrates, lib. de Flatibus.

est même assez considérable, car l'oxigène n'abandonne que difficilement l'azote pour se porter sur le sang : en effet, ce liquide, exposé à l'air libre, noircit, quoiqu'étendu en couches peu épaissses.

On observe qu'un animal altère d'autant plus vîte l'air qui remplit le récipient sous lequel on le place, qu'il est plus jeune, plus robuste, et que ses poumons ont plus d'étendue. Ainsi les oiseaux, dont les poumons, très-vastes altèrent à la fois une grande quantité d'air, consomment plus promptement sa partie respirable. Une grenouille peut rester au contraire très-longtemps dans le même air, sans le priver de son oxigène.

Les poumons vésiculaires de ce reptile, comme ceux de tous les quadrupèdes ovipares, sont bien plus irritables que ceux des animaux à sang chaud; ils paroissent se contracter à la volonté de l'animal. La grenouille, privée de diaphragme, attire l'air dans ses poumons en avalant ce liquide par une véritable déglutition, comme l'a prouvé le professeur Rafn de Copenhague, qui les faisoit mourir à volonté, en tenant leurs mâchoires écartées pendant un certain temps. Elle le rejette en contractant ses poumons, par le même mécanisme que, dans l'homme, la vessie se débarrasse des urines.

Les oiseaux, dont le diaphragme est également membraneux et percé de plusieurs ouvertures qui transmettent l'air dans les appendices pulmonaires, ont les parois du thorax plus mobiles que l'homme

et les quadrupèdes. Leurs muscles pectoraux sont plus développés; leurs côtes sont brisées par une articulation qui se trouve à la partie moyenne de ces arcs, entièrement osseux dans cette classe d'animaux; et ces deux portions se meuvent l'une sur l'autre en formant, à l'endroit de leur union, des angles plus ou moins aigus, suivant que le sternum est plus ou moins rapproché de la colonne vertébrale.

Une classe nombreuse d'animaux à sang rouge et froid (les poissons), manque de poumons. Les *branchies*, qui en tiennent la place, sont de petites lames penniformes, placées, dans la plupart, au nombre de quatre, de chaque côté, à la partie postérieure et latérale de la tête, recouvertes par un couvercle mobile auquel les naturalistes donnent le nom d'opercule. L'eau que l'animal avale, passe, lorsqu'il le veut, à travers les parois du pharinx, percées de plusieurs fentes assez larges, arrose les branchies et les vaisseaux pulmonaires qui s'y répandent, puis sort par les ouvertures auriculaires, lorsque l'animal ferme la bouche et élève les opercules. On ignore encore si l'eau, décomposée, cède son oxigène au sang qui coule dans les branchies, ou s'il n'y a que la petite quantité d'air qui se trouve dissoute dans l'eau, qui puisse vivifier le sang pulmonaire. Cette dernière opinion paroîtra très-probable, si l'on fait attention que l'on peut asphyxier un poisson, en bouchant exactement le vase rempli d'eau dans lequel il est ren-

fermé. On obtiendroit, je pense, le même résultat; en mettant le bocal sous le récipient de la machine pneumatique, dans lequel on feroit ensuite le vide le plus complet.

LXXVI. *Chaleur animale.* Le corps humain habituellement chaud, de 32 à 34 degrés (thermomètre de Réaumur), conserve la même température sous le climat glacé des régions polaires comme au milieu de l'atmosphère embrasée de la zone torride, pendant les hivers les plus rigoureux et les étés les plus ardens. Bien plus, les expériences de Blagden et de Fordyce en Angleterre; les observations de Duhamel et Tillet, en France, prouvent que le corps humain peut supporter un degré de chaleur qui torréfie et cuit les substances animales inanimées. Les membres de l'Académie des Sciences ont vu deux filles entrer dans un four où cuisoient des fruits et des viandes de boucherie; le thermomètre de Réaumur qu'elles y portoient, marquoit jusqu'à 150 degrés; elles y restoient plusieurs minutes sans en être incommodées.

Tous les corps vivans ont une température qui leur est propre, et qui est indépendante de celle de l'atmosphère. La séve ne gele point encore dans les plantes, lorsque le thermomètre n'est qu'à quelques degrés au-dessous de zéro; la boule du thermomètre étant mise dans un trou fait au tronc d'un arbre, pendant l'hiver, la liqueur monte sensiblement. Maintenant trois choses se présentent à examiner: 1°. quelle cause produit, dans les

corps vivans cette chaleur propre et indépendante? 2°. Comment ces corps résistent-ils à l'introduction d'une quantité plus grande de chaleur, que celle qui leur est naturelle? pourquoi le calorique, qui tend sans cesse à l'équilibre, ne peut-il point passer d'une atmosphère brûlante dans le corps qui en est enveloppé? 3°. Enfin, comment le corps, qui résiste à l'influence de la chaleur, lutte-t-il contre l'influence également destructive d'un froid excessif?

LXXVII. Le calorique latent ou combiné dans les corps, s'en dégage toutes les fois qu'ils passent d'un état à un autre état, de gazeux deviennent liquides, ou de liquides qu'ils étoient, se solidifient. Or, les corps vivans nous présentent des espèces de laboratoires dans lesquels s'opèrent à chaque instant toutes ces transformations; le sang qui arrose toutes les parties de l'organisation humaine, reçoit continuellement de nouvelles substances, soit que le canal thorachique y verse le chyle chargé de matériaux réparateurs, soit que la respiration y mêle un principe aérien, soutiré à l'atmosphère, et que même, dans certains cas, l'absorption cutanée y introduise divers élémens. Toutes ces substances, si différentes, y arrivent avec une certaine quantité de calorique combiné, qui devient libre quand elles éprouvent de nouveaux changemens par l'action organique, et échauffe les parties dans lesquelles s'opère son dégagement. De tous ces principes dont le sang est chargé, et qui peuvent aban-

donner la chaleur aux organes, aucun n'en fournit davantage que l'oxigène dont la respiration imprègne le sang pulmonaire. Les substances gazeuses sont, comme on sait, celles qui contiennent le plus de calorique combiné; elles ne doivent l'état de fluide élastique, qu'à l'accumulation de ce principe, et le perdent pour passer à l'état liquide, quand on le leur enlève d'une manière quelconque. C'est pour cela que la chaleur des corps vivans est d'autant plus grande, qu'ils ont en eux les moyens d'imprégner leurs humeurs d'une plus grande quantité d'oxigène atmosphérique. C'est par cette raison que, comme nous l'avons dit précédemment, les animaux pourvus de poumons cellulaires, et d'un cœur à double ventricule, ont le sang d'une température égale à celle de l'homme, et forment, comme lui, partie de la grande classe des *animaux à sang rouge et chaud*, classe dans laquelle les oiseaux tiennent le premier rang, à cause de la vaste étendue de leur poumon prolongé dans l'abdomen et dans les principales pièces de leur squelette. La capacité du réceptacle pulmonaire n'est point la seule cause à laquelle les oiseaux doivent une température de 8 à 10 degrés plus élevée que celle du corps de l'homme; elle dépend encore de la fréquence de leur respiration, de la vélocité du pouls, de la promptitude, de la multiplicité de leurs mouvemens, de l'activité vitale qui les anime. Les reptiles, dont le poumon est vésiculaire, et dont le cœur n'a qu'un seul ventricule, dont la respira-

tion est lente et ne s'exécute qu'à de longs intervalles, quoiqu'ayant un sang rouge, ne présentent cependant qu'une température bien inférieure à celle de l'homme. Aussi les a-t-on appelés *animaux à sang rouge et froid*, grande classe d'êtres qui comprend encore les poissons, chez lesquels il n'existe qu'un organe qui supplée imparfaitement aux poumons et dont le cœur n'ayant non plus qu'un seul ventricule, n'envoie aux branchies (c'est ainsi qu'on nomme l'organe qui tient la place des poumons), qu'une petite portion de la masse totale des humeurs qui le traversent. Enfin, dans les animaux à sang blanc et dans les plantes, les combinaisons aériennes étant moins faciles, l'énergie vitale moins marquée, la température diffère de quelques degrés seulement de celle de l'atmosphère ; et ces êtres résistent moins bien que les animaux plus parfaits, au froid ou à la chaleur extérieure.

Le poumon, comme on l'a vu précédemment, n'altérant qu'une quantité d'air déterminée, la chaleur n'augmente point, quelque riche que soit en oxigène l'atmosphère que l'on respire ; de la même manière qu'un homme qui prendroit une quantité double d'alimens, ne seroit pas mieux nourri que celui qui se contente d'une quantité suffisante à ses besoins : les organes digestifs ne pouvant en extraire qu'une certaine proportion de chyle, les matières excrémentitielles seroient seulement plus abondantes dans celui qui excéderoit

ses besoins ; et sur cela est fondé l'axiome trivial : ce n'est point ce que l'on mange qui nourrit, mais ce que l'on digère.

L'organe pulmonaire peut cependant agir sur l'air avec plus ou moins de force, pour lui enlever son oxigène ; et si le corps devient glacial dans certaines affections nerveuses et convulsives, ce refroidissement dépend peut-être autant de l'atonie des poumons, et de l'état spasmodique du thorax qui, ne se dilatant qu'avec peine, permet difficilement à l'air d'y pénétrer, que du spasme et de l'insensibilité générale des organes qui laissent passer le sang sans altérer sa composition. Il seroit curieux d'examiner si l'air qui sort des poumons d'un catéleptique est moins privé d'oxigène, moins altéré, contient moins d'acide carbonique que celui qui sort des poumons d'un adulte sain et qui s'exerce. Peut-être trouveroit-on, dans ce cas et autres analogues, que le sang ne cède point son carbone et son hydrogène, de même qu'il retient les principes colorans, et les divers matériaux de l'urine qui passe limpide, incolore, sans saveur, sans odeur, et réduite à la condition d'une simple sérosité.

La chaleur du corps est non seulement produite par les combinaisons pulmonaires et circulatoires, elle se développe encore dans plusieurs organes, où des substances fluides ou gazeuses se solidifient en abandonnant une portion de leur calorique. Ainsi la digestion, surtout celle de certains ali-

mens, est une source abondante de chaleur : la peau, habituellement frappée par le contact de l'atmosphère, la décompose et lui enlève également son calorique; enfin, la chaleur naît et se dégage dans toutes les parties dont les molécules, agitées par un double mouvement, en vertu duquel elles se composent et se décomposent sans cesse, en changeant d'état et de consistance, absorbent ou dégagent plus ou moins de chaleur. C'est sans doute à la grande activité de la force assimilatrice dans l'enfance, qu'est due la température habituellement élevée à cette époque de la vie. Non seulement la chaleur est plus élevée d'un ou de deux degrés dans le premier âge, mais encore les jeunes gens conservent plus longtemps après leur mort, des restes de chaleur vivale; ou plutôt, la tonicité s'éteignant moins rapidement dans les vaisseaux capillaires, comme si la vie abandonnoit à regret les organes, les combinaisons, d'où naît le dégagement du calorique, se continuent encore quelque temps après qu'elle est éteinte; la même cause fait que les cadavres des personnes mortes subitement, sont encore chauds; tandis qu'un froid glacé a saisi ceux qu'une longue maladie a conduits à la mort, par la destruction lente, graduée et enfin totale des propriétés vitales.

S'il est vrai que, par l'acte même de la nutrition qui transforme nos liquides en solides, il s'opère, dans toutes les parties du corps, un dégagement abondant de calorique, le mouvement de décom-

position nutritive par lequel les solides sont liquéfiés, doit absorber une égale quantité de chaleur. L'objection est vive et pressante : on y peut répondre, en disant que les corps vivans, dès l'instant de leur formation, sont pénétrés d'une chaleur déterminée, qu'ils doivent conserver; de manière que ce double effet d'échauffement et de réfrigération, résultat inévitable de la composition et de la décomposition nutritive, ne fait qu'entretenir l'équilibre, et conserver le même degré de température.

Le sang qui s'est chargé d'oxigène dans les capillaires du poumon, abandonne ce principe et laisse dégager la chaleur dans les vaisseaux capillaires de tout le corps, dont chaque organe doit mettre en liberté une quantité de calorique d'autant plus grande, que la circulation y est plus rapide et la vie plus active. Peut-être les parties que plus de vaisseaux traversent, dégagent-elles plus de chaleur, et en fournissent aux organes que peu de sang pénètre, tels que les os, les cartilages, etc. Il n'est pas difficile d'entendre pourquoi une partie enflammée, que le sang parcourt avec plus de rapidité, dans laquelle la sensibilité et la contractilité sont exagérées, est manifestement plus chaude, au sentiment du malade et au toucher du médecin, quoique le thermomètre appliqué aux parties attaquées d'inflammation, n'y dénote, comme Hunter l'a expérimenté, qu'une élévation presque insensible de température. Ce chirurgien injecta dans le

rectum d'un chien, et dans le vagin d'une ânesse, une assez forte solution de muriate mercuriel oxigéné. L'inflammation qui en résulta fut vive : la membrane muqueuse gonflée formoit à l'extérieur un bourrelet considérable. Le sang couloit des capillaires déchirés ; cependant le thermomètre ne s'éleva que d'une infiniment petite quantité, un degré suivant le thermomètre gradué par *Farenheit.* Mais, quelque légère que soit cette augmentation de chaleur dans la partie enflammée, cette chaleur est vivement ressentie, à raison de l'extrême sensibilité dont jouit l'organe dans lequel toutes les propriétés vitales sont augmentées. La vivacité des impressions étant relative au degré du sentiment, on ne doit pas être étonné que le malade éprouve la sensation d'une ardeur brûlante dans une partie où le thermomètre n'indique aucun accroissement de chaleur, où le tact n'en peut même ressentir. Je viens de toucher la main d'un jeune homme, gonflée par des engelures ; quoique la douleur qu'il y éprouve, lui semble résulter d'une accumulation de calorique, cette main est plus froide que la mienne, dans laquelle la chaleur égale à celle du reste du corps, ne me donne aucun sentiment distinct. On peut donc établir en axiome, que l'augmentation réelle ou thermométrique de la chaleur est peu considérable dans les inflammations, mais qu'elle est fortement ressentie, en raison de l'exaltation de la sensibilité.

Pourquoi, dans le frisson des fiévres, les malades éprouvent-ils un froid glacial dans une partie où l'application de la main n'indique aucune diminution de chaleur? d'où vient l'ardeur brûlante que le *causos* occasionne? pour quelle raison la chaleur est-elle âcre dans l'érésipèle, mordicante dans les fiévres bilieuses, douce et haliteuse dans le phlegmon, etc.? Toutes ces variétés dérivent des diverses modifications de la sensibilité dans ces différentes maladies. Quant à ceux pour qui cette explication ne sembleroit pas satisfaisante, qu'ils se rappellent que, malgré l'exactitude des calculs établis sur l'existence du calorique ou de la matière de la chaleur, cette existence n'est elle-même qu'une hypothèse, et qu'on ignore si le calorique est un corps, ou si la chaleur n'est qu'une propriété de la matière.

LXXVIII. Si, maintenant, nous recherchons les causes par lesquelles le corps résiste à l'introduction d'une chaleur supérieure à celle dont il est habituellement pénétré, nous sommes obligés d'admettre dans les corps vivans une propriété en vertu de laquelle ils repoussent le calorique surabondant, et persistent dans la même température : la transpiration cutanée est bien, il est vrai, un puissant moyen de réfrigération; et comme cette évaporation augmente avec la chaleur, il sembleroit qu'il suffit de cette fonction pour modérer l'échauffement et rétablir l'équilibre.

Les physiciens savent, depuis Cullen (1), que l'évaporation des fluides, ou leur dissolution par l'air, est le moyen le plus puissant pour opérer le refroidissement des corps, et qu'il suffit, pour faire congeler du mercure dans la boule d'un thermomètre, d'agiter dans un air sec et chaud cette boule, arrosée d'éther, d'esprit-de-vin, ou de toute autre liqueur volatile. Ce moyen n'est pas moins puissant quand on l'applique au corps de l'homme; et l'on peut procurer aux mains un degré de froid qui va jusqu'à l'engourdissement, en les mouillant fréquemment avec une eau spiritueuse, et en les agitant dans un air sec et renouvelé. Mais quoique l'évacuation transpiratoire opère quelque chose d'analogue, et qu'on doive la compter parmi les moyens qu'emploie la nature pour maintenir à un degré à peu près uniforme la température animale, il faut avouer que ce moyen n'est point le seul, qu'il ne suffit pas pour expliquer le phénomène, puisque la vaporisation des liquides que les substances animales peuvent exhaler, n'empêche pas la torréfaction des viandes, et que, d'ailleurs, on a vu des poissons et des gre-

(1) Ce médecin célèbre fit, il y a près de quarante années, cette découverte, qui a jeté le plus grand jour sur plusieurs phénomènes physico-chimiques, et la publia dans une dissertation ayant pour titre : *Of the Cold produced by evaporating fluids, and of some others means, of producing Cold*; by doct. WILLIAM CULLEN.

nouilles vivre et conserver leur température dans des eaux thermales dont la chaleur étoit à un degré voisin de l'ébullition (1).

J'ai cru convenable de vérifier ces observations par l'expérience; pour cela, j'ai mis des grenouilles vivantes dans un vase où l'eau avoit 60 degrés de chaleur, et les retirant au bout de dix minutes, je me suis assuré qu'elles étoient bien moins chaudes que le liquide, et que des morceaux de chair qui y avoient été plongés en même temps qu'elles.

Dirons-nous avec Grimaud, que les corps animés ont la faculté de produire le froid? Mais ce froid n'étant que l'absence de la chaleur, un être négatif ne sauroit avoir d'existence positive.

L'habitude influe d'une manière remarquable sur la propriété dont le corps jouit de supporter un degré de chaleur qui surpasse de beaucoup celui dont il est pénétré. Les cuisiniers manient sans crainte des charbons ardens; les ouvriers occupés dans les forges, à la fonte du fer, impriment la trace de leurs pieds sur le métal brulant et liquide, au moment où il se solidifie par le réfroidissement. Plusieurs se rapelleront l'exemple trop fameux de cet Espagnol, qui fait en ce moment (messidor an 11), le sujet de toutes les conversations de la capitale. Ce jeune homme s'aperçut, en traversant une maison incendiée, que la présence du feu lui étoit moins incommode qu'il ne l'avoit cru jusqu'alors. Il s'étu-

(1) *Lisez* Sonnerat. Voyages aux Indes orientales.

dia à en braver impunément l'action, et devint capable de promener sur sa langue une spatule rougie à blanc, et d'apposer la plante des pieds et la paume des mains sur un fer rouge et incandescent, ou bien à la surface d'une huile bouillante. Rien n'égale l'absurdité et l'exagération des fables dont il est devenu l'objet, si ce n'est l'ignorance et la mauvaise foi de leurs auteurs. Voici en quoi consiste tout le merveilleux de cet homme prétendu insensible et incombustible : il fait glisser rapidement à la surface de sa langue, enduite de mucosités salivaires, une spatule rougie, dont toute l'action paroît se borner à en dessécher la surface, en vaporisant les sucs dont elle est enduite. Après avoir promené l'instrument, de la base à la pointe de la langue, il la ramène promptement dans la bouche, et la colle au palais, auquel elle abandonne une portion de sa chaleur, en même temps qu'elle s'humecte d'une nouvelle salive. Dans une expérience faite en public, l'individu ayant prolongé l'application de la spatule, à l'effet caustique de la chaleur s'est manifesté, l'épiderme s'est détaché, et on l'a trouvé roulé comme une pelure d'oignon, dans un linge dont il s'étoit servi pour se nétoyer la bouche. Il ne plonge pas les pieds et les mains dans l'huile bouillante ; il se contente d'apposer à à la surface de ce liquide, la plante des premiers, et la paume des secondes ; il réitère fréquemment ces applications, entre lesquelles il laisse de courts intervalles. L'épiderme répand l'odeur de la corne

brûlée, lorsqu'il prolonge l'expérience. Personne n'a fait l'observation que cet individu, dont les mains ne sont pas calleuses, a les paumes de ces parties et les plantes des pieds matelassées de graisse. Un épais coussin de cette substance, peu conductrice de la chaleur, sépare la peau des aponévroses et des gros cordons nerveux sous-jacens, ce qui explique jusqu'à un certain point la moindre sensibilité.

Le pouls, observé pendant ces expériences, m'a présenté environ cent vingt pulsations par minute; la transpiration est visiblement augmentée, et va souvent jusqu'à la sueur. Toutes les parties du corps jouissent du degré ordinaire de la sensibilité; toutes se détruisent par l'application durable des caustiques; le feu les brûleroit si son application étoit prolongée, et l'acide nitrique détruiroit infailliblement la langue, s'il s'en lavoit la bouche, comme on n'a pas craint de l'annoncer. Cet individu ne présente donc aucune exception aux lois connues de l'économie animale; il est au contraire une preuve nouvelle de l'effet de l'habitude sur les organes.

LXXIX. Pour terminer cet article sur la chaleur animale, il nous reste à dire comment le corps résiste au refroidissement, et conserve sa chaleur au milieu d'une atmosphère glacée. Ce n'est jamais que par un surcroît d'activité de la part des organes; ce n'est qu'en augmentant la somme des combinaisons qui produisent le dégagement du calorique, que nous parvenons à compenser la perte de

ce principe nécessaire à l'entretien de notre existence. Pourquoi, dans les temps froids, la digestion est-elle plus active (*hieme verò ventres sunt calidiores*. Hipp.), le pouls plus fort et plus fréquent, l'énergie vitale plus grande? C'est que la chaleur naît des mêmes sources, se produit par le même mécanisme que la nutrition des organes; et pour que son développement augmente, il faut que les secrétions, la nutrition, en un mot toutes les fonctions vitales, éprouvent un accroissement proportionné.

Observons un moment l'homme qui éprouve le sentiment d'un froid modéré; plus dispos, plus fort, plus agile, il marche, il s'agite, les exercices violens n'ont rien qui l'effraie, il lutte contre l'influence désavantageuse de l'agent débilitant, et pourvu que le froid ne soit point excessif, et que le corps jouisse d'une vigueur ordinaire, il se dégage en lui-même une quantité suffisante de calorique pour réparer la perte de celui qu'enlèvent l'air et les corps environnans. Ces effets généraux du froid ne sont point démentis par ce qui arrive lorsqu'une partie seulement s'y trouve exposée. La température étant supposée quelques degrés au dessous de zéro, l'on y éprouve d'abord une sensation de froid bien plus incommode, toutes choses égales d'ailleurs, que s'il agissoit sur une surface plus étendue. Bientôt le point frappé par l'air froid, devient le siége de picotemens douloureux, se rubéfie, puis s'enflamme; et l'inflammation est ici

bien évidemment le résultat d'un effort salutaire de la nature, qui introduit dans la partie enflammée un excès de vie nécessaire pour que le dégagement de la chaleur réponde à la soustraction qui s'en opère. L'effort du principe conservateur est plus marqué, que si toute la surface du corps étoit à la fois frappée par le froid, parce que, s'exerçant tout entier sur un point limité et de peu d'étendue, il produit un effet plus considérable.

Il arrive cependant un terme auquel la nature combat vainement contre la réfrigération; si le froid est rigoureux, si l'individu manque des forces nécessaires pour réagir convenablement, la partie devient violette et s'engourdit par la perte de son calorique, les propriétés vitales s'y éteignent, elle est frappée de gangrène; et, si tout le corps est également exposé à l'influence du froid, l'individu engourdi sent tous ses membres se roidir, bégaie et, dominé par un besoin irrésistible, il se livre à un sommeil qui le conduit inévitablement à la mort. C'est en se livrant aux trompeuses douceurs de ce sommeil perfide, qu'ont péri plusieurs voyageurs égarés dans les hautes montagnes de l'ancien et du nouveau continent. C'est ainsi que moururent 2000 soldats de Charles XII, employés à un siége pendant l'hiver rigoureux de 1709.

Pour résister au froid, il est donc besoin d'un certain degré de vigueur et de force; c'est donc à tort qu'on prescrit les bains froids aux enfans d'un âge encore tendre, aux femmes délicates et ner-

veuses, aux personnes dont la constitution est trop foible pour opérer une réaction suffisante. Le mal qu'a pu produire l'emploi inconsidéré de ce remède dans les cas qu'on vient d'énoncer, justifie l'exclamation de Galien, d'abord si singulière : « Laissons, s'écrie ce prince des Physiologistes, aux Germains, aux Sarmates, nations septentrionales, aux ours et aux lions non moins barbares qu'elles, l'usage de plonger leurs enfans nouveau-nés au sein des eaux glacées ; ce n'est point pour elles que j'écris. »

D'un autre côté, si l'on se rappelle qu'il est en nous une force réagissante dont l'exercice augmente la vigueur, que le mouvement fortifie nos organes, on concevra sans peine que le froid agisse comme fortifiant et tonique, toutes les fois qu'il ne va pas jusqu'à éteindre les forces vitales.

La manière dont les médecins éclairés ont, de tout temps, prescrit les bains froids prouve qu'ils connoissoient cet effet tonique, dépendant, non pas de l'impression du froid, débilitant par lui-même, mais de la réaction qu'il occasionne. Aussi les voit-on associer à son usage l'exercice, un vin généreux, le kina, de bons alimens, un régime analeptique propre à soutenir la réaction salutaire.

LXXX. La chaleur animale est donc le produit des combinaisons qu'éprouvent nos humeurs et nos solides dans le travail de la nutrition ; c'est une fonction dont tous les organes sont chargés ; car,

de même que tous se nourrissent, de même tous dégagent plus ou moins le calorique combiné avec les substances dont ils se réparent.

Quoique nous manquions de connoissances exactes sur la manière dont le corps vivant résiste à l'introduction d'un degré de chaleur, supérieur à celle dont il est habituellement pénétré, il est permis de regarder l'évaporation cutanée, qu'augmentent les échauffans, comme le moyen le plus puissant dont se serve la nature pour se débarrasser de l'excédant de chaleur et rétablir l'équilibre.

Enfin le corps résiste au froid, parce que l'action des organes, augmentée par le froid lui-même, dégage une quantité de chaleur égale à celle dont le corps est privé par l'air ou par les autres substances avec lesquelles il se trouve en contact.

LXXXI. La rapidité du passage du sang à travers les poumons est égale à la vitesse avec laquelle il coule dans les autres organes. Car si, d'une part, les parois du ventricule droit et des artères pulmonaires, ont moins de force et d'épaisseur que celles du ventricule gauche et de l'aorte, le poumon, à raison de sa structure molle, dilatable, spongieuse, est, de tous nos organes, le plus perméable, celui que les liquides pénètrent et traversent avec le plus de facilité.

Le ventricule droit envoie, dans les poumons, une quantité de sang égale à celle que chaque contraction du ventricule gauche pousse dans l'artère aorte (environ deux onces); et il n'est pas

besoin d'admettre, avec M. Kruger, que la même quantité de sang passe en même temps dans le poumon et dans le reste du corps, auquel cas sa circulation eût dû être bien plus lente, puisque la longueur du poumon est bien inférieure à celle de tout le corps; ni de dire, avec Boërhaave, que cette circulation est beaucoup plus prompte, parce que la même quantité de sang doit être fournie par les extrémités de l'artère pulmonaire, et par les extrémités artérielles du reste du corps.

L'extension du tissu pulmonaire, le redressement de ses vaisseaux, favorisent sans doute le passage du sang; mais si l'admission de l'air n'avoit un autre usage, la respiration ne seroit pas d'une nécessité indispensable. Le sang passe encore des cavités droites dans les cavités gauches du cœur, malgré l'affaissement des poumons et les plicatures de leurs vaisseaux. L'air, qui pénètre en tout temps le tissu pulmonaire, soutient et ce tissu et les vaisseaux qui s'y répandent, de telle manière que, même dans l'expiration, les vaisseaux sont bien moins repliés que ne l'ont prétendu plusieurs Physiologistes. Mais les changemens qu'imprime le contact de l'air atmosphérique renouvellent ce fluide, et le rendent propre à réveiller et à entretenir l'action de tous les organes, pour lesquels le sang artériel est un stimulant nécessaire. Si l'on fait respirer, à un animal vivant, un air privé d'oxigène, le sang n'éprouve aucune modification dans sa circulation pulmonaire; les cavités gauches

du cœur ne sont plus assez vivement irritées par ce fluide, qui conserve toutes ses qualités veineuses ; leur action languit, et avec elle celle de tous les organes, et finit bientôt par s'éteindre. Elle se ranime, si l'on pousse de l'air pur au moyen d'un tube adapté à la trachée-artère : toutes les parties semblent sortir d'une sorte de sommeil léthargique ; il suffit, pour les y replonger, de priver de nouveau les poumons du gaz vivifiant et salutaire.

Le chyle, abondamment mêlé au sang veineux, éprouve, en parcourant le cœur et les vaisseaux sanguins, une plus forte agitation ; ses molécules se heurtent, se brisent, s'atténuent et se mêlent mieux ensemble : dans son passage à travers les poumons, une grande partie de ce fluide récrémentitiel est déposée par une sorte de perspiration intérieure, dans la substance parenchymateuse de ces viscères. Oxidé par le contact de l'air, résorbé par une multitude de vaisseaux inhalans, il est porté dans les glandes bronchiales, qui se trouvent noircies par ce qu'il y dépose de carboné et de fuligineux. Epuré par cette élaboration, il rentre dans le canal thorachique, qui le verse dans la veine sous-clavière, d'où il retourne bientôt aux poumons, pour y être de nouveau soumis à l'influence de l'atmosphère ; de manière qu'il se fait, à travers ces organes, une véritable circulation lymphatique, dont l'objet est de donner au chyle un degré d'animalisation plus avancée.

LXXXII. *Transpiration pulmonaire.* On se rappelle qu'une des principales différences qui existent entre le sang des artères et celui des veines, dépend de la grande quantité de sérum qui se trouve dans celui-ci : c'est dans les poumons que cette partie aqueuse s'en sépare, et que sa proportion diminue, soit que l'oxigène rende plus concrescible l'albumine et la gélatine qui s'y trouvent; soit que le sérum formé, par la fixation de l'oxigène, dans toute l'étendue du système circulatoire, exhale des artères et fournisse ainsi la matière de la transpiration pulmonaire. Il n'est guère possible d'admettre que l'oxigène se combine avec l'hydrogène du sang veineux, et que de l'eau se forme ainsi de toutes pièces, comme il arrive lorsque des orages se préparent dans les hautes régions de l'atmosphère. Si une semblable combinaison peut s'opérer dans les poumons, sans produire la déflagration et les divers phénomènes dont s'accompagne la production des météores aqueux, il est probable qu'elle ne donne naissance qu'à la moindre partie de la transpiration, et que cette humeur, analogue au sérum du sang, sort et s'exhale toute formée des capillaires artériels ramifiés dans les bronches et le tissu lobulaire des poumons. On croit que la quantité de la transpiration pulmonaire est égale à celle de la transpiration cutanée (quatre livres en vingt-quatre heures). Ces deux excrétions se suppléent réciproquement; lorsqu'il sort beaucoup d'eau par

l'exhalation pulmonaire, la transpiration cutanée s'échappe en moindre quantité, *et vice versâ.*

La surface d'où s'exhale la transpiration pulmonaire, a une étendue égale, sinon supérieure à celle de l'organe cutané; cette surface est à la fois exhalante et absorbante; des nerfs nombreux s'y répandent et se trouvent presqu'à nu dans le tissu des membranes extrêmement minces. Les miasmes, dont l'air atmosphérique se trouve quelquefois chargé, sont-ils absorbés par les lymphatiques, qui, comme on sait, peuvent s'emparer des substances gazeuses; ou bien ne font-ils que produire, sur les membranes nerveuses et sensibles des bronches et du tissu lobulaire, l'impression d'où naîtront les maladies dont ils sont le germe?

Une partie du calorique qui se dégage par les combinaisons que l'oxigène éprouve dans les poumons, est employée à dissoudre, à vaporiser la transpiration pulmonaire, qui est toujours d'autant plus abondante, que la respiration est plus complète. Il faut bien distinguer la transpiration pulmonaire de la matière muqueuse, qui, secrétée à l'intérieur des bronches et de la trachée-artère, est rejetée par de fortes expirations, et forme la matière des crachats.

LXXXIII. *Asphyxies.* Quoique le terme asphyxie signifie seulement absence du pouls, on donne ce nom à toute mort apparente produite par une cause extérieure qui arrête la respiration, comme la submersion, l'étranglement, la désoxi-

génation de l'air que l'on respire, etc. La seule différence qui existe entre la mort réelle et l'asphyxie, c'est que, dans ce dernier état, le principe de la vie peut encore être ranimé, tandis que, dans le premier, il est complétement éteint.

L'asphyxie par *submersion* dépend toujours de ce que les poumons privés d'air, n'impriment plus au sang qui les traverse les qualités essentielles à l'entretien de la vie. L'eau n'entre point dans ces viscères lorsqu'un homme se noie ; le resserrement spasmodique de la glotte empêche que ce liquide ne pénètre dans les voies aériennes. On en trouve cependant une petite quantité dans les bronches des noyés, toujours écumeuse, parce que l'air s'est amalgamé avec elle dans les efforts qui précèdent l'asphyxie. Si le corps reste longtemps submergé, l'état spasmodique de la glotte cesse, l'eau s'introduit dans la trachée-artère et remplit le tissu pulmonaire. L'examen anatomique du cadavre d'un noyé présente les poumons affaissés et dans l'état d'expiration ; les cavités droites du cœur, les troncs veineux qui y aboutissent et toutes les veines en général, sont gorgées de sang (1) ; tandis que les cavités gauches et les artères sont pres-

(1) De là vient la couleur noire et livide de la peau et de la conjonctive. Cette dernière membrane est fréquemment infiltrée d'un sang noirâtre ; les veines si délicates du cerveau sont considérablement dilatées, et ce viscère est surchargé de sang veineux.

que entièrement vides. La vie s'est éteinte dans cette espèce d'asphyxie, parce que le cœur n'a plus envoyé aux autres organes, et surtout au cerveau, qu'un sang privé des principes nécessaires à leur action; et peut-être encore parce que le sang veineux, accumulé dans tous les tissus, les frappe par ses qualités stupéfiantes et mortifères. Aussi l'insufflation mécanique d'un air pur dans les poumons est-elle le meilleur moyen dont on puisse faire usage pour rappeler les noyés à la vie. On se sert pour cela d'un soufflet adapté à une cannule introduite dans la narine. Au défaut d'un appareil convenable, une personne pourroit appliquer sa bouche à celle du submergé, ou souffler dans ses narines au moyen d'un tube; mais comme l'air qu'il expire a déjà servi à la respiration, il est bien moins riche en oxigène, et moins propre à réveiller les battemens du cœur. Il est encore plusieurs autres secours moins efficaces, tels que les frictions, la bronchotomie, les lavemens, fumigations et suppositoires, les errhins irritans, et spécialement l'ammoniaque; les stimulans portés dans la bouche et dans l'estomac, la brûlure, les saignées, les bains, l'électricité et le galvanisme.

La rougeur et la lividité de la face des personnes qui meurent par le supplice de la corde avoient fait penser que les pendus mouroient d'apoplexie; mais il paroît que dans l'asphyxie par *strangulation*, comme dans celle par submersion, c'est à l'interception du passage de l'air que la mort doit

être attribuée. Grégory tenta, pour le prouver, l'expérience suivante: après avoir ouvert la trachée-artère à un chien, il passa un nœud coulant autour du cou, au-dessus de la plaie. L'animal, quoique suspendu, continua à vivre et à respirer; l'air entroit et sortoit alternativement par la petite ouverture. Il mourut lorsqu'on exerça la constriction au-dessous d'elle. Un chirurgien digne de foi, et qui a pratiqué son art dans les armées impériales, m'a assuré avoir soustrait un soldat à la mort, en lui pratiquant la laryngotomie quelques heures avant qu'on le conduisît au supplice.

Néanmoins, la mort des personnes suspendues peut tenir à la luxation des vertèbres cervicales et à la lésion de la moelle épinière, qui en est la suite. On sait que Louis découvrit que, des deux bourreaux de Lyon et de Paris, l'un expédioit les coupables condamnés à la suspension en leur luxant la tête sur le col, tandis que ceux qui périssoient par les mains de son confrère, mourroient véritablement asphyxiés.

Parmi les moffettes ou gaz non respirables, il en est qui paroissent produire l'asphyxie, seulement en privant le poumon de l'air vital nécessaire à l'entretien de la vie, tandis que d'autres portent manifestement sur les organes et dans le sang qui les remplit, un principe vénéneux et délétère.

Parmi les premiers, on doit compter l'acide carbonique: dans l'espèce d'asphyxie occasionnée par ce gaz, asphyxie qui, de toutes, est la plus

fréquente, le sang conserve sa fluidité, les membres leur flexibilité, et le corps sa chaleur naturelle, ou même un plus grand degré de chaleur, durant quelques heures après la mort, parce que ces sortes d'asphyxies, survenant toujours dans un lieu fortement échauffé, le corps, privé de vie, se pénètre d'un excès de calorique à l'introduction duquel il eût résisté, si les forces vitales n'eussent été engourdies. Du reste, dans cette asphyxie, comme dans les précédentes, les poumons restent intacts : les cavités droites du cœur et le système veineux sont gorgés d'un sang noir, mais fluide. Dans celles que produisent, au contraire, l'hydrogène sulfuré, phosphoré, etc., ou certaines vapeurs de nature peu connue, et qui s'exhalent des fosses d'aisance et des tombes où de nombreux cadavres se putréfient; souvent les poumons présentent des taches noires et gangreneuses, et la mort paroît l'effet d'un poison d'autant plus actif, que ses parties, extrêmement divisées et réduites à l'état gazeux, sont plus pénétrantes, et frappent, dans toute son étendue, la surface nerveuse et sensible de l'organe pulmonaire.

Il est extrêmement rare que l'ivresse aille jusqu'à l'asphyxie; elle se borne le plus souvent à produire un assoupissement plus ou moins profond, toujours facile à distinguer de l'affection qui fait le sujet de cet article, aux battemens du pouls, souvent obscur, et aux mouvemens de la respiration, quoique rares et peu marqués. Aussi le cit. Pi-

nel, dans sa Nosographie philosophique, a-t-il placé l'ivresse et les asphyxies dans deux genres séparés de la classe des névroses. On conçoit cependant que l'atteinte portée par les boissons spiritueuses à l'irritabilité des muscles, peut être si forte, que le diaphragme et le cœur cessent de se contracter, d'où suivroit nécessairement une véritable asphyxie.

L'ouverture de la glotte, que l'air atmosphérique doit traverser pour arriver dans les poumons, a si peu de largeur (*voyez* chap. IX), qu'elle peut être facilement bouchée, lorsque l'épiglotte étant relevée à l'instant de la déglutition, le corps qu'on avale s'arrête à l'entré du larynx : un grain de raisin peut produire cet effet; et c'est ainsi, dit-on, que mourut Anacréon, ce peintre aimable des grâces et de la volupté. Le poète Gilbert mourut par une cause analogue, après une longue et douloureuse agonie. Un homme d'un grand appetit, au milieu d'un festin, passa dans une chambre voisine, et n'en revint pas, au grand étonnement de tous les convives. On le trouva étendu sur le carreau, et ne donnant aucun signe de vie. Les secours que lui administrèrent des personnes peu éclairées furent inutiles : à l'ouverture de son corps, on trouva un morceau de chair de mouton arrêté à l'entrée du larynx, et fermant tout passage à l'air dans cet organe.

Quelquefois un enfant vient au monde et ne donne aucun signe de vie. Quand les circonstances

de l'accouchement font présumer qu'il n'a souffert aucune lésion organique décidément mortelle, on doit le regarder comme asphyxié par foiblesse, lui prodiguer tous les secours conseillés en pareil cas, et surtout pousser de l'air dans les poumons, avec un chalumeau mis dans la bouche ou dans les narines. C'est ainsi que le prophète Élisée ressuscita le fils de la Sunamite, comme il est dit dans le deuxième livre des rois, au quatrième chapitre.

LXXXIV. *De certains phénomènes de la respiration, tels que les soupirs, les pleurs, le bâillement, l'éternument, la toux, le hoquet, le rire, etc., etc.* Lorsque l'imagination est vivement occupée d'un objet, que les fonctions vitales languissent, le principe de vie semble abandonner tous les organes, pour se concentrer dans ceux qui participent davantage à l'affection mentale. Qu'un amant plongé dans de douces rêveries pousse par intervalles de longs soupirs, le Physiologiste ne voit dans cette expression du desir, qu'une longue et forte inspiration, par laquelle les poumons amplement dilatés permettent au sang, qui s'étoit accumulé dans les cavités droites du cœur, un passage facile dans les cavités gauches de cet organe. Cette grande inspiration, à laquelle succède une expiration assez prompte, que fréquemment le gémissement accompagne, devient nécessaire, parce que les mouvemens de la respiration, progressivement ralentis, ne suffisent plus à la dilatation du tissu pulmonaire.

Les pleurs diffèrent du soupir, seulement parce que l'expiration est longue, mais entrecoupée, c'est-à-dire, partagée en plusieurs périodes distinctes.

Le bâillement s'effectue par un mécanisme analogue. Nul symptome plus sûr de l'ennui; affection désagréable, qui, pour parler le langage de Brown, peut être regardée comme une puissance *asthénique* ou débilitante. Les muscles inspirateurs affoiblis, ne dilatent qu'avec peine le thorax; les poumons resserrés, sont difficilement perméables au sang, qui stagne dans les cavités droites du cœur, et produit une sensation incommode, que l'on fait cesser, en faisant une longue et forte inspiration : on favorise l'entrée d'une grande quantité d'air, en ouvrant largement la bouche par l'écartement des deux mâchoires. L'on bâille aux approches du sommeil, parce que les puissances inspiratrices, graduellement affoiblies, ont besoin d'être réveillées par intervalles. On bâille également quand on s'éveille, afin de monter les muscles du thorax au degré convenable à la respiration toujours plus lente, plus rare et plus profonde durant le sommeil que pendant la veille.

Pendant tout le temps que le bâillement dure, la perception des sons est moins distincte; l'air, qui se précipite dans la gorge, se porte jusque dans la caisse par la trompe d'Eustache, et ébranle en sens contraire la membrane du tympan. La mémoire du soulagement que procure la longue inspiration qui constitue le bâillement, le souvenir

du bien-être qui succède à l'oppression que l'on éprouvoit auparavant, nous portent involontairement à répéter cet acte toutes les fois qu'une autre personne l'exécute devant nous.

L'éternument consiste en une forte et violente expiration, dans laquelle l'air sortant avec rapidité, va heurter les parois anfractueuses des fosses nasales, et occasionne un bruit remarquable. L'irritation de la membrane pituitaire détermine sympathiquement cet effort vraiment convulsif des muscles de la poitrine, et principalement du diaphragme.

La toux ressemble beaucoup à l'éternument, et n'en diffère qu'en ce que les expirations sont plus courtes et plus fréquentes. Et de même que, dans l'éternument, l'air balaie la surface pituitaire et enlève les mucosités qui peuvent y être attachées, il entraîne, dans la toux, celles qui se trouvent dans les bronches, la trachée-artère, et font la matière des crachats. Les violens efforts de la toux dans le catharre pulmonaire, l'éternument qui accompagne le coryza, prouvent bien que les actions de l'économie animale ne sont point dirigées par un principe intelligent, puisque cet agent ne se méprendroit point ainsi sur les moyens de faire cesser la maladie, et ne susciteroit pas des mouvemens qui ne peuvent, au lieu de l'enlever, qu'augmenter l'irritation et l'inflammation déjà existantes.

Le rire n'est qu'une suite d'inspirations et d'ex-

pirations, très-courtes et très-fréquentes. Dans le hoquet, l'air rapidement attiré, entre avec peine dans le larynx, à cause du resserrement spasmodique de la glotte; chassé avec violence, il heurte avec force les côtés de cette ouverture; de là le bruit particulier qui l'accompagne.

Nous expliquerons ailleurs le mécanisme de la succion, de l'anhélation, et des efforts par lesquels les muscles de la poitrine fixent les parois de cette cavité, afin qu'elle puisse servir de point d'appui pour l'action des autres muscles du tronc et des membres.

La respiration sert encore à la formation de la voix; mais nous traiterons, dans un chapitre séparé, de ce son et des différentes modifications dont il est susceptible.

LXXXV. *Transpiration cutanée.* Une vapeur abondante exhale continuellement de toute la surface du corps, et porte le nom de transpiration insensible, lorsque, réduite en gaz par l'air qui la dissout, elle échappe à notre vue, tandis qu'on l'appelle sueur, quand, plus abondante, elle coule sous forme liquide. La sueur ne diffère donc de la transpiration insensible que par l'état sous lequel elle se présente, et il suffit, pour la produire, que l'air ne puisse vaporiser cette dernière, soit que la peau en secrète davantage que de coutume, soit que l'atmosphère, trop humide, soit trop peu dissolvante. La transpiration insensible s'échappe sans cesse par les innombrables porosités

dont sont criblées les parois des artérioles qui se distribuent dans les tégumens ; elle suinte dans les interstices des écailles épidermoïques : la couche d'air qui enveloppe habituellement notre corps, s'en charge et l'emporte à mesure qu'elle se renouvelle. La plus grande ressemblance existe entre la transpiration cutanée et la transpiration pulmonaire ; toutes deux sont de simples exhalations artérielles ; et la membrane muqueuse qui tapisse l'intérieur des voies aériennes, n'est autre chose que la peau qui s'est prolongée dans ces organes en même temps que dans le tube digestif. La surface, d'où s'exhale la transpiration cutanée est un peu moins grande que celle d'où s'élève la transpiration pulmonaire, puisqu'on ne l'évalue qu'à quinze pieds carrés dans un homme de moyenne stature. Ces deux sécrétions se remplacent mutuellement ; l'augmentation de l'une entraîne assez constamment une diminution sensible dans la quantité de l'autre. Enfin, la membrane muqueuse du conduit intestinal, outre les mucosités qu'elle secrète, exhale un liquide qui augmente beaucoup de quantité, lorsque la transpiration cutanée languit, comme le prouvent les diarrhées séreuses, si souvent occasionnées par la transpiration supprimée. Cependant il faut avouer que, malgré ces analogies de structure et d'usages entre la peau et les membranes muqueuses, il existe une liaison peut-être encore plus étroite, entre son action et celle des organes secrétoires de l'urine : on

a de tout temps observé que lorsque ce dernier liquide est moins abondant, il sort par la peau une plus grande quantité de fluides, *et vice versâ*.

Si l'on examine, à l'aide d'un microscope, le corps nu, exposé dans l'été aux rayons d'un soleil ardent, il paroît enveloppé d'un nuage vaporeux, qui se dissipe en s'écartant de la surface. Et si le corps est au devant d'un mur récemment blanchi, l'œil aperçoit facilement l'ombre produite par cette émanation. On peut encore s'assurer de l'existence de la transpiration par l'expérience suivante : Approchez, à la distance d'une ligne, le bout d'un doigt, d'une glace, ou de tout autre corps bien poli, bientôt la surface en est ternie par une vapeur condensée en gouttelettes extrêmement fines, qui se dissipent lorsqu'on retire le doigt. On s'assure, de cette manière, que la transpiration est plus ou moins abondante dans les différentes parties de la surface du corps, puisque le dos de la main, présenté à une glace, ne la couvre d'aucune vapeur.

Aucune fonction de l'économie animale n'a été le sujet de plus de travaux, n'a exercé le zèle de médecins, plus exacts à la fois et plus infatigables, que la secrétion dont nous parlons. Depuis Sanctorius, qui, au commencement du dix-septième siècle, publia, dans un ouvrage immortel (*Medicina statica*), le fruit de trente années d'expériences, suivies avec une patience qui trouvera peu

d'imitateurs, jusqu'à Lavoisier, qui, conjointement avec Séguin, examina de nouveau la transpiration insensible, en s'aidant des secours que lui fournissoit la chimie perfectionnée; on trouve Dodart, qui, en 1668, communiqua à l'Académie des Sciences, nouvellement fondée, le résultat de ses observations faites à Paris sous un climat différent de celui de Venise, patrie de Sanctorius; Keil, Robinson et Rye, qui répétèrent les mêmes expériences en Angleterre et en Irlande; Linnings, qui fit les siennes dans la Caroline méridionale, et plusieurs autres savans non moins recommandables, tels que Gorter, Hartman, Arbuthnot, Takenius, Winslow, Haller, etc., qui, tous, ont eu pour but de déterminer plus exactement, que ne l'avoit fait Sanctorius, les différences que la transpiration peut offrir, suivant le climat, la saison de l'année, l'âge, le sexe, l'état de santé ou de maladie, l'heure de la journée, et l'abondance des autres secrétions.

Selon Sanctorius, de huit livres d'alimens solides et liquides, pris en vingt-quatre heures, cinq se dissipent par la transpiration, et trois seulement par les excrémens et les urines. Haller accuse ce calcul d'exagération. Cependant Dodart l'avoit porté plus loin encore, en disant que le rapport de la transpiration aux excrémens solides étoit comme 7 : 1.

En France, et sous les zones tempérées, la quantité de la transpiration insensible ne diffère

guère de celle des urines : on peut l'estimer de deux à quatre livres dans l'espace de vingt-quatre heures. On transpire plus en été qu'en hiver, saison pendant laquelle on urine aussi davantage. La transpiration, comme toutes les autres secrétions, est aussi moindre pendant le sommeil que durant la veille, dans la vieillesse que dans l'enfance, chez les individus foibles, et par un temps humide, que dans des circonstances opposées.

On peut dire que la transpiration est en raison composée de la force avec laquelle le cœur projette le sang dans les artérioles capillaires, de l'énergie vitale de l'organe cutané, et de la faculté plus ou moins dissolvante de l'atmosphère. Les hommes les plus forts et les plus robustes, sont aussi ceux qui transpirent davantage : certaines portions de la peau transpirent plus que d'autres ; c'est ce que l'on voit à la paume des mains et à la plante des pieds, aux creux des aisselles, etc. Lorsque l'air est chaud, sec, et fréquemment renouvelé, l'on perd plus par la peau ; et le besoin de se restaurer par des alimens solides ou liquides, est plus impérieux et se fait plus fréquemment sentir. On sait qu'il suffit, en été, de passer du soleil à l'ombre pour suer abondamment. Jamais l'on ne se met plus aisément en sueur, que lorsqu'on se livre à quelque exercice, dans les jours d'été ; lorsqu'aux approches d'un orage, l'atmosphère, chargée de vapeurs, échauffée par les rayons d'un soleil qui se montre par intervalles environné de

nuages, ne peut dissoudre la matière de la transpiration insensible.

La sueur peut remplacer la transpiration, sans que la peau secrète davantage; il suffit, pour cela, que l'air soit humide et peu renouvelé. Cependant, on doit convenir que la sueur est le plus souvent due à l'augmentation de la transpiration insensible, et que la chaleur du lit qui la provoque, agit en excitant les forces des organes circulatoires et l'énergie du système cutané. Les sueurs affoiblissent; effet que ne produit guère la transpiration insensible. Une sueur excessive jette celui qui l'éprouve dans un prompt épuisement : c'est ainsi que, dans la fiévre hectique, la *suette* et autres affections non moins formidables, elle est la cause évidente d'une consomption presque toujours mortelle.

La matière de la transpiration insensible et de la sueur, est en grande partie aqueuse. Assez analogue à l'urine, elle tient en dissolution plusieurs sels, les débris volatilisés de la substance animale; quelquefois même des acides, comme dans le cas où le cit. Berthollet y reconnut l'acide phosphorique, chez les enfans vermineux, les femmes enceintes, les nourrices, dans lesquelles le corps exhale une odeur manifestement acide. Enfin, elle peut contenir de l'ammoniaque : l'odorat, dans certaines circonstances, indique la présence de cet alkali dans les sueurs ou dans la transpiration.

La couche d'air, au milieu de laquelle notre

corps est habituellement plongé, n'a pas seulement pour usage de dissoudre la vapeur aqueuse qui s'en élève; plusieurs Physiologistes conjecturent, avec beaucoup de vraisemblance, que l'oxigène de l'atmosphère peut se combiner avec le carbone du sang apporté à l'enveloppe commune par les nombreux vaisseaux qui s'y rendent, aussi bien qu'avec la gélatine qui forme la substance du réseau muqueux de Malpighi.

Les expériences de Jurine, du chevalier de Tingry et de quelques autres physiciens, prouvent qu'il y a production continuelle d'acide carbonique à la surface de la peau; en sorte qu'on peut la regarder comme un organe supplémentaire à ceux de la respiration; et sous ce point de vue, on peut lui comparer les membranes muqueuses qui en émanent, et qui sont en contact avec l'air atmosphérique qui pénètre dans les forces nasales et le conduit intestinal qu'elles tapissent.

La transpiration est encore, comme nous l'avons dit ailleurs, un puissant moyen de refroidissement, à l'aide duquel la nature maintient le corps vivant dans un degré de chaleur uniforme. L'eau qui s'exhale de toute la surface du corps, lui enlève, en se vaporisant, une grande quantité de calorique; et l'on observe que toute cause qui augmente le dégagement de ce principe, produit en même temps un accroissement proportionnel dans la transpiration cutanée et pulmonaire : en sorte qu'un équilibre constant étant maintenu en-

tre sa production et sa perte, la chaleur animale doit toujours rester à peu près la même.

Enfin, les extrémités des nerfs qui se terminent dans les organes de nos sensations, sont toutes humectées par une liqueur plus ou moins abondante, qui les maintient dans l'état de mollesse favorable à l'exercice de leurs fonctions. Il étoit également nécessaire que la membrane dans laquelle le sens du toucher réside fût habituellement baignée et ramollie par une humeur qui la traverse dans tous ses points. Cet usage de la transpiration insensible n'est pas moins important à apprécier que les précédens, sur lesquels l'attention des Physiologistes s'est principalement arrêtée.

CHAPITRE V.

Des Secrétions.

LXXXVI. *Des liqueurs animales.* L'ancienne distinction des liqueurs animales en *recrémentitielles*, *excrémentitielles* et *excrémento-recrémentitielles*, établie d'après les usages auxquels elles sont destinées, est préférable à celles qu'on a voulu lui substituer, et dans lesquelles on se propose de les classer d'après leur nature.

Les premières restent dans le corps, et sont employées à sa nourriture et à son accroissement : telles le chyle, le sang, la sérosité qui lubréfie la surface de la plèvre, du péritoine et des autres membranes de cette espèce. Les secondes sont rejetées hors de nous, et ne peuvent y séjourner longtemps sans danger : telles l'urine, la matière de la transpiration insensible et de la sueur. Enfin, celles de la troisième classe tiennent des deux précédentes, et sont rejetées en partie hors de nous, tandis qu'une autre portion est retenue, et sert à l'entretien et à la réparation des organes : telles la salive, la bile, les mucosités intestinales, etc. Si l'on se piquoit d'une exactitude scrupuleuse, on regarderoit comme recrémento-excrémentitielles

toutes les humeurs animales. Le chyle et le sang, ces liqueurs éminemment nutritives, sont chargés de parties hétérogenes et excrémentitielles ; l'urine qui, de toutes nos liqueurs, mérite le mieux cette dernière dénomination, contient encore des parties aqueuses, que les lymphatiques absorbent et reportent dans la masse des humeurs, pendant son séjour dans la vessie.

De toutes les divisions modernes, la meilleure est celle du cit. Fourcroy : elle est bien préférable, comme l'a reconnu Vicq-d'Azyr, à celle que Haller a publiée dans sa Physiologie. Le cit. Fourcroy reconnoît six classes d'humeur : 1°. celles qui tiennent des sels en dissolution, telles que la sueur, l'urine ; il les nomme *salines ;* 2°. les fluides *huileux* inflammables, qui ont tous un certain degré de consistance et de concrescibilité ; de ce nombre sont la graisse, le cerumen des oreilles, etc. ; 3°. les liqueurs *savonneuses*, telles que la bile et le lait ; 4°. les humeurs *muqueuses*, comme celles qui lubréfient la surface interne du tube intestinal ; 5°. les humeurs *albumineuses*, parmi lesquelles on doit ranger le sérum du sang ; 6°. les humeurs *fibrineuses*, telles que ce dernier fluide.

A mesure que la chimie animale fait des progrès, les défauts des divisions deviennent de plus en plus sensibles. Enfin, les liquides animaux sont tellement composés, qu'il n'en est aucun qui n'appartienne à la fois à plusieurs ordres, et dans le-

quel l'élément prédominant ne se trouve quelquefois en quantité inférieure à celle d'autres matériaux qui, dans l'état ordinaire, n'en forment qu'une plus foible portion.

LXXXVII. *Du sang.* Le sang est le réservoir ou la source commune des humeurs; mais elles n'existent point dans ce liquide, avec les propriétés qui les caractérisent : on ne les y trouve point toutes formées, à moins que, préparées par les organes secrétoires, elles n'aient été absorbées par les lymphatiques, et rapportées avec la lymphe et le chyle, dans le système circulatoire. Etudions un moment sa nature, malgré que cette connoissance soit plus spécialement du domaine de la chimie. Rouge dans l'homme, dans tous les animaux où il est chaud, et même dans quelques-uns de ceux chez lesquels sa température n'est pas sensiblement différente de celle de l'atmosphère (les poissons et les reptiles); cette couleur, plus ou moins foncée, suivant qu'on l'examine retiré des veines ou des artères, varie, quant à son intensité, dans les divers états de foiblesse ou de force. Il est d'un rouge vif dans les individus pleins d'énergie et de vigueur, pâle et décoloré chez les hydropiques, et dans tous les cas où la constitution est plus ou moins affoiblie. On peut, à sa couleur, juger de toutes ses autres propriétés : sa consistance visqueuse est d'autant plus grande, sa saveur salée d'autant plus marquée, son odeur spécifique et fragrante d'autant plus forte, qu'il est plus co-

loré. Cette couleur est due à la présence d'un nombre prodigieux de molécules globulaires qui roulent et nagent dans un véhicule aqueux et très-fluide. Quand le sang pâlit, la quantité de ces molécules diminue : elles semblent se dissoudre dans les cachexies.

Leur volume, leur figure n'ont pu être déterminées par l'inspection microscopique, seul moyen de les apercevoir. Leuvenhoek, qui a donné l'idée de leur prodigieuse ténuïté, en estimant leur volume à la millionième partie d'un pouce, les croyoit sphériques; Hewson dit qu'elles sont annulaires et percées d'un trou central. D'autres les comparent à une lentille applatie qui, dans son milieu, présenteroit une tache obscure. Du reste, elles sont solides et formées d'un noyau ou point rouge, recouvert par une vésicule membraneuse qui paroît se former et se détruire avec facilité.

LXXXVIII. Retiré de ses vaisseaux et reçu dans un vase, le sang laisse exhaler, en perdant sa chaleur, une vapeur aqueuse, fortement odorante; et, suivant quelques-uns (*Moscati*, *Rosa*, etc.), un gaz auquel il doit toutes ses propriétés vitales, et dont la perte le réduit à l'état de cadavre; ce qui fait que son analyse ne peut fournir des données utiles et applicables à l'explication des phénomènes de la santé et des maladies. Cette odeur, extrêmement forte dans les carnivores, est assez prononcée chez l'homme, surtout dans le sang des artères. Je me rappelle l'avoir conservée pen-

dant tout un jour dans la gorge, après avoir levé un appareil, et arrêté une hémorragie, qui dépendoit du relâchement des ligatures, huit jours après l'opération de l'anévrisme à l'artère poplitée. Si, en l'agitant, on ne prévient sa coagulation, à mesure qu'il se refroidit sa consistance augmente, et, livré au repos, il se sépare en deux parties bien différentes, l'une aqueuse, plus ou moins rougie, plus pesante que l'eau commune, manifestement salée. C'est le sérum, formé d'eau qui tient en dissolution de l'albumine, de la gélatine, de la soude, des phosphates et des muriates de soude, du nitrate de potasse et du muriate de chaux.

Quoiqu'analogue au blanc-d'œuf, le sérum en diffère, parce qu'en se concrétant, il forme une masse moins homogène et moins solide. L'albumine y est manifestement mêlée d'une portion de gélatine transparente et non coagulable par la chaleur. L'avidité de l'albumine pour l'oxigène autorise à présumer qu'à travers les parois très-minces des vésicules aériennes des poumons, le sérum absorbe et s'empare de ce principe, et donne au sang artériel l'état écumeux qui forme une de ses qualités distinctives. Cette oxidation, ainsi que la fixation de calorique qui l'accompagne, augmentent également sa consistance. Cependant elle ne se concrète pas, parce qu'elle est perpétuellement battue et agitée par les forces circulatoires; parce qu'une suffisante quantité d'eau l'étend et la délaye;

parce que la chaleur animale, qui ne s'élève jamais au dessus de 32 à 34 degrés, ne peut solidifier l'albumine, qui ne se prend qu'au 50e (thermomètre de Réaumur); et enfin, parce que le sérum contenant une certaine quantité de soude à nu, qui lui donne la propriété de verdir les couleurs bleues végétales, cet alkali concourt à maintenir la dissolution de l'albumine, qu'il fluidifie, lorsque les acides, l'alkool, ou la chaleur l'ont concrétée.

Au milieu du sérum, et à sa surface, flotte un gâteau rouge, spongieux, solide (*insula rubra*), que l'on sépare par des lavages répétés, en deux parties bien distinctes. L'une est le cruor ou la partie colorante que l'eau entraîne : c'est une albumine plus oxigénée et plus concrescible que celle du sérum; elle tient en dissolution de la soude, ainsi que du phosphate de fer, avec excès de fer.

L'autre est une substance solide, fibrineuse, qui, blanchie par des lotions multipliées, présente l'aspect d'un feutre, dont les filamens entre-croisés, sont extensibles et très-élastiques. On donne le nom de *fibrine* à cette troisième partie du sang. Elle est d'une nature très-semblable à la fibre musculaire, et distillée, donne, comme elle, une grande quantité de carbonate ammoniacal. La fibrine n'existe point dans le sang sous sa forme solide, en aussi grande proportion qu'on pourroit le croire. Elle ne fait réellement que de 20 à 48 millièmes de la masse totale : lorsque le sang est hors de ses

vaisseaux, l'albumine la plus animalisée se concrète par le repos, et augmente beaucoup la quantité de la fibrine.

LXXXIX. Si l'on traite le sang par le feu, qu'on le calcine, qu'on le pulvérise, et qu'on présente à cette substance ainsi porphyrisée, une pierre d'aimant, l'attraction magnétique y demontre la présence du fer. Les auteurs sont peu d'accord sur la quantité de ce métal que le sang peut contenir. Menghini pense qu'il en fait la centième partie; d'autres soutiennent que sa proportion est de 1, à 503 : ce qui porte à croire que ce principe constituant du sang, comme les matériaux de tous nos liquides, peut varier en quantité, suivant une foule de circonstances.

Blumembach observe, avec justesse, que l'on ne trouve du fer que dans le sang calciné; qu'il n'en présente point si on l'abandonne à une lente dessication. Cette particularité ne doit plus surprendre, depuis que le citoyen Fourcroy a fait voir que le fer existoit dans le sang combiné avec l'acide phosphorique, et formoit avec cet acide un phosphate de fer, avec excès de base. Ce sel se décompose par la calcination; le fer reste à nu, et devient attirable à l'aimant. Les Physiologistes regardent le fer oxidé et existant dans le sang, comme la cause de la coloration de ce liquide.

Aujourd'hui, on doit reconnoître que sa couleur rouge est due à la présence du phosphate de fer qui, arrivé blanc dans le sang, avec le chyle

qui lui sert de véhicule, y trouve la soude à nu qui le dissout et le colore, et à l'oxidation de la portion métallique qui se trouve en excès dans ce sel. C'est dans cette dissolution du phosphate de fer par la soude, dans l'oxidation du fer excédant, et dans l'absorption de l'oxigène par l'albumine, pendant l'acte respiratoire, que consiste principalement l'*hématose* ou la *sanguification*, dont les poumons sont les principaux organes.

La proportion respective des trois parties en lesquelles le sang se sépare spontanément, est très-variable. Le sérum peut former, depuis la moitié jusqu'aux trois quarts du liquide; la partie colorante et la fibrine sont, l'une et l'autre, en quantité inverse de la sérosité; et l'on observe que plus la couleur du sang est éclatante et vermeille, plus la proportion de la partie fibreuse est considérable. Le sang pâle, aqueux, décoloré d'un hydropique, contient peu de fibrine. Dans la fièvre putride ou adynamique, maladie dans laquelle la saignée est, comme on sait, formellement contre-indiquée, j'ai vu quelquefois le sang, peu riche en fibrine, et très-lent à se coaguler: sa texture paroissoit ressentir l'atteinte qu'avoient reçu si évidemment les organes musculaires. Dans les maladies inflammatoires, au contraire, la force plastique du sang est augmentée; la fibrine forme une masse plus considérable; l'albumine elle-même se coagule spontanément, et forme une *couënne* au-dessus du *sérum*, toujours moins abondant.

XC. *Des altérations du sang.* Non seulement les humeurs s'altèrent, changent de composition, de qualités et de nature, lorsque l'action des solides éprouve elle-même quelque altération ; mais encore le système absorbant peut introduire dans la masse de nos liquides, des principes hétérogènes, source évidente de plusieurs maladies. C'est de cette manière que se transmettent tous les principes de contagion, les virus de la petite vérole, de la syphilis, de la peste, etc. C'est ainsi qu'à la longue, l'usage habituel des mêmes alimens produit dans nos humeurs une *crâse*, ou composition particulière, laquelle a, sur les solides organisés, une influence qui peut s'étendre jusqu'au moral.

La diète purement végétale porte dans le sang, selon Pythagore, des principes doux et tempérés; ce fluide excite modérément les organes, et cette mesure, dans l'excitation physique de l'individu, rend pour lui plus facile l'observation des lois de la tempérance, source première de toutes les vertus. Ces observations de l'ancienne philosophie sur l'influence du régime, ont sans doute conduit leurs auteurs à des résultats exagérés ; mais on ne doit point non plus les regarder comme tout à fait dépourvues de fondemens solides. Les espèces carnivores se distinguent par leur force, leur courage, leur turbulence, leur férocité ; les peuples sauvages et chasseurs, qui se nourrissent de chairs crues, sanglantes et palpitantes, sont les plus féroces des hommes ; et parmi nous, au milieu de ces scènes

d'horreur dont nous avons été longtemps témoins et victimes, on a remarqué que les bouchers figuroient comme principaux acteurs dans les massacres et dans tous les actes de barbarie et d'atrocité. Je sais bien qu'on a expliqué ce fait constant, en disant que l'habitude du sang et du meurtre des animaux, les avoit accoutumés à verser le sang des hommes; mais sans rejeter cette cause morale, qui est très-réelle, je pense qu'on doit y ajouter, comme cause physique, l'usage journalier et abondant des substances animales, l'air chargé d'émanations de la même espèce, au milieu duquel ils vivent, qui les pénètre et contribue à leur donner un embonpoint, quelquefois excessif.

La plasticité, la concrescibilité du sang diminuant dans toutes les maladies asthéniques, ou par débilité, telles que les fièvres putrides, le scorbut, deux causes doivent être assignées aux hémorragies qui surviennent dans ces maladies, savoir, le relâchement des vaisseaux et la dissolution du liquide. Dans le scorbut, le tissu des capillaires est relâché, ses mailles agrandies, le sang passe rouge dans ces vaisseaux, transsude à travers leurs parois et forme les taches scorbutiques. J'ai vu quelquefois ces ékimoses ou transsudations sanguines cutanées s'étendre à la peau de tout le membre inférieur. Les pétéchies, dans la fièvre putride, se forment de la même manière et dépendent également du relâchement des petits vaisseaux, et de la plus grande liquéfaction du sang dont les molé-

cules sont moins cohérentes et s'abandonnent à une disgrégation plus facile.

J'ai fait, dans l'été de l'an neuf, l'amputation du bras à un vieillard sexagénaire, pour un ulcère rongeant et variqueux qui, depuis trente années, occupoit une partie de la surface de l'avant-bras, et se prolongeoit jusqu'au coude. Tous les assistans remarquèrent que le liquide qui sortoit des artères étoit bien moins rouge que celui que fournissoient les mêmes vaisseaux sur un jeune homme à qui la cuisse venoit d'être amputée pour une carie scrophuleuse de la jambe; et que le sang veineux étoit totalement dissous, violacé et semblable à une teinture légère de bois de Brésil. Ce sang ne se coagula point, comme celui du jeune sujet; on le vit se liquéfier, et se résoudre en une sérosité chargée de quelques grumeaux peu colorés.

Ceux qui ont cherché, dans les altérations du sang et des liquides, la cause de toutes les maladies, sont tombés dans des erreurs aussi graves que les solidistes outrés, qui professent que toute maladie naît du dérangement d'action dans les solides, et que toute altération des humeurs est consécutive à ce dérangement. Les partisans de la médecine humorale ont, certainement, été trop loin; ils ont admis dans les liquides animaux, des états d'*acidité*, d'*alkalescence*, d'*acrimonie*, etc., dont rien ne peut prouver l'existence. Les solidistes ont été également au-delà de la vérité en disant, que toute altération primitive des liquides étoit imaginaire,

et que la médecine humorale n'avoit aucune base certaine. *Stahl* rapporte (1) que le sang d'une jeune femme qu'on saigna pendant un paroxisme d'épilepsie, étoit absolument coagulé, comme si le liquide eût partagé la roideur des organes musculaires. Quelques auteurs disent avoir vérifié cette observation; mais je n'ai jamais pu apercevoir de différence sensible entre le sang d'un épileptique et celui d'un autre individu du même tempérament, du même âge, soumis au même régime; et remarquez que, pour faire une comparaison sûre de nos humeurs, il faut que tout, dans les individus qui les fournissent, soit semblable, à l'exception de la différence que l'on veut apprécier. En effet, le sang n'a pas exactement le même aspect, ne se coagule point de la même manière, lorsqu'on le tire d'un enfant, d'une femme, d'un vieillard, d'un homme qui vit dans l'abstinence, d'un individu qui use d'une nourriture abondante, etc.

A la suite des altérations du sang, on pourroit placer celles dont sont susceptibles les humeurs qui en émanent, noter l'aspect le plus souvent jaunâtre, mais quelquefois aussi verdâtre, porracé et même noirâtre, sous lequel se présente la bile plus ou moins amère; la limpidité des urines qui passent, sans odeur, sans couleur, sans saveur, à la suite d'une vive frayeur, ou dans l'accès convulsif des femmes vaporeuses, la fétidité,

(1) *Theoria medica vera*, pag. 678.

la viscosité de la salive, quand le mercure affecte les glandes salivaires; l'état laiteux de la sérosité qui lubréfie les parois de l'abdomen et les viscères qui y sont renfermés, à la suite des inflammations du péritoine; altérations qui dépendent presque toujours d'un dérangement dans l'action de l'organe secréteur, et quelquefois aussi de la disposition générale des humeurs; car une glande ne peut secréter un liquide doué des qualités qui le caractérisent, qu'autant que le sang lui en fournit les matériaux, et qu'elle est en même temps disposée à en opérer le mélange convenable. Nous traiterons, à l'article des secrétions accidentelles, de quelques-uns de ces vices des humeurs dépendans de la dépravation des organes secrétoires.

XCI. *De la transfusion du sang.* Au milieu des disputes que fit naître la découverte de la circulation, quelques médecins conçurent l'idée de renouveler en entier la masse des humeurs dans les individus chez lesquels on les supposoit altérées, en remplissant leurs vaisseaux du sang d'un animal ou de celui d'une autre personne bien portante. Richard Lower, connu par son traité du cœur, l'exécuta le premier sur des chiens, en 1665. Deux années plus tard, la transfusion fut faite à Paris sur des hommes; l'on en conçut d'abord la plus haute espérance, on crut que, par ce procédé nouveau, auquel on donna le nom de *chirurgie transfusoire*, tous les remèdes alloient devenir inutiles; qu'il suffiroit désormais, pour guérir les

maux les plus graves et les plus invétérés, de faire passer le sang d'un homme vigoureux et sain dans les veines des malades : on alla même plus loin, et réalisant en espoir la fontaine fabuleuse de Jouvence, on ne se promettoit rien moins que de rajeunir les vieillards par le sang des jeunes, et de perpétuer ainsi la durée de la vie. Toutes ces brillantes chimères ne tardèrent pas à s'évanouir. Quelques hommes soutinrent l'expérience, sans en éprouver aucun bien remarquable, d'autres furent agités d'un délire furieux; un jeune garçon de quinze ans devint stupide après deux mois d'une fiévre aiguë. L'autorité publique intervint et défendit ces entreprises dangereuses.

Les expériences relatives à la transfusion du sang furent répétées sans succès à l'académie des sciences; Perrault y combattit cette nouvelle méthode, et prouva qu'il étoit bien difficile qu'un animal s'accommodât du sang d'un autre animal; que ce liquide, quoiqu'en apparence semblable à lui-même dans un individu du même âge, différoit autant que les traits de leur visage, leur caractère, etc.; qu'ainsi on introduisoit un liquide étranger, qui, portant aux organes une irritation à laquelle ils ne sont point accoutumés, devoit susciter mille désordres dans leur action; que si l'on oppose, ajoute ce médecin judicieux, l'exemple des greffes, où le suc d'un arbre en nourrit un autre de différente espèce, il est aisé de répondre que la végétation ne dépend ni d'un si grand ap-

pareil de mécanique, ni d'une mécanique si fine que la nutrition des animaux, et qu'on peut bâtir une cabane avec toutes sortes de pierres prises au hasard, au lieu que, pour un palais, il faut des pierres taillées exprès, de sorte qu'une pierre destinée à une voûte, ne peut servir ni à un mur, ni même à une autre voûte (1).

On pourroit, au moyen d'un tube recourbé, faire passer, avec facilité, le sang artériel d'un animal dont on ouvriroit la carotide, dans la veine saphène d'un homme, dans la jugulaire interne, ou dans quelqu'une des veines sous-cutanées de l'avant-bras; mais les expériences sur les animaux vivans, font présumer qu'il seroit extrêmement difficile de le pousser dans les artères. Ces vaisseaux, pleins de sang pendant la vie, résistent à une distention ultérieure. Les capillaires qui les terminent se crispent, se resserrent et refusent de se laisser pénétrer par un fluide qui ne les affecte pas suivant leur mode de sensibilité. C'est ce qu'a expérimenté le professeur Buniva. Il a vu que les vaisseaux d'un veau vivant n'admettent facilement le fluide qu'on y pousse, qu'au moment où on tue l'animal, en déchirant la partie supérieure de la moëlle épinière. On a cherché à utiliser les tentatives sur la transfusion, en réduisant ce procédé à l'injection des substances médicamenteuses dans les veines. Il est remarquable qu'au moment où

(1) Académie royale des Sciences, 1667. Hist. page 37.

l'on injecte un liquide dans les veines d'un animal, celui-ci exécute des mouvemens de déglutition, comme si la substance étoit prise par la bouche. Tous ces essais sont trop peu nombreux et trop peu authentiques pour qu'on puisse les étendre aux hommes. Mais tout porte à croire que, malgré les plus grands ménagemens, on exposeroit la vie de ceux qui voudroient bien s'y soumettre. Il est donc à la fois humain et prudent de s'en abstenir.

XCII. *Secrétions.* On a dit trop généralement, que les organes reçoivent, du sang que les artères leur apportent, les matériaux des liqueurs qu'ils en séparent. Nous avons vu que le foie faisoit, à cette règle générale, une exception remarquable. Les mamelles paroissent également s'y soustraire, et recevoir les élémens laiteux des lymphatiques si nombreux qui entrent dans leur structure (1).

On peut donc dire que les principes de nos liquides peuvent être également fournis, par les vaisseaux de toute espèce, aux organes qui les élaborent. Le mot *secrétion*, quelle que soit son étymologie, exprime cette fonction par laquelle un organe sépare du sang les matériaux d'une liqueur qui n'existe point dans ce fluide avec ses propriétés caractéristiques. On ne doit donc pas entendre, par secrétion, la simple séparation

(1) *Voyez* l'article de la Lactation.

d'une liqueur préexistante au travail de l'organe qui la prépare.

XCIII. Les différences des liqueurs secrétées sont visiblement liées à celles que présentent les appareils organiques employés à leur confection. Ainsi, l'exhalation artérielle qui se fait dans toute l'étendue des surfaces intérieures et entretient leur contiguité, donne une sérosité albumineuse, qui n'est autre chose que le sérum du sang, foiblement altéré par l'action peu énergique d'un appareil d'organisation très-peu compliquée. L'analyse de l'eau des hydropiques, qui n'est autre chose que la sérosité qui transsude perpétuellement de la surface des membranes séreuses, comme la plèvre et le péritoine, a fait voir que cette liqueur avoit, avec la sérosité du sang, la plus forte ressemblance, et qu'elle n'en différoit que par les proportions variables de l'albumine et des différens sels qu'elle tient en dissolution.

Cette première espèce de secrétion, cette transsudation perspiratoire, sembleroit donc n'être qu'une simple filtration d'une liqueur toute formée dans le sang, à travers les porosités des artères. On doit néanmoins y reconnoître l'action propre des membranes, dont elle lubréfie continuellement la surface. Sans cette action, le sérum resteroit uni aux autres parties constituantes du liquide, trop chaud et trop agité pour que ses parties puissent se séparer spontanément. Le terme d'exhalation, sous lequel on désigne cette secrétion, donne une

idée fausse; car l'exhalation, phénomène purement physique, et qui exige l'air pour dissoudre le fluide qui s'exhale, ne peut avoir lieu entre des surfaces absolument contiguës, et qu'aucun intervalle ne sépare. Le caractère de ce mode de secrétion est le défaut de tout intermédiaire entre le vaisseau afférent et le conduit excréteur. Les artérioles et les veinules qui entrent dans la structure des membranes, sont à la fois l'un et l'autre.

XCIV. Après la transsudation séreuse, qui n'exige qu'une organisation très-simple, vient la secrétion qu'opèrent les cryptes, les follicules glanduleux, les lacunes muqueuses. Chacune de ces petites glandes, que les membranes qui tapissent l'intérieur des voies digestives, aériennes et urinaires, contiennent dans leur épaisseur, et qui, agglomérées, forment les amygdales, les aryténoïdes, etc., peut être comparée à une petite bouteille dont le fond est arrondi, et le goulot très-court : les parois membraneuses de ces cryptes vésiculaires reçoivent une grande quantité de vaisseaux et de nerfs. C'est à l'action particulière dont ces parois sont douées que doit être rapportée la secrétion des mucosités que ces glandes fournissent. Moins liquides, plus visqueux que la sérosité qui est le produit du premier mode de secrétion, ces liquides muqueux contiennent plus d'albumine et de sels, diffèrent davantage du sérum du sang, et sont d'une nature plus excrémentitielle.

Le fond de ces glandules utriculaires est tourné vers les parties auxquelles les membranes muqueuses adhèrent; leur bouche ou goulot s'ouvre à la surface contiguë de ces membranes. Plus ou moins larges ou évasés, ces espèces de conduits excréteurs, toujours très-courts, se réunissent quelquefois, se confondent et s'ouvrent ensemble à l'intérieur des cavités. Ces orifices communs, par lesquels plusieurs glandes muqueuses se dégorgent, sont faciles à apercevoir sur les amygdales, vers les lacunes muqueuses du rectum et de l'urètre, à la base de la langue, etc. La liqueur albumineuse, qui est versée à l'intérieur de ces cryptes glandulaires, séjourne quelque temps dans leur cavité, et s'épaissit par l'absorption de ses parties les plus fluides; car il entre aussi des lymphatiques dans la texture de leurs parois. Lorsque les surfaces qu'elles garnissent ont besoin d'être humectées, la petite poche se contracte et vomit, en quelque manière, la liqueur dont elle est remplie. La secrétion et l'excrétion sont favorisées par l'irritation que la présence de l'air, des alimens ou des urines, occasionne; par la compression que ces matières exercent; et enfin, par les contractions péristaltiques des plans musculeux auxquels les membranes muqueuses adhèrent dans toute l'étendue du tube digestif.

XCV. Les liquides, très-differens du sang, exigent, pour leur secrétion, des organes dont la structure est plus composée; on nomme ces organes

glandes *conglomérées*, pour les distinguer des glandes lymphatiques auxquelles on a assigné la dénomination de *conglobées*. Ces glandes sont des masses viscérales formées d'un assemblage de nerfs et de vaisseaux de toutes espèces, disposés par paquets et réunis par un tissu cellulaire. Une membrane propre ou empruntée de celles qui tapissent les cavités qui les renferment, en revêt l'extérieur et les isole des organes qui les avoisinent.

L'arrangement intime des diverses parties qui entrent dans la composition des glandes secrétoires, la manière dont les artères, les veines et les nerfs s'y comportent, et suivant laquelle les lymphatiques et les conduits excréteurs en naissent, a été le sujet de discussions interminables, et la base des anciennes théories physiologiques. On peut réduire aux choses suivantes ce qu'il y a de plus avéré sur ce sujet.

La disposition respective des parties similaires qui entrent dans la structure des glandes, et forment leur substance propre (*parenchyme*), est différente dans chacune d'elles : ce qui explique les différences qu'elles présentent sous le double rapport de leurs propriétés et de leurs usages.

Les artères ne se continuent pas immédiatement avec les conduits excréteurs, comme le disoit Ruisch; il n'existe pas non plus des glandes intermédiaires entre ces vaisseaux, ainsi que le pensoit Malpighi; il paroît plus probable que chaque glande a son tissu cellulaire ou parenchymateux, dans les

aréoles duquel les artères versent les matériaux du liquide qu'elle confectionne ou prépare, en vertu d'une force qui lui est propre, et qui fait son caractère distinctif. Des parois de ces cellules naissent les lymphatiques et les conduits excréteurs; et ces deux espèces de vaisseaux absorbent, les uns, le liquide secrété qu'ils portent dans les réservoirs où il s'accumule; tandis que les autres reprennent la partie que l'action de l'organe n'a pu complétement élaborer, ou le résidu de la secrétion.

XCVI. *Secrétions accidentelles*. Si l'on vouloit étendre l'idée que fait naître le terme *secrétion*, on pourroit dire que tout s'opère par la voie des secrétions dans l'économie vivante. Qu'est la digestion, sinon la secrétion ou la séparation de la partie chyleuse ou nutritive des alimens, de leur portion fécale ou excrémentitielle? Les absorbans lymphatiques ne concourent-ils pas à cette secrétion? ne peuvent-ils pas être considérés comme les conduits excréteurs de l'organe digestif, qui agit sur les alimens de la même manière qu'une glande secrétoire sur le sang qui contient les matériaux de la liqueur qu'elle doit élaborer? La respiration n'est, ainsi que nous l'avons vu, qu'une double secrétion que le poumon opère d'une part, de l'oxigène contenu dans l'air atmosphérique; et d'autre part, de l'hydrogène et du carbone, de l'eau et des autres principes hétérogènes dont le sang veineux est chargé; et comme nous le prou-

verons dans le chapitre qui suit, la nutrition n'est elle-même qu'un mode particulier de secrétion différent dans chaque organe. Ce n'est donc que par une suite de séparations ou d'analyses souvent très-délicates et très-compliquées, que les organes parviennent à faire passer les corps étrangers à un tel état de composition qu'ils puissent s'en réparer et s'en accroître.

Tout autorise à croire que les phénomènes des sensations et des mouvemens, au moyen desquels l'homme établit, avec tout ce qui l'entoure, les rapports nécessaires à son existence, sont le résultat des secrétions dont le sang fournit également les matériaux préparés par le cerveau, par les nerfs et par les muscles, etc. Le végétal sépare de la terre, dans laquelle ses racines sont répandues, les sucs qui lui conviennent; ces sucs forment la séve qui, filtrée dans une multitude de canaux, fournit aux diverses secrétions dont les produits sont les feuilles, les fleurs, les fruits, des gommes, des huiles essentielles, des acides. Tous les corps organisés sont donc autant de laboratoires dans lesquels de nombreux instrumens exercent, spontanément ou d'eux-mêmes, des compositions, des décompositions, des synthèses, des analyses, qui peuvent être considérées comme autant de secrétions faites aux dépens d'une humeur commune.

Si nous particularisons davantage notre sujet, et si nous ne considérons que l'homme, principal et presque unique objet de notre étude, nous

voyons que les espèces de secrétions qui peuvent s'opérer en lui, sont extrêmement nombreuses et variées, qu'il suffit d'un changement d'état dans un de ses organes, pour le transformer en sécrétoire d'une humeur nouvelle. C'est ainsi que toute inflammation d'une glande quelconque entraîne le changement de secrétion dans l'organe affecté. Une portion de tissu graisseux atteinte de l'inflammation phlegmoneuse, secrétera, au lieu de graisse, un fluide blanchâtre connu sous le nom de pus. La membrane pituitaire enflammée fournira une mucosité qui, plus abondante et plus liquide, revient par degrés à son état naturel, à mesure que le coryza se dissipe; les membranes séreuses, telles que la plèvre, le péritoine, laisseront exsuder une sérosité plus abondante, plus albumineuse, quelquefois même une lymphe concrescible, d'autres fois, l'inflammation fait adhérer ensemble leurs surfaces contiguës; et comme l'état inflammatoire varie quant à son intensité, la secrétion accidentelle présentera également des qualités variables; ainsi, l'inflammation phlegmoneuse qui doit fournir, lorsqu'elle se termine par suppuration, un fluide blanchâtre, épais, consistant et presque inodore, donnera, si elle manque de vivacité, un pus séreux, sans couleur et sans consistance, etc., etc. C'est par une cause semblable que les vaisseaux sanguins de la matrice évacuent, chez quelques femmes, un sang foncé en couleur, tandis que, chez

d'autres, ils ne laissent couler qu'une sérosité peu ou point sanguinolente.

Le flux menstruel, chez les femmes, est le produit d'une véritable secrétion qu'opèrent les capillaires artériels de l'utérus, de la même manière que ceux de la membrane pituitaire, de la membrane des bronches, de celle de l'estomac, des intestins, de la vessie, etc., laissent transsuder, ou versent abondamment le sang par leurs pores dilatés, lorsqu'un principe d'irritation y a établi son siége, dans les hémorragies nasales, les hémophthisies, les vomissemens de sang, qui n'ont point pour cause la rupture des vaisseaux, produite par une violence extérieure. L'apoplexie elle-même, sanguine ou séreuse, peut être, dans plusieurs cas, rangée au nombre de ces flux secrétoires, dont la matière varie suivant l'activité dont sont animés les capillaires par lesquels ils s'établissent. L'ouverture des cadavres découvre souvent des amas de sang dans les ventricules du cerveau, chez les personnes qui ont succombé à une attaque d'apoplexie; et cependant, l'examen le plus attentif ne peut faire apercevoir le plus léger déchirement, la moindre rupture, soit dans les veines, soit dans les artères de l'intérieur du crâne.

XCVII. Les nerfs qui entrent toujours en plus ou moins grand nombre dans la structure des organes secréteurs, et viennent principalement des grands sympathiques, se terminant de diverses ma-

nières dans leur substance, donnent à chacun d'eux une sensibilité particulière, en vertu de laquelle ils reconnoissent dans le sang que les vaisseaux leur apportent, les matériaux de la liqueur qu'ils doivent préparer, et se les approprient par un choix véritable. En outre, ils les font jouir d'un mode particulier d'activité, dont l'exercice fait subir à ces élémens séparés une composition propre, et imprime au liquide qui en est le produit, des qualités spécifiques, toujours relatives au mode d'action dont il est le résultat. Ainsi, le foie retient les matériaux de la bile contenus dans le sang de la veine-porte, travaille, combine ces matériaux, et en forme la bile, liqueur animale reconnoissable à certaines propriétés caractéristiques qui doivent éprouver quelques variations, suivant que le sang contient, en proportion plus ou moins grande, les élémens qui entrent dans sa préparation, suivant aussi que la glande est plus ou moins bien disposée à les retenir, et à en opérer le mélange plus ou moins intime. Les qualités de la bile dépendant du concours de toutes ces circonstances, doivent présenter autant de différences, que le sang qui en contient les principes et que l'organe hépatique peuvent offrir de variétés relatives à la composition de celui-là et au degré d'activité de celui-ci. De là les altérations du liquide, altérations dont les plus légères, compatibles avec la santé, échappent à l'observateur, tandis que celles qui sont plus complètes et dérangent l'ordre naturel

des fonctions, se manifestent par des maladies dont elles peuvent être regardées comme l'effet, et d'autres fois comme la cause. Ces altérations de la bile (et ce que nous disons ici de la secrétion de ce liquide, peut s'étendre à presque toutes les secrétions qui s'opèrent dans l'économie animale); ces altérations ne sont jamais portées si loin, que la bile devienne méconnoissable; elle conserve plus ou moins ses caractères essentiels et primitifs : jamais elle ne revêt les qualités d'une autre liqueur, et ne ressemble au sperme, à l'urine, à la salive.

L'action des glandes secrétoires n'est pas continuelle; presque toutes sont soumises à des alternatives d'action et de repos; toutes, comme le disoit Bordeu, s'endorment ou se réveillent, lorsqu'une irritation s'exerce sur elles ou à leur voisinage, et détermine leur action immédiate ou sympathique. Ainsi, la salive se secrète en plus grande quantité pendant la mastication; le suc gastrique n'est versé dans l'intérieur de l'estomac que pendant la durée de la digestion stomacale; lorsque l'estomac est vide d'alimens, la secrétion cesse pour s'opérer de nouveau, quand l'introduction d'un nouvel aliment produira l'irritation nécessaire. La bile coule plus abondamment, et la vésicule du fiel se débarrasse de celle qui la remplit, pendant que le duodénum est rempli par la pâte chymeuse, etc.

Lorsqu'un organe secréteur entre en action, il

entraîne dans son mouvement les parties qui l'environnent ou se trouvent dans son atmosphère (Bordeu). On dit qu'une partie est dans le département de telle ou telle glande, quand elle participe au mouvement dont celle-ci est agitée pendant le temps que dure sa secrétion, ou lorsqu'elle remplit des usages relatifs au travail dont cette glande est chargée : ces départemens sont plus ou moins étendus, suivant que l'action des glandes est plus ou moins importante. Ainsi l'on peut dire que la rate et le plus grand nombre des viscères de l'abdomen sont du département du foie, puisqu'il en reçoit le sang qu'il doit élaborer. Le foie est aussi compris dans la sphère d'activité du duodénum, puisque la réplétion de cet intestin l'irrite, détermine un afflux d'humeurs plus abondant, et une secrétion de bile plus copieuse.

XCVIII. Le sang qui arrose une glande secrétoire, éprouve, avant d'y arriver, des altérations *préparatoires* qui le disposent à fournir les matériaux de la liqueur qui doit en être séparée. Nous avons vu, au chapitre de la digestion, combien le sang, que la veine-porte transmet au foie, est propre à la secrétion de la bile. Nul doute que la portion de ce liquide que portent au testicule les artères spermatiques, longues, grêles et contournées, n'éprouve, en parcourant ces vaisseaux, des modifications qui le rendent plus semblable à la liqueur spermatique, etc.

La vîtesse avec laquelle le sang arrive à un or-

gane, la longueur, le diamètre, la direction, les angles de ses vaisseaux, la disposition de leurs dernières ramifications qui peuvent être stellées (*en étoile*) comme dans le foie, sparaginées (*semblables à des rameaux d'asperge*) comme dans la rate, frisées comme dans les testicules, etc., sont des circonstances dont on doit tenir compte dans l'examen de chaque secrétion, puisque toutes ont quelque influence sur la nature du liquide secrété, et sur la manière dont la secrétion s'opère.

La liqueur qui lubréfie toute l'étendue des surfaces mobiles par lesquelles s'articulent les différentes pièces du squelette, n'est point exclusivement préparée par les capsules membraneuses qui enveloppent les articulations. Plusieurs paquets cellulaires rougeâtres, placés à leur voisinage, coopèrent à cette secrétion. Quoique ces pelotons celluleux, longtemps regardés comme des glandes synoviales, n'aient pas, avec les glandes conglomérées, une ressemblance parfaite, et qu'on n'y puisse démontrer ni grains glanduleux ni conduits excréteurs, on ne peut néanmoins s'empêcher de les considérer comme en remplissant, jusqu'à un certain point, les fonctions; et d'admettre qu'ils ne soient de quelque utilité dans la secrétion de la synovie. Leur existence est constante; leur nombre et leur volume sont toujours proportionnés à l'étendue des surfaces articulaires, et à la fréquence des mouvemens qu'exécutent les articulations au voisinage desquelles ils sont placés. On les retrouve

chez tous les animaux ; pâles et peu colorés sur ceux qui ont gardé un long repos ; rouges, éminemment vasculaires, et offrant les traces d'une sorte d'orgasme inflammatoire dans ceux qui, avant la mort, ont été forcés à de longues courses, les bœufs venus à Paris des provinces éloignées, les bêtes fauves longtemps poursuivies par les chasseurs. Dans l'ankilose ils sont moins rouges et plus consistans que dans l'état naturel.

Lorsqu'attirées par l'irritation que les frottemens déterminent, les humeurs affluent de toutes parts vers une articulation qui est en mouvement, n'éprouvent-elles point, en traversant ces paquets glandulo-cellulaires, une modification particulière qui les rend plus propres à la secrétion de la synovie ? Ce ne seroit pas, dans le corps humain, le seul exemple de parties dont l'action n'est que secondaire et concurrente à celle d'autres organes principalement chargés d'une secrétion dont les matériaux sont contenus dans le sang qui les traverse. On objectera sans doute que cet appareil préparatoire ne se trouve point au voisinage des grandes cavités; mais, outre que la nature chimique et les usages de la synovie ne sont point exactement les mêmes que ceux de la liqueur que secrète la plèvre ou le péritoine ; pour être analogues, deux choses ne sont pas identiques. L'esprit humain, naturellement paresseux, aime à trouver des analogies qui soulagent sa foiblesse et lui épargnent la peine de rechercher les différences.

Je sais bien que, pour prouver que le mécanisme de la secrétion synoviale, exactement semblable à celui du liquide qui mouille l'intérieur des grandes cavités, n'a besoin, comme lui, que d'un simple appareil membraneux, on répète à chaque instant, de mille manières, et jusqu'au dégoût, que la nature, avare de moyens, est prodigue de résultats; qu'elle fait dériver de la même cause une infinité d'effets différens, etc.; mais, sans entreprendre de démontrer l'absurdité reconnue des principes métaphysiques dans les sciences naturelles, n'est-il pas plus raisonnable de reconnoître, avec les philosophes, que la cause primitive peut se transformer de mille manières, et que ses modifications innombrables, d'où naissent les différences des effets, sont renfermées dans une étendue qui dépasse les bornes étroites de nos conceptions, et à laquelle l'intelligence humaine ne peut assigner de limites.

XCIX. Lorsqu'une glande est irritée, elle devient un centre de fluxion vers lequel les humeurs affluent de toutes parts; elle se gonfle, se durcit, se contracte, entre dans une espèce d'érection, se replie sur elle-même, et agit sur le sang qu'apportent ses vaisseaux. La secrétion dépendante d'une force propre et inhérente à l'organe glanduleux, est favorisée par les secousses légères qu'il reçoit des muscles voisins. La douce pression que ces parties exercent sur les organes glandulaires, suffit pour entretenir leur excitement et aider à la

séparation et à l'excrétion du liquide. Dans son excellent ouvrage sur les glandes et leur action, Bordeu a bien prouvé que ce n'est point par la compression que les muscles voisins exercent sur elles, que les glandes se débarrassent de la liqueur qu'elles ont séparée ; qu'ainsi les Physiologistes avoient le plus grand tort de dire que l'*excrétion* d'un liquide n'en étoit que l'*expression*, et de comparer, sous ce rapport, les glandes à des éponges imbibées d'un fluide dont elles se vident lorsqu'on les comprime.

Les conduits excréteurs des organes absorbent ou refusent la liqueur séparée, suivant la manière dont elle affecte leurs bouches inhalantes ; ces conduits, partageant l'état convulsif de la glande, se redressent sur eux-mêmes, et se contractent sur le liquide, pour le chasser au-dehors. Ainsi la salive jaillit quelquefois du conduit de Stenon, à la vue ou au souvenir d'un aliment fortement desiré ; ainsi les vésicules séminales et l'urètre (car les réservoirs dans lesquels les humeurs séjournent quelque temps avant d'être mises au-dehors, doivent être regardés comme faisant partie des canaux excréteurs) se contractent, s'érigent et s'alongent pour darder au loin la liqueur spermatique.

On a vu les uretères minces et transparens de volatiles se contracter sur l'urine, qui, dans ces animaux, se concrète à la faveur de la moindre stagnation.

Après avoir persisté plus ou moins longtemps

dans cet état d'excitation, les glandes se relâchent, leur tissu s'affaisse, les sucs cessent de s'y porter en aussi grande abondance; elles s'endorment, et durant le repos, elles réparent leur sensibilité, qui se consume par un long travail. On sait qu'une glande trop longtemps stimulée devient, comme toute autre partie, insensible au stimulus, dont l'application la dessèche et l'épuise.

Cette multitude d'organes secrétoires, incessamment occupés à séparer divers liquides de la masse des humeurs, l'épuiseroient bien vîte, si les calculs des Physiologistes, sur ce que chaque glande peut fournir, n'étoient pas visiblement exagérés. En effet, si l'on admet, avec Haller, que les glandes muqueuses des voies intestinales secrètent, en vingt-quatre heures, huit livres de mucosités; que, pendant le même intervalle, les reins séparent quatre livres d'urine; qu'une égale quantité sorte par la transpiration insensible, autant encore par la transpiration pulmonaire; on perdra chaque jour vingt livres de liquides presque entièrement excrémentitiels; car nous ne faisons entrer dans ce calcul ni les larmes, ni la bile, ni la salive et l'humeur pancréatique, qui rentrent en partie dans le sang après en avoir été séparées, ni la sérosité qui mouille les surfaces intérieures, et qui est purement recrémentitielle.

Cette exagération dans le calcul des humeurs qui sortent chaque jour par les divers émonctoires, tient à ce qu'on a toujours pris le *maximum* de

chaque secrétion, sans faire attention qu'elles se remplacent et se suppléent mutuellement; de manière que les urines coulant moins abondamment, l'on transpire davantage, *et vice versâ*. On sait qu'un prompt refroidissement de la peau occasionne souvent des diarrhées opiniâtres; les humeurs, tout à coup refoulées vers le conduit intestinal, devant sortir par les glandes muqueuses, dont l'action se trouve prodigieusement augmentée.

C. On a mis au nombre des glandes certains corps dont l'aspect est vraiment glanduleux, mais dont les usages sont encore un mystère. C'est ainsi que la glande thyroïde et le thymus, organes parenchymateux, dépourvus de conduits excréteurs, quoique recevant beaucoup de vaisseaux et quelques nerfs, ne paroissent secréter aucun liquide. Mais le sang, qui est porté en si grande abondance à la glande thyroïde, ne peut-il point éprouver certaines modifications qui, pour n'être pas appréciables, n'en existent pas moins? Les vaisseaux lymphatiques, d'ailleurs, ne peuvent-ils point remplir l'office des canaux excrétoires, et reporter immédiatement dans la masse du sang, pour y être employé à quelque usage, le liquide qu'a préparé le corps glandulaire? Les capsules séminales sont dans le même cas : elles ont cependant de plus un réservoir interne, sorte de lacune dont les parois sont couvertes d'un enduit visqueux et brunâtre que la capsule secrète, et qui sans doute est

porté dans la masse du sang par les lymphatiques qui naissent des parois de sa cavité intérieure.

CI. *Secrétion de la graisse par le tissu cellulaire.* Ce tissu lanugineux, qui, répandu dans toutes les parties du corps, sert d'enveloppe à tous nos organes, n'a pas seulement pour usage de les séparer les uns des autres, d'en réunir les différentes parties, et de leur servir de lien commun; il est encore l'organe sécréteur de la graisse, liqueur animale, demi-concrète, huileuse, qui se trouve, dans presque toutes les régions du corps, déposée dans ses innombrables cellules. Les parois membraneuses de ces petites cavités cellulaires reçoivent un grand nombre d'artérioles sanguines, dans lesquelles la graisse se sépare, portée, par sa légéreté spécifique, à la circonférence de la colonne de sang qui remplit les vaisseaux, et transsude par les ouvertures dont leurs parois sont criblées. Sa quantité, comme sa consistance, varie dans les diverses parties du corps et dans les différens individus; il en existe au dessous de la peau une couche épaisse (*pannicule graisseux*); elle se trouve abondamment dans les interstices musculaires, le long des vaisseaux sanguins, au voisinage des articulations, et autour de certains organes, comme les yeux, les reins et les mamelles. Celle qui remplit le fond de la cavité orbitaire, et environne le globe de l'œil, est mollasse, et presque fluide; celle qui environne les reins et les grandes articulations, a, au contraire, la dureté

du suif. Entre ces deux extrêmes il existe plusieurs degrés, et l'on peut dire que l'huile animale, dont nous parlons, ne se ressemble point exactement à elle-même dans deux parties du corps. La température assez élevée du corps vivant la maintient dans un état de demi-fluidité, comme on peut s'en convaincre chaque jour dans la pratique des opérations chirurgicales.

Dans certaines parties elle est même absolument liquide; mais on observe que sa nature a prodigieusement changé, qu'elle ne contient plus rien d'huileux, et ne diffère guère d'une simple gélatine aqueuse. C'est ainsi que le fluide qui remplit les cellules du tissu des paupières, des enveloppes des testicules, etc., a été regardé par plusieurs Physiologistes comme absolument différent de la graisse. Il n'est pas inutile d'observer que les lames du tissu spongieux sont dans ces endroits plus extensibles, présentent plus de surface, forment des toiles membraneuses, et circonscrivent de très-grandes cellules, de manière que les différences dans la sécrétion sont parfaitement d'accord avec les variétés de structure. On doit encore remarquer que l'absence d'une véritable graisse est nécessitée par les fonctions des paupières et de la verge, etc. Outre la difformité qui, dans l'embonpoint, eût résulté de l'augmentation de ces parties, les replis de la peau n'eussent pu se dédoubler et glisser, comme l'exige l'exercice des fonctions confiées à ces organes. L'on

ne trouve jamais de véritable graisse dans l'intérieur du crâne, et l'on ne peut s'empêcher d'en reconnoître ici l'utilité. A combien de dangers la vie n'eût-elle pas été exposée, si une humeur, dont les quantités sont aussi variables, et peuvent tripler dans un très-court intervalle, eût pu être déposée dans une cavité exactement remplie par un organe qu'altère la plus légère compression?

Dans un homme adulte, d'un médiocre embonpoint, la graisse fait le vingtième du poids du corps : elle est proportionnellement plus abondante dans les enfans et chez les femmes, car sa quantité est toujours relative au degré d'énergie des fonctions assimilatrices. Lorsque la digestion et l'absorption se font avec activité, la graisse s'accumule dans le tissu cellulaire ; et si l'on fait attention que sa nature est peu animale, qu'elle a la plus frappante analogie avec les huiles retirées des végétaux ; qu'elle contient très-peu d'azote et beaucoup d'hydrogène et de carbone, comme tous les corps huileux, puisqu'elle se décompose, par la distillation, en eau et en acide carbonique, en fournissant une très-petite quantité d'ammoniaque ; que sa proportion peut varier à l'infini ; qu'elle peut augmenter ou diminuer considérablement, sans que l'ordre des fonctions soit visiblement dérangé ; que les animaux qui passent une grande partie de leurs jours dans de longues abstinences, semblent vivre, durant leur état de torpeur, aux

dépens de la graisse, auparavant accumulée dans certaines parties de leur corps (1); on sera très-porté à croire que l'*état graisseux* est, pour une portion de la matière nutritive extraite des alimens, une sorte d'*intermédiaire*, par lequel elle est obligée de passer avant de s'assimiler à l'individu dont elle doit servir à réparer les pertes. Les animaux qui se nourrissent de graines et de végétaux, sont toujours plus gras que ceux qui vivent exclusivement de chairs. Leur graisse est consistante, très-ferme, tandis que celle des carnivores est presque entièrement liquide.

Un homme qui a de l'embonpoint, mis tout à coup à la diète, maigrit sensiblement au bout d'un court espace de temps : le volume et le poids de son corps diminuent par l'absorption de la graisse qui supplée au défaut des alimens. On peut donc aussi la considérer comme une substance *en réserve*, au moyen de laquelle, malgré le défaut des alimens et leurs qualités peu nutritives, la nature

(1) Les loirs et les marmottes acquièrent un embonpoint prodigieux pendant la saison de l'automne, puis s'enferment sans provisions dans leurs terriers, pour y vivre durant six mois d'hiver, aux dépens de la graisse qui surcharge tous leurs organes. Elle se trouve principalement ramassée dans le bas-ventre, où les épiploons forment des pelotons graisseux d'un très-gros volume. Lorsqu'au printemps l'engourdissement cesse, et qu'ils se réveillent de leur sommeil, ils sont, pour la plupart, réduits à un état de maigreur externe.

trouve toujours de quoi suffire aux réparations journalières.

CII. La graisse ne sert point, comme on l'a dit, d'après Macquer, à absorber les acides qui se forment dans l'économie animale; celui qu'on en retire (*acide sébacique*), par la distillation, est un nouveau produit résultant de la combinaison de l'oxigène de l'atmosphère avec l'hydrogène, le carbone, et le peu d'azote qui s'y trouvent. La petite quantité de ce dernier principe en fait un acide presque végétal. La graisse est très-avide d'oxigène, *rancit* en s'en emparant, lorsqu'elle reste quelque temps exposée à l'air; elle l'enlève aux oxides métalliques, en même temps qu'elle favorise l'oxidation des métaux que l'on triture avec elle. A mesure qu'elle l'absorbe, sa densité augmente : c'est ainsi qu'en s'oxidant, les huiles se solidifient, et que les graisses acquièrent une consistance voisine de celle de la cire, qui n'est elle-même qu'un corps gras fortement oxidé.

Outre l'usage principal que nous avons assigné à la graisse, et d'après lequel on peut regarder le système cellulaire comme un vaste réservoir dans lequel se trouve déposée une grande quantité de matière nutritive à demi animalisée, ce liquide a encore plusieurs utilités secondaires : il conserve au corps sa chaleur, parce qu'aussi bien que le tissu dans les cellules duquel il est épanché, il est un mauvais conducteur du calorique. On sait que les personnes dont l'embonpoint est excessif, ressen-

tent à peine les froids les plus rigoureux. Les animaux habitans des contrées boréales, joignent à leur épaisse fourrure une graisse abondante; les poissons des mers glaciales, les cétacées qui ne s'éloignent guère des régions polaires, toutes les baleines, etc., ont le corps pénétré et recouvert de graisse. Par ses qualités onctueuses, la graisse facilite encore la contraction des muscles, les mouvemens de tous les organes, le glissement de leurs surfaces respectives; elle tend et soutient la peau, remplit les vides, et donne à nos membres ces contours arrondis et moëlleux, ces formes élégantes et gracieuses d'après lesquelles se dessine le corps de la femme. Enfin, elle enveloppe et recouvre les extrémités nerveuses, diminue leur susceptibilité, toujours en raison inverse de l'embonpoint; ce qui faisoit dire à un médecin recommandable, que l'arbre nerveux implanté dans le système adipeux et cellulaire souffroit, lorsque, par l'affaissement, l'annihilation de ce tissu, ses branches se trouvoient trop à nu, exposées à l'action des choses extérieures, qui leur sont aussi nuisibles que les rayons du soleil aux racines d'un végétal arraché du sol qui le vit naître. On observe en effet que les personnes sujètes aux affections nerveuses, joignent constamment une maigreur extrême à une excessive sensibilité. Mais la trop grande quantité de la graisse n'est pas moins nuisible que son absolue privation. J'ai vu plusieurs individus, dont l'obésité étoit portée à un tel degré,

qu'outre l'inhabileté la plus complète aux moindres exercices du corps, la suffocation étoit encore imminente. Leur respiration est de temps en temps entrecoupée par de profonds soupirs, et le cœur, probablement surchargé de graisse, se débarrasse avec peine du sang qui remplit ses cavités.

CIII. Selon les chimistes modernes, la graisse est employée à la deshydrogénation du système. Lorsque le poumon ou le foie sont malades, que la respiration ou la secrétion biliaire n'entraînent point hors du corps une assez grande proportion de ce principe huileux et inflammable, la graisse se forme en plus grande proportion. Ils s'appuient des résultats de l'expérience, qui consiste à enfermer une oie, dont on veut engraisser le foie, dans une cage très-étroite, que l'on place dans un lieu chaud et obscur, et à la surcharger d'une pâte substantielle, dont elle est d'autant plus avide, que, privée de tout exercice, elle cherche à satisfaire la tendance qui la porte au mouvement, en exerçant beaucoup les organes digestifs. Malgré cette nourriture abondante, l'oiseau maigrit, tombe dans une sorte de marasme, son foie se ramollit, devient plus gras, plus huileux, et acquiert un volume énorme.

Cette expérience, comme beaucoup d'autres faits, prouve que les secrétions qui donnent naissance à des produits qui ont ensemble quelque analogie, peuvent se suppléer mutuellement; mais

peut-on admettre la théorie chimique sur les fonctions de la graisse, si l'on se rappelle que, dans les individus qui ont le plus d'embonpoint, la respiration et la secrétion de la bile s'effectuent pleinement et sans obstacle; tandis que la respiration difficile dans la phthisie pulmonaire, la secrétion biliaire interceptée dans les cas d'obstruction du foie, s'accompagnent toujours du marasme le plus complet.

Tout ce qui ramène à un degré modéré l'activité du système circulatoire, tend à introduire la pléthore graisseuse. C'est ainsi qu'un trop long repos du corps et de l'esprit, des saignées trop copieuses, la castration, produisent quelquefois la *polysarcie*, affection dans laquelle l'organe cellulaire paroît frappé d'atonie, et éprouve une véritable infiltration graisseuse, analogue et comparable à celle d'où résulte l'espèce de loupe connue sous le nom de stéatome. Si l'énergie du cœur et des artères est trop grande, la maigreur en est la suite inévitable; lorsqu'au contraire, le système sanguin languit, il ne se forme qu'une graisse gélatineuse, et l'embonpoint n'est que bouffissure.

Cette liqueur mal élaborée, qui engorge les parties dans les sujets éminemment pituiteux, n'est qu'une graisse imparfaite: elle ressemble à la moëlle ou au suc médullaire, qui n'est qu'une graisse très-fluide, et dont la consistance diminue lorsque les animaux maigrissent. Renfermée dans les cellules du tissu osseux, cavités dont les parois ne

peuvent s'affaisser, et dont la grandeur est toujours la même; la moëlle, qui ne les laisse jamais vides, a plus ou moins de densité : et ce que les auteurs disent de la diminution de sa quantité, doit s'entendre de la diminution de sa consistance.

CIV. La secrétion de la moëlle est, comme celle de la graisse, une simple transsudation artérielle ; son organe est la membrane médullaire, mince, transparente, cellulaire, qui tapisse l'intérieur de la cavité centrale des os longs, et s'étend sur toutes les cellules de leur substance spongieuse. La membrane médullaire ne donne, dans l'état ordinaire, aucune preuve de sensibilité relative. Dans toutes les amputations que j'ai pratiquées, et j'en ai déjà fait un certain nombre ; dans toutes celles auxquelles j'ai assisté, et leur nombre est plus grand encore, quel que fût l'os scié, à quelle hauteur que fût pratiquée sa section, près de ses extrémités articulaires ou vers le milieu de son corps ; le malade n'éprouvoit aucune douleur, pourvu que le membre fût bien contenu par les aides, et que l'opérateur ne lui imprimât aucune secousse. Dans cette opération, la douleur qu'occasionne la section de la peau et celle des cordons nerveux, fait taire toutes les autres douleurs, et j'ai toujours vu les malades imbus d'un préjugé populaire, attendant avec inquiétude la section de l'os, complétement rassurés par les premiers traits de scie, dont le bruit presque seul paroissoit les avertir. Bien plus, quelques-uns, après avoir donné, par leurs cris,

les marques de la sensibilité la plus vive, profitant de l'espèce de calme qui suit la section des chairs, relèvent la tête et regardent scier l'os, acteurs et spectateurs tout à la fois dans cette dernière partie d'une opération douloureuse et sanglante.

Cependant, la membrane médullaire, dont la lésion n'entraîne aucune douleur dans l'état sain, devient le siége d'une excessive sensibilité dans les douleurs ostéocopes, qui signalent les dernières périodes de l'affection syphillitique, dans cette espèce de carnification des parties dures, connue sous le nom de *spina ventosa*, comme nous le dirons en traitant des usages de la moëlle, au chapitre des *mouvemens et de leurs organes*.

CHAPITRE VI.

De la Nutrition.

CV. Toutes les fonctions qui ont jusqu'ici fait l'objet de nos études, la digestion par laquelle les substances alimentaires, introduites dans le corps, sont dépouillées de leur partie nutritive ; l'absorption, qui porte cet *extrait* récrémentitiel dans la masse des humeurs ; la circulation par laquelle il est conduit vers les parties qui doivent lui faire subir divers degrés de dépuration ; la digestion, l'absorption, la circulation, la respiration et les sécrétions, ne sont que des actes préliminaires et préparatoires à la fonction plus essentielle qui fait l'objet de ce chapitre, et dont l'exposé termine l'histoire des phénomènes assimilateurs.

La nutrition peut être regardée comme le complément des fonctions assimilatrices. L'aliment, altéré par une série de décompositions, animalisé et rendu semblable à la substance de l'être qu'il va nourrir, s'applique aux organes dont il doit réparer les pertes ; et c'est dans cette identification de la matière nutritive à nos organes, qui s'en emparent et se l'approprient, que consiste la nutrition. Par elle s'accomplit une véritable transubstantiation de l'aliment en notre propre substance.

Le corps vivant perd continuellement ses parties intégrantes qu'une multitude de causes entraîne sans cesse hors de lui ; plusieurs de ses organes sont incessamment occupés à en séparer des liqueurs qui sortent chargées des débris de sa substance, usée par l'action réunie de l'air et du calorique, les frottemens intérieurs, agitée par un mouvement pulsatoire qui en détache les molécules.

Ainsi donc, semblable au navire des Argonautes, si souvent réparé pendant le cours d'une longue et périlleuse navigation, qu'il ne conservoit, à son retour, aucune pièce de sa construction première, la machine animale se détruit sans cesse, et, considérée à deux époques différentes de sa durée, elle ne contient pas une seule des mêmes molécules. L'expérience faite avec la racine de garance (*rubia tinctorum*), qui teint en rouge les os des animaux aux alimens desquels on la mêle, prouve d'une manière décisive cette perpétuelle décomposition de la matière animée et vivante. Il suffit, en effet, de mettre une assez longue interruption dans l'usage de cette plante, pour que la couleur uniformément rouge que présente la substance des os, s'efface totalement. Or, si les parties les plus dures, les plus solides, les plus faites pour résister longtemps à la destruction, sont dans un mouvement continuel de décomposition et de recomposition, nul doute que ce mouvement ne doive être bien plus rapide dans celles dont les molécules ont entre

elles un moindre degré de cohérence : les fluides, par exemple.

On a voulu déterminer la période de la rénovation totale du corps ; on a dit qu'il falloit un intervalle de sept années pour que les mêmes molécules aient entièrement disparu, et soient remplacées par d'autres ; mais ce changement doit être plus rapide dans l'enfance et dans la jeunesse ; il doit se ralentir dans l'âge mûr, et ne s'effectuer qu'au bout d'un temps très-long dans la vieillesse, âge auquel toutes nos parties contractent un degré remarquable de consistance et de fixité, en même temps que les actions vitales deviennent plus languissantes. Nul doute que le sexe, le tempérament, le climat sous lequel on habite, la profession que l'on exerce, le régime de vivre que l'on observe et une multitude d'autres circonstances, ne l'accélèrent et ne le retardent, de manière qu'il est impossible de rien énoncer de positif sur sa durée absolue.

CVI. Nos parties, à mesure qu'elles se détruisent, ne se réparent qu'au moyen de particules homogènes ou exactement semblables à elles ; faute de quoi, leur nature, qui est toujours la même, à quelques légères différences près, changeroit à chaque instant.

Lorsque, par les altérations successives que lui ont fait éprouver les organes digestifs, absorbans, circulatoires, respiratoires et secréteurs, la matière nutritive est animalisée ou assimilée au corps

qu'elle doit nourrir, les parties qu'elle baigne, qu'elle arrose, la retiennent et l'incorporent à leur propre substance. Cette identification nutritive s'exerce diversement dans le cerveau, dans les muscles, dans les os, etc. Chacun d'eux s'approprie, par une sécrétion véritable, ce qui, dans les humeurs que lui apportent les vaisseaux de toute espèce, et principalement les artères, se trouve analogue à sa nature, et laisse passer les molécules hétérogènes. Un os est un organe sécréteur qui s'encroûte de phosphate calcaire ; les vaisseaux lymphatiques qui, dans le travail nutritif, font l'office de canaux excrétoires, le débarrassent de ce sel lorsqu'il a séjourné pendant un certain temps dans les aréoles de son tissu. Il en est de même des muscles, par rapport à la fibrine ; de l'albumen, à l'égard du cerveau : chaque partie s'imbibe et solidifie dans son tissu les sucs qui sont de même nature qu'elle, en vertu d'une force dont l'affinité d'agrégation des chimistes donne l'idée et fournit peut-être l'image.

Pour qu'une partie se nourrisse, il faut qu'elle jouisse de la sensibilité et du mouvement : la ligature de ses artères et de ses nerfs, en abolissant l'une et l'autre de ces facultés, l'empêche de se nourrir et de vivre. Le sang qui coule dans les veines, le fluide que les absorbans charrient, contiennent, en bien moindre quantité que le sang artériel, les parties vivifiantes et réparatrices. On pense même assez généralement que la lymphe et

le sang veineux ne contiennent rien d'immédiatement nutritif. Quant à la part pour laquelle les nerfs entrent dans le travail de la nutrition, elle n'est point encore rigoureusement déterminée. Un membre devenu paralytique par la section, par la ligature, ou par toute autre affection des nerfs qui s'y distribuent, conserve quelquefois son volume et son embonpoint primitifs; le plus souvent, néanmoins, mais peut-être par défaut de mouvemens, il se dessèche, s'atrophie et diminue d'une manière remarquable.

CVII. Le mécanisme de la nutrition seroit expliqué, si, après avoir exactement déterminé les différences de composition qui existent entre les alimens dont nous vivons, et la substance même de nos organes, nous pouvions voir comment chaque fonction leur fait perdre leur caractère pour les revêtir de nos propriétés; pour quelle part chacune coopère à la transmutation de leur partie nutritive en notre propre substance. Supposons, pour résoudre ce problême, un homme qui vive uniquement de végétaux, qui sont, en effet, pour la plupart des hommes, la base de leur subsistance; quelle que soit la partie de la plante dont il fasse usage, que ce soit la tige, les feuilles, les fleurs, les graines ou la racine: du carbone, de l'hydrogène et de l'oxigène entrent dans la composition de ces substances végétales, toutes résolubles, par l'analyse poussée à l'extrême, en eau et en acide carbonique. A ces trois

principes constituans se joignent rarement une petite quantité d'azote, des sels et quelques autres matériaux plus ou moins abondans. Si l'on examine ensuite la nature des organes de cet homme, qui fait des végétaux sa nourriture exclusive, on trouve qu'ils sont d'une composition bien autre et bien plus avancée que cette espèce d'alimens; que l'azote y prédomine, quoique la substance végétale n'en contienne point, ou seulement en très-petite quantité; que de nouveaux produits, qu'on n'a pu apercevoir dans les alimens, se trouvent abondans dans le corps qui s'en nourrit, et paroissent produits par l'acte même de la nutrition.

L'essence de cette fonction est donc de faire passer la matière nutritive à un état de composition plus avancée, de la priver d'une portion de son carbone et de son hydrogène; d'y faire prédominer l'azote, et d'y développer plusieurs substances qui n'y étoient point auparavant. Tous les corps vivans, sans distinction, paroissent jouir de la faculté de composer, de décomposer les substances à l'aide desquelles ils s'entretiennent, et de donner naissance à de nouveaux produits. L'algue marine, dont les cendres fournissent la soude, semée dans une caisse pleine d'un terreau qui ne contient pas un seul atome de cet alkali; arrosée avec l'eau distillée, le fournit en aussi grande quantité que si elle avoit pris sa croissance sur les rivages des mers, au milieu des marais toujours

inondés par leurs eaux saumâtres et muriatiques.

Les corps vivans sont donc de vrais laboratoires dans lesquels s'opèrent des combinaisons et des décompositions que l'art ne peut imiter : des corps simples pour nous, tels que la soude, la silice, paroissent s'y faire de toutes pièces, tandis que d'autres corps, dont nous ne soupçonnons point la composition, tels que certains métaux, éprouvent des décompositions inévitables. D'où l'on peut, ce me semble, conclure que la puissance de la nature, dans la composition comme dans la décomposition des corps, surpasse de beaucoup celle des chimistes.

Le chaume et le grain des plantes céréales, contiennent une énorme quantité de silice, lors même qu'on a eu soin d'en priver la terre dans laquelle on les fait croître. L'avoine, surtout, présente en grande proportion cette terre vitrifiable. La cendre retirée de son grain, analysée par l'acide nitrique, a présenté au citoyen Vauquelin, 607 millièmes de silice pure, indissoluble dans cet acide, et 0,393 de phosphate de chaux qui y étoit dissous.

Les excrémens d'une poule nourrie pendant dix jours avec de l'avoine seule, incinérés et analysés par le même chimiste, ont offert une quantité double de phosphate de chaux, du carbonate de chaux qui n'existoit point dans l'avoine, et un léger déficit dans la quantité de la silice qui pourroit bien avoir été employée à fournir l'excès de chaux ;

transmutation qui doit dépendre de l'absorption de près de cinq fois son poids, d'un principe inconnu (1).

CVIII. Pour qu'une substance puisse être employée à notre nourriture, elle doit être altérable et fermentescible, c'est-à-dire, susceptible d'éprouver un mouvement intestin et spontané, par lequel ses élémens changent de combinaisons et de rapports. Cette condition d'altérabilité spontanée, exclut de la classe des alimens tout ce qui n'est point organisé, et n'a point fait partie d'un être vivant: aussi les minéraux sont-ils absolument réfractaires à l'action de nos organes qui ne peuvent les convertir en leur propre substance. Le principe commun, retiré des substances alimentaires, quelque variées qu'elles puissent être, l'*aliment*, selon Hippocrate, est vraisemblablement un composé éminemment altérable et fermentescible: c'est aussi l'opinion de tous ceux qui ont essayé d'en assigner la nature. Lorry pense que c'est un corps muqueux; Cullen le compare au corps sucré; le Dr. Hallé le regarde comme un oxide hydro-carboneux, qui ne diffère de l'acide oxalique que par une moindre proportion d'oxigène. On voit d'abord que ces trois opinions ont entr'elles la plus grande ressemblance, puisque l'oxigène, le carbone et l'hydrogène, unis à diverses proportions, forment le corps muqueux,

(1) *Voyez* les Annales de Chimie, et le Système des connoissances chimiques de Fourcroy, tome 10, page 72.

le corps sucré et la base oxalique. L'analyse de la substance animale par l'acide nitrique, la réduit à cette dernière base, en lui enlevant une grande quantité d'azote, dont la présence constitue son plus remarquable caractère.

CIX. On a prétendu que l'oxide hydro-carboneux se combine dans l'estomac et le conduit intestinal, avec l'oxigène; soit que ce dernier principe se soit introduit avec les alimens dans les voies digestives, ou qu'il soit fourni par les humeurs qui s'y décomposent. Les liqueurs intestinales laissent dégager leur azote qui se porte sur la base alimentaire, et remplace le carbone que l'oxigène lui a enlevé, pour former de l'acide carbonique. Arrivé dans les poumons, et soumis de nouveau à l'action de l'oxigène atmosphérique, ce gaz lui enlève encore une certaine portion de son carbone; et comme il dégage l'azote du sang veineux, il opère une nouvelle combinaison de ce principe avec le chyle; enfin, poussé avec le sang à la surface de la peau, l'oxigène atmosphérique en dégage encore le carbone, et achève son azotisation. Peut-être même l'organe cutané est-il au système lymphatique, ce qu'est au système sanguin l'organe pulmonaire.

L'animalisation de la substance alimentaire s'opère donc principalement par la perte de son carbone, que remplace l'azote excédant dans les liqueurs animales. Celles-ci se maintiennent ainsi dans un tempérament nécessaire; car perdant con-

tinuellement le principe carboneux dans les combinaisons intestinales, pulmonaires et cutanées, elles s'animaliseroient trop, si un nouveau chyle ne venoit s'emparer de l'azote qui se trouve en excès. Cette théorie ne rend point encore raison de la formation des sels phosphoriques, de l'adipocire et d'une multitude d'autres produits; mais, sans l'adopter dans sa totalité, on peut présumer, d'après les expériences et les observations sur lesquelles elle est établie, que l'oxigène de l'air atmosphérique est un des agens les plus puissans qu'emploie la nature pour transformer en notre propre substance les alimens dont nous vivons.

Toutefois il ne faut point dissimuler combien sont peu nombreuses et peu concluantes ces expériences et ces observations; Jurine, de Genève, ouvre le tube digestif d'un maniaque mort depuis quelques heures, recueille les gaz qui s'en échappent, et voit que la proportion d'oxigène et d'acide carbonique diminue de l'estomac vers les gros intestins, tandis qu'au contraire celle de l'azote augmente; que l'hydrogène est plus abondant dans les gros intestins que dans les grêles; qu'il est en moindre quantité dans ceux-ci que dans l'estomac. Mais l'oxigène et l'azote appartiennent-ils à l'air atmosphérique qui s'introduit toujours en plus ou moins grande quantité avec les alimens et la salive, et qui s'en dégage par la chaleur du tube intestinal? ou bien ces gaz proviennent-ils de la décomposition des substances alimentaires et des liqueurs

intestinales ? d'ailleurs, les gaz que contient le tube digestif d'un cadavre, ne se sont-ils pas développés au moment de la mort? On sait que, dans plusieurs circonstances, au moment où la contractilité abandonne les organes, les intestins se laissent distendre par les gaz qui se développent, et produisent ce météorisme qui hâte l'instant de la mort totale, en empêchant l'abaissement du diaphragme, et par conséquent, la respiration (1). Les bonnes digestions s'opèrent sans éruption de produits gazeux. Les indigestions dégagent presque toujours du gaz hydrogène, carboné ou sulfuré; c'est à lui qu'est due l'odeur infecte des vents qui s'échappent

---

(1) Telle est, ce me semble, la cause la plus fréquente de la mort, dans les fièvres putrides ou adynamiques, marquées par une extrême prostration des forces musculaires. C'est aussi la raison principale pour laquelle on doit préférer, dans ces fièvres, à l'usage de tout autre remède, l'emploi du vin, du kina, et des autres toniques stimulans du conduit intestinal.

Le météorisme ne dépend point toujours d'une foiblesse directe de ce conduit. Quelquefois, sa force se trouve surmontée par l'effort expansif de certains gaz qui se dégagent abondamment. C'est ainsi que, dans quelques occasions, des raisins, mangés en trop grande quantité, fermentent et donnent naissance à une quantité si considérable d'acide carbonique, que ce fluide élastique surmonte la force de résistance des intestins qui, ne pouvant le coercer, se laissent distendre outre mesure. C'est cette espèce de météorisme que l'on dissipe en buvant abondamment de l'eau pure, laquelle absorbe le gaz qui y est naturellement dissoluble.

par l'anus, odeur que n'ont point ceux qui sortent par la bouche : ces derniers sont formés par l'hydrogène pur, ou par l'acide carbonique, qui est aussi quelquefois rendu par le rectum, mais plus rarement que le gaz inflammable, altéré par le mélange du carbone, du soufre ou même du phosphore. Comment se nourrissent d'ailleurs les animaux qui vivent uniquement de chairs plus animalisées, c'est-à-dire plus azotisées, plus riches en produits ammoniacaux que leur propre substance? Ici l'assimilation des alimens consiste dans leur désanimalisation, soit que tous les organes y coopèrent, soit qu'elle s'effectue entièrement dans les voies digestives, par le mélange des sucs gastriques et des autres liqueurs.

Les élémens constitutifs, qui entrent dans la composition de nos organes, soit qu'ils viennent du dehors, ou qu'ils se soient formés par l'action même de la vie, sortent de notre corps par divers émonctoires, et cessent d'en faire partie lorsqu'ils y ont séjourné durant un temps limité. L'urine entraîne une énorme quantité d'azote, les poumons et le foie nous débarrassent du carbone et de l'hydrogène, l'oxigène qui entre pour 0,85, dans la composition de l'eau, est évacué au moyen des sécrétions aqueuses qui entraînent dans un état de dissolution les substances salines et les autres principes dissolubles.

CX. Que nous offre, en dernier résultat, cette série de fonctions qui s'enchaînent, se succèdent

et s'appliquent à la matière nutritive, depuis l'instant où elle est introduite dans le corps, jusqu'à celui où elle sert à l'accroissement et à la réparation de ses organes? L'homme vivant en lui-même, incessamment occupé à transformer en sa propre substance des substances hétérogènes, et réduit à une existence purement végétative, inférieur à la plupart des êtres organisés, sous le rapport de son énergie assimilatrice. Mais combien ne leur est-il pas supérieur dans l'exercice des fonctions qui vont faire l'objet de notre étude, fonctions au moyen desquelles il s'élance au dehors de lui-même, agrandit le champ de son existence, pourvoit à tous ses besoins et entretient, avec toute la nature, ces rapports multipliés qui la soumettent à son empire?

Fin du premier volume.

TABLE

ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

---

§. Ier. *Des Êtres naturels.*

§. II. *Des Élémens des corps.*

§. III. *Différences entre les corps organisés et les corps inorganiques.*

boutures, 33. Observation sur l'indépendance de leurs diverses parties, 34. De la vie dans le polype; cet animal n'est qu'une pulpe sensible et contractile, façonnée en sac alimentaire et gemmipare, ou multiplicable par division. De la vie dans les vers; organisation plus compliquée; divisibilité un peu moindre, 36. De la vie dans les crustacés, où son appareil est plus parfait, 37. Les reproductions ne sont que partielles, 38. De la vie dans les animaux à sang froid, 39. Dans ceux à sang chaud et dans l'homme, 40. Idée générale de l'organisation humaine, 41. Des liquides et des solides, 42. La vie est subordonnée à l'oxidation du sang dans le poumon et à la distribution de ce sang vivifié, dans tous les organes, 44.

§. VI. *Des Propriétés vitales; sensibilité et contractilité.*

Deux sortes d'organes, deux sortes de propriétés, 45. De la sensibilité percevante dont les nerfs et le cerveau sont les organes exclusifs et nécessaires; de la contractilité volontaire, dont le principe réside également en eux, 47. De la sensibilité générale, indépendante des nerfs; de la contractilité également répandue dans les organes; toujours involontaire, soit qu'elle se manifeste par des mouvemens peu sensibles, ou bien distincts, 49. Des transformations de la sensibilité, 52. De ses modifications dans les divers organes, 55. Observations sur la contractilité des membranes séreuses, 56. De l'extensibilité vitale, 57. De la caloricité, 58. Lois de la sensibilité; elle se comporte à la manière d'un fluide qui naît d'une source quelconque, se consume, se répare, s'épuise, se distribue également, ou se concentre sur certains organes; preuves, 60.

§. VII. *Des Sympathies.*

Ce que c'est, 66. On ignore quels en sont les organes, 67. De leurs diverses espèces, 68. De l'impossibilité de les expli-

tent seuls dans plusieurs animaux invertébrés, 98. Ils naissent de tous les nerfs vertébraux dont ils reçoivent des filets, aussi bien que de la cinquième et de la sixième paires cérébrales, 99. De leurs ganglions ; le plus important est le sémi-lunaire ; de la structure de leurs filets, 100. Du danger de leur blessure ; caractère particulier de la douleur que cette blessure occasionne, 101. Par le moyen des grands sympathiques, les organes intérieurs sont soustraits à l'empire de la volonté, 102. Il en est, tels que le diaphragme, la vessie et le rectum, qui, recevant à la fois des filets sympathiques et des filets cérébraux, sont soumis par ces derniers aux déterminations volontaires, 103. Par ce moyen, la respiration, et par suite, toutes les fonctions assimilatrices sont subordonnées à l'influence cérébrale, 104. Des acéphales, 105. Généralisation nécessaire de toutes les affections un peu graves des organes qui reçoivent leurs nerfs des grands sympathiques, 106. La méditation du cerveau n'est pas nécessaire, comme le dit Vicq-d'Azyr, au développement de la fièvre qu'occasionne l'inflammation des viscères, 107.

§. XI. *Des Rapports de la Physiologie avec quelques autres sciences.*

Avec la physique, la chimie et la mécanique, 108. Les connoissances tirées de toutes ces sciences sont autant de données pour la solution du grand problême de l'économie vivante, 109. Liaisons de la Physiologie avec l'Anatomie humaine, 113. Elles ne sont point si étroites qu'on ne puisse traiter séparément de ces deux sciences, 114. Utilités de cette séparation, 116. Rapports de la Physiologie avec l'Anatomie comparée, 117. Dans l'étude de cette dernière on voit la vie se composer et se décomposer dans les différens êtres qui en sont pourvus ; on en fait une espèce d'analyse, 118. Idée d'une échelle des êtres, 119. Rapports avec les sciences médicales, 122. La Nosologie et la Matière médicale ne peuvent adopter

CHAPITRE II.

De l'Absorption.

CHAPITRE III.

De la Circulation.

CHAPITRE IV.

De la Respiration.

dans l'un et dans l'autre, 359. De la manière dont le sang répand dans tout le corps les principes réparateurs dont il s'est chargé dans les poumons, 360. Action du poumon sur l'air qu'il digère, 365. De la respiration dans diverses classes d'animaux, 366. Leur température est d'autant plus élevée, que cette fonction s'exécute d'une manière plus complète, 367.

De la chaleur animale, 368. Elle est indépendante des milieux que les êtres vivans habitent; elle est de 32 degrés dans l'homme; des causes qui produisent cette chaleur propre et indépendante de celle de l'atmosphère, 369. Les poumons ne sont pas la seule partie dans laquelle il s'opère un dégagement de calorique, 370. Tous les organes arrosés par le sang artériel, jouissent, à divers degrés, de cette propriété, 371. Des variations de la chaleur animale, 375. L'évaporation cutanée est le moyen le plus puissant de réfrigération, 377. Cependant il ne suffit point pour expliquer la persistance de la température animale dans un milieu plus chaud que le corps; moyen inconnu, 378. Le froid, en augmentant l'action organique, occasionne un développement de chaleur suffisant pour compenser la perte de celui qu'il enlève, 381. Des effets du froid, 382.

Phénomènes du passage du sang à travers les poumons, 384. Des usages de la respiration par rapport au chyle, 386. Transpiration pulmonaire, 387. Asphyxies, 388. Par submersion, 389. Par strangulation, 390. Par les gaz non respirables, 391. Par les spiritueux, 292. Par l'obturation de la glotte, 393. Asphyxie des nouveau-nés, 394.

De certains phénomènes de la respiration, tels que les soupirs, les pleurs, le bâillement, l'éternument, la toux, le hoquet, le rire, 395. Transpiration cutanée, 397. Liaisons avec les autres fonctions, 398. Sa quantité, 400. De la sueur, 401. Formation d'acide carbonique à la surface de la peau, 403. Usages de la transpiration cutanée, 404.

CHAPITRE V.

Des Secrétions.

CHAPITRE VI.

De la Nutrition.

Elle est le complément des fonctions assimilatrices, 448. Destruction continuelle de nos organes, 449. Période de la rénovation totale du corps, 450. Une partie ne se répare qu'avec des molécules analogues à sa nature, 451. Mécanisme de la nutrition; le sang artériel contient seul les principes immédiatement réparateurs, 452. Différences entre les substances végétales et les substances animales, 453. Formation de nouveaux produits, 454. La matière nutritive est-elle un corps muqueux, un corps sucré, ou bien un oxide hydrocarboneux? 455. Comment elle s'animalise en se combinant avec l'azote excédant, dans les liqueurs animales, 456. Des gaz qui se développent dans les intestins, 457. Des divers émonctoires par lesquels sortent les élémens et les principes constitutifs des organes, lorsqu'ils ont séjourné un certain temps dans le corps, 459. Coup-d'œil général sur les fonctions assimilatrices, 460.

Fin de la Table.